Theological Seminary.
PRINCETON, N. J.
Part of the
ADDISON ALEXANDER LIBRARY,
which was presented by
MESSRS. R. L. AND A. STUART.
Case, Divisi BS480
Shelf, Section G272
Book, No.

117-4
1

THÉOPNEUSTIE.

Se trouve aussi :

A Genève, chez Mme Ve Beroud et S. Guers, et chez M. G. Kaufmann ;

A Lausanne, chez M. Marc Ducloux ;

A Neuchâtel, chez M. J.-P. Michaud ;

A Leipsig, chez MM. Brockhaus et Avenarius, et chez M. Michelsen ;

A Amsterdam, chez M. Hoewecker, et chez M. Van Bakkenes ;

A La Haye, chez M. J. Van Golverdinge ;

A Utrecht, chez M. Hoedmaker ;

A Strasbourg, chez M. G. Rhein ;

A Lyon, chez M. Denis, 18, rue Neuve ;

A Nimes, chez M. Bianquis-Gignoux ;

A Bordeaux, chez Mme Pauline Reclus.

Paris. — Impr. de A. René et Ce, rue de Seine, 32.

THÉOPNEUSTIE

OU

INSPIRATION PLÉNIÈRE

DES SAINTES ÉCRITURES.

PAR L. GAUSSEN.

Quæritur — an, in scribendo, ita acti et inspirati fuerint a Spiritu Sancto, et quoad res ipsas, et quoad verba, ut ab omni errore immunes fuerint : adversarii negant ; nos affirmamus.

F. TURRETTINI *Theol. elenct.*, t. I, loc. II, q. 4.

DEUXIÈME ÉDITION,

REVUE ET AUGMENTÉE PAR L'AUTEUR.

PARIS,

L.-R. DELAY, SUCCESSEUR DE J.-J. RISLER,

Rue Basse-du-Rempart, 62 (boulevard de la Madeleine).

LONDRES,

SAM. BAGSTER ET FILS, 15, PATERNOSTER ROW ;

E. SUTER, 19, CHEAPSIDE.

1842

AVANT-PROPOS.

Au premier aperçu de ce livre et de son titre, deux préoccupations également erronées pourraient avoir pris naissance dans quelques esprits. Je désire les dissiper.

Le nom grec de *Théopneustie*, bien qu'emprunté de saint Paul, et qu'employé depuis longtemps au delà du Rhin, n'étant point encore usité dans notre langue, plus d'un lecteur se sera dit, sans doute, du sujet ici traité, qu'il est trop scientifique pour être populaire, et trop peu populaire pour être important.

Je ne crains pas de déclarer cependant que, si quelque chose a pu me donner tout à la fois le désir et le courage de l'entreprendre, c'est la double persuasion de sa vitale importance et de sa simplicité.

Et d'abord, je ne pense pas qu'après la connaissance de la divinité du christianisme, il puisse se présenter à nous de question plus essentielle à la vie de notre foi que celle-ci : « La « Bible est-elle de Dieu? est-elle entièrement de « Dieu? Ou bien serait-il vrai (comme on l'a « prétendu) qu'elle contînt des sentences pure- « ment humaines, des récits inexacts, des igno- « rances vulgaires, des raisonnements mal sui- « vis; en un mot, des livres ou des portions de « livre étrangères aux intérêts de la foi, soumi- « ses aux imprudences naturelles de l'écrivain, « et entachées d'erreur? » — Question décisive, fondamentale; question de vie! C'est la première que vous ayez à faire en ouvrant les Écritures; et c'est par là que votre religion doit commencer.

S'il était vrai, selon vous, que tout, dans la Bible, n'ait pas de l'importance, n'intéresse pas la foi, et ne se rapporte pas à Jésus-Christ; et s'il était vrai, d'un autre côté, qu'il n'y ait d'inspiré, dans ce livre, que ce qui, selon vous, a de l'importance, intéresse la foi, et se rapporte à Jésus-Christ; alors votre Bible est un livre tout différent de ce que fut celle des Pères, des Réformateurs et des saints de tous les siècles.

Elle est faillible : la leur était parfaite. Elle a des chapitres, ou des portions de chapitre, elle a des sentences ou des expressions, à retrancher du nombre des sentences ou des expressions qui sont de Dieu : la leur était « tout entière divine-« ment inspirée; » « tout entière propre à cor-« riger, à instruire, à convaincre, et à rendre « l'homme de Dieu accompli, par la foi en Jé-« sus-Christ. » — Alors un même passage est, devant vous, aussi distant de ce qu'il fut devant eux, que la terre l'est du ciel.

Vous aurez ouvert, par exemple, ou le psaume XLV, ou le Cantique des cantiques. Tandis que vous n'y verrez que ce qu'il y a de plus humain dans les choses de la terre, un long épithalame, ou les entretiens d'amour d'une fille de Saron et de son jeune époux, eux y lisaient les gloires de l'Église, les étreintes de l'amour de Dieu, les profondeurs de Jésus-Christ, en un mot, ce qu'il y a de plus divin dans les choses du ciel; et s'ils ne purent les y lire, ils surent qu'elles y sont, et ils les y cherchèrent.

Nous aurons pris ensemble une épître de saint Paul. Tandis que l'un de nous attribuera telle sentence qu'il ne saisit pas, ou qui choque

son sens charnel, aux préjugés judaïques de l'Écrivain, à des intentions toutes vulgaires, à des circonstances tout humaines, l'autre y sondera, plein de respect, les pensées du Saint-Esprit; il les croira parfaites, avant même d'avoir pu les saisir; et il ne s'en prendra qu'à son sens inhabile et qu'à sa propre ignorance, de leur insignifiance apparente ou de leur obscurité.

Ainsi, tandis que, dans la Bible de l'un, tout a son but, sa place, sa beauté, son usage, comme, dans un arbre, les rameaux et les feuilles, les vaisseaux et les fibres, l'épiderme et l'écorce même; la Bible de l'autre est un arbre ayant des feuilles et des rameaux, des fibres et des écorces que Dieu n'a pas faites.

Mais il y a bien plus. Non-seulement, suivant votre réponse, nous aurons deux Bibles; mais on ne pourra savoir ce qu'est la vôtre.

Elle n'est humaine et faillible, dites-vous, que dans une certaine mesure; mais cette mesure, qui la définira? S'il est vrai que l'homme, en y mettant sa triste empreinte, y ait laissé ses taches, qui déterminera la profondeur de cette empreinte et le nombre de ces taches? Elle a sa partie humaine, avez-vous dit : mais cette par-

tie, quelles en sont les limites? qui les fixera pour moi? Personne. Il faudra que chacun les y pose pour lui-même, au gré de son jugement; c'est-à-dire que cette portion faillible des Écritures sera pour nous d'autant plus grande que nous serons moins éclairés de la lumière de Dieu; c'est-à-dire encore, qu'un homme se privera des paroles divines, dans la mesure même du besoin qu'il en a; comme on voit les idolâtres se faire des divinités d'autant plus impures qu'ils sont eux-mêmes plus éloignés du Dieu vivant et saint! Ainsi donc, chacun réduira les Écritures inspirées à des proportions différentes; et, se faisant de cette Bible, châtiée par lui-même, une règle infaillible, il lui dira : « Guide-moi désormais, car tu es ma règle! » comme ces ouvriers d'images taillées, dont parlait Esaïe, « qui se sculptent un dieu, et qui « lui disent : Sauve-moi désormais, car tu es « mon Dieu! » (Esaïe, XLIV, 17.)

Ce n'est pas tout, et voici quelque chose de plus grave encore. Suivant votre réponse, ce n'est pas la Bible seulement qui est changée; c'est vous!

Oui, même en présence des passages que vous aurez le plus admirés, vous n'aurez ni l'attitude

ni le cœur d'un croyant! — Comment cela se pourrait-il, après que vous les aurez fait comparaître, comme le reste des Écritures, devant le tribunal de votre jugement, pour y être déclarés, par vous, divins, ou non-divins, ou semi-divins? Quelle peut être, sur votre âme, l'autorité d'une parole qui n'est infaillible pour vous qu'en vertu de vous? N'a-t-elle pas dû se présenter à votre barre, à côté d'autres paroles du même livre que vous avez convaincues d'être humaines en tout ou en partie? Votre esprit prendra-t-il donc sincèrement devant elle l'attitude humble et soumise d'un disciple, après avoir tenu celle d'un juge? Cela n'est pas possible. L'obéissance que vous lui rendrez sera peut-être de l'acquiescement, jamais de la foi; de l'approbation, jamais de l'adoration!—Vous croirez à la divinité du passage, direz-vous; mais ce n'est pas en Dieu que vous croirez, c'est en vous! Cette parole vous plaît, elle ne vous gouverne pas; elle vous impose, mais elle ne règne pas sur vous; elle est devant vous comme une lampe; elle n'est pas en vous comme une onction d'en haut, un principe de lumière, une fontaine de vie! — Je ne pense pas que jamais aucun pape, même le plus épris de son sa-

cerdoce, ait pu répandre, avec confiance, ses prières devant un mort que, de son autorité plénière, il avait mis lui-même au rang des demi-dieux, en le canonisant. Comment donc un lecteur de la Bible, qui vient de canoniser lui-même une sentence des Écritures, pourrait-il (quelque épris qu'il soit de sa propre sagesse) être, à l'égard d'un tel passage, dans la disposition d'un vrai croyant? Son esprit descendra-t-il de sa chaire pontificale pour s'abattre devant cette parole, qui, sans lui, demeurait humaine, ou du moins douteuse? On n'étudie pas à fond le sens d'un passage, lorsqu'on ne l'a soi-même légitimé qu'en vertu d'un sens déjà trouvé. On ne se soumet qu'à demi à l'autorité qu'on aurait pu décliner, et qu'on a mise en doute. On n'adore qu'imparfaitement ce qu'on a dégradé.

D'ailleurs, et qu'on y prenne garde, l'entière divinité de telle ou telle parole des Écritures, dépendant à vos yeux, non de ce qu'elle se trouve dans le livre des Oracles de Dieu, mais de ce qu'elle présente à votre sagesse et à votre spiritualité certains caractères de spiritualité et de sagesse, la sentence que vous portez ne peut pas toujours être tellement exempte d'hésita-

tion, que vous ne conserviez rien à son égard des doutes par lesquels vous aurez commencé. Il faudra donc que votre foi participe de vos incertitudes, et qu'elle soit elle-même imparfaite, indécise, conditionnelle! — Telle sentence, telle foi; et telle foi, telle vie! — Mais ce n'est pas là la foi, ce n'est pas là la vie des élus de Dieu!

Mais ce qui montrera mieux l'importance de la question qui va nous occuper, c'est que, si l'un des deux systèmes auxquels elle peut donner lieu a, comme nous l'avons dit, toutes ses racines trempées dans le doute, il porte encore inévitablement pour fruit une incrédulité nouvelle.

Pourquoi voit-on tant de milliers d'hommes pouvoir ouvrir, chaque soir et chaque matin, leur Bible, sans y apercevoir jamais les doctrines qu'elle enseigne avec le plus de clarté? D'où vient qu'ils puissent ainsi marcher dans les ténèbres, durant de si longues années, avec le soleil dans leurs mains? Ne regardent-ils pas ces livres comme une révélation du ciel? Oui; — mais, prévenus par de fausses notions de la théopneustie, et croyant qu'il existe encore dans la sainte Écriture un mélange d'erreur,

désireux cependant de pouvoir en trouver les sentences raisonnables, pour être autorisés à les croire divines, ils s'étudient, comme à leur insu, à leur donner un sens agréé de leur propre sagesse; et c'est ainsi que non-seulement ils se mettent dans l'incapacité d'y reconnaître celui de Dieu, mais qu'ils se rendent à eux-mêmes l'Écriture méprisable. — Ils s'efforceront, par exemple, à la lecture des épîtres de saint Paul, d'y trouver la justification de l'homme par la loi, son innocence native, son penchant au bien, la toute-puissance morale de sa volonté, le mérite de ses œuvres. — Mais alors, qu'arrive-t-il? Hélas! c'est qu'après qu'on a prêté, de force, de telles pensées à l'écrivain sacré, on lui trouve un langage si mal conçu pour son but supposé, des termes si mal choisis pour ce qu'on lui fait dire, et des raisonnements si mal menés, qu'on perd enfin, comme malgré soi, ce qu'on avait pu conserver encore de respect pour la lettre des Écritures, et qu'on s'enfonce dans le rationalisme. — C'est ainsi que, pour avoir commencé dans l'incrédulité, on a pour fruit une incrédulité nouvelle; des ténèbres en récompense des ténèbres; et qu'on accomplit cette terrible parole du Christ : « A

« celui qui n'a pas, il lui sera ôté même ce qu'il « croit avoir! »

Telle est donc, on le voit, l'importance fondamentale de la grande question qui va nous occuper.

Suivant la réponse que vous y faites, le bras de la parole de Dieu est énervé pour vous, l'épée de l'Esprit est émoussée; elle a perdu sa trempe et sa puissance incisive. Comment pourrait-elle désormais pénétrer jusque dans vos jointures et dans vos moëlles? Comment serait-elle plus forte que vos convoitises, que vos doutes, que le monde, que Satan? Comment vous donnerait-elle la force, la victoire, la lumière, la paix? Non! — Il se pourra faire, de loin en loin, par un pur effet de la gratuité de Dieu, que, malgré ce funeste état d'âme, une parole divine vienne la saisir à l'improviste; mais il n'en demeure pas moins vrai que cette disposition qui juge les Écritures, et qui doute d'avance de leur universelle inspiration, est l'un des plus grands obstacles que nous puissions opposer à leur action. « La parole de la « prédication, dit saint Paul (Hébr., IV, 2), ne « leur servit de rien, parcequ'elle n'était pas « mêlée avec la foi dans ceux qui l'entendi-

« rent » ; tandis que les plus abondantes bénédictions de cette même Écriture furent toujours le partage des âmes qui la reçurent, « non comme « une parole des hommes, mais (ainsi qu'elle « est véritablement) comme la parole de Dieu, « agissant avec efficace en ceux qui croient « (1 Thess., II, 13). »

On le voit donc, cette question est d'une immense gravité pour la vie de notre foi ; et nous avons le droit de dire qu'entre les deux réponses qu'on y peut faire, il existe le même abîme qu'entre deux Israélites qui eussent vu Jésus-Christ dans la chair, et qui l'eussent également reconnu pour un prophète ; mais dont l'un, considérant son costume de charpentier, sa chétive nourriture, ses mains d'un homme de peine, et son rustique cortége, l'eût cru capable encore d'erreur et de péché, comme un prophète ordinaire ; tandis que l'autre y eût reconnu l'Emmanuel, l'Agneau de Dieu, l'Éternel, notre justice, le Roi des rois, le Seigneur des seigneurs.

Le lecteur peut n'avoir point admis encore chacune de ces considérations ; mais (il en conviendra du moins) j'en ai dit assez pour avoir le droit de conclure qu'il vaut la peine d'étudier

une telle question, et qu'en la balançant vous tenez dans vos mains les plus chers intérêts du peuple de Dieu. Je n'en voulais pas davantage dans un avant-propos. — C'était mon premier avertissement; et voici le second.

Si l'étude de ce dogme est le devoir de tous, cette étude aussi est à la portée de tous; et l'Auteur ne craint pas de dire qu'en écrivant son livre, sa plus chère ambition a été d'en rendre l'usage accessible à toutes les classes de lecteurs.

Il entend cependant déjà l'objection de plusieurs. Vous vous adressez à des hommes de science, lui diront-ils; votre livre ne nous concerne pas; nous nous en tenons à la religion, et c'est ici de la théologie!

De la théologie, sans doute! Mais de quelle théologie? De celle que doivent étudier tous les héritiers de la vie, et à l'égard de laquelle un enfant même doit être théologien.

Religion et Théologie! expliquons-nous : car on fait souvent de ces deux termes un abus injurieux pour l'un et pour l'autre, en prétendant

les opposer. — La Théologie ne se définit-elle pas, dans tous les dictionnaires, comme «la science qui a pour objet Dieu et sa révélation? » — Mais, lorsque j'étudiais aux écoles, le catéchisme de mon enfance ne désignait pas autrement la Religion. «C'est la science, me disait-on, qui nous apprend à connaître Dieu et sa parole, Dieu et ses conseils, Dieu en Christ. » Elles ne diffèrent donc l'une de l'autre, ni dans leur objet, ni dans leur moyen, ni dans leur but. Leur objet, la vérité; leur moyen, la parole de Dieu; leur but, la sainteté. « Sanctifie-les, ô Père, par ta vérité: ta Parole est la vérité! » c'est là le vœu de l'une et de l'autre, comme ce fut celui de leur Maître mourant. En quoi donc se distingueraient-elles? — En ceci seulement, que la Théologie est la Religion étudiée avec plus de méthode et à l'aide d'instruments plus parfaits.

On a pu faire, sans doute, sous le nom de *Théologie*, un mélange confus de la philosophie ou des traditions des hommes avec la Parole de Dieu; mais ce n'était pas là de la théologie: ce n'était que la Scolastique.

Il est vrai que le terme de Religion ne se prend pas toujours dans son sens objectif, comme si-

gnifiant la science des vérités de notre foi ; mais aussi, dans une acception subjective, pour désigner plutôt les sentiments que ces vérités entretiennent dans le cœur des croyants.—Qu'on distingue ces deux sens, on le peut, on le doit ; mais qu'on les oppose, en appelant l'un Religion, et l'autre Théologie, c'est un déplorable contresens : c'est prétendre, en d'autres termes, avoir les sentiments religieux, sans les doctrines religieuses qui seules les font naître ; c'est vouloir être moral sans dogmes, pieux sans croyance, chrétien sans Christ, effet sans cause, vivant sans âme ! Illusion funeste ! « Père saint, la vie éternelle, n'est-ce pas de te connaître, seul vrai Dieu, et celui que tu as envoyé, Jésus-Christ? »

Mais, si c'était plutôt dans son sens objectif qu'on prétendît opposer la Religion à la Théologie, c'est-à-dire la religion qu'un chrétien apprend, en français, dans sa Bible, à la religion qu'un homme plus éclairé étudierait dans la même Bible, avec le secours de l'histoire et des langues savantes, encore ici je dirai : Distinguez-les ; ne les opposez pas ! — Tout vrai chrétien ne doit-il pas devenir théologien, autant qu'il le peut? Ne lui est-il pas ordonné

d'être savant dans la parole de Dieu, nourri dans la sainte doctrine, fondé et enraciné dans la connaissance de Jésus-Christ? Et n'est-ce pas à la foule que notre Seigneur criait, au milieu de la rue : Sondez les Écritures !

La Religion, dans son sens objectif, n'est donc à la Théologie que ce que la Sphère est à l'Astronomie. Elles sont distinctes, mais unies; et la Théologie rend à la Religion les mêmes services que l'astronomie des géomètres offre à celle des hommes de mer. — Un Maître de navire se passera, sans doute, de la Mécanique céleste, pour se rendre dans les mers de la Chine, ou revenir des antipodes; mais, même alors, c'est à cette science, qu'en parcourant l'Océan avec ses notions élémentaires, il devra le bonheur de ses formules, l'exactitude de ses tables, et la précision des méthodes qui lui donnent ses longitudes, et font la sûreté de sa marche. — Ainsi le voyageur chrétien, pour traverser l'océan de ce monde, et pour atteindre le port où Dieu l'appelle, pourra se passer des langues anciennes et des hautess péculations de la Théologie; mais, après tout, les notions mêmes de religion qui lui sont nécessaires, recevront, en grande partie, de

la science théologique, leur précision et leur sûreté. Et pendant qu'il cingle vers la vie éternelle, les yeux sur cette boussole qui lui fut donnée de Dieu, c'est encore à la Théologie qu'il devra l'assurance que cet aimant céleste est le même qu'aux jours des Apôtres; que l'instrument du salut a été remis intact entre ses mains, que les indications en sont fidèles, et que l'aiguille ne décline jamais.

Il fut un temps où toutes les sciences étaient mystérieuses, professant à huis clos, ayant leurs initiés, leur langue sainte, et leur franc-maçonnerie. Physique, géométrie, médecine, grammaire, histoire, tout se traitait en latin. On voguait dans les nuées, à de grandes hauteurs au-dessus du vulgaire; et l'on nous laissait tomber tout au plus, de la nacelle sublime, quelques feuilles détachées, qu'il nous fallait relever avec respect, et qu'il ne nous était point permis de contrôler. Aujourd'hui tout a changé. Le génie met sa gloire à se faire comprendre du grand nombre; et après être monté aux régions éthérées de la science, pour y surprendre la vérité dans ses plus hautes retraites, il emploie ses forces à savoir redescendre et se tenir d'assez près pour nous dire les routes qu'il a

suivies et les secrets qu'il a découverts. Mais, si telle est maintenant la tendance presque universelle des sciences humaines, ce fut, dans tous les temps, le caractère distinctif de la vraie théologie. Celle-là se doit à tous. Les autres peuvent se passer du peuple, comme le peuple se passer d'elles; la vraie théologie, au contraire, a besoin des troupeaux, comme ceux-ci d'elle. Elle garde leur religion; et leur religion la garde à son tour. Malheur à eux, quand la théologie languit et ne leur parle pas! Malheur à elle, quand la religion des troupeaux la laisse aller seule et ne l'estime plus! — Nous devons donc tenir, pour elle comme pour eux, à ce qu'elle leur parle, les écoute, étudie en vue d'eux, et leur tienne ses écoles ouvertes, comme le sont nos temples.

Quand la Théologie professe au milieu des troupeaux, ses rapports avec eux, lui remettant sans cesse sous les yeux les réalités de la vie chrétienne, lui rappellent constamment aussi les réalités de la science : les misère de l'homme, les conseils du Père, la croix du Rédempteur, les consolations du Saint-Esprit, la sainteté, l'éternité. Alors aussi, la conscience de l'Église, réprimant ses écarts, intimide ses hardiesses,

l'oblige au sérieux, et corrige les effets de cette familiarité facilement profane avec laquelle la science des écoles porte la main sur les choses saintes. — En lui reparlant, chaque jour, de cette vie que la prédication des doctrines de la croix entretient dans l'Église (vie sans la connaissance de laquelle toute sa science serait aussi incomplète que pourrait l'être l'histoire naturelle de l'homme étudiée sur des cadavres), la religion des troupeaux déprend la Théologie de sa trop prompte admiration pour les connaissances qui ne sanctifient pas. Elle lui répète souvent cette question de saint Paul à la science égarée des Galates : « Avez-vous reçu l'Esprit « par les œuvres de la loi, ou par la prédication « de la justice de la foi? » elle la désenchante de la sagesse des hommes; elle la pénètre de révérence pour la parole de Dieu, et (dans cette parole sainte) pour ces doctrines de la justice de la foi, qui sont « la puissance de Dieu, notre Sauveur, » et qui doivent pénétrer l'âme entière de sa science.—C'est ainsi qu'elle l'exerce à savoir associer, dans ses recherches, le travail de la conscience à celui de l'intelligence, et à ne poursuivre jamais la vérité de Dieu qu'aux clartés réunies de l'étude et de la prière.

Et, d'un autre côté, la Théologie rend, à son tour, aux troupeaux chrétiens, des services dont ils ne peuvent longtemps se passer sans dommage. C'est elle qui veille sur la religion d'un peuple, pour que les lèvres du sacrificateur y gardent la science, et pour qu'on puisse y rechercher la loi de sa bouche. C'est elle qui conserve, dans le saint ministère de l'évangile, la pureté de son dogme; et dans la prédication, le juste équilibre de toutes les vérités. C'est elle qui rassure les simples contre les assertions hostiles d'une science inaccessible pour eux; c'est elle qui va prendre ses réponses aux mêmes lieux d'où les objections sont descendues; qui met le doigt sur les sophismes des adversaires; qui les tient en respect par sa présence, et qui les oblige à garder devant les troupeaux un verbe moins outrecuidant et plus réservé. C'est elle enfin qui signale le premier moment, souvent si décisif, où le langage de la religion, chez un peuple, commence à se fausser, et où l'erreur, comme une ivraie naissante, pointe et monte en herbe. Elle en avertit à temps, et l'on se hâte de l'arracher.

Toujours, quand les troupeaux ont été pieux,

la Théologie a prospéré; elle s'est instruite; elle a remis en honneur les fortes études; et, pour pouvoir sonder les Écritures, non-seulement elle s'est voulu rendre maîtresse de toutes les sciences qui peuvent y répandre quelque lumière, mais elle a vivifié toutes les autres, soit par l'exemple de ses propres travaux, soit en réunissant autour d'elle des esprits élevés, soit en versant dans les institutions académiques une pensée généreuse de haute moralité, qui en favorisait tous les développements.

C'est ainsi qu'en relevant le caractère des études elle a souvent ennobli celui de tout un peuple.

Mais, au contraire, quand la Théologie et le peuple sont devenus indifférents l'un à l'autre, et que les troupeaux endormis n'ont vécu que pour le siècle, alors la Théologie elle-même s'est montrée paresseuse, frivole, ignorante; ou bien, amateur de nouveautés, cherchant à tout prix une popularité profane, prétendant à des découvertes qu'on ne dit qu'à l'oreille, qu'on enseigne dans les académies, et qu'on tait dans les temples : tenant ses portes fermées au milieu du peuple, et lui jetant en même temps par les

fenêtres des doutes et des impiétés, pour éprouver la mesure présente de son indifférence ; jusqu'à ce qu'enfin elle éclate dans le scandale, soit en attaquant des dogmes, soit en niant l'intégrité ou l'inspiration de certains livres, soit en donnant des démentis audacieux aux faits qu'ils nous rapportent.

Et qu'on se garde de croire que le peuple tout entier ne se ressente bientôt d'un si grand mal. Il en souffrira jusque dans ses intérêts temporels, et son existence nationale en sera compromise. En dégradant sa religion, vous faites descendre d'autant son caractère moral ; vous lui ôtez son âme. Toutes choses se mesurent, chez une nation, par la hauteur où l'on y place le ciel. Si son ciel est bas, tout s'en ressent, même sur la terre ; tout y devient bientôt plus étroit et plus rampant ; l'avenir s'y raccourcit : le patriotisme s'y matérialise ; les traditions généreuses s'y perdent ; le sens moral s'émousse ; le culte du bien-être s'exalte seul ; et tous les principes conservateurs s'en vont l'un après l'autre.

Nous concluons donc, d'un côté, qu'il existe l'union la plus intime, non-seulement entre le bonheur du peuple et sa religion, mais entre

sa religion et la vraie Théologie; et de l'autre côté, que, s'il y eut toujours les plus hautes convenances à ce que cette science professât pour tous et devant tous, jamais ce caractère ne lui fut plus nécessaire que pour traiter du dogme qui va nous occuper. C'est le dogme des dogmes, le dogme qui nous apprend tous les autres, et en vertu duquel, seul, ils sont des dogmes; le dogme, qui est à l'âme du croyant ce qu'est l'air à ses poumons, nécessaire pour naître dans la vie chrétienne, nécessaire pour y vivre, nécessaire pour y grandir et pour y persévérer.

Telle a donc été la double pensée sous l'inspiration de laquelle ce livre a été composé.

Tout y révélera, je l'espère, mon désir sérieux de le rendre utile à des chrétiens de toute classe.

Dans ce but, j'ai dépouillé les formes de l'école. Sans renoncer à faire des citations en langues anciennes, je me suis abstenu de les multiplier. En alléguant l'admirable unanimité de l'antiquité chrétienne sur cette question, je m'en suis tenu à des faits généraux. Enfin, quand il a fallu traiter les diverses questions qui se rapportent au sujet, et qui devaient se

trouver ici pour en compléter la doctrine, je les ai toutes rejetées dans un chapitre spécial. Et là encore, contre l'avis de quelques amis, j'ai fait usage d'un mode qui leur paraissait en dissonance avec le ton général de ce livre, mais qui m'a semblé pouvoir rendre plus facile au lecteur une intelligence claire et rapide du sujet.

C'est donc sous cette forme simple et pratique qu'en présentant cet écrit à l'Église de Dieu j'aime à pouvoir le recommander à la bénédiction de Celui qui prêchait dans les rues, et qui signalait à Jean ce caractère de sa mission, « L'Évangile est annoncé à des pauvres! »

Heureux si ces pages affermissent dans la simplicité et le bonheur de leur foi les chrétiens qui, sans lettres, ont cru déjà, par les Écritures, à la pleine inspiration des Écritures! — Heureux si quelques âmes travaillées et chargées sont amenées à écouter de plus près ce Dieu qui leur parle dans toutes les lignes du saint livre! — Heureux si, par nos paroles, quelques voyageurs de Sion (comme le pèlerin Jacob auprès de la pierre de Bethel), après avoir reposé avec trop d'indifférence, sur ce livre de Dieu, leur être fatigué, venaient à reconnaître enfin cette

échelle mystérieuse qui de là s'élève au ciel, et par laquelle seule les messages de la grâce peuvent descendre sur leur âme, et leurs prières monter à Dieu! — Puissé-je les engager à verser à leur tour sur cet objet sacré l'onction de leur reconnaissance et de leur joie, et à savoir aussi s'écrier : Certainement l'Éternel est ici! c'est la maison de Dieu; c'est la porte des cieux!

Pour moi, je ne craindrai pas de le dire : en me livrant au travail de ce livre, j'ai dû souvent rendre grâce à Dieu de m'y avoir appelé; car j'y ai vu plus d'une fois la majesté divine remplir de sa splendeur le temple entier des Écritures; j'ai vu toutes les laines du tissu, en apparence grossier, dont le Fils de l'Homme s'est vêtu, devenir telles qu'aucun foulon, sur la terre, ne peut ainsi blanchir; j'ai vu souvent le livre s'illuminer de la gloire de Dieu, et toutes ses paroles paraître radieuses. En un mot, j'ai senti ce qu'on éprouve toujours lorsqu'on soutient une cause sainte et vraie : c'est qu'elle grandit en vérité et en majesté à mesure qu'on la contemple.

Mon Dieu, donne-moi de l'aimer, cette parole, et de la posséder, autant que tu m'as appris à l'admirer!

« Toute chair est comme l'herbe, et toute la gloire de l'homme est comme la fleur de l'herbe : l'herbe sèche, et sa fleur tombe ; mais la parole de Dieu demeure éternellement ; et c'est cette parole qui nous a été évangélisée. »

THÉOPNEUSTIE

OU

PLEINE INSPIRATION

DES SAINTES ÉCRITURES.

Notre but, dans ce livre, avec l'aide de Dieu et la seule autorité de sa Parole, est d'exposer, de défendre et d'établir le dogme chrétien de la théopneustie.

CHAPITRE Ier.

DÉFINITION DE LA THÉOPNEUSTIE.

Section I.

On appelle de ce nom la puissance mystérieuse qu'exerça l'Esprit divin sur les auteurs des écritures de l'Ancien et du Nouveau-Testament, pour les leur faire composer telles que l'église de Dieu

les a reçues de leurs mains. « Toute l'Écriture, a dit un apôtre, est *théopneustique*[1]. »

Cette expression grecque était peut-être nouvelle, même entre les Grecs, à l'époque où saint Paul en fit usage. Cependant, si ce terme était inusité chez les Grecs idolâtres, il ne l'était pas chez les Juifs hellénistes. L'historien Josèphe[2], contemporain de saint Paul, en emploie un autre tout semblable, dans son premier livre contre Appion, lorsqu'en parlant de tous les prophètes « qui ont composé, dit-il, les vingt-deux livres sacrés de l'Ancien-Testament[3], » il ajoute qu'ils écrivirent *d'après la pneustie* (ou l'inspiration) *qui vient de Dieu*[4]. Et le philosophe juif Philon[5], contemporain lui-même de Josèphe, dans le récit qu'il a laissé de son ambassade auprès de l'empereur Caius, faisant usage, à son tour, d'une expression très-rapprochée de celle de saint Paul, appelle les Écritures « des oracles *théochristes*[6], » c'est-à-dire « des oracles donnés *sous l'onction de Dieu.* »

La théopneustie n'est pas un système : elle est un fait ; et ce fait, comme tous les autres événements de l'histoire de la Rédemption, est un des dogmes de notre foi.

(1) 2 Tim,. III, 15. (*Théopneuste*, moins euphonique, serait plus exact). — (2) P. 1036, édit. Aurel. Allob.., 1611. — (3) Voyez, sur ce nombre, notre chapitre. III, sect. 2, quest. 27. — (4) Κετά τὴν ἐπιπνοιαν τὴν απὸ τοῦ Θεοῦ. — (5) P. 1022, édit. Franco f. — (6) Θεοχεηστα λόγια.

Section II.

Cependant, il importe de le dire, et il importe qu'on l'ait compris, cette opération miraculeuse de l'Esprit-Saint n'eut pas pour objet les écrivains sacrés, qui n'en furent que les instruments, et qui durent passer bientôt; mais elle eut pour objet les livres saints eux-mêmes, qui furent destinés à révéler de siècle en siècle à l'Église les conseils de Dieu, et qui ne passeront jamais.

La puissance qui s'exerçait alors sur ces hommes de Dieu, et qu'ils ne ressentirent eux-mêmes qu'en des mesures très-diverses, ne nous a point été définie. Rien ne nous autorise à l'expliquer. L'Écriture ne nous en a jamais présenté ni le mode ni la mesure comme un objet d'étude. Elle ne nous en parle qu'incidemment; elle n'y intéresse point notre piété. Ce qu'elle propose à notre foi, c'est uniquement l'inspiration de leur parole; c'est la divinité du livre qu'ils ont écrit. Elle n'établit à cet égard entre eux aucune différence : leur parole, nous dit-elle, est théopneustique; leur livre est de Dieu; soit qu'ils récitent les mystères d'un passé plus ancien que la création, ou ceux d'un avenir plus lointain que le retour du Fils de l'homme, ou les conseils éternels du Très-Haut, ou les secrets du cœur de l'homme, ou les profon-

deurs de Dieu ; soit qu'ils racontent leurs propres émotions, ou qu'ils disent leurs souvenirs, ou qu'ils répètent des récits contemporains, ou qu'ils copient des généalogies, ou qu'ils extraient des documents ininspirés, leur écriture est inspirée ; leurs récits sont dirigés d'en haut ; c'est toujours Dieu qui parle, qui récite, ordonne ou révèle par leur bouche, et qui, pour le faire, emploie en des mesures diverses leur personnalité. Car « l'Esprit de « l'Éternel a été sur eux, est-il écrit, et sa parole a « été sur leur langue. » Et si c'est toujours la parole de l'homme, puisque ce sont toujours des hommes qui la profèrent, c'est aussi toujours la parole de Dieu, parce que c'est Dieu qui les surveille, qui les emploie et qui les guide. Ils donnent leurs narrations, leurs doctrines ou leurs commandements, « non avec des paroles enseignées « par la sagesse humaine, mais avec des paroles « enseignées du Saint-Esprit ; » et c'est ainsi que Dieu lui-même, non-seulement s'est constitué le garant de tous ces faits, l'auteur de tous ces ordres, et le révélateur de toutes ces vérités, mais qu'encore il les a fait donner à son Église dans l'ordre, dans la mesure et dans les termes qu'il a jugés les plus convenables à son céleste dessein.

Si donc on nous demandait comment s'est accomplie, dans les hommes de Dieu, cette œuvre théopneustique, nous répondrions que nous ne le

savons pas, que nous ne devons pas le savoir, et que c'est dans la même ignorance et dans une foi toute semblable que nous recevons la doctrine de la régénération ou de la sanctification d'une âme par le Saint-Esprit. — Nous croyons que l'Esprit illumine cette âme, la purifie, la relève, la console, l'attendrit; nous reconnaissons tous ces effets; nous en savons et nous en adorons la cause; mais nous avons dû nous résigner à en ignorer pour toujours le moyen. — Qu'il en soit donc ainsi de la théopneustie.

Et si l'on nous demandait encore de dire au moins ce qu'éprouvèrent les hommes de Dieu dans leurs organes, dans leur volonté, ou dans leur intelligence, pendant qu'ils tracèrent les pages du livre sacré, nous répondrions que les puissances de l'inspiration ne furent pas ressenties au même degré par chacun d'eux, et que leurs expériences ne furent point uniformes; mais nous ajouterions que la connaissance d'un tel fait est à peu près indifférente aux intérêts de notre foi, parce qu'il s'agit pour elle du livre, et non de l'homme. C'est le livre qui est inspiré, et qui l'est entièrement. Cette assurance nous doit suffire.

Section III.

Trois ordres de personnes, en ces derniers temps, sans désavouer la divinité du Christianisme, et sans

prétendre décliner l'autorité des Écritures, se sont cru permis de repousser cette doctrine.

Les uns ont méconnu jusqu'à l'*existence* de cette action du Saint-Esprit ; d'autres en ont nié l'*universalité ;* d'autres enfin la *plénitude.*

Les premiers, comme le docteur Schleiermacher [1], le docteur Dewette, et plusieurs autres théologiens allemands, rejettent toute inspiration miraculeuse, et ne veulent attribuer aux écrivains sacrés que ce que Cicéron accordait aux poètes : *afflatum spiritûs divini*, « une action divine de la nature, une puissance intérieure semblable aux autres forces vitales de la nature [2]. »

Les autres, comme le docteur Michaëlis [3], et comme autrefois Théodore de Mopsueste [4], tout en admettant l'existence d'une théopneustie, ne la veulent reconnaître que *pour une partie* des livres saints : pour le premier et le quatrième des quatre évangiles, par exemple; pour une partie des épîtres; pour une partie de Moïse, une partie d'Ésaïe, une partie de Daniel. — Ces portions des Écritures sont de Dieu, disent-ils ; les autres sont de l'homme.

Les troisièmes, enfin, comme M. Twesten en Allemagne, et comme plusieurs théologiens en

(1) Schleiermacher, der christliche Glaube. Band. 1, S. 115. — (2) Dewette : Lehrbuch Anmerk. Twesten : Voslesungen über die Dogmatik, tome I, p. 424, etc. — (3) Michaëlis, Introd. au N.-T. — (4) Voyez notre chap. V, sect. 2, quest. 44. —

Angleterre [1], étendent, il est vrai, la notion d'une théopneustie à toutes les parties de la Bible, mais *non pas à toutes également* (nicht gleichmaessig). — L'inspiration, à les entendre, serait bien universelle, mais inégale, souvent imparfaite, accompagnée d'erreurs innocentes, et portée, suivant la nature des passages, à des mesures très-différentes, dont ils se constituent eux-mêmes plus ou moins les juges.

Plusieurs d'entre eux, surtout en Angleterre, ont été jusqu'à distinguer quatre degrés d'inspiration divine : inspiration de *surveillance*, ont-ils dit, en vertu de laquelle les auteurs sacrés auraient été constamment préservés d'erreur grave, dans tout ce qui est de la foi et de la vie ; inspiration d'*élévation*, par laquelle encore l'Esprit divin, en faisant monter les pensées des hommes de Dieu dans les régions les plus pures de la vérité, aurait indirectement imprimé les mêmes caractères de sainteté et de grandeur à leur parole; inspiration de *direction*, sous l'action plus puissante de laquelle les auteurs sacrés auraient été conduits de Dieu pour ce qu'ils devaient taire et pour ce qu'ils devaient dire. Enfin, inspiration de *suggestion*. Ici, disent-ils, toutes les pensées, et même les mots, auraient été donnés de Dieu, par une opération plus

(1) Les docteurs Pye Smith, Dick, Wilson.

énergique encore et plus directe de son Esprit.

« La théopneustie, dit M. Twesten, s'étend sans contredit jusqu'aux mots, mais uniquement lorsque leur choix ou leur emploi est lié avec la vie religieuse intérieure, car il faut faire à cet égard, ajoute-t-il, des distinctions entre l'Ancien et le Nouveau-Testament, entre la loi et l'évangile, entre l'histoire et la prophétie, entre les récits et les doctrines, entre les apôtres et leurs aides apostoliques. »

Toutes ces distinctions, selon nous, sont fantastiques; la Bible ne les a point autorisées; l'église des huit premiers siècles de l'ère chrétienne ne les a point connues; et nous les croyons erronées et funestes.

Notre dessein, dans ce livre, contrairement à ces trois systèmes, est donc de prouver l'existence, l'universalité et la plénitude de la théopneustie.

Il s'agit de savoir d'abord s'il y eut pour les Écritures une inspiration divine et miraculeuse. Nous l'affirmons. — Il s'agit de savoir ensuite si les parties de l'Écriture qui sont théopneustiques le sont également et entièrement; ou, en d'autres termes, si Dieu a pourvu, d'une manière certaine, bien que mystérieuse, à ce que les paroles mêmes de son saint livre fussent toujours ce qu'elles devaient être, et à ce qu'il ne contînt aucune erreur. Nous l'affirmons encore. — Enfin, il s'agit de sa-

voir si ce qui est ainsi inspiré de Dieu, dans les Écritures, c'est une partie des Écritures, ou toutes les Écritures. Nous disons que c'est toutes les Écritures : les livres historiques comme les prophéties, les épîtres comme les cantiques, les évangiles de Marc et de Luc comme ceux de Jean et de Matthieu; l'histoire du naufrage de saint Paul dans les eaux Adriatiques, comme celle du naufrage de l'ancien monde dans les eaux du déluge; les scènes de Mamré, sous les tentes d'Abraham, comme celles du jour de Christ dans les tentes éternelles; les prières prophétiques où le Messie, mille ans avant les jours de son premier avénement, s'écrie dans les Psaumes : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu « abandonné? ils ont percé mes mains et mes pieds; « ils ont jeté le sort sur ma robe; ils me contemplent, ils me regardent; » comme les récits qu'en ont pu faire saint Jean, saint Marc, saint Luc ou saint Matthieu.

En d'autres termes, notre but est d'établir, par la parole de Dieu, — que l'Écriture est de Dieu, — que l'Écriture est partout de Dieu, — et que partout l'Écriture est entièrement de Dieu.

Cependant il faut, avant d'aller plus loin, nous être fait comprendre. — En maintenant que toute l'Écriture est de Dieu, nous sommes fort éloignés de penser que l'homme n'y soit pour rien. — Nous reviendrons dans une section suivante sur cette

pensée ; mais nous avons senti le besoin de la consigner ici.—Tous les mots y sont de l'homme, comme tous les mots y sont de Dieu. — Dans un certain sens, l'Épître aux Romains est tout entière une lettre de Paul ; et dans un sens encore plus élevé, l'Épître aux Romains est tout entière une lettre de Dieu.

Pascal eût pu dicter une de ses Lettres Provinciales à quelque artisan de Clermont, et une autre à l'abbesse de Port-Royal. La première eût-elle été, pour cela, moins pascalienne que toutes les autres? Non, sans doute. — Le grand Newton, quand il voulut transmettre au monde ses merveilleuses découvertes, eût pu faire écrire à quelque enfant de Cambridge la quarantième, et à quelque domestique de son Collége la quarante-unième proposition du livre immortel *des Principes*, tandis qu'il en eût dicté les autres pages à Barrow et à Halley. — En eussions-nous moins possédé les découvertes de son génie et les raisons mathématiques qui devaient ranger à nos yeux sous une même loi tous les mouvements de l'univers? L'ouvrage entier en eût-il moins été de lui? Non, sans doute. — Peut-être, cependant, quelque homme de loisir eût-il pris encore quelque intérêt à connaître les émotions de ces deux grands hommes, ou les naïves pensées de cet enfant, ou les honnêtes préoccupations de ce serviteur, pendant que leurs quatre plumes, également dociles, traçaient les

sentences latines qui leur étaient dictées. On vous eût dit que les deux derniers, tout en écrivant, promenaient indifféremment de vagues souvenirs dans les jardins de la Cité, ou dans les cours de Trinity-College; tandis que les deux professeurs, s'attachant avec de vifs transports à toutes les pensées de leur ami, et soulevés dans son vol sublime, comme les enfants de l'aigle sur le dos de leur mère, s'élançaient avec lui dans les hauteurs de la science, portés sur ses puissantes ailes, et planant avec délices dans les espaces nouveaux et sans bornes qu'il leur avait ouverts. — Cependant (vous eût-on dit encore), parmi les lignes dictées, il en est peut-être que ni l'enfant ni les professeurs eux-mêmes n'auront pu saisir. — Peu m'importent ces détails, eussiez-vous répondu; je n'y perdrai pas mon temps; j'étudierai le livre. Sa préface, son titre, sa première ligne, sa dernière ligne, tous ses théorèmes, faciles ou difficiles, compris ou non compris, sont du même auteur, et cela me suffit. Quels qu'aient été les écrivains, et à quelques hauteurs diverses que se soient tenues leurs pensées, leur main fidèle et surveillée traçait également les pensées de leur maître sur le même cahier; et j'y puis étudier toujours avec une égale confiance, dans les paroles mêmes de son génie, les principes mathématiques de la philosophie de Newton.

Tel est le fait de la théopneustie (à celà près qu'en faisant écrire ses livres à des hommes inspirés, le Saint-Esprit a presque toujours mis plus ou moins en œuvre leur intelligence, leur volonté, leurs souvenirs, et toutes les puissances de leur personnalité, comme nous serons appelés à le redire bientôt.) Et c'est ainsi que Dieu, qui voulait donner à connaître à ses élus, dans un livre éternel, les principes spirituels de la philosophie divine, en a fait écrire les pages, durant seize cents années, à des prêtres, à des rois, à des hommes de guerre, à des bergers, à des publicains, à des bateliers, à des scribes, à des faiseurs de tentes, en y associant plus ou moins, selon qu'il l'a trouvé convenable, leurs affections et leurs facultés. — Tel est donc le livre de Dieu. Sa première ligne, sa dernière ligne, tous ses enseignements, compris ou non compris, sont du même auteur, et cela nous doit suffire. Quels qu'aient été les écrivains, leurs circonstances, leurs impressions, leur intelligence du livre et la mesure de leur individualité dans cette opération puissante et mystérieuse, ils ont tous écrit d'une main fidèle et surveillée, dans un même cahier, sous la conduite d'un même maître, pour qui mille ans sont comme un jour; et il en est sorti la Bible. Je ne perdrai donc pas mon temps à de vaines questions; j'étudierai le livre. C'est la parole de Moïse, la parole d'Amos, la parole de Jean, la parole de Paul; mais

c'est la pensée de Dieu et la parole de Dieu. — « C'est toi, Seigneur, qui as dit par la bouche de David, ton serviteur. » — « L'Esprit de l'Eternel a parlé par moi, disait-il ; et sa parole a été sur ma langue (1). »

Ce serait donc, selon nous, tenir un langage très-erroné que de dire : Certains passages dans la Bible sont de l'homme, et certains passages dans la Bible sont de Dieu. Non ; tous les versets, sans exception, y sont de l'homme ; et tous les versets, sans exception, y sont de Dieu ; soit qu'il y parle directement en son nom, soit qu'il y emploie toute la personnalité de l'écrivain sacré. Et comme saint Bernard a dit des œuvres vivantes de l'homme régénéré, « que notre volonté n'y fait rien sans la grâce, mais que la grâce n'y fait rien que dans notre volonté ; » de même il faut dire que, dans les Écritures, Dieu n'a rien fait que par l'homme, et l'homme n'a rien fait que par Dieu.

Il en est en effet de la théopneustie comme de la grâce efficace. — Dans les opérations du Saint-Esprit faisant écrire les saints livres, et dans celles du même Esprit convertissant une âme, et la faisant marcher dans les voies de la sanctification, l'homme est à différents égards entièrement passif et entièrement actif. Dieu y fait tout ; l'homme y

(1) Act., IV, 25-2. Sam., XXIII, 1-2.—Voyez notre chapitre II, sect. II.

fait tout ; et l'on peut dire, pour l'une comme pour l'autre de ces œuvres, ce que saint Paul disait de l'une d'elles aux Philippiens : « C'est Dieu qui opère « en l'homme *et le vouloir et le faire* [1]. » — Aussi verrez-vous que, dans les Écritures, les mêmes opérations sont attribuées alternativement à Dieu et à l'homme : Dieu convertit, et c'est l'homme qui se convertit ; Dieu circoncit le cœur, Dieu donne un cœur nouveau, et c'est l'homme qui doit circoncire son cœur et se faire un cœur nouveau. « Non-seulement parce que nous devons employer les moyens d'obtenir un tel effet, » dit le fameux président Edwards (dans ses belles remarques contre les erreurs des Arméniens), « mais parce que cet effet lui-même est notre acte comme notre devoir : « *God producing all, and we acting all* [2]. »

Telle est donc la parole de Dieu. — C'est Dieu parlant dans l'homme, Dieu parlant par l'homme, Dieu parlant comme l'homme, Dieu parlant pour l'homme ! — Nous l'avons affirmé ; il faudra l'établir.

Peut-être cependant sera-t-il convenable d'avoir auparavant défini cette doctrine avec plus de précision.

(1) Phil., II, 13. — (2) Edward's Remarks, etc., p. 251.

Section IV.

En théorie, il serait permis de dire qu'une religion pourrait être divine, sans que les livres qui l'enseignent fussent miraculeusement inspirés. — Il serait possible, par exemple, de se figurer un christianisme sans théopneustie; et l'on pourrait concevoir peut-être que tous les miracles de notre foi se fussent accomplis, à la seule exception de celui-là. Dans cette supposition (que rien n'autorise), le Père-Éternel eût donné son Fils au monde; la Parole créatrice, faite chair, eût subi pour nous la mort de la croix, et fait descendre du ciel sur les apôtres l'esprit d'intelligence et la puissance des miracles; mais, tous ces mystères de la rédemption une fois consommés, elle eût abandonné à ces hommes de Dieu le soin d'écrire, selon leur sagesse, nos livres sacrés; et leurs écritures ne nous eussent ainsi présenté que le langage naturel de leurs illuminations surnaturelles, de leurs convictions et de leur charité. — Un tel ordre de choses, sans doute, n'est qu'une vaine supposition, directement contraire au témoignage que les Écritures ont rendu de ce qu'elles sont; mais, sans dire ici qu'il ne résout rien, et que, miracle pour miracle, celui de l'illumination n'est pas moins inexplicable que celui de la théopneustie; sans dire encore que la parole de Dieu possède une puissance divine qui

n'appartient qu'à elle ; un tel ordre de choses, s'il se fût réalisé, nous aurait exposés à des erreurs innombrables, et plongés dans la plus funeste incertitude. — Sur quel témoignage, alors, eût pu se fonder notre foi? sur une parole des hommes? Mais la foi n'existe que sur une parole de Dieu (Rom., X, 17). Vous n'eussiez donc obtenu, dans un tel système, qu'un christianisme sans chrétiens. — Dépourvus de garantie contre les imprudences des écrivains, vous n'auriez pas même pu donner à leurs livres l'autorité qu'ont aujourd'hui, dans l'Église, ceux d'Augustin, de Bernard, de Luther, de Calvin, ou de tant d'autres hommes éclairés de la vérité par le Saint-Esprit. On sait assez, en effet, combien de paroles imprudentes et de propositions erronées se sont encore glissées au milieu même des plus belles pages de ces admirables docteurs. Et cependant les apôtres (dans la supposition que nous venons de faire) eussent été soumis beaucoup plus qu'eux encore à de graves égarements, puisqu'ils n'eussent point eu, comme les docteurs de l'Église, une parole de Dieu pour redresser la leur, et puisqu'ils eussent dû composer eux-mêmes tout le langage de la science religieuse. (Une science est plus d'à moitié faite quand son langage est fait.) Que d'erreurs funestes et inévitables eussent accompagné nécessairement chez eux cette révélation sans théopneustie ; et dans quels déplorables doutes

leurs auditeurs eussent été laissés ! Erreurs dans le choix des faits, erreurs dans leur appréciation, erreurs dans leur exposé, erreurs dans la conception des rapports qui les lient aux doctrines, erreurs dans l'expression de ces doctrines mêmes ; erreurs d'omission, erreurs de langage, erreurs d'exagération, erreurs dans l'adoption de quelques préjugés de nation, d'état ou de parti ; erreurs dans les prévisions de l'avenir et dans les jugements du passé.

Mais, grâces à Dieu, il n'en est point ainsi de nos saints livres. Ils ne renferment aucune erreur ; toute leur écriture est inspirée de Dieu. « C'est poussés par l'Esprit que les saints hommes de Dieu parlèrent ; » ils ne le firent « pas avec des paroles qu'enseignât une sagesse humaine, mais avec des paroles qu'enseignait l'Esprit de Dieu ; » en sorte qu'aucune de ces paroles ne doit être négligée, et que nous sommes appelés à les respecter et à les étudier jusqu'à leur moindre iota et à leur moindre trait de lettre ; car « cette écriture est épurée, comme un argent séparé de toutes ses scories et passé par sept fois au creuset. Elle est parfaite. »

Ces assertions, qui sont elles-mêmes des témoignages de la parole de Dieu, renferment déjà notre dernière définition de la théopneustie, et nous amènent à la caractériser enfin comme « cette « puissance inexplicable qu'exerça jadis l'Esprit

« divin sur les auteurs de la sainte Écriture, pour « les guider jusque dans l'emploi des paroles dont « ils ont fait usage, et pour les préserver de toute « erreur, comme de toute omission. »

Cette nouvelle définition, qui pourra paraître complexe, ne l'est réellement pas, parce que les deux traits dont elle se compose sont équivalents, et que recevoir l'un, c'est accepter l'autre.

Nous les proposons donc disjonctivement à l'assentiment de nos lecteurs, et nous leur en offrons l'alternative. L'un a plus de précision, l'autre plus de simplicité, en tant qu'il présente le dogme sous une forme plus dégagée de toute question relative au mode de l'inspiration, et aux expériences secrètes des écrivains sacrés. Qu'on accepte pleinement l'un ou l'autre, on aura rendu aux Écritures l'honneur et la foi qui leur appartiennent.

Nous nous proposons donc d'établir le dogme de la théopneustie sous l'une ou l'autre de ces deux formes :

« Les Écritures sont données et garanties de « Dieu jusque dans leur langage; » — et « les Écri- « tures ne contiennent point d'erreur — (par où nous entendons qu'elles disent tout ce qu'elles doivent dire, et qu'elles ne disent que ce qu'elles devaient dire). »

Maintenant, comment établira-t-on cette doc-

trine? — Ce sera par les Écritures, et uniquement par les Écritures.

Une fois que nous les avons reconnues pour vraies, c'est à elles de nous apprendre ce qu'elles sont ; et une fois qu'elles se sont dites inspirées de Dieu, c'est encore à elles de nous dire comment elles le sont, et jusqu'où elles le sont.

Vouloir prouver *à priori* leur inspiration, en argumentant de la nécessité de ce miracle pour la sécurité de notre foi, ce serait raisonner faiblement, et presque imiter, dans un sens, la présomption qui, dans un autre sens, imagine *à priori* quatre degrés de théopneustie. — Vouloir encore établir l'entière inspiration des Écritures sur la considération de leur beauté, de leur constante sagesse, de leur prudence prophétique, et de tous ces caractères de divinité qui s'y révèlent, ce serait s'appuyer sur des raisonnements justes, sans doute, mais contestables, ou du moins contestés. — C'est donc aux seules déclarations de la sainte Écriture que nous devons nous arrêter. — Nous n'avons pas d'autre autorité pour les dogmes de notre foi ; et la théopneustie est l'un de ces dogmes.

Cependant, ici, prévenons une erreur. — Il pourrait arriver que quelque lecteur encore mal affermi dans son christianisme, se méprenant sur notre but, et pensant à parcourir notre livre pour y chercher des arguments qui le décident, se trou-

vât frustré dans son attente, et se crût autorisé à reprocher quelque vice de raisonnement à notre argumentation, comme si nous voulions y prouver l'inspiration des Écritures par l'inspiration des Écritures. — Il importe de le détromper. — Nous n'avons point écrit ces pages pour des disciples de Porphyre, ou de Voltaire, ou de Jean-Jacques ; et notre but n'a point été de prouver que les Écritures sont dignes de foi. D'autres l'ont fait, et ce n'est point notre tâche. Nous nous adressons à des hommes qui respectent les Écritures, et qui admettent leur véracité. C'est à eux que nous attestons qu'étant vraies elles se disent inspirées, et qu'étant inspirées elles déclarent l'être entièrement : d'où nous concluons qu'il faut bien qu'elles le soient.

Certainement cette doctrine est, de toutes les vérités, l'une des plus simples et des plus claires, pour les esprits humblement et rationnellement soumis au témoignagne des Écritures. On a pu sans doute entendre des théologiens modernes nous la représenter comme pleine d'incertitudes et de difficultés; mais les hommes qui n'ont voulu l'étudier qu'à la lumière de la Parole de Dieu n'y ont pu voir ces difficultés, ni trouver ces incertitudes. Rien, au contraire, n'est plus clairement ni plus souvent enseigné dans les Écritures que l'inspiration des Écritures. — Aussi les anciens

n'ont-ils point connu, sur ce sujet, les embarras et les doutes des docteurs d'aujourd'hui. — Pour eux la Bible était de Dieu, ou n'était pas de Dieu. — L'antiquité présente sur ce point une admirable unanimité [1]. — Mais depuis que les modernes, à l'imitation des Juifs thalmudistes et des rabbins du moyen-âge [2], ont imaginé de savantes distinctions entre quatre ou cinq degrés différents d'inspiration, qui pourra s'étonner que, pour eux, les difficultés et les incertitudes se soient multipliées? Ils contestent ce que les Écritures enseignent, et ils expliquent ce qu'elles n'enseignent pas : on comprend leur embarras; mais la faute n'en est qu'à cette témérité.

Ce témoignage que les Écritures rendent à leur inspiration est même d'une telle évidence que l'on pourrait s'étonner de voir, entre les chrétiens, des diversités d'opinion sur un sujet si bien défini. Mais le mal ne s'explique que trop bien par la puissance des préoccupations. L'esprit déjà tout prévenu par les objections qu'on s'est faites, on détourne les passages sacrés de leur sens naturel, à

(1) Voyez, sur ce sujet, la savante dissertation où le docteur Rudelbach établit, par l'histoire, les saines doctrines sur l'inspiration, comme nous avons cherché à les établir par l'Écriture (*Zeitschrift für die gesammte Lutherische Theologie und Kirche, von Rudelbach und Guericke* 1840).

(2) Voyez notre chapitre V, section II, quest. 44.

mesure qu'ils se présentent ; et, par un travail secret de la pensée, on s'efforce de les concilier avec les difficultés qui l'embarrassent. — On nie, malgré les Écritures, la pleine inspiration des Écritures (comme les Sadducéens niaient la résurrection), parce qu'on trouve le miracle inexplicable ; mais il faut se rappeler que Jésus-Christ a répondu : « Vous êtes dans l'erreur, parce que vous « ne connaissez ni la PUISSANCE DE DIEU, ni les « ÉCRITURES. » (Marc, XII, 24, 27.)—C'est donc à cause de cette disposition trop ordinaire de l'esprit humain que nous avons pensé mieux faire, en ne présentant au lecteur nos preuves scripturaires, qu'après avoir complété notre définition de la théopneustie par un examen attentif du rôle qu'y a rempli l'individualité des écrivains sacrés. — Tel sera le sujet de la section qui va suivre.

Nous désirons également pouvoir présenter au lecteur une expression plus didactique de la doctrine qui nous occupe, et de quelques-unes des questions qui s'y rapportent ; mais il nous a paru convenable de placer ailleurs ce développement, soit parce qu'on l'accueillera mieux quand on aura pris en considération nos preuves scripturaires ; soit parce que nous ne voudrions pas rebuter dès l'abord, par les formes de l'école, les lecteurs illettrés qui penseraient à venir chercher dans ces feuilles l'édification de leur foi.

Section V. — De l'individualité des auteurs sacrés.

L'individualité des écrivains sacrés, profondément empreinte dans leurs livres respectifs, semble à bien des personnes ne pouvoir se concilier avec une pleine inspiration. Il est impossible, disent-elles, de lire les Écritures sans être frappé des différences de langage, de conception, de style, que présente chacun de leurs auteurs. Quand les titres de chaque livre ne nous avertiraient pas que nous passons d'un auteur à un autre, on s'apercevrait cependant presque aussitôt, par le changement de leur caractère, qu'on n'a plus affaire au même écrivain, et qu'un nouveau personnage a pris la plume. Cette diversité se révèle même entre un prophète et un autre prophète, un apôtre et un autre apôtre. Qui pourrait lire les écrits d'Ésaïe et d'Ézéchiel, d'Amos et d'Osée, de Sophonie et d'Habacuc, de Jérémie et de Daniel; qui pourrait étudier ensuite ceux de Paul et de Pierre, ou de Jean, sans remarquer en chacun d'eux l'influence que ses habitudes, sa condition, son génie, son éducation, ses souvenirs, toutes ses circonstances intérieures et extérieures, ont exercée sur ses vues de la vérité, sur ses raisonnements et sur son langage? Ils disent ce qu'ils ont vu, et comme ils ont vu. Leur mémoire y est en jeu, leur imagination s'y exerce, leurs affections s'y

répandent, tout leur être y est en œuvre, et leur physionomie morale s'y dessine avec clarté. On sent que la composition de chaque livre a grandement dépendu, soit pour le fonds, soit pour la forme, des circonstances et du tour d'esprit de son auteur. Le fils de Zébédée eût-il pu composer l'Épître aux Romains, telle que nous l'avons reçue de l'apôtre saint Paul? Qui penserait à lui attribuer l'Épître aux Hébreux? Et quand les lettres catholiques de saint Pierre seraient dépourvues de leur titre, qui est-ce qui aurait l'idée de les donner à Jean? Il en est encore ainsi des Évangélistes. Ils sont tous les quatre très-reconnaissables, bien qu'ils parlent du même maître, qu'ils professent les mêmes dogmes, et qu'ils redisent les mêmes actes. Tel est le fait, nous dit-on; et voici les conséquences qu'on prétend en tirer.

1. Si c'était Dieu qui parlât seul et constamment dans les Écritures, nous verrions dans leurs diverses parties une uniformité qui n'y est point.

2. Il faut donc admettre que deux forces différentes ont agi en même temps sur les auteurs sacrés, pendant qu'ils composaient les Écritures : les forces naturelles de leur individualité et les forces miraculeuses de l'inspiration.

3. De la lutte, du concours, ou de l'action balancée de ces deux forces, a dû résulter une inspiration variable, graduelle, quelquefois entière,

quelquefois imparfaite, et souvent même réduite à la faible mesure d'une simple surveillance.

4. La puissance variable de l'Esprit divin, dans cette action combinée, s'est dû proportionner à l'importance et à la difficulté des matières traitées par l'auteur sacré. Elle a pu même s'abstenir d'intervenir lorsque le jugement et les souvenirs de l'écrivain pouvaient suffire, parce que Dieu ne fait pas des miracles inutiles.

« Il n'appartient pas à l'homme de dire où finit la nature, et où l'inspiration commence, » dit l'évêque Wilson [1].

« Ce qu'il y a d'exagéré dans les notions que quelques-uns ont conçues de l'inspiration, » dit le docteur Twesten, « ce n'est pas qu'on les ait étendues à tout, mais qu'on ait voulu les étendre à tout également. — Si l'inspiration n'exclut pas l'action personnelle des auteurs sacrés, elle ne détruit pas non plus toute influence de l'imperfection humaine. Mais nous pouvons supposer cette influence toujours plus faible dans les écrivains, à proportion que la matière traitée est plus intimement unie à Christ [2]. »

« Il faut reconnaître trois degrés d'inspiration, » dit le docteur Dick. — « Il y a d'abord beaucoup de

(1) Lectures on the Evidences of Chr., p. 506.—(2) Vorles, über die Dogmatik, tome I.

choses que les auteurs sacrés pouvaient connaître par les seules forces de la nature : aucune influence surnaturelle ne leur était nécessaire pour les rapporter; il fallait seulement qu'ils y fussent infailliblement préservés d'erreur. — En second lieu, il en est d'autres pour lesquelles leur intelligence et leurs facultés doivent avoir été divinement fortifiées. — Enfin, il en est beaucoup d'autres encore qui contiennent des sujets pour lesquels une révélation directe du Saint-Esprit leur était indispensable[1]. »

5. De là il résulte que, si cette pleine inspiration était quelquefois nécessaire, cependant, pour les matières à la fois faciles et sans importance religieuse, il pourra se trouver dans les Écritures quelques erreurs innocentes et quelques-unes de ces taches que la main de l'homme laisse toujours tomber sur ce qu'elle touche. — Tandis que les forces de l'Esprit divin, par une action toujours puissante et souvent victorieuse, élargissaient l'intelligence des hommes de Dieu, purifiaient leurs affections, et leur faisaient chercher, entre tous leurs souvenirs, ceux qui devaient être le plus utilement transmis à l'église de Dieu, les forces naturelles de leur esprit, laissées à elles-mêmes pour tous les détails qui n'importaient ni à la foi ni à la vertu, ont pu faire

(1) Essay on the Insp. of the H. Script.

arriver dans les Écritures quelque mélange d'inexactitude et d'imperfection. — « Il ne faut donc pas attribuer une infaillibilité sans bornes à l'Écriture, comme s'il n'y avait nulle erreur, » dit M. Twesten. « Sans contredit, Dieu est vérité; et, dans les choses importantes, tout ce qui est de lui est vérité; mais si tout n'est pas également important, tout ne vient donc pas également de lui; et si l'inspiration n'exclut pas l'action personnelle des auteurs sacrés, elle ne détruit pas non plus toute influence de l'imperfection humaine [1]. »

Tous ces auteurs ont mis dans leurs suppositions et dans leurs conclusions qu'il y a dans les Écritures des passages dénués d'importance, et qu'il en est d'autres entachés d'erreur. — Nous repousserons plus tard de toutes nos forces l'une et l'autre de ces imputations; mais ce n'en est pas encore la place. Il ne s'agit ici pour nous que de la forme vivante et personnelle sous laquelle les Écritures de Dieu nous ont été données, et que de son incompatibilité prétendue avec le fait d'une pleine inspiration. — C'est à cela que nous allons répondre.

1. Nous commençons par déclarer combien nous sommes loin de contester le fait allégué, tout en repoussant les fausses conséquences qu'on en tire.—

(1) Ut suprà.

Tant s'en faut que nous méconnaissions cette individualité humaine, partout empreinte dans nos livres sacrés, qu'au contraire c'est avec une gratitude profonde, avec une admiration toujours croissante, que nous considérons ce caractère vivant, actuel, dramatique, humanitaire, répandu avec tant de puissance et de charme dans toutes les parties du livre de Dieu. Oui (nous nous plaisons à le dire avec les objectants), ici c'est la phrase, c'est le timbre, c'est l'accent d'un Moïse, là d'un saint Jean; ici d'un Ésaïe, là d'un Amos; ici d'un Daniel ou d'un saint Pierre, là d'un Néhémie, là d'un saint Paul. On les reconnaît, on les entend, on les voit; il est comme impossible de s'y méprendre. — Nous admettons ce fait, nous nous plaisons à l'étudier, nous l'admirons profondément, et nous y voyons, comme nous serons appelés à le redire plus d'une fois, une preuve de plus de la divine sagesse qui a dicté les Écritures.

2. Qu'importe au fait de la théopneustie l'absence ou le concours des affections de l'écrivain sacré? Dieu ne peut-il pas également les employer ou s'en passer? Lui qui pourrait faire parler une statue, ne peut-il pas faire parler à son gré un enfant des hommes? Lui qui réprima par un animal muet la folie d'un prophète, ne peut-il pas mettre dans un autre prophète les sentiments ou les paroles qui conviennent le mieux au plan de ses

révélations? Lui qui fit sortir de la paroi une main sans intelligence, pour lui faire écrire ces paroles terribles : *Méné, méné, thékel, upharsin!* ne pouvait-il pas également diriger la plume intelligente et pieuse de son apôtre, pour lui faire tracer des mots tels que ceux-ci : « *Je dis la vérité en Christ, et ma conscience m'en rend témoignage par le Saint-Esprit, que j'ai une grande tristesse et un continuel tourment en mon cœur, pour mes frères, qui sont mes parents selon la chair, et qui sont Israélites?* » — Savez-vous comment Dieu agit, et savez-vous comment Dieu s'abstient d'agir? Nous apprendrez-vous le mécanisme de l'inspiration? Direz-vous quelle est la différence de son action là où l'individualité ne se montre pas, et là où l'individualité se montre? Nous expliquerez-vous comment le concours des pensées, des souvenirs et des émotions des écrivains sacrés ôterait quelque chose à leur théopneustie; et nous direz-vous pourquoi ce concours même n'en ferait pas partie? Entre le fait de l'individualité et la conséquence que vous tirez, il y a un abîme. Et dans cet abîme, votre intelligence ne peut pas plus descendre pour contester la théopneustie que la nôtre pour l'expliquer. — N'y avait-il pas beaucoup d'individualité dans le langage de Caïphe, quand ce méchant, plein de fiel très-amer, s'abandonnant aux conseils de son mauvais cœur, et ne pensant à rien moins qu'à dire

des paroles de Dieu, s'écriait dans le conseil des Juifs : « Vous n'y entendez rien, et vous ne consi-« dérez pas qu'il est de notre intérêt qu'un seul « homme meure pour le peuple ! » Certes, il y avait dans ces paroles, disions-nous, abondance d'individualité; et cependant il est écrit que Caïphe *ne les prononça pas de lui-même* (ἀφ' ἑαυτοῦ), mais qu'étant sacrificateur cette année-là, il parla « comme prophète » sans le savoir, « annonçant que Jésus devait mouir, pour rassembler les enfants de Dieu qui sont dispersés. » (Jean, XI, 49-52.)

Pourquoi donc le même Esprit, pour faire prononcer des paroles de Dieu, n'emploierait-il pas aussi bien les affections pieuses de ses saints que les pensées hypocrites et méchantes de ses plus odieux adversaires ?

3. Quand on dit que si, dans tel passage, c'est le style de Moïse ou de Luc, d'Ézéchiel ou de Jean, ce ne peut être celui de Dieu, on voudra bien nous apprendre alors quel est le style de Dieu. — On nous signalera l'accent du Saint-Esprit; on nous enseignera à le reconnaître au tour de ses phrases, au timbre de sa voix; et l'on nous dira en quoi se signale, dans la langue des Hébreux ou dans celle des Grecs, son individualité suprême !

4. On ne doit pas oublier que l'action souveraine de Dieu, dans les divers champs où elle s'exerce, n'exclut jamais l'emploi des causes secondes. Au

contraire, c'est dans leur enchaînement même qu'il aime à faire éclater sa sagesse puissante. — Dans le champ de la création, il nous donne les plantes par l'emploi combiné de tous les éléments : de la chaleur, de l'humidité, de l'électricité, de l'atmosphère, de la lumière, de l'attraction mécanique des vaisseaux capillaires et du travail multiplié des organes. — Dans le champ de la providence, il accomplit le développement de ses plans les plus vastes par le concours inattendu de mille millions de volontés humaines, alternativement intelligentes et soumises, ou ignorantes et rebelles. « Hérode, Pilate, les nations et les Israé- « lites (mus par tant de passions diverses) ne se « sont assemblés, nous dit-il, que pour faire ce que « sa main et son conseil avaient auparavant déter- « miné qui serait fait. » — Dans le champ de la prophétie, c'est encore ainsi qu'il amène ses prédictions à leur accomplissement. Il prépare, par exemple, longtemps à l'avance, un prince guerrier dans les montagnes de la Perse, et un autre dans celles de la Médie ; il avait désigné le premier par son nom, deux cents ans à l'avance ; il les unit à point nommé avec dix autres peuples contre l'empire des Chaldéens ; il leur donne de surmonter mille obstacles ; et il les fait entrer enfin dans la grande Babylone, au moment où se terminent les soixante-dix ans assignés depuis si longtemps à la captivité

du peuple juif. — Dans le champ de ses miracles même il se plaît à user encore de causes secondes. Il y pourrait dire seulement: « Que la chose soit; « et la chose aurait son être; » mais il veut, en employant, même alors, des agents inférieurs, nous faire mieux connaître que c'est lui qui donne puissance aux plus faibles d'entre eux. Pour fendre la mer Rouge, il ne fait pas étendre seulement le bâton de Moïse au-dessus de l'abîme; il envoie de l'orient un vent impétueux, qui souffle toute la nuit et qui fait reculer les eaux. Pour guérir l'aveugle-né, il fait de la boue, et lui oint les paupières. — Dans le champ de la rédemption, au lieu de convertir une âme par un acte immédiat de sa volonté, il lui présente des motifs, il lui fait lire l'évangile, il lui envoie des prédicateurs; et c'est ainsi que, bien que ce soit lui qui nous « donne « le vouloir et le faire selon son bon plaisir, il « nous engendre, par sa volonté, au moyen de la « parole de la vérité. » — Eh bien, pourquoi n'en serait-il pas ainsi dans le champ de la théopneustie? Pourquoi, quand il envoie sa parole, ne la mettrait-il pas dans l'intelligence, dans le cœur et dans la vie de ses serviteurs, comme il la met sur leurs lèvres? Pourquoi n'associerait-il pas leur personnalité à ce qu'ils nous révèlent? Pourquoi leurs sentiments, leur histoire, leurs expériences ne feraient-elles pas partie de leur théopneustie?

5. Ce qui peut d'ailleurs montrer avec évidence l'erreur de la difficulté à laquelle nous répondons, c'est l'extrême inconséquence de l'emploi qu'on en fait. — En effet, pour nier la pleine inspiration de certaines portions des Écritures, on allègue l'individualité dont elles sont empreintes ; et cependant on admet que d'autres parties des livres saints, où ce caractère se reproduit également, ont dû être données directement de Dieu jusque dans leurs moindres détails. — Ésaïe, Daniel, Jérémie, Ézéchiel et l'auteur de l'Apocalypse ont imprimé chacun leur style, leurs traits, leur manière, leur marque, en un mot, dans leurs prophéties, aussi bien que Luc, Marc, Jean, Paul, Pierre ont pu le faire dans leurs histoires ou dans leurs lettres. — L'objection n'est donc pas valide. Si elle prouvait quelque chose, elle prouverait trop.

6. Ce qui nous frappe encore dans cette objection et dans le système d'inspiration intermittente auquel on l'associe, c'est son triple caractère de complication, de témérité et de puérilité. — De complication : car on suppose que l'action divine, dictant les Écritures, s'interrompait ou s'affaiblissait, aussi souvent que le degré de difficulté du passage, ou son degré d'importance, venait à diminuer ; et c'est ainsi que l'on fait retirer ou avancer Dieu successivement dans l'esprit de l'écrivain sacré, pendant le cours d'un même chapitre ou d'un

même passage ! — De témérité : car, méconnaissant la majesté des Écritures, on ose supposer qu'elles n'ont d'importance et ne demandent une sagesse plus qu'humaine que dans quelques-unes de leurs parties. — De puérilité, disons-nous enfin : on craint, allègue-t-on, d'attribuer à Dieu des miracles inutiles ; comme si l'Esprit-Saint, après avoir, comme on l'avoue, dicté mot pour mot une partie des Écritures, devait trouver moins de peine à ne plus faire ailleurs qu'aider l'auteur sacré en l'illuminant, ou que le laisser écrire tout seul en le surveillant !

7. Mais il y a beaucoup plus. — Ce qui nous soulève surtout contre une théorie où l'on ose classer les Écritures en *inspirées*, *semi-inspirées* et *non inspirées* (comme si cette triste doctrine devait ressortir de l'individualité dont elles sont empreintes), c'est son opposition directe avec les Écritures. — Une partie de la Bible est de l'homme, ose-t-on dire, et l'autre est de Dieu. Et cependant, écoutez-la elle-même. Elle proteste que « *toutes ses Écritures sont inspirées de Dieu.* » Elle n'indique point d'exception. De quel droit en ose-t-on faire, quand elle n'en a point admis ? — C'est que, s'il est dans les Écritures, nous dit-on, un certain nombre de passages qui n'ont pu être écrits que sous une pleine inspiration, il en est d'autres pour lesquels il aurait suffi que l'auteur eût reçu des dons éminents, et il

en est d'autres même qu'un homme très-ordinaire aurait pu composer. — Cela peut être ; mais qu'importe à la question? Quand on vous a nommé l'auteur d'un livre, vous savez que tout dans ce livre est de lui, le facile et le difficile, l'important et l'inimportant. Si donc « toute la Bible est inspirée de « Dieu, » qu'importe à la question qu'il y ait des passages, à vos yeux, plus importants ou plus difficiles que les autres? Le moindre des compagnons de Jésus, sans doute, aurait pu nous donner ce 5e verset du XIe chapitre de saint Jean : « Or Jésus « aimait Marthe et sa sœur et Lazare ; » comme aussi le moindre maître d'école aurait pu composer ce premier vers d'Athalie : « Oui, je viens dans son « temple adorer l'Éternel. » Mais, si l'on nous disait que le grand Racine a fait écrire, sous sa dictée, tout son drame à quelque régent de village, ne continuerions-nous pas cependant encore de lui en attribuer toutes les parties, son premier vers, les chiffres de ses scènes, le nom de ses acteurs, l'indication de leurs sorties et de leurs entrées, aussi bien que les plus sublimes strophes de ses chœurs? — Si donc Dieu lui-même nous déclare avoir dicté toutes les Écritures, qui est-ce qui osera dire que ce 5e verset du XIe de saint Jean soit moins de Dieu que les paroles sublimes qui commencent l'Évangile, et qui nous décrivent le Verbe éternel? — L'inspiration, sans doute, peut se faire reconnaître

dans certains passages plus clairement qu'ailleurs, mais elle n'est pas, pour cela, moins réelle dans les uns que dans les autres.

En un mot, s'il y avait des parties de la Bible qui fussent sans inspiration, il ne serait plus vrai de dire que toute la Bible soit divinement inspirée. Elle ne serait plus tout entière la Parole de Dieu. Elle nous aurait trompés.

8. Il importe surtout ici de faire remarquer que ce fatal système d'une inspiration graduelle, imparfaite, intermittente, est né de la méprise que nous avons eu, déjà plus d'une fois, l'occasion de signaler. — C'est qu'on a presque toujours voulu considérer l'inspiration dans l'homme, tandis qu'il ne la fallait voir que dans le livre. — C'est « TOUTE L'ÉCRITURE, » c'est *tout ce qui est écrit*, qui est inspiré de Dieu. — Il ne nous est point dit, et il ne nous est point demandé comment Dieu l'a fait. Il nous est attesté seulement qu'il l'a fait. Et ce que nous devons croire, c'est simplement cela; de quelque manière qu'il s'y soit pris pour l'accomplir.

De ce point de vue trompeur où l'on s'est voulu placer pour considérer le fait de l'inspiration, il est résulté les trois illusions suivantes :

D'abord, en contemplant l'inspiration dans l'auteur sacré, on a été porté naturellement à se la représenter en lui comme une *excitation extraordinaire*, dont il avait la conscience, qui le sortait de

lui-même, qui l'animait, à la manière des anciennes pythies, d'un *afflatu divino*, d'un feu poétique facile à reconnaître, en sorte que là où ses paroles sont simples, calmes, familières, on n'a plus su comment lui attribuer une inspiration divine.

Ensuite, en considérant la théopneustie dans les personnes, on a été encore tout naturellement entraîné à lui attribuer des *degrés différents* de perfection, parce qu'on savait que les auteurs sacrés ont eux-mêmes reçu des mesures très-diverses d'illumination et de sainteté personnelle. Mais si vous regardez l'inspiration dans le livre, au lieu de la voir dans l'homme, alors vous reconnaîtrez aussitôt qu'elle ne peut avoir des degrés. — Une parole est de Dieu, ou n'est pas de Dieu. Si elle est de Dieu, elle ne l'est pas de deux manières. — Quelle qu'ait été la condition spirituelle de l'écrivain, si toute son écriture est divinement inspirée, toutes ses paroles sont de Dieu. Et c'est (remarquez-le bien) d'après ce principe qu'aucun chrétien n'hésitera pas plus que ne l'a fait Jésus-Christ à mettre les Écritures de Salomon à côté de celles de Moïse, non plus que celles de Marc ou de Matthieu à côté de celles du disciple que Jésus aimait, à côté même des paroles du Fils de Dieu. — Elles sont toutes de Dieu.

Enfin, par une troisième illusion, en considérant

l'inspiration dans les Écrivains, au lieu de la voir dans les Écritures, on a été naturellement conduit encore à trouver absurde de supposer que Dieu *révélât* miraculeusement à un homme *ce que cet homme savait déjà*. — C'est pour cela qu'on a voulu nier l'inspiration des passages où les auteurs sacrés ne font que raconter ce qu'ils ont vu, ou que prononcer des sentences que tout homme d'un sens droit aurait pu faire entendre sans inspiration. — Mais il en sera tout autrement, dès qu'on regardera l'inspiration *dans ce qui est écrit ;* car alors on saura que tout est tracé sous la conduite de Dieu, soit les choses que l'Écrivain savait déjà, soit celles qu'il ignorait. — Qui ne sent (pour en donner un exemple) que le cas où *je dicterais* à un étudiant un livre de géométrie, est tout différent du cas où, après l'avoir plus ou moins bien *instruit* dans la science, je le chargerais d'en composer lui-même un livre sous ma protection ? — Dans ce dernier travail, sans doute, il n'aurait besoin de moi que pour les propositions difficiles ; mais alors aussi, qui penserait à dire que ce livre fût de moi ? — Dans l'autre cas, au contraire, toutes les parties du livre, faciles ou difficiles, m'appartiendront, depuis la quadrature des courbes transcendantes jusqu'à la théorie de la ligne droite ou du triangle. — Eh bien, telle est la Bible. — Elle n'est pas, comme on a voulu dire, un livre que Dieu ait chargé des hommes,

préalablement illuminés, d'écrire sous sa protection. Elle est un livre que Dieu leur a dicté; elle est la Parole de Dieu; l'Esprit de l'Éternel a parlé par ses auteurs, et ses paroles ont été sur leur langue.

9. Que le style de Moïse, d'Ézéchiel, de David, de saint Luc ou de saint Jean, puisse être en même temps le style de Dieu, c'est ce qu'un enfant saurait nous dire.

Si quelque auteur moderne, au commencement du siècle, eût trouvé bon, chez les Français, pour se rendre populaire, d'emprunter quelque temps la manière de Chateaubriand, n'eût-on pas pu dire, avec une égale vérité, bien qu'en deux sens différents, que ce style était de lui, et que ce style cependant était celui de Chateaubriand? — Si Dieu lui-même, pour sauver la nation française d'une affreuse explosion, en y ramenant l'évangile, daignait y envoyer quelques prophètes, par la bouche desquels il se fît entendre, il faudrait bien sans doute qu'ils prêchassent en français. Mais alors, quel serait leur style; et que vous faudrait-il, pour que vous y reconnussiez le style de Dieu? — Dieu pourrait vouloir que l'un de ces prophètes parlât comme Fénelon, et l'autre comme Bonaparte. — Alors ce serait bien, en un certain sens, le verbe sententieux, aboyant, saccadé du grand général; ce serait bien encore, et dans le même sens, le

dire onduleux, la période soutenue et filante du prêtre de Cambrai ; mais en un autre sens, plus élevé et plus vrai, ce serait, dans l'une et dans l'autre de ces deux bouches, le style de Dieu, la période de Dieu, la manière de Dieu, la parole de Dieu. — Dieu, sans doute, eût pu, toutes les fois qu'il s'est révélé, faire retentir lui-même du haut des cieux une voix éclatante comme au sommet de Sinaï, ou comme sur les rives du Jourdain [1]. Il eût pu, du moins, ne nous députer que des anges de lumière. Mais alors même, quelles langues eussent-ils parlées? celles de la terre, évidemment! — Si donc il a dû prendre sur la terre, au lieu de la syntaxe des cieux et du vocabulaire des archanges, les mots et les constructions des Hébreux ou des Grecs, pourquoi n'en aurait-il pas également emprunté les allures, le style et la personnalité?

10. Il l'a fait sans doute, mais ne pensez pas qu'il l'ait fait au hasard. — « Ses œuvres lui sont « connues de toute éternité [2]; » et de même qu'il développe chaque année la feuille d'un arbre, pour les jours où, respirant les éléments de l'air, et s'associant au travail des racines, elle pourra sans danger s'abreuver de leur sève ; comme aussi pour les jours où pourront éclore et s'en nourrir les vers qui doivent filer leur soie sur ses branches; de

(1) Exod., xix, Jean, xii, 39.—(2) Act., xv, 18.

même qu'il avait préparé, d'abord un kikkajon, pour la place et pour la nuit où Jonas devait venir s'asseoir à l'orient de Ninive, et ensuite un ver rongeur, pour l'aube du lendemain, où ce kikkajon devait être flétri; — de même aussi, quand il a voulu procéder à la plus importante de ses œuvres; quand il a fait écrire cette prophétie qui doit survivre aux cieux et à la terre; l'Éternel Dieu a su préparer longtemps à l'avance chacun de ses prophètes, pour le moment et pour le témoignage auquel il les avait destinés d'éternité. Il les a choisis l'un après l'autre, pour leurs offices respectifs, entre tous les hommes nés de femmes; et il a accompli à leur égard, dans sa perfection, cette parole : « Envoie, ô Éternel, qui tu dois envoyer [1]. »

Comme un habile musicien, pour exécuter seul une longue partition, embouchera tour à tour la flûte des funérailles, le pipeau des bergers, la cornemuse des danseurs, ou la trompette des combats; ainsi le Dieu tout puissant, pour nous faire entendre sa parole éternelle, a choisi d'ancienneté les instruments dans lesquels il lui convenait de mettre successivement le souffle de son Esprit. « Il les « avait élus avant la fondation du monde, et il les « a préparés dès le ventre de leur mère [1]. »

Avez-vous visité l'étonnant organiste qui fait cou

(1) Exode, IV, 13.— (2) Galat., I, 15. Ephés., I, 4.

ler avec tant de charme les larmes du voyageur, dans la cathédrale de Fribourg, pendant qu'il touche l'un après l'autre ses admirables claviers, et qu'il vous fait entendre tour à tour, ou la marche des guerriers sur le rivage, ou les chants de la prière sur le lac, pendant la tempête, ou les voix de l'action de grâce après qu'elle est calmée? Tous vos sens sont ébranlés, car vous avez tout vu et tout entendu. — Eh bien, c'est ainsi que l'Éternel Dieu, puissant en harmonie, a, tour à tour, appuyé le doigt de son Esprit sur les touches qu'il avait choisies pour l'heure de son dessein, et pour l'unité de son hymne céleste. Il avait d'éternité devant lui toutes les touches humaines; ses yeux créateurs embrassaient d'un regard ce clavier de soixante siècles; et quand il a voulu faire entendre au monde déchu le conseil éternel de sa rédemption, et l'avénement du Fils de Dieu, il a posé sa main gauche sur Énoch, le septième homme depuis Adam [1], et sa main droite sur Jean, l'humble et sublime prisonnier de Patmos. — L'hymne céleste, sept cents ans avant le déluge, a commencé par ces mots : « Voici, le Seigneur vient avec ses saintes myriades « pour juger tous les hommes; » mais déjà, dans la pensée de Dieu et dans l'harmonie éternelle de son œuvre, la voix de Jean répondait à celle d'Énoch,

(1) Jude, 14.

et terminait l'hymne, trois mille ans après lui, par ces mots : « Voici, il vient, et tout œil le verra, « même ceux qui l'ont percé ! Oui, Seigneur Jésus, « viens bientôt. Amen ! » — Et pendant ce cantique de trente siècles, l'Esprit de Dieu ne cessait de souffler dans tous ses envoyés ; les anges se courbaient, nous dit un apôtre, pour en contempler les profondeurs [1] ; les élus de Dieu étaient émus, et la vie éternelle descendait dans les âmes.

Entre Énoch et saint Jean, écoutez Jérémie, vingt-quatre siècles après l'un, et sept cents ans avant l'autre : « Avant que je te formasse dans le « ventre de ta mère, dit l'Éternel, je t'ai connu, « Jérémie ; et avant que tu sortisses de son sein, « je t'ai mis à part et je t'ai établi prophète pour les « nations [2]. » — C'est en vain que cet homme effrayé s'écrie : « Ah ! ah, Seigneur, je ne sais point par- « ler ; je ne suis qu'un enfant ! » L'Éternel lui répond : « Ne dis point : Je ne suis qu'un enfant ; car, « tu diras tout ce que je te commanderai ; » et l'Eternel avança sa main, et en toucha sa bouche, « Voici, lui dit-il, j'ai mis mes paroles en ta « bouche. »

Entre Enoch et Jérémie, écoutez Moïse. — Il se débat aussi sur la montagne d'Horeb contre l'appel de l'Eternel : « Hélas, Seigneur, je ne suis

(1) Pier., I, 12. — (2) Jérém., I, 5, 6, 7.

« point un homme qui ait la parole aisée : envoie « plutôt, je te prie, qui tu dois envoyer ! « Mais la colère de l'Eternel s'embrase contre Moïse : « Qui « est ce qui a fait la bouche de l'homme? lui dit-il; « va donc, car je serai avec ta bouche, et je t'ensei- « gnerai ce que tu auras à dire [1]. »

Entre Jérémie et saint Jean, écoutez Saul de Tarse : « Quand ç'a été le bon plaisir de Dieu, qui « m'avait élu dès le ventre de ma mère, de révéler « son Fils en moi, il m'a appelé par sa grâce, afin « que j'en annonçasse la bonne nouvelle parmi les « nations [2]. »

Vous le voyez donc : c'était tantôt la simplicité inculte et sublime de Jean ; tantôt l'énergie émue, elliptique, secouante et raisonnée de Paul ; tantôt la ferveur et la solennité de Pierre ; c'était la poésie grandiose d'Esaïe, ou lyrique de David ; c'étaient les récits naïfs et majestueux de Moïse, ou la sagesse sententieuse et royale de Salomon ; — oui, c'était tout cela ; c'était Pierre, c'était Esaïe, c'était Matthieu, c'était Jean, c'était Moïse; mais c'était Dieu !

« Ces gens qui nous parlent ne sont-ils pas tous « Galiléens? » s'écriait-on à la Pentecôte ; oui, ils le sont ; mais la parole qui est sur leurs lèvres vient d'un autre pays ; elle est du ciel. Ecoutez-la ;

(1) Exode, IV, 10, etc., etc.— (2) Galat., I, 15.

car des langues de feu sont descendues sur leurs têtes, et c'est Dieu qui vous parle par leur bouche!

11. Enfin, nous voudrions que l'on comprît que cette individualité humaine qu'on nous signale dans les Ecritures, bien loin d'y laisser quelque tache, ou d'y être une infirmité, y imprime au contraire une beauté divine, et nous y révèle avec puissance leur théopneustie.

Oui, nous l'avons dit, c'est Dieu qui nous y parle, mais aussi c'est l'homme; c'est l'homme, mais aussi c'est Dieu. Admirable parole de Dieu! elle a été faite homme à sa manière, comme le Verbe éternel! — Oui, Dieu l'a fait descendre aussi jusque à nous, pleine de grâce et de vérité, semblable à nos paroles en toutes choses, hormis l'erreur et le péché! — Parole admirable, parole divine, mais toute pleine d'humanité, parole aimable de mon Dieu! — Oui, elle a dû, pour que nous l'entendissions, se placer sur des lèvres mortelles, réciter des choses humaines, et revêtir, pour nous charmer, les traits de notre pensée et toutes les émotions de notre voix; parce que Dieu savait bien de quoi nous sommes faits. Mais nous l'avons reconnue comme la parole du Seigneur, puissante, efficace, plus pénétrante qu'une épée à deux tranchants; et les plus simples d'entre nous, en l'entendant, ont pu dire, comme Cléopas et son ami : « Ne nous sen-

tions-nous pas le cœur brûler au-dedans de nous, pendant qu'elle nous parlait ? »

Avec quel charme puissant les Écritures, par cette abondance d'humanité, et par toute cette personnalité dont leur divinité s'est revêtue, nous rappellent que le Seigneur de nos âmes, dont elles sont la touchante voix, porte lui-même un cœur d'homme sur le trône de Dieu, bien qu'assis dans les lieux très-hauts, où les anges le servent et l'adorent à jamais ! — C'est aussi par là qu'elles nous présentent, non-seulement ce double caractère de variété et d'unité qui embellit déjà toutes les autres œuvres de Dieu, comme Créateur des cieux et de la terre ; mais encore ce mélange de familiarité et d'autorité, de sympathie et de grandeur, de détails pratiques et de majesté mystérieuse, d'humanité et de divinité, qui se fait reconnaître dans toutes les dispensations du même Dieu, comme Rédempteur et Pasteur de son Église.

C'est donc ainsi que le Père des miséricordes, en parlant dans ses prophètes, a dû, non-seulement employer leur manière aussi bien que leur voix, et leur style aussi bien que leur plume, mais encore y mettre souvent en œuvre toutes leurs facultés de comprendre et de sentir. Tantôt, pour nous y montrer sa sympathie divine, il a jugé convenable d'associer leurs propres souvenirs, leurs humaines persuasions, leurs expériences personnelles et

leurs émotions pieuses, aux paroles qu'il leur dictait; tantôt, pour nous y rappeler son intervention souveraine, il a préféré se passer de ce concours *inessentiel* de leur mémoire, de leurs affections et de leur intelligence.

Telle devait être la parole de Dieu.

Semblable à l'Emmanuel; pleine de grâce et de vérité; à la fois dans le sein de Dieu et dans le cœur de l'homme; puissante et sympathique, céleste et de la terre, sublime et humiliée, imposante et familière, Dieu et homme! Elle ne ressemble donc point au Dieu des rationalistes. Après avoir, comme les disciples d'Épicure, relégué la Divinité très-loin de l'homme et dans un troisième ciel, ils eussent voulu que la Bible s'y tînt aussi. « La philosophie emploie le langage des dieux, a dit le trop célèbre Strauss de Ludwigsburg, tandis que la religion se sert de la langue des hommes. » Oui, sans doute, elle s'en sert; elle n'en prend même pas d'autre; elle laisse aux philosophes et aux dieux de ce siècle leur empyrée et leur langage!

Étudiée sous cet aspect, et considérée par ce caractère, la parole de Dieu se montre sans pareille; elle a des attraits que rien n'égale; elle offre à l'homme de tous les temps, de tous les lieux et de toutes les conditions, des beautés toujours nouvelles, un charme qui ne vieillit point, qui satisfait toujours et ne rassasie jamais. A l'inverse des livres

humains, elle vous plaît, elle s'embellit, elle s'étend, elle s'élève, à mesure que vous la lisez plus assidûment. Il semble que le livre, plus vous l'étudiez et le réétudiez, s'accroisse, grandisse, et qu'un être invisible et bienveillant y vienne coudre chaque jour quelques feuillets nouveaux! C'est pour cela que les âmes des savants et celles des simples qui s'en sont longtemps nourries y demeurent également *suspendues*, comme on l'était aux lèvres de Jésus Christ [1]. Ils la trouvent tous incomparable : tantôt puissante comme le bruit des grandes eaux, tantôt aimable et douce comme la voix de l'épouse l'est à son époux, mais toujours « parfaite, « toujours restaurant l'âme, et donnant la sagesse « aux simples [2]. »

A quel livre, sous ce rapport, la compareriez-vous? Allez placer à côté d'elle les discours de Platon, ou de Sénèque, ou d'Aristote, ou de saint Simon, ou de Jean-Jacques. — Avez-vous lu les livres de Mahomet? — Ecoutez-le pendant une heure. Sous la pression de sa voix perçante et monotone, les oreilles vous tinteront. De la première page à la dernière, c'est toujours le cri de la même trompette, toujours le cornet de Médine, sonnant du haut d'un minaret de mosquée ou d'un chameau de guerre; toujours des oracles sybillins, aigus et

(1) Luc, XIX, 48 : ὁ λαὸς απας ἐξεκρέματο.—(2) Ps. XIX, 8.

durs, sur un ton continu de commandement et de menace ; soit qu'il ordonne la vertu, soit qu'il commande le meurtre; toujours une seule et même voix, rèche et bruyante, sans entrailles, sans familiarité, sans larmes, sans âme, sans sympathie.

Après d'autres livres, si vous vous sentez des besoins religieux, ouvrez la Bible; écoutez-la. Ce sont quelquefois les cantiques des anges, mais des anges descendus parmi les enfants d'Adam. — Ce tont les orgues du Très-Haut, mais qui vont charmer le cœur de l'homme, et remuer sa conscience, dans les cabanes du berger, comme dans les palais; dans les chambres hautes du pauvre, comme dans les tentes du désert. La Bible, en effet, instruit toutes les conditions; elle met en scène les humbles et les grands; elle leur révèle également l'amour de Dieu, et dévoile en eux les mêmes misères. Elle s'adresse aux enfants; et ce sont souvent des enfants qui nous y montrent le chemin du ciel et les grandeurs du Seigneur. Elle s'adresse aux pâtres; et ce sont souvent des pâtres qui s'y font entendre, et qui nous y révèlent le caractère de Dieu. Elle parle aux rois et aux scribes; et ce sont souvent des rois et des scribes qui nous y apprennent les misères de l'homme, l'humiliation, la confession et la prière. Scènes domestiques, aveux de la conscience, effusions secrètes de la prière, voyages, proverbes, révélations des profondeurs du cœur,

saintes carrières d'un enfant de Dieu, faiblesses dévoilées, chutes, relèvements, expériences intimes, paraboles, lettres familières, traités de théologie, commentaires sacrés de quelque ancienne Écriture, chroniques nationales, fastes militaires, dénombrements politiques, descriptions de Dieu, portraits des anges, visions célestes, conseils pratiques, règles de vie, solutions de conscience, jugements du Seigneur, cantiques sacrés, prédictions de l'avenir, récits des jours qui précédèrent notre création, odes sublimes, poésies inimitables. — Tout cela s'y trouve tour à tour; et tout cela y est exposé à nos regards, dans une variété pleine de charme, et dans un ensemble dont la majesté est saisissante comme celle d'un temple. — C'est ainsi que la Bible devait, de sa première page à la dernière, associer à sa majestueuse unité le charme indéfinissable d'une instruction humanitaire, familière, sympathique, personnelle, et d'un drame de quarante siècles. — « Il y a des gués pour les agneaux », a-t-on dit dans la Bible de Desmarets, « et il y a des eaux profondes où les éléphants nagent. »

Mais voyez en même temps quelle unité, et voyez quelles innombrables et profondes harmonies dans cette immense variété! — Sous toutes les formes, c'est toujours la même vérité; toujours l'homme perdu et Dieu Sauveur; toujours le premier Adam

avec sa race sortant d'Eden et perdant l'arbre de vie, et le second Adam avec son peuple rentrant dans le paradis, et retrouvant l'arbre de vie ; toujours ce même cri sur mille tons : « O cœur de l'homme, retourne à ton Dieu ; car il pardonne! Nous sommes dans l'abîme; sortons-en : un sauveur y est descendu... Il donne la sainteté comme il donne la vie ! »

« Se peut-il qu'un livre à la fois si sublime et si simple soit l'ouvrage des hommes ? » demandait aux philosophes du siècle dernier un philosophe trop célèbre. Et toutes les pages ont répondu : Non, cela ne se peut ; car partout, à travers tant de siècles, et quel que soit celui des écrivains de Dieu qui tienne la plume, roi ou berger, scribe ou batelier, sacrificateur ou publicain, partout vous reconnaissez qu'un même auteur, à mille ans d'intervalle, et qu'un même esprit éternel, a tout conçu et tout dicté ; partout, à Babylone comme en Horeb, à Jérusalem comme à Athènes, à Rome comme à Patmos, vous retrouvez décrits le même Dieu, le même monde, les mêmes hommes, les mêmes anges, le même avenir, le même ciel. Partout, que ce soit un poëte, ou que ce soit un historien qui vous en parle, que ce soit dans les plaines du désert au siècle de Pharaon, ou dans les cachots du Capitole aux jours des Césars, — partout, dans le monde, même ruine ; dans l homme, même impuissance;

dans les anges, même élévation, même innocence, même charité; dans le ciel, même pureté, même bonheur, même rencontre de la vérité et de la bonté, mêmes embrassements de la justice et de la paix; mêmes conseils d'un Dieu qui efface l'iniquité, et qui cependant ne tient pas le coupable pour innocent.

Nous concluons donc que l'abondance d'humanité qui se trouve dans les Écritures, bien loin de compromettre leur théopneustie, n'est qu'un indice de plus de leur divinité.

CHAPITRE II.

PREUVE SCRIPTURAIRE DE LA THÉOPNEUSTIE.

Ouvrons les Ecritures. Que disent-elles de leur inspiration?

SECTION Ire. — Toute l'Ecriture est théopneustique.

Nous commencerons par reproduire ici ce passage si souvent répété (2 Tim., III, 16) : « *Toute l'Écriture est théopneustique*, c'est-à-dire que toutes les parties en sont données par l'Esprit ou par le souffle de Dieu.

Cette sentence n'admet point d'exception et point de restriction.

Point d'exception : c'est TOUTE L'ÉCRITURE, c'est tout *ce qui est écrit* (πᾶσα γραφή); c'est-à-dire que ce sont les pensées qui ont déjà reçu l'empreinte du langage. — Point de restriction : toute cette Ecriture est tellement une œuvre de Dieu qu'elle nous

est représentée comme proférée par le souffle divin, de la même manière que la parole d'un homme est proférée par le souffle de sa bouche. Le prophète est la bouche de l'Eternel.

La portée de cette déclaration de saint Paul demeure la même dans les deux constructions qu'on peut donner à ses paroles ; soit qu'on place, comme le font nos versions, sur le mot θεόπνευστος (*divinement inspirée*) l'affirmation de la phrase, et le verbe sous-entendu (*toute l'Écriture* est *divinement inspirée, propre....*) ; soit que, reportant ce verbe sur les mots suivants, on ne prenne θεόπνευστος (*divinement inspirée*) que pour un adjectif déterminatif (*toute Écriture divinement inspirée de Dieu* est *propre....*) — Cette dernière construction donnerait même à la déclaration de l'Apôtre plus de force que la première. Car alors, sa proposition se rapportant nécessairement à toute Ecriture des *saintes Lettres* (τὰ ἱερα γράμματα) dont il vient de parler, supposerait, comme un principe admis et incontestable, que, nommer *les saintes Lettres*, c'est indiquer par là même des *Ecritures inspirées de Dieu* (1).

Cependant il sera convenable d'exprimer encore cette même vérité par quelque autre déclaration de nos livres saints.

(1) Voyez encore, sur ce passage, notre chap. III, quest. 27.

SECTION II.—Toutes les paroles prophétiques sont données de Dieu.

Saint Pierre, en sa deuxième Epître, à la fin du chapitre premier, s'énonce ainsi : « Sachons pre-« mièrement ceci : c'est qu'aucune prophétie de « l'Ecriture n'est d'une explication particulière. « Car jamais prophétie ne fut apportée par une vo-« lonté d'homme; mais c'est portés par l'Esprit « saint que les saints hommes de Dieu ont parlé. »

Remarquez, sur ce passage :

1° qu'il s'agit ici des révélations *écrites* (προφητεία γραφῆς) ;

2° que *jamais* (οὐ πότε) aucune d'elles ne fut apportée sous l'impulsion ou le gouvernement d'une *volonté d'homme ;*

3° que ce fut *poussés et portés par le Saint-Esprit* que ces saints hommes écrivirent et parlèrent ;

4° enfin, que leurs écrits sont appelés du nom de *prophétie.*

Il sera donc convenable, avant que nous allions plus loin, d'avoir déterminé avec précision le sens scripturaire de ces mots *prophétie*, *prophétiser*, *prophète* (נבא) ; parce que cette connaissance est indispensable à la recherche qui nous occupe, et

qu'elle répand aussitôt un grand jour sur toute cette question.

On a donné vulgairement au terme biblique de *prophète* des sens variés, et souvent très-inexacts; mais un examen attentif des passages où il est employé nous convaincra bientôt qu'il désigne constamment, dans les Ecritures, « un homme dont la bouche prononce des paroles de Dieu. »

Chez les Grecs, on n'appelait d'abord de ce nom que l'interprète et l'organe des *vaticinations* prononcées dans les temples (ἐξηγητὴς ἔνθεων μαντείων). — Ce sens est disertement expliqué par un passage de Platon, dans son Timée [1]. — Les prophètes les plus célèbres de l'antiquité païenne étaient ceux de Delphes. Ils conduisaient la Pythie au trépied, et ils étaient chargés d'interpréter ou de rédiger les oracles du dieu. Et ce ne fut ensuite que par une extension de ce premier sens que le nom de *prophète* fut donné chez les Grecs aux poëtes, qui, commençant leurs chants par l'invocation d'Apollon et des Muses, étaient censés faire entendre le langage des dieux, et parler sous leur inspiration.

Un prophète, dans la Bible, est donc un homme dans la bouche duquel Dieu place les paroles qu'il veut faire entendre à la terre; et c'était encore par allusion à la plénitude de ce sens que Dieu disait

(1) T. IX, éd. Bipont., p. 392.

à Moïse [1] « qu'Aaron serait son prophète auprès de Pharaon, » selon ce qu'il lui avait dit (au chap. IV, verset 16) : « Il te sera pour bouche, et tu lui seras pour Dieu. »

Ecoutez, dans l'Ecriture, les prophètes témoigner de l'Esprit qui les fait parler, et de l'autorité toute divine de leurs paroles : vous retrouverez toujours dans leur langage une même définition de leur office et de leur inspiration. — Ils parlent ; c'est bien leur voix qui se fait entendre ; c'est leur personne qui est agitée ; c'est bien même aussi leur âme qui souvent est émue ; mais leurs paroles ne sont pas d'eux seulement : ce sont en même temps les paroles de l'Eternel.

« La bouche de l'Eternel a parlé ; » — « l'Eternel a parlé, » disent-ils sans cesse [2]. — « J'ouvrirai ma bouche au milieu d'eux, » dit l'Eternel à son serviteur Ezéchiel. — « L'Esprit de l'Eternel a parlé par moi, et sa parole a été sur ma langue, » disait le roi psalmiste [3]. — « Ecoutez la parole de l'Eternel ! » c'est ainsi que les prophètes annoncent ce qu'ils vont proférer [4]. — « La parole de l'Eternel fut alors sur moi, » disent-ils souvent. — « La parole de Dieu

(1) Exod., VII, 1. — (2) Mic., IV, 4. — Jér., IX, 12; XIII, 15; XXX, 4; L, 1; LI, 12. — Esaïe, VIII, 11. — Amos, III, 1. — Exod., IV, 30. — Deut., XVIII, 21, 22. — Jos., XXIV, 2. — (3) 2 Sam., XXIII, 1, 2. — (4) Esaïe, XXVIII, 14; — Jér., XIX, 20; X, 1; XVII, 20.

vint à Shemaïah ; — la parole vint à Nathan ; — la parole vint à Jean dans le désert [1]. » — « La parole qui vint à Jérémie de par l'Eternel ; » — « La parole qui fut donnée à Jérémie [2]. » — « La charge de la parole de l'Eternel, par le moyen de Malachie [3]. » — « La parole de l'Eternel qui vint à Osée [4]. » — « La seconde année de Darius, la parole fut par le moyen d'Aggée, le prophète [5]. »

Cette parole descendait sur ces hommes de Dieu, quand elle le voulait, et souvent de la manière la plus inattendue.

C'est ainsi que Dieu, lorsqu'il envoya Moïse, lui dit : « Je serai avec ta bouche [6] ; » et que, lorsqu'il fit parler Balaam, « il mit la parole, est-il écrit, dans la bouche de Balaam [7]. » — Aussi les apôtres, faisant, dans leur prière, une citation de David, s'expriment-ils en ces mots : « C'est TOI, Seigneur, QUI AS DIT, par la BOUCHE de David ton serviteur [8]. » — Et saint Pierre, s'adressant à la foule des disciples : « Hommes frères, il fallait que fût accomplie cette « Ecriture que LE SAINT-ESPRIT a prononcée d'a-

(1) 1 Rois, XII, 22; — 1 Chron., XVII, 3; — Luc, III, 2. — (2) Jér., XI, 1; VII, 1; XVIII, 1; XXI, 1; XXV, 1; XXVI, 1; XXVII, 1; XXX, 1; et souvent ailleurs.—Voyez Es., I, 2;—Jér., I, 1. 2, 9, 14.—Ez., III, 4, 10, 11.—Osée, I, 1, 2, etc.— (3) Malach., I. 1. — (4) Osée, I, 1, 2.—(5) Agg., I, 1.—(6) Exod., IV, 12, 15. (7) ἐνέβαλεν (οἱ LXX). — Nomb., XXIII, 5. — (8) Act., IV, 25.

« vance, PAR LA BOUCHE de David, touchant Ju-« das [1]. » Aussi le même apôtre, dans le saint lieu, sous le portique de Salomon, criait-il au peuple de Jérusalem : « Le Dieu de vos pères a accompli les choses qu'IL AVAIT ANNONCÉES d'avance PAR LA BOUCHE DE TOUS SES PROPHÈTES [2]. »

Pour les apôtres donc, David dans ses cantiques, et tous les prophètes dans leurs écrits, quelles que fussent les pieuses émotions de leur âme, n'étaient que la bouche du Saint-Esprit. C'était David QUI DISAIT ; c'étaient les prophètes QUI ANNONÇAIENT ; mais aussi c'était Dieu QUI DISAIT PAR LA BOUCHE de David, son serviteur ; c'était Dieu QUI AVAIT ANNONCÉ PAR LA BOUCHE de tous ses prophètes. (Actes, I, 16, — III. 18-21, — IV, 25.)

Et qu'on veuille bien encore examiner avec soin, d'après le grec, cette expression qui revient si souvent dans l'Evangile, et qui est si concluante : « Afin « que fût accompli ce qui avait été dit PAR LE MOYEN « DU PROPHÈTE, — (et même) — ce qui avait été dit « PAR LE SEIGNEUR, PAR LE MOYEN DU PRO-« PHÈTE (ΔΙΑ τοῦ προφήτου, — et même — ΥΠΟ τοῦ « Κυρίου, ΔΙΑ τοῦ προφήτου), disant [3].... »

C'est dans un sens tout à fait analogue que la sainte Ecriture donne le nom de *prophètes* et de *faux prophètes* aux hommes imposteurs qui mentaient

(1) Act., I, 16. — (2) Act., III, 18. — (3) Matth., I, 22; II 5, 15, 23; XIII, 35; XXI, 4; XXVII, 9; IV, 14; VIII, 17; XII, 17.

parmi les gentils, dans les temples des faux dieux, soit qu'ils ne fussent que des fourbes vulgaires, prétendant faussement à des visions de Dieu; soit qu'ils fussent réellement la bouche d'un pouvoir occulte, d'un ange malfaisant, et d'un esprit de Python [1]

Et c'est encore dans ce même sens que saint Paul, en citant un vers d'Epiménide, poète, sacrificateur et devin chez les Crétois, l'appelait « *un de leurs prophètes;* » parce que tous les Grecs le consultaient comme un oracle; que Nicias l'alla prendre en Crète, de la part des Athéniens, pour purifier leur ville; et qu'Aristote, Strabon [2], Suidas [3] et Diogène Laërce [4] nous disent qu'il prétendait annoncer l'avenir et découvrir les choses inconnues.

De toutes ces citations, il demeure donc établi que, dans le langage des Ecritures, les *prophéties* sont « des paroles de Dieu, mises dans la bouche de l'homme. »

C'est donc aussi par un abus évident que, dans le langage vulgaire, on semble n'entendre par ce mot qu'une *prédiction* miraculeuse. — Les prophéties pouvaient révéler le passé aussi bien que l'ave-

(1) Act., XIII, 6. — Jérém., XXIX, 1-8. — 2 Rois, X, 19.— Deut., XIII, 1, 3-5. — Zach., XIII, 2. — 1 Rois, XVIII, 19.— Les LXX rendent souvent נביא par ψευδοπροφήτης, (Jér., VI. 13, XXVI, 7-8, 11-16; XXVII, 1; XXIX, 1-8. — Zach., XIII, 2.) — (2) Georg., lib. X. — (3) In voce Επίμεν. — (4) Vita Epimen.

nir : elles dénonçaient les jugements de Dieu; elles interprétaient sa parole; elles chantaient ses louanges; elles consolaient son peuple; elles exhortaient les âmes à la sainteté; elles rendaient témoignage de Jésus-Christ.

Et comme « *aucune prophétie* n'avait lieu *par une volonté d'homme* [1], » un prophète, comme nous l'avons déjà donné à entendre, n'était prophète que par intervalles, *et selon que l'Esprit le faisait parler* (Act., II, 4). »

Un homme prophétisait quelquefois sans le prévoir, quelquefois encore sans le savoir, et quelquefois même sans le vouloir.

J'ai dit sans le prévoir, et souvent même au moment où il pouvait s'y attendre le moins. Tel fut le vieux prophète de Béthel (1 Rois, XIII, 20). — J'ai dit sans le savoir : tel fut Caïphe (Jean, XI, 51). — J'ai dit enfin sans le vouloir : tel fut Balaam, lorsque, voulant par trois fois maudire Israël, il ne put, par trois fois, faire sortir de sa bouche que des paroles de bénédiction (Nomb., XXIII, XXIV).

Nous en donnerons d'autres exemples, pour compléter la démonstration de ce que c'est en général qu'une prophétie, et pour arriver ainsi à comprendre plus pleinement l'étendue de l'action de Dieu dans ce que saint Pierre appelle la *prophétie écrite* (προφητείαν γραφῆς).

(1) 2 Pier., I, 21.

Nous lisons, au XIe des Nombres (25 à 29), qu'aussitôt que l'Eternel eut fait reposer l'Esprit sur les soixante et dix anciens, « ils prophétisèrent; » mais (est-il ajouté) « ils ne continuèrent pas. » — L'Esprit vint donc sur eux dans un moment inattendu; et après qu'il eut ainsi « parlé par eux, » et que « sa parole eut été sur leur langue (2 Sam., XXIII, 1, 2), » ils ne conservèrent plus rien de ce don miraculeux, et ne furent prophètes que pour un jour.

Nous lisons, au premier livre de Samuel (chap. X), avec quelle puissance imprévue l'Esprit de l'Eternel saisit le jeune roi Saül, au moment où, cherchant les ânesses de son père, il rencontra une compagnie de prophètes, qui descendaient du saint lieu. « Qu'est-il arrivé au fils de Kis? » se demandait-on l'un à l'autre; « Saül aussi est-il entre les prophètes? »

Nous lisons, au XIe chapitre, quelque chose de plus frappant encore. — Saül envoie des hommes à Rama, pour se saisir de David; mais aussitôt qu'ils ont rencontré Samuel et l'assemblée des prophètes qu'il préside, l'Esprit de l'Eternel vient sur ces hommes de guerre; et « eux aussi font les prophètes. » — Saül en envoie d'autres; et « eux aussi font les prophètes. » — Saül enfin s'y rend lui-même; « et lui aussi fait le prophète, tout ce jour-là et toute la nuit, en la présence de Samuel. » — « L'esprit de Dieu, nous est-il dit, S'ÉTAIT SAISI DE LUI. »

Mais c'est particulièrement par une étude attentive des chapitres XII et XIV de la première Epître aux Corinthiens que l'on arrive à l'exacte connaissance de ce qu'étaient, dans la prophétie, l'action de Dieu et la part de l'homme.

L'Apôtre y donne à l'église de Corinthe les règles qu'on y devait suivre dans l'usage de ce don miraculeux. — Ses conseils répandront un grand jour sur cet important sujet. On y reconnaîtra bientôt les faits et les principes suivants.

1° Le Saint-Esprit conférait alors aux fidèles, pour l'utilité commune, des dons très-variés (XII, 7-10) : à l'un, celui des miracles; à l'autre, celui de guérir; à l'autre, de discerner les esprits; à l'autre, de se faire entendre en des langues étrangères que lui-même ne comprenait pas en les parlant; à un autre, de les interpréter; à un autre enfin, de *prophétiser*, c'est-à-dire de prononcer en sa propre langue des paroles dictées de Dieu.

2° Un seul et même esprit distribuait à son gré ces divers pouvoirs miraculeux [1].

3° Ces dons étaient un juste sujet de zèle et d'ambition chrétienne (ζηλοῦτε, XIV, 1, 39). Mais celui de tous qu'il fallait regarder comme le plus désirable, c'était *celui de prophétiser;* car on pouvait parler une langue inconnue sans édifier personne ; et ce

(1) Verset 11.—Voyez aussi Eph., IV, 7; et Act., XIX, 1 à 6.

miracle était « plutôt utile aux incrédules qu'aux « croyants; » tandis que « le don de prophétiser édi- « fiait, exhortait, et consolait (1 Cor. XIV, 1-3). »

4° Cette prophétie, c'est-à-dire ces paroles qui descendaient miraculeusement sur les lèvres que le Saint-Esprit avait choisies pour un tel office, cette prophétie revêtait des formes très-diverses. — Quelquefois l'Esprit donnait un psaume; quelquefois c'était une instruction; quelquefois une révélation; quelquefois aussi c'était une interprétation miraculeuse de ce que d'autres avaient exprimé miraculeusement en des langues étrangères [1].

5° Il y avait évidemment dans ces prophéties une œuvre de Dieu et une œuvre de l'homme. — C'étaient les paroles du Saint-Esprit; mais c'étaient aussi les paroles du prophète. — C'était Dieu qui parlait, mais en des hommes, mais par des hommes, mais pour des hommes; et vous y eussiez retrouvé le son de leur voix, peut-être aussi les tournures habituelles de leur style, peut-être encore des allusions à leurs propres expériences, à leur position présente, à leur individualité.

6° Ces faits miraculeux se prolongèrent dans l'Eglise primitive pendant la longue carrière des apôtres. Saint Paul, qui écrivait sa lettre aux Corinthiens vingt ans après la mort de Jésus-Christ,

(1) Vers. 26 à 31.—Et 1 Sam., x, 6; XVIII, 10.

leur en parle comme d'un ordre de choses commun et habituel, qui existe depuis un certain temps au milieu d'eux, et qui doit encore s'y continuer.

7° Les prophètes, bien qu'ils fussent la bouche de Dieu, pour faire entendre ses paroles, n'étaient cependant pas absolument passifs, pendant qu'ils prophétisaient.

« Les esprits des prophètes, dit saint Paul, étaient soumis aux prophètes (1 Cor., XIV, 32); » c'est-à-dire que les hommes de Dieu, tandis que sa parole prophétique était sur leurs lèvres, pouvaient cependant en arrêter l'essor par l'action répressive de leur propre volonté, à peu près comme un homme suspend, quand il le veut, le cours d'ailleurs presque involontaire de sa respiration. — Ainsi, par exemple, si *quelque révélation* descendait sur « l'un de ceux qui étaient assis, » il fallait que le premier qui parlait alors « se tût, se rassît et le laissât parler. »

Appliquons maintenant ces principes et ces faits à la prophétie de l'Ecriture (τὴ προφητεία γραφῆς), et au passage de saint Pierre pour l'explication duquel nous les avons exposés.

« Aucune prophétie de l'Ecriture, disait-il, n'est « d'une explication particulière; car jamais pro- « phétie ne fut apportée par une volonté d'homme « (2 Pier., 1, 21); mais c'est portés par le Saint- « Esprit que les saints hommes de Dieu parlèrent. »

Voilà donc l'inspiration pleine et entière des Ecritures clairement établie par l'Apôtre; voilà l'Ecriture assimilée à ces prophéties que nous venons de définir. — Elle n'est « point apportée par une volonté d'homme; » elle est entièrement dictée par le Saint-Esprit; elle nous donne les propres paroles de Dieu; elle est entièrement (ἔνθεος et θεόπνευστος) donnée par le souffle de Dieu.

Qui oserait donc, après de telles déclarations, soutenir que, dans les Écritures, les expressions ne sont pas inspirées? Ce sont des PROPHÉTIES ÉCRITES (πᾶσα προφητεία γραφῆς). On ne saurait donc plus opposer à notre conclusion qu'une seule difficulté. Le témoignage et le raisonnement sur lequel elle s'appuie sont d'une telle évidence qu'on n'y peut échapper que par cette objection : Nous convenons, dira-t-on, que *la prophétie écrite* (προφητεία γραφῆς) a, sans contredit, été composée par cette puissance du Saint-Esprit qui agissait dans les prophètes ; mais le reste du livre, mais les Épîtres, les Évangiles et les Actes, mais les Proverbes, les Livres des Rois, et tant d'autres écrits purement historiques, n'ont point de titres pour être placés au même rang.

Arrêtons-nous donc ici ; et, avant que de répondre, reconnaissons jusqu'où notre argument a été conduit.

Il doit être déjà bien reconnu qu'au moins *toute*

la partie des Écritures appelée PROPHÉTIE, quelle qu'elle soit, a été *complétement dictée de Dieu ;* en sorte que les mots mêmes, aussi bien que les pensées, y ont été donnés de lui.

Mais maintenant, qui nous permettra d'établir une distinction entre l'un quelconque des livres de la Bible et tous les autres livres? — Tout n'y est-il pas donné par prophétie? — Oui, sans doute, tout y est également garanti de Dieu; c'est ce que nous allons prouver.

SECTION III.—Toutes les Écritures de l'Ancien-Testament sont prophétiques.

Et d'abord toutes les Écritures sont indistinctement appelées LA PAROLE DE DIEU. — Ce titre déjà tout seul devrait nous suffire pour nous montrer que, si Ésaïe a commencé ses prophéties en invitant les cieux et la terre à prêter l'oreille, parce que l'Éternel a parlé [1], la même sommation doit sortir pour nous de tous les livres de la Bible; parce qu'ils sont tous appelés « la parole de Dieu. » — « Cieux, écoutez; et toi, terre, prête l'oreille; car l'Éternel a parlé! »

Nous ne saurions trouver nulle part un seul pas-

(1) Esaïe, 1, 2.

sage qui nous permette d'en détacher une seule des parties comme moins divine que toutes les autres. — Dire que ce livre tout entier est « la parole de Dieu, » n'est-ce pas attester que les phrases mêmes dont il se compose ont été données de lui?

Or la Bible tout entière n'est pas seulement nommée « *la parole de Dieu* (ὁ λόγος τοῦ Θεοῦ) ; » elle est appelée, sans distinction, LES ORACLES DE DIEU (τὰ λόγια τοῦ Θεοῦ)[1]. Qui ne sait ce qu'étaient les oracles, dans la pensée des hommes anciens? Était-il donc un mot qui pût exprimer plus absolument une inspiration verbale et complète? — Et comme si ce terme qu'emploie saint Paul ne suffisait pas, nous entendons encore Étienne « rempli du saint Esprit » les appeler des ORACLES VIVANTS (λόγια ζῶντα) ; « Moïse, dit-il, reçut les oracles vivants pour nous les donner (Act., VII, 38). »

Toutes les Écritures, sans exception, sont donc une parole continue de Dieu ; c'est sa voix miraculeuse ; ce sont ses prophéties écrites et ses oracles vivants. — Laquelle de leurs diverses parties en oseriez-vous donc retrancher ? — Les Apôtres les distinguent souvent *en deux parties*, quand ils les appellent « Moïse et les Prophètes. » — Jésus-Christ les distinguait *en trois parties* [1], quand il disait à ses Apôtres : « Il fallait que toutes les choses qui

(1) Rom., III, 2.—(2) Luc, XXIV, 44.

« sont écrites de moi, dans Moïse, dans les Prophè-
« tes et dans les Psaumes, fussent accomplies. » —
D'après cette division, où notre Seigneur se conformait au langage de son temps, l'Ancien-Testament se composerait donc de ces trois parties : Moïse, les Prophètes et les Psaumes; comme le Nouveau-Testament se compose des Évangiles, des Actes, des Épîtres et du Livre des Révélations. — Laquelle donc de ces trois parties de l'Ancien-Testament, ou laquelle de ces quatre parties du Nouveau, oseriez-vous sortir de *l'Écriture des prophètes* (προφητείας γραφῆς), ou de la parole inspirée (ἔνθεοῦ λόγου — γραφῆς θεόπνευστοῦ)?

Serait-ce Moïse? — Mais qu'y a-t-il de plus saint et de plus divin, dans tout l'Ancien-Testament, que les écrits de cet homme de Dieu? — Il était tellement un prophète que ses saints livres sont mis au-dessus de tout le reste, et s'appellent LA LOI, par excellence. — Il était tellement prophète qu'un autre prophète, en parlant uniquement de ses livres, disait : « La loi de l'Éternel est parfaite (Ps. XIX, 7);
« les paroles de l'Éternel sont des paroles pures :
« c'est un argent affiné au fourneau de terre, épuré
« par sept fois (Ps. XII, 6). » — Il était tellement prophète qu'il ne se compare qu'au Fils de Dieu.
« C'est ce Moïse, est-il écrit, qui disait aux enfants d'Israël : « Le Seigneur, notre Dieu, vous suscitera
« UN PROPHÈTE TEL QUE MOI, d'entre vos frères :

« écoutez-le (Act., VII, 37)! » — Il était tellement un prophète qu'il avait coutume de faire précéder ses ordres de ces paroles : « Ainsi dit l'Éternel. » — Il était tellement prophète que Dieu lui avait dit : « Qui est-ce qui a fait la bouche de l'homme? « n'est-ce pas moi l'Éternel? Va donc maintenant; « car je serai avec ta bouche, et je t'enseignerai ce « que tu auras à dire (Exod. VI, 11, 12). » — Il était tellement prophète enfin qu'il est écrit : « Et « il ne s'est jamais levé de prophète en Israël comme « Moïse, qui ait connu l'Éternel face à face » (Deut. XXXIV, 10).

Quelle autre partie de l'Ancien-Testament excluriez-vous donc des Écritures prophétiques? — Serait-ce la seconde? celle que Jésus-Christ appelle *les prophètes*, et qui comprend tout l'Ancien-Testament, à l'exclusion de Moïse et des Psaumes, et quelquefois à la seule exclusion de Moïse? — Il est bien digne de remarque que Jésus-Christ, et les Apôtres, et tout le peuple, appellent habituellement du nom de *prophètes* tous les auteurs de l'Ancien-Testament. — On avait coutume de dire, pour désigner l'Ecriture entière : « Moïse et les prophètes (Luc, XXIV, 25, 27, 44; Matth., V, 17; VII, 12; XI, 13; XII, 40; Luc, XVI, 16, 29, 31; XX, 42; Act., I, 20; III, 21, 22; VII, 35, 37; VIII, 28; XXVI, 22, 27; XXVIII, 23; Rom., I, 2; III, 21; X, 5; etc., etc.). » — Jésus-Christ appelait tous

leurs livres *les Prophètes* : — ils étaient prophètes. — Josué donc était prophète; les auteurs des Chroniques étaient prophètes, tout comme Ésaïe, Jérémie, Ézéchiel, Daniel, Osée et tous les autres, jusques à Malachie.

Ils écrivaient donc tous *des Écritures prophétiques* (προφητείαν γραφῆς); tous, des paroles dont saint Pierre nous a dit « qu'aucune d'elles ne fut ap- « portée par une volonté d'homme; » tous, ces ἱερὰ γράμματα, ces « Saintes Lettres » que l'Apôtre déclare « divinement inspirées [1]. » — L'Éternel disait d'eux tous, comme de Jérémie : « Voici, j'ai mis mes paroles en ta bouche [2]; » et comme d'Ézéchiel : « Fils d'homme, va, et leur prononce MES paroles; — parle-leur, et leur dis que le Seigneur, l'Éternel A AINSI PARLÉ [3]! »

Et que toutes les phrases, toutes les paroles leur fussent suggérées de Dieu, c'est ce que montre avec évidence un fait qui nous est plus d'une fois rapporté, et que l'étude de leurs écrits nous remet fréquemment sous les yeux, savoir : qu'ils étaient chargés de transmettre à l'Église des oracles dont la signification leur devait encore demeurer voilée. — Daniel, par exemple, déclare plus d'une fois qu'il n'a pu saisir le sens prophétique des paroles sorties de ses propres lèvres, ou tracées de sa

(1) 2 Tim., III, 16. — (2) Jér., I, 1, 2, 9. — (3) Ezéch., III 10, 11.

main [1]. — Les types, imprimés de Dieu dans tous les événements de l'histoire primitive, ne devaient être reconnus que bien des siècles après les hommes chargés de nous en réciter les traits; et le Saint-Esprit nous déclare que les prophètes, après avoir tracé leurs saintes pages, s'appliquaient à les étudier avec l'attention la plus respectueuse, comme ils eussent fait des autres Écritures, « cherchant à « comprendre CE QUE L'ESPRIT DE CHRIST, qui « était en eux, PRÉDISAIT, touchant les souffrances « et les gloires futures du Messie [2]. » — Les voyez-vous, ces hommes de Dieu, courbés sur leurs propres écrits? Ils y méditent les paroles de Dieu et les pensées de Dieu : vous en étonnerez-vous, puisqu'ils viennent d'écrire, pour les élus de la terre, et pour les principautés et les puissances des cieux [3], les doctrines et les gloires du Fils de Dieu ; et puisque ce sont « des choses dans lesquelles les anges désirent de voir jusqu'au fond? »

Voilà pour Moïse et pour les Prophètes; mais que direz-vous des Psaumes? — Seraient-ils moins donnés que tout le reste par l'Esprit de prophétie? Les auteurs des Psaumes ne sont-ils pas toujours nommés *Prophètes* [4]? Et s'ils sont quelquefois, comme Moïse, distingués des autres prophètes,

(1) Dan., XII, 4, 8, 9; VIII, 27; X, 8, 21. — (2) 1 Pier., I, 10, 11, 12.—(3) Eph., III, 10, 11.—(4) Matth., XIII, 35; pour Asaph (Ps. LXXVIII).

n'est-ce pas évidemment pour leur assigner une place plus éminente? — « David était prophète, » dit saint Pierre (Act., II, 30). — Écoutez-le lui-même parlant de ce qu'il est : « L'Esprit de l'Éter- « nel a PARLÉ PAR MOI, dit-il, et SA PAROLE a été « SUR MA LANGUE (2 Sam., XXIII, 1. 2).» — Ce que David écrivait, et même, le détail de ses mots, il écrivait « PARLANT PAR LE SAINT-ESPRIT, » a dit notre Seigneur (Marc, XII, 36). — Aussi les Apôtres, en le citant (dans leur prière), ont-ils soin de dire : « Il fallait que fût accomplie cette Écriture qu'avait dite le Saint-Esprit par la bouche de David (Act., I, 16).» — « C'est toi, Éternel, qui as dit par la bouche de ton serviteur David (Act. IV, 25).» — Que dis-je? ces psaumes étaient à tel point tous dictés par l'Esprit, que les Juifs et que Jésus-Christ lui-même les appelaient du nom de LOI[1] : toutes leurs paroles faisaient *loi;* leurs moindres mots étaient de Dieu. — « N'est-il pas écrit dans VOTRE LOI, » disait Jésus en les citant, et en les citant même POUR UN SEUL MOT (comme nous serons appelés à le montrer bientôt).

(1) Jean, X, 34; XII, 34. — Saint Paul (Rom., III, 19) appelle également du nom de LOI tout l'A.-T., et plus spécialement Esaïe, les Proverbes et les Psaumes (qu'il venait de citer). Cette remarque n'a pas échappé à Chrysostome (Homil VII) : ἐνταυθα τοὺς ψαλμοὺς Νομον ἐκάλεσεν, et Théophylacte ajoute : καὶ τὰ του Ἡσαίου.

Tout l'Ancien-Testament est donc, dans le sens scripturaire de cette expression, une PROPHÉTIE ÉCRITE (προφητεία γραφῆς). Il est donc pleinement inspiré de Dieu, puisque, suivant le témoignage de Zacharie, « c'est Dieu qui a parlé par la bouche de « ses saints prophètes, qui ont été de tout temps [1], » et que, suivant celui de Pierre, « c'est poussés par « le Saint-Esprit qu'ils parlèrent [2]. »

Il est vrai que, jusqu'ici, nos raisonnements et les témoignages sur lesquels ils se fondent ne regardent directement que les livres de l'Ancien-Testament; et l'on pourrait peut-être nous objecter que nous n'avons encore rien prouvé pour le Nouveau.

Nous commencerons, avant de répondre, par demander s'il serait probable que le Seigneur eût voulu donner à son peuple des révélations successives, et que cependant la plus récente et la plus importante de ces révélations fût inférieure à la première. Nous demanderons s'il serait rationnel d'imaginer que le premier Testament, qui ne contenait que « les ombres des choses à venir, » eût été dicté de Dieu dans tout son contenu, tandis que le second Testament, qui nous présente le grand objet auquel se rapportaient toutes ces ombres, et qui

(1) Luc, I, 70.—(2) 2 Pier., I, 21.—Voyez aussi Matth., I, 22; XXII, 43.—Marc, XII, 36.

nous décrit les œuvres, le caractère, la personne et les paroles même du Fils de Dieu, serait moins inspiré que le premier. — Nous demanderons si l'on peut croire que les Epîtres et les Évangiles, destinés à révoquer plusieurs des ordonnances de Moïse et des Prophètes, fussent moins divins que Moïse et les Prophètes; et que l'Ancien-Testament fût tout entier une parole de Dieu, tandis qu'il serait remplacé, ou du moins modifié et consommé, par un livre, en partie parole de l'homme, et en partie parole de Dieu!

Mais il n'est pas même besoin de recourir à ces puissantes inductions pour établir l'inspiration prophétique de l'Évangile, et même sa supériorité sur Moïse et les Prophètes.

Section IV. — Toutes les Ecritures du Nouveau-Testament sont prophétiques.

L'Écriture, dans son langage constant, place les écrivains du Nouveau-Testament sur le même rang que les prophètes de l'Ancien; et même, quand elle établit entre eux quelque différence, c'est toujours pour mettre les derniers venus au-dessus des premiers, autant qu'une parole de Dieu est supérieure (non pas en divinité, sans doute, non pas en dignité, mais en autorité) à la parole qui l'a précédée.

Qu'on veuille bien donner son attention au pas-

sage suivant de l'apôtre saint Pierre. Il est très-important, en ce qu'il nous fait voir que, du vivant des Apôtres, le livre du Nouveau-Testament était déjà presque entièrement formé, pour faire un seul tout avec celui de l'Ancien. — C'était vingt ou trente ans après la Pentecôte, que saint Pierre se plaisait à citer « TOUTES LES ÉPITRES DE PAUL, « son frère bien-aimé; et qu'il en parlait comme « d'écrits sacrés, » qui, déjà de son temps, faisaient partie des Saintes Lettres (ἱερων γράμματων), » et se devaient classer « avec LE RESTE DES ÉCRITURES (ὡς καὶ τὰς λοιπὰς γραφας). » Il leur assigne le même rang; et il leur déclare que « les hommes igno-« rants ne les peuvent tordre qu'à leur propre « perdition. » — Voici ce passage important : « No-« tre frère bien-aimé Paul, dit-il, vous a écrit selon « la sagesse qui lui a été donnée, comme *il l'a fait* « dans TOUTES SES ÉPITRES, où il parle de ces « choses parmi lesquelles il en est de difficiles à « comprendre, que les personnes ignorantes et mal « affermies tordent, ainsi que le RESTE DES ÉCRI-« TURES, à leur propre perdition [1]. »

L'apôtre, au verset 2 du même chapitre, s'était déjà mis, avec les autres apôtres, au même rang et revêtu de la même autorité que les écrivains sacrés de l'Ancien-Testament, lorsqu'il avait dit : « Sou-

(1) 2 Pier., III, 15, 16.

« venez-vous des paroles qui ont été dites AUPA-
« RAVANT par les saints PROPHÈTES, et des com-
« mandements que vous avez reçus DE NOUS qui
« sommes APÔTRES du Seigneur et Sauveur. »

Les écrits des Apôtres étaient donc ce qu'étaient ceux de l'Ancien-Testament; et, puisque ceux-ci sont une PROPHÉTIE ÉCRITE, c'est-à-dire une parole tout entière de Dieu, ceux-là ne le sont pas moins.

Mais, nous l'avons dit, l'Écriture va plus loin, dans le rang qu'elle assigne aux écrivains de la Nouvelle-Alliance. Elle nous apprend à les considérer comme supérieurs même à ceux de l'Ancienne, soit par l'importance de leur *mission*, soit par la gloire des *promesses* qui leur ont été faites, soit par la grandeur des *dons* qui leur furent conférés, soit enfin par l'éminence du *rang* qui leur est assigné.

1. Qu'on reconnaisse d'abord ce qu'était leur *mission*, comparée à celle des anciens Prophètes; et l'on verra, déjà par cet endroit, que leur inspiration ne pouvait être inférieure à celle de leurs devanciers.

« Quand Jésus envoya les apôtres qu'il avait
« choisis (est-il écrit), il leur dit : Allez donc faire
« disciples toutes les nations, leur enseignant à
« observer toutes les choses que je vous ai com-
« mandées; et voici, JE SUIS AVEC VOUS jusqu'à la

« fin du monde, amen [1]. » — « Vous recevrez le « Saint-Esprit qui viendra sur vous, et vous me « servirez de témoins dans Jérusalem, dans toute « la Judée, dans la Samarie, et jusqu'aux extré- « mités de la terre [2]. » — « La paix soit avec vous! « COMME mon Père M'A ENVOYÉ, moi aussi, JE VOUS « ENVOIE [3]. »

Telle était leur mission. — Ils étaient *les envoyés* (ἀποστόλοι) immédiats du Fils de Dieu; ils allaient à toutes les nations; ils avaient la garantie que leur Maître serait à jamais présent avec le témoignage qu'ils devaient rendre de lui dans les saintes Ecritures. — Leur fallait-il donc moins d'inspiration, pour aller jusqu'aux extrémités de la terre, « et « pour faire disciples toutes les nations, » qu'aux Prophètes pour aller à Israël et pour enseigner le seul peuple des Juifs? — N'avaient-ils pas à promulguer toutes les doctrines, toutes les ordonnances, tous les mystères du royaume de Dieu? — N'avaient-ils pas à porter « les clefs du royaume des cieux, » de telle manière que « tout ce qu'ils « auraient lié ou délié sur la terre fût lié ou délié « dans les cieux [4]? » — Jésus-Christ ne leur avait-il pas expressément conféré pour cela le Saint-Esprit, « afin que les péchés fussent remis ou rete-

(1) Matth., xxviii, 19, 20. — (2) Act., i, 8. — (3) Jean, xx, 21. — (4) Matth., xviii, 18; xvi, 19.

« nus à l'égard de ceux auquels ils les auraient « remis ou retenus? » — N'avait-il pas soufflé sur eux, en leur disant : « Recevez le Saint-Esprit? » — N'avaient-ils pas à révéler le caractère inouï de la Parole faite chair, et du Créateur anéanti jusqu'à prendre la forme d'une créature, et jusqu'à mourir sur une croix? — N'avaient-ils pas à rapporter ses inimitables paroles? — N'avaient-ils pas à remplir, sur la terre, les fonctions miraculeuses, intransmissibles, de ses représentants et de ses « ambassa- « deurs, comme si c'eût été Christ qui parlât par « eux [1] ? » — N'étaient-ils pas appelés à une gloire telle « qu'en la grande et dernière renaissance, « quand le Fils de l'homme sera assis sur le trône « de sa gloire, eux aussi seront assis sur douze « trônes, jugeant les douze tribus d'Israël [2] ? » — Si donc il fallait l'Esprit prophétique aux premiers hommes de Dieu, pour montrer le Messie sous des ombres, ne le leur fallait-il pas bien plus, à eux, pour le produire dans la lumière, et pour « le portraire comme crucifié au milieu de nous [3] ; » tellement que « celui qui les rejette le rejette, et que celui qui les reçoit le reçoit [4] ? » — Qu'on juge, par tous ces traits, quelle a dû être l'inspiration du Nouveau-Testament, comparée à celle de l'Ancien;

(1) 2 Cor., v, 20.—(2) Matth., xix, 28.— (2) Gal., iii, 1. —(4) Luc, x, 16.—Matth., x, 40.

et qu'on dise si, tandis que celle-ci fut entière et toute prophétique, celle du Nouveau put lui être inférieure.

2. Mais ce n'est pas tout : qu'on écoute encore les *promesses* qui leur ont été faites pour l'accomplissement d'une telle œuvre. — Il n'est pas de langage hunain qui puisse exprimer avec plus de force l'inspiration la plus absolue. — Ces promesses leur ont surtout été adressées dans trois grandes occasions : d'abord, quand ils furent envoyés pour la première fois prêcher le royaume de Dieu [1] ; — en second lieu, lorsque Jésus prononça lui-même des discours publics sur l'évangile, devant une foule immense, assemblée par myriades autour de lui [2] ; — en troisième lieu, lorsqu'il fit entendre ses dernières dénonciations contre Jérusalem et le peuple des Juifs [3].

« Quand ils vous livreront, ne soyez point en « souci sur LA MANIÈRE ni sur LES CHOSES dont « vous parlerez (πῶς ἢ τί) ; car il vous sera donné, « à l'heure même, ce que vous aurez à dire. » — « Ce n'est PAS VOUS, en effet, qui parlez, mais c'est « L'ESPRIT de votre PÈRE qui PARLE EN VOUS. »

« Quand donc ils vous mèneront devant les con- « grégations et devant les magistrats, ne SOYEZ

(1) Matth., x, 19, 20. — (2) Luc, xii, 12. — (3) Marc, xiii, 11. — Luc, xxi, 14, 15.

« point en souci COMMENT vous parlerez, ni DE CE « QUE vous répondrez pour votre défense, ni DE « CE QUE vous aurez à dire; car le SAINT-ESPRIT « vous enseignera, A L'HEURE MÊME, ce qu'il vous « faut dire. » — « Ne vous inquiétez pas d'avance « de ce que vous direz, et NE LE MÉDITEZ POINT; « mais TOUT ce qui vous sera DONNÉ à cette heure- « là, dites-le; car ce n'est PAS VOUS QUI PARLEZ, « mais le Saint-Esprit. »

Dans ces diverses occasions, le Seigneur donne à ses disciples l'assurance que l'*inspiration la plus entière* réglera leur langage dans les moments les plus difficiles et les plus importants de leur ministère. Quand ils auront à parler à des princes, ils ne devront éprouver *aucune inquiétude;* ils ne devront pas même *s'en préoccuper*, ils ne devront *pas même y penser;* parce qu'alors il leur sera *immédiatement donné* de Dieu, non-seulement *les choses* qu'ils auront à dire, mais aussi *les paroles* avec lesquelles ils les exprimeront; non-seulement τί, mais πῶς λαλήσουνται (Matth. x, 19, 20).—Ils devront s'en reposer entièrement sur lui; cela leur sera *donné entièrement;*— cela leur sera donné *de Jésus;* cela leur sera donné *à l'heure même;* cela leur sera donné de telle manière, et dans une telle plénitude, qu'alors ils pourront dire que ce n'est PLUS EUX, mais le Saint-Esprit, mais L'ESPRIT DE

LEUR PÈRE, qui parle EN EUX[1]; et qu'alors aussi ce n'est pas seulement une sagesse irrésistible qui leur est donnée, c'est UNE BOUCHE[2]!

« Mettez dans vos cœurs de ne point préméditer « ce que vous répondrez, car je vous donnerai une « bouche et une sagesse à laquelle aucun de ceux « qui vous sont contraires ne pourra résister. »

Alors (comme chez les anciens prophètes, Esaïe, Jérémie, Ezéchiel), ce sera le Saint-Esprit qui parlera par eux, ainsi que « Dieu a parlé par ses saints « prophètes qui ont été de tout temps[3]. » — Dans un sens, ce sera bien *eux* qui parleront; mais ce sera le Saint-Esprit (Luc, XII, 12) qui leur enseignera, dans ce même instant, ce qu'ils auront à dire; en sorte que, dans un autre sens, « ce sera l'*Esprit* lui-même qui parlera par leurs lèvres.»

Nous demandons s'il était possible, en aucune langue, d'exprimer plus absolument la plus entière inspiration, et de déclarer avec plus de précision que les mots même étaient alors garantis de Dieu, et donnés aux Apôtres.

Il est bien vrai que, dans ces promesses, il n'est pas directement question du secours que les Apôtres devaient recevoir comme écrivains, et qu'il s'agit plutôt de celui qu'ils devaient attendre lors-

(1) Matth., x, 20.—Marc, XIII, 11.—(2) Luc, XXI, 14, 15. — (3) Act., III, 21.—Luc, I, 70.

qu'ils auraient à comparaître devant les prêtres, devant les gouverneurs et devant les rois. Mais n'est-il pas assez évident que, si l'inspiration la plus entière leur était assurée [1] pour des occasions passagères, pour fermer la bouche à quelques hommes méchants, pour conjurer des dangers d'un jour, et pour servir des intérêts de la plus courte portée ; s'il leur était cependant promis qu'alors les mots mêmes de leurs réponses leur seraient donnés, par une opération calme, puissante, mais inexplicable, du Saint-Esprit ;— n'est-il pas assez évident que le même secours ne pouvait pas être refusé à ces mêmes hommes, lorsqu'ils auraient, comme les anciens prophètes, à continuer le livre des oracles de Dieu, pour transmettre à tous les siècles les lois du royaume des cieux, pour décrire les gloires de Jésus-Christ et les scènes de l'éternité ? Quelqu'un pourrait-il imaginer que les hommes qui, devant Ananias, ou Festus, ou Néron, étaient tellement « la bouche du Saint-Esprit » qu'alors « ce n'étaient plus eux qui parlaient, mais cet Esprit », redevinssent, quand ils écriraient « l'Evangile éternel », des êtres ordinaires, simplement éclairés, dénués de leur précédente inspiration, ne parlant plus par le Saint-Esprit, et n'employant désormais que des paroles

(1) Luc, xii, 12.

dictées par la sagesse humaine (θελήματι ἀνθρώπου, καὶ ἐν διδακτοῖς ἀνθρωπίνης σοφίας λόγοις)[1]? — Cela n'est pas admissible.

3. Voyez-les encore, commençant leur ministère apostolique, au jour de la Pentecôte : voyez *les dons* qu'ils ont reçus.

Des langues de feu viennent de descendre sur leur tête ; ils sont remplis du Saint-Esprit ; ils sortent de leur chambre haute ; et tout un peuple les entend proclamer, en quinze langues différentes, les merveilles de Dieu ; ils parlent SELON QUE L'ESPRIT LEUR DONNE DE S'EXPRIMER[2] ; ils parlent (est-il dit) LA PAROLE DE DIEU (ἐλάλουν τὸν λόγον τοῦ Θεοῦ)[3]. — Certes, il fallait bien alors que *les mots* de ces langues étrangères leur fussent fournis aussi bien que *les choses*, l'expression aussi bien que la pensée, le τί aussi bien que le πῶς (Matth., x, 19. — Luc, xii, 11). — Maintenant donc, croira-t-on que l'Esprit eût pris la peine de leur dicter ainsi tout ce qu'ils devaient dire, pour des prédications au coin des rues, pour des paroles qui s'envolaient avec le son de leur voix, et qui n'atteignaient, après tout, que quelques milliers d'hommes ; tandis que ces mêmes hommes, lorsqu'ils en sont venus ensuite à écrire, pour tous les peuples de la terre et

(1) 2 Pier., i, 21. — 1 Cor., ii, 13. — (2) Act., ii, 2. — (3) Act., iv, 31.

pour tous les siècles de l'Eglise, les « oracles vivants de Dieu, » se seraient vus dépouillés de leur premier secours? Croira-t-on qu'après avoir été plus que les anciens prophètes, pour prêcher dans la place publique, ils fussent moins que ces prophètes, et redevinssent des hommes ordinaires, lorsqu'ils prenaient la plume pour achever le livre des prophéties, pour écrire leurs Evangiles, leurs Epîtres et le livre de leurs révélations? — On sent l'inconséquence et l'inadmissibilité d'une telle supposition.

4. Mais nous avons à dire ici quelque chose de plus simple encore et de plus péremptoire : nous voulons parler du *rang* qui leur est assigné; et nous aurions même pu nous en tenir à ce seul fait, après avoir parlé des prophètes de l'Ancien-Testament : — c'est que les apôtres étaient tous DES PROPHÈTES, et PLUS QUE DES PROPHÈTES.

Leurs écrits sont donc des PROPHÉTIES ÉCRITES (προφητεῖαι γραφῆς), autant et plus même que ceux de l'Ancien-Testament; et nous sommes ainsi ramenés à conclure encore une fois que toute l'Ecriture, dans le Nouveau-Testament comme dans l'Ancien, est inspirée de Dieu jusque dans ses moindres parties.

J'ai dit que les Apôtres étaient tous des prophètes. Ils le déclarent souvent; mais, pour ne pas multiplier inutilement les citations, nous nous con-

tentons ici d'en appeler aux deux passages suivants de l'Apôtre saint Paul.

Le premier est adressé aux Ephésiens (III, 4, 5): « Vous pouvez, leur dit-il, en lisant CE QUE J'AI « ÉCRIT précédemment en peu de mots, reconnaî- « tre l'intelligence que j'ai dans le mystère du « Christ; mystère qui, en d'autres générations, « n'a point été donné à connaître aux fils des « hommes, comme il a été MAINTENANT révélé, « PAR L'ESPRIT, à ses saints APOTRES-ET-PRO- « PHÈTES. »

On le voit donc clairement ici : l'*apôtre et prophète* Paul, les *apôtres et prophètes* Matthieu, Jean, Jude, Pierre, Jacques, ont reçu, par l'Esprit, la révélation du mystère du Christ, et ils en ont écrit COMME PROPHÈTES.

C'est encore du même mystère et des écrits des mêmes prophètes que parle le même apôtre, dans le second des passages que nous avons indiqués, je veux dire, au dernier chapitre de son Epître aux Romains [1].

« Or, à celui qui peut vous affermir selon mon « Evangile et la prédication de Jésus-Christ, selon « la révélation du mystère qui a été tu dès les « temps éternels, mais qui maintenant a été mani- « festé, et qui, par le moyen des ÉCRITS PROPHÉ-

(1) Rom., XVI, 25-27.

TIQUES (διά τε γραφῶν προφητικῶν), selon le commande-
« ment du Dieu éternel, a été donné à connaître,
« pour l'obéissance de la foi, dans toutes les na-
« tions, — à Dieu, seul sage, par Jésus-Christ, soit
« la gloire, pour les siècles. Amen! »

Voilà donc encore les auteurs du Nouveau-Testament nommés PROPHÈTES; voilà leurs écrits appelés des ÉCRITS PROPHÉTIQUES (γραφαί προφητικαί, ce qui est l'équivalent du προφητεία γραφῆς de saint Pierre). — Et puisque nous avons déjà reconnu que « jamais prophétie n'avait été apportée par la volonté propre de celui qui l'a prononcée; mais que c'est portés et poussés par le Saint-Esprit que les saints hommes de Dieu parlèrent, » les prophètes du Nouveau-Testament ont donc parlé comme ceux de l'Ancien, et selon le commandement du Dieu éternel. — Ils étaient tous des prophètes[1].

Mais cela même n'est pas assez; car, nous l'avons dit, ils étaient PLUS QUE DES PROPHÈTES. — C'est encore une remarque du savant Michaëlis[2]. Malgré ses principes relâchés sur l'inspiration d'une partie du Nouveau-Testament, cette observation ne lui a pas échappé. Il est clair, suivant lui, d'après le contexte, que, dans la sentence de Jésus-Christ sur Jean-Baptiste (Matth., XI, 9, 11), les mots

(1) Voyez encore Luc, XI, 49.—Eph., II, 20; III, 5; IV, 11. —Gal., I, 12.—1 Pier., I, 12. — 1 Cor., XI, 23. —1 Thess., II, 15.—(2) Introd., t. I, p. 118, édit. franç.

grand et *petit* du verset 11 ne s'appliquent qu'au nom de *prophète*, qui les précède au verset 9; en sorte que Jésus-Christ y déclare que, si Jean-Baptiste est le *plus grand des prophètes*, s'il est même *plus qu'un prophète*, — *le plus petit des prophètes du Nouveau-Testament* est cependant encore *plus grand que Jean-Baptiste*, c'est-à-dire plus grand que le plus grand des prophètes de l'Ancien-Testament [1].

D'ailleurs cette supériorité des *apôtres-et-prophètes* du Nouveau-Testament nous est encore plus d'une fois attestée dans les écrits apostoliques.

Partout où il est parlé des divers offices établis dans les églises, les Apôtres sont mis au-dessus des prophètes.

Ainsi, par exemple, dans un passage très-remarquable de sa 1re épître aux Corinthiens, où il s'applique à nous faire connaître la gradation d'excellence et de dignité qui existe entre les diverses charges miraculeuses constituées de Dieu dans l'Eglise primitive, l'apôtre saint Paul s'exprime ainsi : « Dieu a placé dans l'Eglise, *premièrement* « des APOTRES, *secondement* des PROPHÈTES, en « *troisième lieu* des DOCTEURS, ensuite des actes « de puissance, puis des grâces de guérison, des

(1) Ibid., et Luc, VII, 28-30.

« secours, des administrations, diverses sortes de « langues[1]. »

Au chapitre IV de son épître aux Ephésiens, au v. 11, il met encore les Apôtres AU-DESSUS des prophètes.

Au chapitre II, 20, il appelle les Apôtres ENVOYÉS ET PROPHÈTES. — Et, au chapitre XIV de la 1re épître aux Corinthiens, il se place lui-même AU-DESSUS des prophètes que Dieu venait de susciter dans cette église. Il veut que chacun d'eux, s'il a vraiment obtenu le Saint-Esprit, emploie les dons qu'il a reçus à reconnaître, dans les paroles de saint Paul, des commandements du Très-Haut ; et il est tellement pénétré de l'assurance que ce qu'il écrit est dicté par l'inspiration de Dieu, qu'après avoir dicté DES ORDRES aux églises, et les avoir terminés par ces mots que la plus haute inspiration pouvait seule autoriser : *C'est ainsi que* J'ORDONNE *dans toutes les églises*, il fait plus : il va se ranger AU-DESSUS DES PROPHÈTES ; ou plutôt, comme prophète lui-même, il somme en eux l'Esprit de prophétie de reconnaître les paroles de Paul comme des paroles du Seigneur ; et il finit par ces mots remarquables : « Est-ce DE VOUS que « la parole de Dieu est SORTIE ?... Si quelqu'un « CROIT être UN PROPHÈTE ou un homme AYANT

(1) 1 Cor., XII, 28.

« L'ESPRIT [1], qu'il reconnaisse que les choses que « JE VOUS ÉCRIS sont des COMMANDEMENTS du « SEIGNEUR. »

Les écrits des Apôtres sont donc (comme ceux des prophètes anciens) « des commandements du Dieu éternel ; » ce sont des « prophéties écrites (προφητεία γρας), » autant que les *Psaumes*, *Moïse et les Prophètes* (Luc, XXIV, 44); et tous leurs auteurs ont donc pu dire avec saint Paul : CHRIST PARLE PAR MOI (2 Cor., XIII, 3. — 1 Thess., II, 13); ma parole est la parole de Dieu, et mes discours me sont enseignés par le Saint-Esprit (1 Cor., II, 13); — tout comme David, avant eux, avait dit : « L'Esprit de l'Eternel a parlé par moi, et sa parole a été sur ma langue [2]. »

Aussi, écoutez-les eux-mêmes, quand ils parlent de ce qu'ils sont. Serait-il possible de déclarer plus clairement qu'ils ne l'ont fait que les paroles, aussi bien que le sujet, leur ont été données de Dieu ? « Quant à nous, disent-ils, *nous avons la pensée* « *de Christ* (1 Cor., II, 16); » — « et c'est pour « cela que nous rendons grâce sans cesse de ce « qu'ayant reçu la parole que vous avez ouïe de « nous, LAQUELLE EST DE DIEU, vous avez reçu, « non la parole des hommes, mais, comme elle l'est

(1) Πνευματικὸς, 1 Cor., XIV, 37. — Voyez aussi XV, 45, et Jud., 19. — (2) 2 Sam., XXIII, 2.

« véritablement, la PAROLE DE DIEU (1 Thess., « II, 13). » — « Ainsi donc, celui qui nous rejette « rejette, NON PAS UN HOMME, mais ce Dieu qui « même a mis son Saint-Esprit sur nous (1 Thess., « IV, 8). »

Telle est donc enfin la parole du Nouveau-Testament. C'est, comme celle de l'Ancien, une parole de prophètes, et de prophètes plus grands même que tous ceux qui les avaient précédés ; en sorte, par exemple, comme l'a très-bien fait observer Michaëlis [1], qu'une épître qui commence par ces mots : « Paul, APOTRE de Jésus-Christ [2], » nous atteste plus haut encore par là son autorité divine et son inspiration prophétique que ne l'avaient pu faire même les écrits des plus illustres prophètes de l'Ancien-Testament, lorsqu'ils s'ouvrirent par ces mots : « Ainsi a dit l'Eternel [3]; — la vision « d'Esaïe; — la parole qu'Esaïe a vue [4]; — les « paroles de Jérémie, auquel fut donnée la parole « de l'Eternel [5]; — écoutez la parole de l'Eternel;» — ou telles autres expressions analogues. — Et s'il y a, dans le Nouveau-Testament, quelques livres où de semblables inscriptions ne se retrouvent pas, leur théopneustie n'en est pas plus compromise

(1) Introd., tome I, p. 118, 119, etc., édit. franç. — (2) Rom., I, 1. — Gal., I, 1. — Cor., I, 1, etc. — 1 Pier., I, 1. — 2 Pier., I, 1. — (3) Esaïe, LVI, 1; XLIII, 1; *et passim*. — (4) Esaïe, I, 1, II, 2; *et alibi*. — (5) Jér., I, 1, 2.

que celle de tel ou tel livre de l'Ancien-Testament (du psaume second ou du psaume XCV, par exemple[1]), qui, pour n'avoir pas en tête le nom du prophète qui les a composés, n'en sont pas moins cités comme divins par Jésus-Christ et ses apôtres.

On a pu quelquefois objecter que Luc et Marc n'étaient pas des apôtres proprement dits, et qu'en conséquence ils n'avaient pas reçu la même inspiration que les autres écrivains sacrés du Nouveau-Testament. — Ils n'étaient pas apôtres, il est vrai ; mais ils étaient certainement des prophètes ; et ils étaient même plus grands que les plus grands de l'Ancien-Testament (Luc, VII, 26, 28).

Sans insister ici sur les anciennes traditions [2] qui disent de l'un et de l'autre qu'ils étaient du nombre des soixante-dix disciples que Jésus avait envoyés d'abord prêcher dans la Judée, ou du moins de ces cent-vingt qui reçurent les flammes du Saint-Esprit au jour de la Pentecôte, ne sait-on pas que les Apôtres avaient reçu le pouvoir de conférer, par l'imposition des mains, les dons miraculeux à tous ceux qui avaient cru, et qu'ils usèrent de ce droit dans toutes les contrées et dans toutes les villes où ils portèrent leurs pas? — Et

(1) Act., IV, 15; XIII, 33,—Hébr., I, 5; III, 7, 17; IV, 3. 7. V, 5;—(2) Epiphan., Hæres., 51, et d'autres.—Orig.,De recta in Deum fide.—Doroth. in synopsi. – Procop. Diacon., apud Bolland., 25 april.

puisque saint Luc et saint Marc furent, au milieu de tant d'autres prophètes, les compagnons d'œuvre que choisirent saint Paul et saint Pierre, n'est-il pas assez clair que ces deux hommes apostoliques durent appeler sur de tels associés les dons qu'ils répandaient ailleurs sur tant d'autres qui avaient cru? Ne voit-on pas Pierre et Jean descendre d'abord à Samarie, pour conférer ces dons aux croyants de cette ville; puis ensuite saint Pierre les venir verser à Césarée sur tous les païens qui avaient entendu la parole, dans la maison du capitaine Corneille[1]? Ne voyons-nous pas saint Paul les répandre avec abondance sur les fidèles de Corinthe, sur tous ceux d'Ephèse, et sur ceux de Rome[2]? Ne le voyons-nous pas, avant d'employer, comme compagnon d'œuvre, son cher fils Timothée, faire descendre sur lui les pouvoirs spirituels[3]? Et n'est-il pas assez évident que saint Pierre en dut faire autant pour son cher fils Marc[4], comme saint Paul pour son compagnon Luc[5]? — Silas, que saint Paul avait pris pour l'accompagner (comme il prit aussi Luc, et Jean, surnommé Marc), Silas était prophète à Jérusalem[6]. Les prophètes

(1) Act., VIII, 15, 17; X, 45. — (2) Act., XIX, 6, 7. — 1 Cor., XII, 28; XIV.—Rom., I, 11; XV, 19, 29.—(3) 1 Tim., IV, 14. — 2 Tim., I, 6.— (4) 1 Pier., V, 13.—(5) Act., XIII, 1; XVI, 10; XXVII, 1.—Rom., XVI, 21. — Col., IV, 14. — 2 Tim., IV, 11.—Phil., 24.—2 Cor., VIII. 18.—(6) Act., XV, 32.

abondaient dans toutes ces églises primitives. On en vit descendre plusieurs de Jérusalem à Antioche[1]; on en comptait un grand nombre dans Corinthe[2]; Judas et Silas l'étaient dans Jérusalem; Agabus l'était dans la Judée; quatre filles encore jeunes de l'évangéliste Philippe l'étaient dans Césarée[3]; et l'on voyait dans l'église d'Antioche plusieurs fidèles qui étaient prophètes et docteurs[4], entre autres Barnabas (le premier compagnon de saint Paul), Siméon, Manahem, Saul de Tarse lui-même, et enfin ce Lucius de Cyrène, que l'on pense être le Lucius que Paul (dans son épître aux Romains) appelle son parent[5], et que (dans son épître aux Colossiens) il nomme *Lucas le médecin*[6]; en un mot, ce saint Luc que les anciens Pères ont indifféremment nommé Lucas, Lucius et Lucanus.

Il devient donc assez évident, par ces faits, que saint Luc et saint Marc étaient au moins dans le rang de ces prophètes que le Seigneur avait suscités en si grand nombre dans toutes les églises des Juifs et des Gentils, et qu'entre tous les autres ils furent choisis du Saint-Esprit pour écrire, avec les Apôtres, trois des livres sacrés du Nouveau-Testament.

(1) Act., xi, 38. — (2) 1 Cor., xii, 19, 20; xiv, 31, 39. — (3) Act., xi, 28; xxi, 9, 10. — (4) Act., xiii, 1, 2. — (5) Rom., xvi, 21. — (6) Col., iv, 14

Mais il y a plus (et qu'on veuille bien le remarquer), cette autorité prophétique de saint Marc et de saint Luc est très-loin de ne reposer que sur des inductions. — Elle se fonde sur le témoignage même des apôtres de Jésus-Christ. — On ne doit pas oublier que ce fut sous le long gouvernement de ces hommes de Dieu que se recueillit et que se transmit à toutes les églises le divin canon des Ecritures du Nouveau-Testament. Par un effet remarquable de la providence de Dieu, la vie de la plupart des Apôtres se prolongea pendant un très-grand nombre d'années. Saint Pierre et saint Paul édifièrent l'Eglise de Dieu pendant plus de trente-quatre ans après la résurrection de leur Maître; saint Jean continua même son ministère, dans la province d'Asie, au centre de l'empire romain, pendant plus de trente ans encore après leur mort. Le livre des Actes, qui fut écrit par saint Luc plus tard que son Evangile [1], avait été déjà répandu dans l'Eglise très-longtemps (je veux dire au moins dix ans) avant le martyre de saint Paul. — Or saint Paul, longtemps même avant d'aller à Rome, avait déjà fait abonder l'Evangile depuis Jérusalem jusque dans l'Illyrie [2]; les Apôtres étaient en correspondance continuelle avec les chrétiens de tous pays; ils étaient tous les jours assaillis par les sou-

(1) Act., I. 1. — (2) Rom., XV, 19.

cis qu'il avaient de toutes les églises[1]. Saint Pierre, dans sa seconde lettre, écrite à la catholicité des assemblées de Dieu, leur parlait déjà de TOUTES LES ÉPITRES de saint Paul, comme faisant corps avec l'Ancien-Testament. Et, pendant plus d'un demi-siècle, toutes les églises chrétiennes furent formées et conduites sous la surveillance de ces hommes de Dieu. — C'est donc avec l'assentiment et sous le gouvernement prophétique de ces apôtres appelés à lier et à délier, et à devenir, après Christ, les douze fondements de l'Eglise universelle, que s'est formé le *canon des Ecritures*, et que le nouveau peuple de Dieu en a reçu « les oracles vivants, » pour nous les transmettre[2]. Et c'est ainsi que l'Evangile de Luc, celui de Marc et le livre des Actes ont été reçus d'un commun accord, aux mêmes titres et avec une même soumission que les livres apostoliques de Matthieu, de Paul, de Pierre et de Jean. — Ces livres ont donc pour nous la même autorité que tous les autres ; et nous sommes appelés à les recevoir également, « non comme une parole des hommes, mais, ainsi qu'ils sont véritablement, comme une parole de Dieu, agissant avec efficacité en tous ceux qui croient[3]. »

Il suffira, nous osons le croire, de ces réflexions,

(1) 2 Cor., XI, 28. — (2) Act., VII, 38. — Rom., III, 2. — (3) 1 Thess., II 13.

pour faire comprendre combien est mal fondée la distinction que Michaëlis [1] et quelques autres docteurs allemands ont prétendu pouvoir établir, quant à l'inspiration, entre ces deux évangélistes et les autres écrivains du Nouveau-Testament. — Il nous paraît même que c'est pour prévenir toute supposition semblable que Luc a pris soin de placer en tête de son Evangile les quatre versets qui lui servent de préface. — En effet, vous l'y voyez s'appliquer à mettre en contraste la certitude et la divinité de son propre récit avec l'incertitude et le caractère humain des narrations *qu'un grand nombre de personnes* (πολλοί) *avaient entrepris de composer* (ἐπεχείρησαν ἀνατάξασθαι) sur les faits évangéliques, faits (ajoute-t-il) *rendus parfaitement certains parmi nous*, c'est-à-dire parmi les Apôtres et Prophètes du Nouveau-Testament (τῶν πεπληροφορημένων ἐν ἡμῖν πραγμάτων : le mot de l'original désignant le plus haut degré de certitude; — comme on peut le voir Rom., IV, 21; XIV, 5; 2. Tim., IV, 5 et 17). — *Et c'est pour cela*, ajoute saint Luc, *qu'il m'a semblé, bon à* MOI, *qui ai acquis* D'EN HAUT *exacte connaissance de tout* [2], *d'en écrire par ordre.*

(1) Introd., tome I, p. 112 à 129, éd. angl.

(2) Παρακολουθηκότι. — Ainsi Demosthènes, de Coronâ, 1, 55 : Παρακολουθηκὼς τοῖς πράγμασιν ἀπ' ἀρχῆς. — Théophrast., Char. Proem, 4 : Σὸν δὲ παρακολουθῆσαι καὶ εἰδῆσαι, εἰ ὀρθῶς λέγω. — Josèphe, aux premières lignes de son livre contre Appion, op-

Saint Luc avait acquis cette connnaissanc d'EN HAUT ; c'est-à-dire par « la sagesse qui vient d'en haut, » et « qui lui avait été donnée. » — Il est bien vrai qu'on entend d'ordinaire cette dernière expression, dans ce passage, comme si elle signifiait, *dès le commencement*, et comme si, au lieu du mot ἄνωθεν (*d'en haut*), il y avait ici le même mot ἀπ' ἀρχῆς (*dès le commencement*) qui se lit au verset second. Mais il nous a paru que l'opinion d'Erasme, de Gomar, de Henri, de Lightfoot, et d'autres commentateurs, devait être préférée comme plus naturelle, et qu'il fallait prendre ici le mot ἄνωθεν dans le sens où l'ont employé saint Jean et saint Jacques, lorsqu'ils ont dit : « Tout don parfait vient *d'en haut* (Jacques, I, 17) ; » « tu n'aurais aucun pouvoir sur moi, s'il ne t'était donné *d'en haut* (Jean, XIX, 11) ; » « si quelqu'un n'est engendré *d'en haut*, il ne peut voir le royaume de Dieu (Jean, III, 3) ; » « la sagesse qui vient *d'en haut* est premièrement pure (Jacq., III, 15, 17). »

« Le prophète Luc avait donc acquis d'en haut l'exacte connaissance de toutes les choses que Jésus a commencé de faire et d'enseigner, jusqu'au jour qu'il fut enlevé. »

pose ce même mot, τὸν παρακολουθηκότα (*diligenter assecutum*), à τῷ πυνθανομένῳ (*sciscitanti ab aliis*).

Cependant, quelle que soit la traduction qu'on préfère donner de ces paroles, c'est par d'autres arguments que nous avons montré comment Luc et Marc ont été des prophètes, et comment leurs écrits, transmis à l'Eglise par l'autorité des Apôtres, font eux-mêmes corps avec ceux des Apôtres, aussi bien qu'avec tous les autres livres prophétiques de l'éternelle Parole de Dieu.

Voici donc jusqu'où nous a conduits notre argument, et ce que nous avons dû reconnaître par l'autorité même de la sainte Ecriture. — C'est d'abord que la théopneustie des paroles des prophètes était entière; que l'Esprit saint parlait par eux, et que la parole de l'Eternel était sur leur langue. — C'est ensuite que, tout ce qui a été écrit dans la Bible l'ayant été par prophétie, tous les livres sacrés sont des *Saintes Lettres* (ἱερα γράμματα), des *prophéties écrites* (προφητεία γραφῆς), et des *Écritures divinement inspirées* (γράφαι θεόπνευστοι). — Tout y est de Dieu.

Cependant, qu'on veuille bien se rappeler (nous voulons le répéter encore une fois ici, quoique nous ayons eu déjà plus d'une occasion de le dire) qu'il n'est point nécessaire de supposer, chez les prophètes de l'Ancien ou du Nouveau-Testament, un état d'excitation et d'enthousiasme qui les sortît d'eux-mêmes: il faut se tenir au contraire en garde contre une telle pensée. L'Eglise ancienne

mettait même une si grande importance à ce principe que, sous le règne de l'empereur Commode, au dire d'Eusèbe, Miltiade (l'illustre auteur d'une Apologétique chrétienne) « composa un livre exprès pour établir, » contre Montanus et les faux prophètes de Phrygie, « *que les vrais prophètes doivent être maîtres d'eux-mêmes, et ne doivent point parler en extase*[1]. » — L'action de Dieu s'exerçait sur eux sans les sortir entièrement de leur état ordinaire. « Les esprits des prophètes, dit saint Paul, sont soumis aux prophètes[2]. » Leurs facultés intellectuelles étaient alors dirigées, et non suspendues. Ils connaissaient, ils sentaient, ils voulaient, ils se rappelaient, ils comprenaient, ils approuvaient. Ils pouvaient dire : « Il m'a semblé bon d'écrire ; » et, comme les Apôtres : « Il a semblé bon au Saint-Esprit et à nous d'écrire[3]. » — Et alors les mots leur étaient donnés aussi bien que les pensées; car, après tout, les mots ne sont eux-mêmes que de secondes pensées, qui se rapportent au langage, et qui vont y choisir des expressions assorties. Il n'est pas plus

(1) Hist. Ecclés., lib. v. c. 17.—Ἐν ᾧ ἀποδείκνυσι περὶ τοῦ μὴ δεῖν Προφήτην ἐν ἐκστάσει λαλεῖν.—Voyez aussi Nicéph., lib. IV, c. 24. — Voyez les mêmes principes dans Tertullien (contre Marcion, lib. IV, c. 22); dans Epiphane (Adv. hæreses, lib. II hæres., 48, c. 3); dans Jérôme (Proemium in Nahum.); dans Basile-le-Grand (Commentar. in Esaïam, proem., 5).— (2) 1 Cor., XIV, 32.—(3) Act., I, 3; XV, 28.

facile, et il n'est pas plus difficile d'expliquer le don des unes que celui des autres.

Cependant, il y a, quant à la théopneustie, dans la sainte Ecriture, quelque chose qui nous frappe plus encore, s'il est possible, que toutes ces déclarations des Apôtres et de Jésus-Christ lui-même : ce sont leurs exemples.

SECTION V. — Les exemples des Apôtres et de leur Maître attestent que, pour eux, toutes les paroles des Livres Saints sont données de Dieu.

Que l'on considère d'abord quel usage les Apôtres font eux-mêmes de la parole de Dieu ; et qu'on écoute en quels termes ils la citent. Voyez comment alors, non-seulement ils se contentent de dire : « *Dieu dit*[1] : » — « *le Saint-Esprit a dit*[2] ; » « *Dieu dit en tel prophète*[3] ; » — mais encore, voyez, quand ils la citent, ce qu'en sont pour eux les moindres parties ; avec quel respect ils en parlent ; avec quelle attention ils en considèrent chaque parole ; avec quelle religieuse assurance ils insistent souvent sur un seul mot, pour en déduire les conséquences les plus graves, les doctrines les plus fondamentales.

(1) Eph., IV, 8.—Hébr., I, 8—(2) Act., XIII, 2; XXVIII, 25; —Héb., III, 1; X, 15 et ailleurs.—(3) Rom., IX, 25.

Pour nous, nous devons l'avouer, rien ne nous saisit aussi fortement que cette considération ; rien n'a produit en notre âme une si intime et si puissante confiance dans l'entière théopneustie des Ecritures.

Les raisonnements et les témoignages qui précèdent nous semblent suffisants déjà pour porter la conviction dans tous les esprits attentifs ; mais nous sentons que, si nous éprouvions un besoin personnel d'affermir notre foi sur cette vérité, nous n'irions pas chercher si loin nos raisons : il nous suffirait de nous demander ce qu'était la sainte Ecriture pour les apôtres de Dieu. — Jusqu'où son langage, à leur sens, était-il inspiré? Qu'en pensait saint Paul, par exemple ? — Car nous n'avons pas la prétention d'être des théologiens plus éclairés que ces douze hommes. Nous nous en tenons à la dogmatique de saint Pierre, à l'exégèse de saint Paul ; et de tous les systèmes sur l'inspiration des Ecritures, c'est le leur que nous sommes décidés à préférer.

Ecoutez l'apôtre Paul, lorsqu'il les cite, et qu'il se met à les commenter. Il en discute alors les moindres expressions. Souvent, pour en tirer les conclusions les plus importantes, il fait usage d'arguments qu'on traiterait de puérils ou d'absurdes, si c'était nous qui les employassions devant des docteurs de l'école socinienne. Un tel respect

pour les paroles du texte nous ferait renvoyer au XVI^e^ siècle, à sa grosse orthodoxie, à sa théologie surannée. — Remarquez avec quelle révérence l'Apôtre s'arrête sur les moindres expressions ; avec quelle attente confiante en la soumission de l'Eglise il y signale l'emploi de tel mot plutôt que de tel autre mot; avec quelle étude et quelle affection il en presse, jusqu'à la dernière goutte, chaque parole entre ses mains.

Entre tant d'exemples que nous en pourrions alléguer, tenons-nous-en, pour abréger, à la seule Epître aux Hébreux.

Voyez au chapitre II, au verset 8, comment, après avoir cité ces paroles : « Tu as mis toutes choses sous ses pieds, » l'auteur sacré argumente de l'autorité de ce mot *toutes*.

Voyez, au verset 11, comment, en citant le psaume XXII, il argumente de ce mot, *mes frères*, pour en conclure la nature humaine que devrait revêtir le Fils de Dieu.

Voyez, au chapitre XII, 27, comment, en citant le prophète Aggée, il argumente de l'emploi de ce mot : *une fois*. — « Encore une fois. »

Voyez, aux versets 5, 6, 7, 8 et 9, avec quelle étendue il argumente de ce mot, *mon fils*, du III^e^ chapitre des Proverbes : « Mon fils, ne néglige pas la correction du Seigneur. »

Voyez, au chapitre X, comment, en citant le psaume XL, il argumente du mot, *me voici*, opposé au mot : « Tu n'as point voulu. »

Voyez, au chapitre VIII, 8 à 13, comment, en citant Jérémie, XXXI, 31, il argumente du mot *nouvelle*.

Voyez, au chapitre III, 7 à 19, et IV, 2 à 11, avec quelle instance, en citant le psaume XCV, il argumente du mot « *aujourd'hui*, » du mot « *j'ai juré*, » et surtout du mot « *mon repos*, » commenté par cet autre mot de la Genèse : « Et Dieu *se reposa* le septième jour. »

Voyez, aux versets 2, 3, 4, 5 et 6, comment il argumente de ces mots de *serviteur* et de ma *maison*, empruntés du livre des Nombres : « Mon serviteur Moïse, qui est fidèle en toute ma maison. »

Voyez surtout, au chapitre VII, l'usage qu'il fait successivement de tous les mots du psaume CX ; observez comment il en reprend chaque expression, l'une après l'autre, pour en déduire les plus hautes doctrines : — « L'Eternel l'a juré ; » — « l'a juré par lui-même ; » — « tu es sacrificateur ; » — « tu l'es éternellement ; » — « tu l'es selon l'ordre de Melchisédec ; » — « de Melchisédec, roi de Sédec ; » — « et de Melchisédec, roi de Salem. » — L'exposition des doctrines contenues dans chacun de ces mots

remplira trois chapitres, le Ve, le VIe, le VIIe.

Mais je m'arrête ici. Est-il possible de ne pas conclure de tels exemples que, pour l'apôtre saint Paul, les Ecritures étaient inspirées de Dieu jusque dans leurs moindres expressions? — Que chacun de nous se range donc à l'école de cet homme « à qui l'intelligence du mystère du Christ avait été donnée par l'Esprit de Dieu, comme à un saint Apôtre et Prophète[1]. » Il faut nécessairement, ou le tenir pour un enthousiaste, et rejeter en sa personne les témoignages de la sainte Bible, ou recevoir, avec lui, la doctrine précieuse et féconde de la pleine inspiration des Ecritures.

O vous qui lirez ces lignes, à quelle école irez-vous donc vous asseoir? à celle des Apôtres ou à celle des docteurs de ce siècle? « Si quelqu'un retranche quelque chose de la parole de ce livre (je l'atteste, dit saint Jean), Dieu retranchera sa part du livre de la vie, de la ville sainte et des choses qui sont écrites dans ce livre[2].

Mais encore, laissons là les Apôtres, tout prophètes qu'ils sont, envoyés de Dieu pour établir son royaume, colonnes de l'Église, bouches du Saint-Esprit, ambassadeurs de Jésus-Christ; laissons-les, pour le moment, comme s'ils étaient trop enveloppés encore dans leurs traditions juives et

(1) Eph., III, 4, 5.—(2) Apoc., XXII, 18, 19.

dans leurs préjugés rustiques ; allons au Maître. Demandons-lui ce qu'ont été pour lui les Ecritures. C'est ici la grande question. Les témoignages que nous venons de citer sont péremptoires, sans doute ; et le dogme d'une pleine et entière théopneustie est aussi clairement enseigné dans l'Ecriture que peut l'être la résurrection des morts ; cela seul devrait nous suffire ; mais, nous l'avouerons encore cependant, voici un argument qui, pour nous, rend tous les autres superflus : — Comment Jésus-Christ citait-il la sainte Bible? qu'a-t-il pensé de la lettre des Ecritures ? quel usage en a-t-il fait, lui qui en est l'objet et l'inspirateur, le commencement et la fin, le premier et le dernier? lui, dont l'Esprit saint animait, dit saint Pierre, tous les Prophètes de l'Ancien-Testament (2 Pierre, 1, 22)? lui qui était au ciel dans le sein du Père, en même temps qu'on le voyait ici-bas, conversant parmi nous, et prêchant l'évangile aux pauvres? — Parmi les défenseurs les plus ardents de leur inspiration verbale, nous ne connaissons aucun homme qui se soit jamais exprimé avec plus de respect pour l'autorité toute divine et la pérennité de leurs moindres expressions, que ne l'a fait l'Homme-Jésus. Et nous ne craignons pas de dire que, si quelque écrivain moderne venait à citer la Bible, à la manière de Jésus-Christ, pour en déduire quelque dogme, il faudrait aussitôt qu'on le

rangeât parmi les partisans les plus exaltés de la doctrine que nous défendons. — On me demande : Que pensez-vous des saintes Lettres? Je réponds : Qu'en a pensé mon Maître ? comment les a-t-il citées? quel usage en a-t-il fait? qu'en étaient pour lui les moindres parties?

Oh! parle-leur toi-même, Sagesse éternelle, Verbe incréé, Juge des juges! et, pendant que nous allons leur redire ici les déclarations de ta bouche, montre-leur cette majesté dans laquelle t'apparaissaient les Ecritures, cette perfection que tu leur reconnaissais, cette pérennité, surtout, que tu as assignée à leur moindre iota, et qui les fera survivre encore à l'univers, après que les cieux mêmes et la terre auront passé!

Nous ne craindrons pas de le dire : quand nous entendons le Fils de Dieu citer les Ecritures, tout est dit pour nous sur leur théopneustie ; nous n'avons plus besoin d'autre témoignage. Toutes les déclarations de la Bible sont également divines sans doute ; mais cet exemple du Sauveur du monde nous a tout dit en un instant. Cette preuve ne demande ni longues ni savantes recherches : la main d'un petit enfant la saisit aussi puissamment que celle d'un docteur. Si quelque doute venait donc assaillir votre âme, qu'elle se retourne vers le Seigneur des seigneurs ; qu'elle le voie devant les Ecritures!

Suivez Jésus dans les jours de sa chair. Avec quel respect grave et tendre il tient constamment dans ses mains le « volume du livre, » pour en citer toutes les parties, et pour en signaler les moindres versets. Voyez comment un mot, un seul mot, ou d'un cantique, ou d'un livre historique, a pour lui l'autorité d'une loi. Observez avec quelle confiante soumission il reçoit *toutes les Ecritures,* sans en contester jamais le canon sacré ; parce qu'il sait que « le salut vient des Juifs, » et que, sous la providence infaillible de Dieu, » les oracles de Dieu leur ont été confiés. » Que dis-je, qu'il les reçoit? Depuis son enfance jusqu'à son tombeau, et depuis son relèvement du tombeau jusqu'à sa disparition dans les nuées, que porte-t-il partout avec lui, dans le désert, dans le temple, dans la synagogue ? Que cite-t-il encore de sa voix ressuscitée, au moment où déjà les cieux vont s'écrier : « Portes éternelles, élevez vos linteaux, et le roi de gloire entrera ? » — C'est la Bible ; c'est toujours la Bible ; c'est Moïse, les Psaumes et les Prophètes : il les cite, il les explique ; mais comment ? c'est verset par verset ; c'est mot après mot !

Dans quel effrayant et douloureux contraste, après un tel spectacle, ne viennent pas se présenter à nous ces hommes égarés qui, de nos jours, osent juger, contredire, trier et mutiler les Ecritures ! On tremble, quand on a suivi des yeux le Fils de

l'Homme, commandant aux éléments, arrêtant les tempêtes et rouvrant les sépulcres, pendant que, rempli d'un si profond respect pour le volume sacré, il déclarait devoir revenir un jour, pour juger, sur ce livre, les vivants et les morts ; on tremble et le cœur saigne, quand ensuite, essayant de mettre le pied sur le seuil d'une académie rationaliste, on y voit assis dans sa chaire professorale un pauvre mortel, savant, misérable, pécheur, responsable, qui manie sans révérence la parole de son Dieu ; quand on le suit remplissant cette tâche funeste devant une jeunesse avide d'instruction, guide future de tout un peuple, capable de tant de bien, si vous la conduisez dans les hauteurs de la foi, et de tant de mal, si vous la dressez au mépris des Ecritures qu'elle doit prêcher un jour ! Avec quelle décision péremptoire ils étalent la fantasmagorie de leurs hypothèses ; ils retranchent, ils ajoutent, ils louent, ils blâment ; ils prennent en pitié la simplicité qui, lisant la Bible comme la lisait Jésus-Christ, s'attache, comme lui, à tous les mots, et ne sait point trouver d'erreur dans la parole de Dieu ! — ils décident quelles intercalations ou quels retranchements, dont Jésus-Christ ne se doutait pas, la sainte Ecriture a dû subir ; ils émondent les chapitres qu'ils n'ont pas compris ; ils y signalent des méprises, des raisonnements

mal amenés ou mal finis, des préjugés, des imprudences, des ignorances vulgaires !

Dieu me pardonne d'être obligé d'écrire les paroles de cet affreux dilemme (mais l'alternative en est inévitable)! Ou Jésus-Christ exagérait et déraisonnait quand il citait ainsi les Ecritures, ou ces hommes imprudents et malheureux en blasphème, sans le savoir, la majesté divine. — Nous souffrons d'écrire ces lignes. Dieu nous est témoin que nous eussions voulu les retenir, et ensuite les effacer; mais, nous osons le dire avec un sentiment profond, c'est dans l'obéissance, c'est dans la charité qu'elles ont été tracées ! Hélas ! dans quelques années, les docteurs et leurs élèves seront couchés dans un même tombeau ; ils sécheront comme le foin ; mais alors aucun trait de lettre de ce Livre divin n'aura passé ; et aussi certainement que la Bible est la vérité, et qu'elle a changé la face du monde, aussi certainement verrons-nous le Fils de l'Homme revenir sur les nuées du ciel, et « juger par cette parole éternelle les pensées secrètes de tous les hommes[1]. » « Toute chair est comme l'herbe, et toute la gloire de l'homme est comme la fleur de l'herbe; l'herbe sèche, et sa fleur tombe ; mais la parole de Dieu demeure éternellement ; et

(1) Rom., II, 16.—Jean, XII, 48.—Math., XXV, 31.

c'est cette parole qui nous est annoncée[1]; » c'est cette parole qui nous jugera.

Maintenant donc nous allons finir nos preuves en repassant, sous ce point de vue, le ministère de Jésus-Christ. Suivons-le, depuis l'âge de douze ans jusqu'à sa descente au tombeau, ou plutôt jusque dans la nuée où il a disparu; et, dans tout le cours de cette carrière incomparable, voyons ce qu'ont été les Ecritures pour Celui qui « soutient toutes choses par la parole de sa puissance. »

Voyez-le d'abord, à l'âge de douze ans. Il a grandi, comme un enfant des hommes, en sagesse et en stature; il est au milieu des docteurs, dans le temple de Jérusalem; il ravit ceux qui l'entendent, à cause de ses réponses; car « il savait, disait-on, les Ecritures sans les avoir étudiées[2]. »

Voyez-le, dès qu'il a commencé son ministère. Le voilà rempli de l'Esprit saint; il est conduit au désert, pour y soutenir, comme le premier Adam en Eden, un combat mystérieux avec les puissances des ténèbres. L'esprit impur ose s'approcher de lui pour le renverser; mais comment le Fils de Dieu le repoussera-t-il, lui qui est venu pour détruire les œuvres de Satan? uniquement par la Bible. Sa seule arme, à trois reprises, l'épée de l'Esprit, dans ses mains divines, ce sera la Bible.

(1) Pier., I, 24, 25. — (2) Jean, VII, 15.

Il citera, par trois fois, le livre du Deutéronome[1]. A chaque tentation nouvelle, lui, la Parole faite chair, se défendra par une sentence des oracles de Dieu, et même par une sentence dont toute la force gît dans l'emploi d'un seul mot, ou de deux mots : d'abord, de ces mots (ἄρτῳ μόνῳ) *pain seulement;* — ensuite de ces mots : *Tu ne tenteras pas le Seigneur* (οὐκ ἐκπειράσεις Κύριον); — puis enfin, de ces deux mots : (θεὸν προσκυνήσεις) *tu adoreras Dieu.*

Quel exemple pour nous ! — Toute sa réponse, toute sa défense, c'est : « Il est écrit ; » « retire-toi, Satan, car il est écrit ; » — et, dès que ce combat terrible et mystérieux s'est terminé, les anges s'approchent pour le servir.

Mais, remarquez-le bien encore, telle est, pour le Fils de l'Homme, l'autorité de chaque mot des Ecritures que l'Esprit impur lui-même, cet être si puissant dans le mal, qui connaît ce que sont à ses yeux toutes les paroles de la Bible, n'imagine pas de plus sûr moyen d'ébranler sa volonté que de lui citer (mais en le mutilant) un verset du Ps. XCI ; — et aussitôt Jésus-Christ, pour le confondre, se contente de lui répondre encore une fois par « Il est écrit. »

Voilà comment son ministère sacerdotal a commencé : par l'emploi des Ecritures. Et voilà com-

(1) Deutér., VIII, 3; VI, 16; VI 13; X, 20.—Math., IV, 1-11.

ment s'ouvre aussi bientôt après son ministère prophétique : par l'emploi des Ecritures.

Suivons-le encore, lorsque, engagé dans son travail, il va de lieu en lieu pour faire du bien ; déployant, dans la pauvreté, sa puissance créatrice, toujours pour le soulagement des autres, et jamais pour le sien. Il dit, et la chose a son être : il chasse des démons ; il calme des tempêtes ; il ressuscite des morts. Mais, au milieu de toutes ces grandeurs, voyez ce que sont pour lui les Ecritures. La parole est toujours avec lui. Il la porte avec respect, non pas dans ses mains (il la sait tout entière), mais dans sa mémoire et dans son cœur incomparable. — Regardez-le, lorsqu'il en parle. — Quand il déroule le volume sacré, c'est comme s'il ouvrait la fenêtre des cieux pour nous faire entendre la voix de Jéhovah. Avec quelle révérence, avec quelle soumission il les expose, il les commente, il les cite parole après parole ! — Voilà toute son affaire : guérir et prêcher les Ecritures ; comme, plus tard, mourir et accomplir les Ecritures !

Le voici qui vient, « selon sa coutume, » dans une synagogue, en un jour de sabbat ; car « il enseignait dans leurs congrégations, » nous est-il dit[1]. Il entre dans celle de Nazareth. Qu'y fera-t-il, lui, « la sagesse éternelle, possédée par Jéhovah dès

(1) Luc, IV, 15, 16.

le commencement de sa voie, engendrée avant qu'il y eût des abîmes, avant que les montagnes fussent posées, et avant les coteaux [1] ? » Il se lèvera pour prendre la Bible; il ouvrira Esaïe; il y lira quelques paroles; puis, ayant fermé le livre, il s'assiéra; et, pendant que les yeux de toute la congrégation seront arrêtés sur lui, il dira : « Aujourd'hui cette Ecriture est accomplie à vos oreilles [2]. »

Voyez-le parcourant la Galilée. Qu'y fait-il? — Il y tient encore dans ses mains le volume du livre; et il l'explique ligne après ligne, mot après mot; il en signale à notre respect les moindres expressions, comme il ferait de la loi des « dix paroles » prononcées sur Sinaï.

Voyez-le encore dans Jérusalem, devant le réservoir de Béthesda : que crie-t-il au peuple? « Sondez les Écritures (Jean, v) ! »

Voyez-le dans le saint lieu, au milieu duquel il avait osé s'écrier : « Il y en a un ici qui est plus grand que le saint lieu (Matth., XII, 6). » Suivez-l'y devant les Sadducéens et les Pharisiens, pendant qu'il les reprend tour à tour par ces mots, « Il est écrit, » comme il avait fait pour Satan.

Ecoutez-le, répondant aux Sadducéens qui niaient la résurrection des corps. — Comment les réfute-t-il? par UN SEUL MOT d'un passage HISTO-

(1) Prov., VIII, 22, 25.—(2) Luc, IV, 21.

RIQUE de la Bible ; par un seul verbe au temps présent, au lieu de ce même verbe au temps passé. — « Vous êtes dans une grande erreur, leur dit-il, PARCE QUE VOUS NE CONNAISSEZ PAS LES ÉCRITURES. » N'avez-vous pas lu ce que Dieu vous a déclaré, en disant : « Je suis le Dieu d'Abraham ! » C'est ainsi qu'il leur prouve le dogme de la résurrection. — Dieu, sur la montagne de Sinaï, 400 ans après la mort d'Abraham, dit à Moïse, non pas « Je fus, » mais « Je suis le Dieu d'Abraham ; je le suis maintenant (אנוכי אלהי אברהם) que le Saint-Esprit traduit : (Ἐγὼ εἰμι ὁ θεὸς Αβραάμ). Il y a donc une résurrection ; car Dieu n'est pas le dieu de quelques poignées de poussière, le dieu des morts, le dieu du néant : il est le dieu des vivants. « Ces hommes-là sont donc vivants pour Dieu [1]. »

Voyez-le ensuite devant les Pharisiens. C'est encore par la lettre de la Parole qu'il les confondra.

Quelques-uns déjà l'avaient suivi sur les confins de la Judée au delà du Jourdain, et étaient venus lui demander ses doctrines au sujet du mariage et du divorce. — Qu'avait fait Jésus-Christ ? — Il aurait pu certes répliquer d'autorité, et donner ses propres lois. N'est-il pas lui-même le Roi des rois et le Seigneur des seigneurs ? Mais non ; c'est à la Bible qu'il en avait appelé, pour fonder encore ici

(1) Matth., XXII, 31, 32.

le dogme; c'était à de simples mots pris dans un passage tout historique de la Genèse [1] : « N'AVEZ-« VOUS PAS LU que Celui qui les fit dès le commen-« cement fit un homme et une femme; en sorte « qu'ils ne sont plus deux, mais une seule chair? « Que donc ce que Dieu a uni, l'homme ne le sé-« pare point [2]. »

Mais écoutez-le surtout, lorsque, dans le temple, il voulait prouver à d'autres Pharisiens, par les Écritures, la divinité du Messie attendu. — Il insistait encore ici, pour la démontrer, sur l'emploi d'UN SEUL MOT, qu'il allait prendre au livre des Psaumes. — « Si le Messie est fils de David, leur disait-« il, comment David, PAR L'ESPRIT, l'appelle-t-il « SEIGNEUR; lorsqu'il dit (au psaume CX) : Le Sei-« gneur a dit à mon Seigneur : Assieds-toi à ma « droite? Si donc David l'appelle son Seigneur, « comment est-il son fils [3]? »

Pourquoi ne s'est-il pas trouvé, parmi ces Pharisiens, quelqu'un pour lui répondre : Quoi! prétendriez-vous insister sur un seul mot, et encore, sur un terme emprunté d'une poésie éminemment lyrique, où le psalmiste royal a pu, sans conséquence, employer une construction trop vive, des expressions exagérées, et des mots que sans doute il n'a-

(1) Genèse, I, 27; II, 24. — (2) Math., XIX, 4, 5, 6. — (3) Math., XXII, 43.

vait pas théologiquement balancés dans son esprit, avant de les jeter dans son vers? Suivriez-vous la méthode à la fois fanatique et servile d'une interprétation minutieuse de chaque expression? adoreriez-vous jusqu'à ce point la lettre des Écritures? construiriez-vous tout un dogme sur un mot?

Oui; je le ferai, répond Jésus-Christ; oui, je m'appuierai sur un mot, parce que ce mot est de Dieu! Et pour couper court à toutes vos objections, je vous déclare que C'EST PAR L'ESPRIT que David a écrit toutes les paroles de ses cantiques; et je vous demande « comment, si le Messie « est son fils, David, PAR L'ESPRIT, peut l'appeler « son Seigneur, lorsqu'il dit : « Le Seigneur a dit « à mon Seigneur? »

Étudiants de la parole de Dieu, et vous surtout qui serez ses ministres, et qui, pour vous préparer à la prêcher, voulez d'abord l'avoir reçue dans un cœur honnête et bon, voyez ce qu'était, pour votre Maître, chaque parole, chaque mot du livre de Dieu. Allez, et faites de même!

Mais il y a plus. Qu'on l'entende encore même sur sa croix. Il y répandait son âme en oblation pour le péché; tous ses os étaient disjoints; il s'écoulait comme de l'eau; son cœur était comme de la cire, fondu dans ses entrailles; sa langue tenait à son palais [1]; il allait rendre son esprit à son

(1) Psaume XXII, 16-18.

Père. Mais que fit-il encore auparavant? Il voulut recueillir ce qu'il lui restait de forces, pour réciter un psaume que l'église d'Israël chantait depuis mille ans en ses fêtes religieuses, et qui disait, l'une après l'autre, toutes ses douleurs et toutes ses prières: « *Eli*, *Eli*, *lamma sabachtani* (mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as tu laissé)? » Il fit même plus encore : écoutez-le. Il restait dans les Ecritures un mot qui n'était pas accompli : il fallait encore qu'on lui eût donné du vinaigre sur cette croix (le Saint-Esprit l'avait déclaré depuis mille ans, au psaume LXIX). « Après cela donc, est-il « écrit, Jésus, sachant que toutes choses s'accom- « plissaient déjà, dit, afin que l'Ecriture fût con- « sommée, J'ai soif! — Et quand Jésus eut pris le « vinaigre, il dit : C'est accompli! — Et ayant baissé « la tête, il rendit l'esprit [1]. »

David, quand il chantait ce psaume LXIX, sur Sosannim, et le psaume XXII, sur Ajeleth, David avait-il connu le sens prophétique de chacun de ces mots : de ces mains et de ces pieds percés, de ce fiel versé, de ce vinaigre, de ces vêtements partagés, de cette robe tirée au sort, de ce peuple moqueur, hochant la tête et faisant la moue? — Peu nous importe s'il l'avait compris; le Saint-Esprit du moins l'avait compris; et David parlait

(1) Jean, XIX, 28-30.

PAR L'ESPRIT, a dit Jésus-Christ. — Les cieux et la terre doivent passer; mais il n'y avait pas dans ce livre un trait de lettre qui dût passer sans s'accomplir (Jean, x, 35; xii, 34).

Cependant, voyez quelque chose de plus frappant encore, s'il est possible. — Jésus-Christ sort du tombeau; il a vaincu la mort; il va retourner au Père, pour y reprendre cette gloire qu'il possédait auprès du Père, avant que le monde fût. Suivez-le donc dans ces rapides moments qu'il veut encore donner à la terre. — Quelles paroles descendront de sa bouche rendue à la vie? — des paroles de la sainte Ecriture. — Il la cite encore; il l'explique, il la prêche encore. Le voilà d'abord sur le chemin d'Emmaüs, marchant avec Cléopas et son ami; plus tard, dans la chambre haute; et plus tard encore, sur les bords du lac. Que fait-il? il expose les livres sacrés; il commence par Moïse, et continue par tous les Prophètes et par les Psaumes; il leur montre ce qui a été dit de lui, dans toutes les Ecritures; il leur ouvre l'esprit pour les leur faire comprendre; il leur fait brûler le cœur, pendant qu'il leur en parle [1].

Mais nous n'avons pas fini. Toutes ces citations nous montrent ce qu'a été la sainte Bible pour Celui en qui sont cachés tous les trésors de la sagesse et

(1) Luc, xxiv, 27-44.

de l'intelligence (Col., II, 3), et par qui toutes choses subsistent (Col., I, 17). Mais écoutons encore, sur la lettre des Ecritures, deux déclarations et un dernier exemple de notre Seigneur.

« Il est plus facile, a-t-il dit, que le ciel et la terre passent, qu'il ne l'est qu'un seul trait de lettre (κεραία) de la loi vienne à tomber [1]; » et, par la loi, Jésus-Christ entendait l'ensemble des Ecritures, et même plus particulièrement le livre des Psaumes [2].

Quelle parole pourrions-nous imaginer, qui exprimât avec plus de précision et plus de force le principe que nous défendons, je veux dire l'autorité, l'entière théopneustie et la pérennité de toutes les parties et de la lettre même des Écritures? — Étudiants de la parole de Dieu, voilà la théologie de votre Maître. Soyez donc théologiens à sa manière; ayez la même Bible que le Fils de Dieu! De celle-là, « pas un seul trait de lettre ne peut tomber! »

Mais écoutons encore une autre déclaration. Notre Seigneur la prononça dans son discours de la montagne.

« Jusqu'à ce que le ciel et la terre aient passé, a-t-il dit, il ne passera pas DE LA LOI un seul iota, ni un seul trait de lettre (Math., V, 18). — Toutes les paroles DES ÉCRITURES, jusqu'à la moindre des

(1) Luc, XVI, 17. — (2) Jean, X, 34; comme faisaient aussi les Juifs : XII, 34. Rom., III. 19.

lettres et jusqu'au moindre trait de lettre, sont donc autant que des paroles DE JÉSUS-CHRIST ; car il a dit aussi : Le ciel et la terre passeront un jour, mais MES paroles ne passeront point (Luc, XXI, 33).

Les hommes qui combattent ces doctrines nous demandent si nous osons prétendre que la sainte Écriture soit une loi de Dieu jusque dans ses mots, comme un hysope ou comme un chêne est une œuvre de Dieu jusque dans ses feuilles. — Nous répondons, avec tous les Pères de l'Église : Oui ;— ou plutôt Jésus-Christ, notre Sauveur et notre Maître, lève sa main vers le ciel, et répond : Oui, jusque dans ses « mots ; même jusqu'à (ἰῶτα ἓν, ἢ μία κεραία) un unique iota, ou un seul trait de lettre ! »

Mais, après ces deux déclarations, considérons enfin un dernier exemple de notre Seigneur, que nous n'avons point allégué.

C'est encore Jésus-Christ qui va citer les Écritures, mais en réclamant, pour leurs moindres paroles, une telle autorité, qu'on est obligé de le ranger au nombre des plus ardents partisans de l'inspiration verbale, et que nous ne pensons pas qu'en compulsant tous les écrits de nos théologiens les plus exigeants dans leur orthodoxie, on pût trouver nulle part l'exemple d'un respect porté plus loin pour la lettre des Écritures, et pour la plénitude de leur théopneustie.

C'était en un jour d'hiver. Jésus se promenait

dans le lieu saint, sous la colonnade du portique oriental; les Juifs l'entourèrent, et alors il leur dit (Jean, x, 27) : « Je donne la vie éternelle à mes « brebis; elles ne périront jamais; nul ne les ra- « vira de ma main : moi et le Père nous sommes « un. » On s'étonna d'un tel langage; mais il l'enhardit encore, jusqu'à ce qu'enfin les Juifs, criant au blasphème, apportèrent des pierres pour le lapider, en lui criant : « Nous te lapidons, parce que, « étant homme, tu te fais Dieu [1]. »

Or maintenant, qu'on veuille bien remarquer les divers traits de la réponse de Jésus-Christ. Il va citer un mot pris d'un cantique, et il va fonder toute sa doctrine sur ce seul mot : car « il se faisait égal à Dieu, » dit ailleurs saint Jean (v, 18). Pour soutenir le plus sublime et le plus mystérieux de ses dogmes, pour légitimer la plus inouïe de ses prétentions, il va s'appuyer sur un mot du psaume LXXXII. Mais, remarquez-le bien, avant de le prononcer, ce mot, il a soin de s'interrompre; il s'arrête dans une solennelle parenthèse, et il s'écrie avec autorité : *Et l'Écriture ne peut être anéantie* (καὶ οὐ δύναται λυθῆναι ἡ γραφή)!

Y a-t-on pris assez garde? — Non-seulement l'argument du Seigneur est ici fondé tout entier sur l'emploi que le Psalmiste a fait d'un seul mot; et

(1) Jean, x, 27 et suiv.

non-seulement il va édifier sur ce seul terme la plus étonnante de ses doctrines ; mais encore, en citant ainsi le livre des Psaumes, pour nous faire mieux comprendre qu'à ses yeux le livre est tout entier une Écriture du Saint-Esprit, dans laquelle chaque parole doit nous servir de loi, Jésus l'appelle du nom de LOI, et il dit aux Juifs : « N'est-il pas écrit dans votre loi, J'ai dit, Vous êtes des dieux? » — Ces mots sont placés au milieu d'un cantique ; ils pourraient sembler échappés à la ferveur irréfléchie du prophète Asaph, ou à la verve ardente de sa poésie. Et si l'on n'admettait pas la pleine inspiration de *tout ce qui est écrit*, on serait tenté de les taxer d'indiscrétion, puisque l'usage imprudent qu'en aurait fait le Psalmiste eût pu conduire le peuple à des usages réprouvés ailleurs par la parole de Dieu, et à des pensées idolâtres. — Comment donc, encore une fois, ne s'est-il pas trouvé là, sous le portique de Salomon, quelque scribe rationaliste des universités d'Israël, pour lui dire : Vous ne pouvez pas, Seigneur, vous autoriser de cette expression. L'emploi qu'en a fait Asaph a pu n'être ni réfléchi, ni bienséant. Quoique inspiré dans les pensées de sa piété, il ne pesait sans doute pas ses moindres paroles, avec une prévision méticuleuse de l'usage qu'on en pourrait faire mille ans après lui. Il serait donc imprudent d'y prétendre insister.

Mais maintenant, qu'on observe comment notre Seigneur prévient la profane témérité d'une telle évasion. — Voyez-le : il se reprend avec solennité ; il vient de prononcer sur lui-même des paroles qui seraient un blasphème dans la bouche d'un archange : « Moi et le Père nous sommes un ; » mais il s'interrompt, et aussitôt qu'il a dit : « N'est-« il pas écrit dans votre loi, J'ai dit, Vous êtes des « dieux ? » il s'arrête ; et fixant avec autorité ses regards sur les docteurs qui l'entourent, il s'écrie : « ET L'ÉCRITURE NE PEUT ÊTRE ANÉANTIE ! » — Comme s'il eût dit : Prenez-y garde ! il n'y a pas, dans les livres sacrés, un seul mot qu'on puisse reprendre, ni un seul mot qu'on puisse négliger. Celui que je vous cite, dans ce psaume LXXXII, est tracé de la main qui a fait les cieux. Si donc il a voulu donner le nom de dieux à des hommes, en tant qu'ils étaient des christs (des oints) et des types du véritable Christ, de l'Oint par excellence, et en ayant soin cependant de rappeler aussitôt « qu'ils mourraient comme des hommes ; » combien ne m'appartiendra-t-il pas davantage de le prendre, ce nom, à moi, « le Père d'éternité [1], l'Emmanuel, l'Homme-Dieu, qui fais les œuvres de mon Père, et que le Père a marqué de son sceau ? »

(1) Esaïe, IX, 6; VII, 14.—Jean, VI, 27.

Nous le demanderons donc ici à tout lecteur sérieux (et notre argument, remarquez-le bien, est entièrement indépendant du sens orthodoxe ou du sens socinien qu'on voudrait donner à ces paroles de Jésus-Christ) ; nous le demanderons : est-il possible d'admettre que l'Etre qui fait un tel usage des Ecritures NE CROIE PAS A LEUR PLEINE INSPIRATION VERBALE ? Et s'il eût imaginé que les mots de la Bible ont été laissés au libre choix et aux pieuses fantaisies des écrivains sacrés, eût-il jamais abordé la pensée de fonder de tels arguments sur l'emploi d'un tel mot ? — Le Seigneur Jésus, notre sauveur et notre juge, croyait donc à la plus complète inspiration des Ecritures ; et, pour lui, la règle première de toute herméneutique, et le commencement de toute exégèse, c'était cette simple maxime, appliquée aux moindres expressions de la parole écrite : « ET L'ECRITURE NE PEUT ÊTRE ANÉANTIE ! »

Que le Prince de la vie, la Lumière du monde, nous range donc tous à son école ! Ce qu'il a cru, recevons-le. Ce qu'il a respecté, révérons-le. Cette parole, à tous les mots de laquelle il a soumis son cœur de Sauveur et toutes les pensées de son humanité sainte, serrons-la sur notre cœur malade, et soumettons-y toutes les pensées de notre humanité déchue. Cherchons-y Dieu dans ses moindres passages ; plongeons-y chaque jour toutes les

racines de notre être, comme l'arbre planté près des eaux courantes, qui donne son fruit dans sa saison, et dont le feuillage ne se flétrira jamais.

CHAPITRE III.

COURT PRÉCIS DIDACTIQUE DE LA DOCTRINE THÉOPNEUSTIQUE.

Nous avons désiré que ce livre ne portât pas un caractère assez théologique pour que des femmes chrétiennes ou que d'autres personnes étrangères à de certaines études et à la connaissance des langues saintes craignissent d'en entreprendre la lecture. — Cependant nous manquerions une partie de notre but, si la doctrine n'en était pas formulée, sur quelques points, avec plus de précision. — Nous demanderons donc que, pour éviter d'être entraîné, sous une autre forme, à de trop longs développements, il nous soit permis de l'exposer ici plus didactiquement, et de la résumer dans une courte catéchèse. Nous ne ferons guères qu'indiquer la place des points déjà traités; et nous ne donnerons un peu d'étendue qu'à ceux dont il n'a point encore été parlé.

SECTION I. — Essai catéchistique sur les points principaux de la doctrine.

I. Que faut-il donc entendre par la théopneustie?

La théopneustie est la puissance mystérieuse exercée par l'Esprit de Dieu sur les auteurs de la sainte Écriture, pour la leur faire écrire, pour les y guider jusque dans l'emploi des paroles dont ils ont fait usage, et pour les préserver ainsi de toute erreur.

II. Qu'est-il dit de la puissance spirituelle qui s'exerçait sur les hommes de Dieu, pendant qu'ils écrivaient leurs livres sacrés?

Il est dit qu'ils étaient *portés* ou *poussés* (φερόμενοι), non par une volonté humaine, mais par le Saint-Esprit; en sorte qu'ils proposaient alors les choses de Dieu, « non avec des paroles que la sagesse humaine enseigne, mais avec celles qu'enseigne le Saint-Esprit [1] ». — « Dieu, dit l'Apôtre [2], a parlé « DANS LES PROPHÈTES à beaucoup de reprises et « en beaucoup de manières (πολυμέρως καὶ πολυτρόπως)» ; tantôt en leur accordant l'intelligence de ce qu'il leur faisait dire, tantôt sans la leur donner; tantôt

(1) 2 Pier., I, 21.—1 Cor., II, 13,—(2) Héb., I, 1.

par des songes [1] et par des visions [2], qu'il leur faisait ensuite raconter, tantôt par des paroles données intérieurement (λόγῳ ἐνδιάθετῳ), qu'il leur faisait immédiatement proférer; tantôt par des paroles envoyées extérieurement (λόγῳ προφορικῷ), qu'il leur faisait redire.

III. Mais que se passait-il dans leur cœur et dans leur intelligence, pendant qu'ils écrivaient?

Nous ne saurions le dire. Ce fait, soumis d'ailleurs à de grandes variétés, ne saurait être pour nous un objet ni de science ni de foi.

IV. Cependant les auteurs modernes qui ont écrit sur cette matière n'ont-ils pas souvent distingué, dans les Écritures, trois ou quatre degrés d'inspiration (*surveillance*, *élévation*, *direction*, *suggestion*)?

C'est une vaine divination; et cette supposition d'ailleurs est en contradiction avec la parole de Dieu, qui ne connaît qu'une seule espèce d'inspiration. Il n'y a là de vrai que la suggestion.

V. Ne voyons-nous pas cependant que les hom-

(1) Nomb., XII, 6.—Job., XXXIII, 15.—Dan., I, 17; II, 6; VII, 1.—Gen. XX, 6; XXXI, 10.—1 Rois, III, 5.—Mat., I, 20; II, 12-22.—Act., II, 17.—(2) Nomb., XII, 6; XXIV, 4.—Job., VII, 14.—Gen., I, 15; XX, 3.—Ps. LXXXIX, 19.—Mat., XVII, 9;—Act., II, 17; IX, 10-12; X, 3, 17, 19; XI, 5; XII, 9; XVI, 9-10.—2 Cor., XII, 1-2.

mes de Dieu étaient profondément instruits, et souvent même profondément émus des choses saintes qu'ils enseignaient, des choses à venir qu'ils prédisaient, et des choses passées qu'ils racontaient?

Ils pouvaient l'être, sans doute; ils l'étaient même le plus souvent; mais ils pouvaient ne l'être pas; et quand ils l'étaient, cela se faisait en des mesures diverses, dont le degré nous demeure inconnu, et dont la connaissance ne nous est point demandée.

VI. Que faut-il donc penser de ces définitions de la théopneustie, où l'on semble représenter les Écritures comme l'expression toute humaine d'une révélation toute divine; — par exemple, de celle de Baumgarten [1], qui dit que « l'inspiration n'est que le moyen par lequel la révélation, d'abord immédiate, devenait médiate, et se formulait dans un livre (*medium quo revelatio immediata, mediata facta, inque libros relata est*) » ?

Ces définitions ne sont pas exactes, et peuvent donner naissance à de fausses notions sur la théopneustie.

Je dis qu'elles ne sont pas exactes. — Elles contredisent les faits. — La révélation immédiate ne précède point nécessairement l'inspiration; et

(1) De discrimine revelat. et inspirationis.

quand elle la précède, elle n'en est pas la mesure. Le vide de l'air a prophétisé [1]; une main sortant d'une muraille a écrit les paroles de Dieu [2]; un animal muet a réprimé de sa part la folie d'un prophète [3]. Balaam a prophétisé sans le vouloir; Daniel, sans le comprendre; et les fidèles de Corinthe, sans connaître même les mots que le Saint-Esprit venait de mettre sur leurs lèvres [4].

Je dis ensuite que ces définitions engendrent ou recèlent de fausses notions sur la théopneustie. — Elles supposent, en effet, que l'inspiration ne serait que l'expression naturelle d'une révélation surnaturelle, et que les hommes de Dieu n'auraient eu qu'à consigner eux-mêmes humainement dans leurs livres ce que le Saint-Esprit leur avait fait voir divinement dans leur intelligence. L'inspiration est plus que cela. L'Écriture n'est pas seulement la pensée de Dieu, élaborée par l'esprit de l'homme, pour se répandre dans les paroles de l'homme : elle est la pensée de Dieu et la parole de Dieu.

VII. Le Saint-Esprit ayant, dans tous les siècles, illuminé les élus de Dieu, et leur ayant de plus départi, dans les anciens jours, des pouvoirs miracu-

(1) Gen., III, 14, etc.; IV, 6. — Exode, III, 6, etc.; XIX, 3, etc. — Deut., IV, 12. — Mat., III, 17; XVII, 5, etc. — (2) Daniel, V, 5.—(3) 2 Pier., II, 16.—(4) 1 Cor., XIV.

leux, dans lequel de ces deux ordres de dons spirituels faudra-t-il ranger la théopneustie?

Il faut la ranger dans l'ordre des dons extraordinaires et tout miraculeux. Le Saint-Esprit, dans tous les siècles, éclaire les élus par sa vertu puissante et intérieure, leur rend témoignage de Jésus [1], les oint de par le Saint, leur enseigne toutes choses, et les convainc de toute la vérité [2]. Mais, outre ces dons *ordinaires* d'illumination et de foi, le même Esprit en a répandu d'*extraordinaires* sur les hommes chargés de promulguer et d'écrire les oracles de Dieu. La théopneustie est l'un de ces dons.

VIII. La différence entre l'illumination et la théopneustie est-elle donc dans l'espèce, ou seulement dans le degré?

La différence est dans l'espèce, et non pas seulement dans le degré.

IX. Cependant les apôtres n'ont-ils pas, outre *l'inspiration*, reçu du Saint-Esprit *l'illumination*, dans une mesure extraordinaire, et dans son degré le plus éminent?

Dans son degré le plus éminent, c'est ce que personne ne peut affirmer; dans un degré extraordinaire, c'est ce que personne ne saurait contredire.

(1) Jean, xv, 26.—(2) 1 Jean, ii, 20-27; Jean, xiv, 16-26; vii, 38-39.

L'apôtre Paul, par exemple, n'avait « reçu l'é-« vangile d'aucun homme, mais par une révélation de J.-C. [1] »

Il écrivait « TOUTES SES LETTRES, nous dit saint « Pierre [2], non-seulement en paroles enseignées « par le Saint-Esprit [3], comme l'a été LE RESTE « DES ÉCRITURES (de l'Ancien-Testament), mais « selon une sagesse qui lui avait été donnée [4] ». Il avait la connaissance du mystère de Christ [5]. J.-C. n'avait pas promis à ses apôtres de leur donner seulement « une bouche », mais « une sagesse », pour lui rendre témoignage [6]. David, quand il semblait ne parler que de lui-même dans les Psaumes, SAVAIT que c'était du Messie qu'il fallait entendre ses paroles; « parce qu'il était pro-« phète, et qu'il connaissait, que, de ses reins, Dieu « ferait naître, selon la chair, le Christ, pour le « faire asseoir sur son trône [7]. »

X. Pourquoi donc ne dirait-on pas que la théopneustie n'est que l'illumination dans sa mesure la plus élevée et la plus abondante?

Gardez-vous de le dire; car vous n'auriez alors de l'inspiration qu'une idée étroite, confuse, contingente, et toujours incertaine. — En effet,

(1) Gal., I, 12-16. — 1 Cor., XV, 3. — (2) 2 Pier., III, 15-16. — (3) I Cor., II, 13. — (4) 2 Pier., III, 15-16. — (5) Eph., III, 3. — (6) Luc., XXI, 15. — (7) Act., II, 30.

1° Dieu, qui souvent a réuni dans un même homme l'un et l'autre de ces dons, les a souvent aussi voulu séparer, pour nous faire comprendre qu'ils diffèrent essentiellement l'un de l'autre, et que, réunis, ils sont indépendants. Tout chrétien véritable a le Saint-Esprit [1]; mais tout chrétien n'est pas inspiré; et tel homme qui profère les paroles de Dieu, peut n'en avoir reçu ni les affections, ni les lumières vivifiantes.

2° On peut montrer avec évidence, par un grand nombre d'exemples, que l'un de ces dons n'était point la mesure de l'autre; et que la théopneustie des prophètes ne se proportionnait point à leur intelligence, non plus qu'à leur sainteté.

3° Bien loin que l'un de ces dons fût la mesure de l'autre, on peut dire même que la théopneustie paraît avec d'autant plus d'éclat, que l'illumination de l'écrivain sacré demeure en arrière de son inspiration. Quand vous voyez les prophètes les plus éclairés de l'Esprit de Dieu se courber sur leurs propres pages, après les avoir écrites, et chercher à comprendre le sens que l'Esprit, qui était en eux, venait de leur faire exprimer, il doit vous devenir évident que leur théopneustie était indépendante de leur illumination.

4° En supposant même l'illumination du pro-

(1) 1. Jean, II, 20-27.—Jér., XXXI, 34.—Jean., VI, 43.

phète élevée à son plus haut degré, elle n'était cependant jamais à la hauteur de la pensée divine; et il pouvait y avoir, dans la parole qui leur avait été dictée, beaucoup plus de sens que n'en voyait encore le prophète. — David, sans doute, en chantant ses Psaumes, savait [1] qu'ils désignaient « celui « qui devait naître de ses reins, pour s'asseoir sur « son trône à perpétuité; » la plupart des prophètes, comme Abraham leur père, voyaient le jour de Christ; ils en tressaillaient de joie [2]; « ils s'atta- « chaient à sonder ce que le Saint-Esprit venait de « leur faire écrire sur les souffrances du Messie, et « sur la gloire qui les devait suivre [3] »;... et cependant, notre Seigneur nous atteste que le plus simple chrétien, le plus petit (en connaissance) dans le royaume de Dieu, en sait plus là-dessus que le plus grand des prophètes [4].

5° Ces dons diffèrent entre eux par des caractères essentiels que nous dirons bientôt.

6° Enfin, c'est toujours l'inspiration du livre qui nous est présentée comme un objet de foi, jamais l'état intérieur de celui qui l'écrit. — Son savoir ou son ignorance n'affecte en rien la confiance

(1) Act., II, 30.—(2) Jean, VIII, b6.—(3) 1 Pier., I, 11.—(4) Math., XI. 11. Michaëlis Introd., tome I, page 116-129. Traduction française. (Cet auteur pense que, dans ce passage, *le plus petit* désigne *le plus petit prophète.*)

que je dois à ses paroles ; et mon âme doit toujours regarder, non pas tant à ses lumières, qu'au Dieu de toute sainteté qui me parle par sa bouche. Le Seigneur voulut, il est vrai, que la plupart de ses historiens fussent aussi les témoins de ce qu'ils racontaient. Ce fut sans doute pour que le monde les écoutât avec plus de confiance, et ne pût élever de doutes raisonnables sur la vérité de leurs récits. Mais l'Église, dans sa foi, regarde beaucoup plus haut; les lumières des écrivains lui sont imparfaitement connues et comparativement indifférentes : ce qu'elle connaît, c'est leur inspiration. Ce n'est jamais dans le sein du prophète qu'elle en va chercher la source; c'est dans celui de son Dieu. « Christ parle en moi, lui dit saint Paul; et « Dieu a parlé à nos pères dans les prophètes [1]. » « Pourquoi donc auriez-vous les yeux arrêtés sur « nous, » lui disent tous les écrivains sacrés, « comme si c'était par notre puissance ou notre « sainteté que nous eussions fait cette œuvre [2]? » Regardez en haut !

XI. S'il existe donc, entre les deux grâces spirituelles de l'illumination et de l'inspiration, une différence spécifique, en quoi faudra-t-il dire qu'elle consiste?

Quand vous seriez dans l'impossibilité de le dire,

(1) 2 Cor., XIII, 3.—Héb., I, 1 (ἐν).—(2) Act., III, 12.

vous n'en seriez pas moins obligé, par les raisons précédentes, de déclarer que cette différence existe. Pour pouvoir répondre entièrement à cette question, il faudrait que vous connussiez la nature et le mode de l'un et de l'autre de ces dons; tandis que le Saint-Esprit ne nous a jamais expliqué, ni comment il verse les pensées de Dieu dans l'entendement d'un fidèle, ni comment il place les paroles de Dieu dans la bouche d'un prophète. Cependant nous pouvons signaler ici deux caractères essentiels, par lesquels ces deux opérations du Saint-Esprit se sont toujours montrées distinctes : l'un de ces caractères se rapporte à leur durée, et l'autre à leur mesure.

Quant à la durée, l'illumination est continue, tandis que l'inspiration est intermittente. Quant à la mesure, l'illumination a des degrés, tandis que l'inspiration n'en comporte pas.

XII. Qu'entend-on en disant l'illumination continue, et l'inspiration intermittente?

L'illumination d'un fidèle par le Saint-Esprit est une œuvre permanente. Quand elle a commencé pour lui au jour de sa nouvelle naissance, elle y va croissant, et l'accompagne de ses clartés jusqu'au terme de sa carrière. Cette lumière, sans doute, n'est que trop obscurcie par ses infidélités et ses négligences; mais elle ne se retirera plus

entièrement de lui. « Son sentier, dit le Sage, est comme la lumière resplendissante qui augmente son éclat, jusqu'à ce que le jour soit en sa perfection [1]. » « Quand il a plu à Dieu, qui l'avait élu dès le ventre de sa mère, de révéler son Fils en lui [2], » il conserve jusqu'à la fin la connaissance du mystère de Jésus-Christ, et peut toujours en exposer les vérités et les gloires. Comme « ce n'est pas la chair et le sang qui lui ont révélé ces choses, mais le Père [3], cette onction qu'il a reçue de par le Saint [4] demeure en lui, dit saint Jean, et il n'a pas besoin que personne l'enseigne; mais comme la même onction l'instruit de toutes choses, et qu'elle est véritable, ainsi, selon qu'il en a été enseigné, il demeurera en elle. » — L'illumination demeure donc sur le fidèle; mais il n'en est pas ainsi des dons miraculeux, ni de la théopneustie, qui est l'un de ces dons [5].

Quant aux dons miraculeux, ils furent toujours intermittents chez les hommes de Dieu, si l'on en excepte le seul homme qui « n'ait pas reçu l'esprit par mesure [6]. » L'apôtre saint Paul, par exemple, qui dans un temps ressuscitait Eutyche, et par qui Dieu faisait des actes extraordinaires de puis-

(1) Prov., IV, 18. — (2) Gal., I, 15. — (3) Math., XVI, 17. — (4) 1 Jean, II, 20-27. — (5) 1 Cor., XIV, 1. — Act., XIX, 6. (6) Jean, III, 34.

sance [1], tellement qu'il suffisait que des mouchoirs et des linges eussent touché son corps et fussent posés sur les malades, pour que les guérisons s'opérassent; dans d'autres temps ne pouvait soulager ni son collègue Trophime, ni son cher Epaphrodite, ni son fils Timothée [2]. — Il en est de même de la théopneustie, qui n'est que le plus excellent des dons miraculeux. — Elle ne s'exerçait que par intervalle dans les prophètes du Seigneur. Les prophètes, et même les apôtres, qui (comme nous le montrerons) étaient prophètes et plus que prophètes [3], ne prophétisaient point aussi souvent qu'ils le voulaient. La théopneustie leur était envoyée par intermittence; elle venait sur eux selon que l'Esprit-Saint la leur voulait donner (καθὼς τὸ πνεῦμα ἐδίδου αὐτοῖς ἀποφθέγγεσθαι) [4]; car « jamais « prophétie ne fut apportée par une volonté « d'homme, dit saint Pierre [5]; mais c'est poussés « par l'Esprit-Saint que les saints hommes de Dieu « parlèrent. » Dieu parlait « dans les prophètes (ἐν τοῖς προφήταις), » dit saint Paul, quand il le voulait, à diverses reprises (πολυμέρῶς), aussi bien qu'en diverses manières (πολυτρόπως). — « En tel jour et en tel temps, est-il souvent écrit, la parole de Jéhovah

(1) Act., XIX, 11-12.—(2) 2 Tim., IV, 20.—Philip., II, 27. —1 Tim., V, 23. —(3) Eph., III, 4-5; IV, 11. — Rom., XVI, 25-27. — (4) Act., II, 4.— (5) 2. Pier., I, 21.

fut sur tel homme (ויהי דבר יהוה אלי).» — « La dixième année, au douzième jour du dixième mois, la parole de Jéhova me fut, » disait le prophète [1]. — « En l'an XV de l'empire de Tibère, la parole de Dieu fut sur Jean, fils de Zacharie » (ἐγένετο ῥῆμα Θεοῦ ἐπὶ Ἰωάννην [2]); et au huitième jour, Zacharie, son père, fut rempli du Saint-Esprit, et prophétisa, disant... [3]

Ainsi donc, on ne doit pas imaginer que l'infaillibilité divine du langage des prophètes (et même des apôtres), se continuât au delà des temps où ils accomplissaient leur tâche miraculeuse, et où l'Esprit les faisait parler. En dehors de la théopneustie, ils étaient le plus souvent illuminés, sanctifiés et gardés de Dieu, comme peuvent l'être encore de nos jours des hommes saints et fidèles; mais alors ils ne parlaient plus comme « portés et poussés par le Saint-Esprit; » leur langage pouvait être digne encore de la plus respectueuse attention; mais c'était un saint qui parlait, ce n'était plus Dieu : ils redevenaient faillibles.

XIII. Peut-on citer des exemples de cette faillibilité qui s'attachait à leur langage, en dehors de la théopneustie?

Les exemples se présentent en foule. On a vu

(1) Jér., I, 1; XXIX. 1, et ailleurs. — (2) Luc, III, 1-2. — (3) Luc., I, 59 67, 41-42.

souvent des hommes, après avoir été pour un temps la bouche de l'Éternel, devenir plus tard de faux prophètes, et prétendre menteusement, lorsque l'Esprit saint avait cessé de parler en eux, prononcer encore les paroles de Jéhovah; « bien que « l'Eternel ne les eût point envoyés, ne leur eût « point donné de charge, et ne leur eût point « parlé. » — « Ils ne prononçaient plus alors que « les visions de leur cœur; ils n'étaient plus alors « la bouche de Jéhovah [1]. »

Sans parler même ici de ces hommes iniques, non plus que du profane Saül, ou de Balaam, qui furent pour quelque temps au nombre des prophètes, pensera-t-on que toutes les paroles du roi David aient été infaillibles, pendant le cours de cette longue année qu'il passa dans l'adultère? Et cependant « ce sont ici, nous dit l'Écriture, les der- « nières paroles de David, qui composa les doux « cantiques d'Israël : L'ESPRIT DE L'ETERNEL A « PARLÉ PAR MOI, ET SA PAROLE A ÉTÉ SUR MA « LANGUE [2] ». — Pensera-t-on que toutes les paroles du prophète Salomon fussent encore infaillibles, lorsqu'il tomba dans l'idolâtrie en sa vieillesse, et que le salut de son âme devint un problème pour l'Église de Dieu? — Et pour en venir

(1) Jér., XIV., 14; XXIII, 11-16. — Ezéch. XIII, 2-3. —
(2) 2 Sam., XXIII, 1-2.

jusqu'aux *saints apôtres et prophètes* du Christ (Eph., 3, 5), pensera-t-on que toutes les paroles de Paul lui-même fussent infaillibles, et qu'il pût dire encore que « Christ parlât par lui [1], » lorsqu'il y eut de l'aigreur (παροξυσμὸς) entre lui et Barnabas [2]? — ou lorsque, se méprenant, au milieu du Conseil, sur la personne du souverain sacrificateur, il « injuria le prince de son peuple, » et cria : Dieu te frappera, paroi blanchie! — ou bien encore (puisqu'il peut rester quelque doute sur le caractère de cette réprimande), pensera-t-on que toutes les paroles de l'apôtre saint Pierre fussent infaillibles, quand, à Antioche, il se montra « si répréhensible » (κατεγνωσμένος); quand il eut peur des envoyés de saint Jacques; quand il usa d'hypocrisie; et quand il força l'apôtre saint Paul à lui « ré-« sister en face, en présence de tous, parce qu'il « ne marchait pas de droit pied, selon la vérité de « l'Évangile (οὐκ ἦν ὀρθοποδησας)? »

XIV. Que faut-il donc conclure de cette première différence que nous venons de reconnaître entre l'illumination et l'inspiration, quant à la durée de ces dons?

Il faut en conclure :

1° que ces deux opérations du Saint-Esprit dif-

(1) 2 Cor., XIII, 3.—(2) Act., XV, 39.

fèrent dans leur essence, et non pas seulement dans leur degré ;

2° que l'infaillibilité des écrivains sacrés a dépendu, non de leur illumination (qui, bien qu'élevée à une mesure extraordinaire chez quelques-uns d'entre eux, leur a cependant été commune avec tous les saints), mais uniquement de leur théopneustie ;

3° que les paroles théopneustiques, ayant été toutes miraculeuses, sont aussi toutes des paroles de Dieu ;

4° que notre foi dans chaque partie de la Bible, n'étant plus fondée sur l'illumination des écrivains, mais sur l'inspiration de leurs Écritures, n'a plus à se livrer à l'étude perplexe de leur état intérieur, du degré de leurs lumières, ou de celui de leur sainteté ; mais à s'appuyer en tout sur Dieu, en rien sur l'homme.

XV. Si telle a été la différence de l'illumination et de l'inspiration dans les prophètes et dans les apôtres, quant à la *durée* de ces dons, quelle a-t-elle été quant à leur *mesure ?*

L'illumination a des degrés ; la théopneustie n'en comporte pas. Un prophète est plus ou moins éclairé de Dieu ; mais sa parole n'est pas plus ou moins inspirée. Elle l'est, ou elle ne l'est pas ; elle est de Dieu, ou n'est pas de Dieu. Il n'y a là ni me-

sure, ni degré; ni accroissement, ni diminution. — David était illuminé de Dieu; Jean-Baptiste le fut plus que David; un simple chrétien peut l'être plus que Jean-Baptiste; un apôtre le fut plus que ce chrétien, et Jésus-Christ plus que cet apôtre. — Mais la parole inspirée de David, que dis-je? la parole inspirée de Balaam lui-même, est de Dieu, comme celle de Jean-Baptiste, comme celle de saint Paul, comme celle de Jésus-Christ! C'EST LA PAROLE DE DIEU. — Le plus illuminé des saints peut ne point parler par inspiration, tandis que le plus méchant, le plus ignorant et le plus impur des hommes peut « ne point parler de son propre mouvement » (ἀφ' ἑαυτοῦ οὐκ εἰπειν), mais par théopneustie (ἀλλὰ προφητεύσαι) [1].

Dans un homme vraiment régénéré, il y a toujours l'esprit divin et l'esprit humain, qui agissent à la fois, l'un éclairant, l'autre obscurcissant; et l'illumination sera d'autant plus grande que l'action de l'Esprit divin y surpassera celle de l'esprit humain. Dans les prophètes, et surtout dans les apôtres, se trouvaient aussi ces deux éléments. Mais, grâces à Dieu, notre foi dans les paroles de l'Écriture ne dépend nullement de l'issue inconnue de ce combat qui se livrait entre l'esprit et la chair, dans l'âme des écrivains sacrés. — Notre foi va droit au cœur de Dieu.

(1) Jean, XI, 51.

XVI. Peut-il résulter beaucoup de mal de la doctrine d'après laquelle le langage de l'inspiration ne serait que l'expression humaine d'une révélation surhumaine, et, pour ainsi dire, qu'un reflet naturel d'une illumination surnaturelle?

Il en résultera toujours l'un de ces deux maux : ou bien l'on abaissera les oracles de Dieu au niveau des paroles des saints; ou bien l'on élèvera celles-ci au niveau des Ecritures.

C'est une conséquence funeste, dont l'alternative s'est reproduite dans tous les siècles. Elle était inévitable.

Tous les hommes vraiment régénérés étant éclairés du Saint-Esprit, il s'ensuivrait, d'après cette doctrine, qu'ils posséderaient tous, bien qu'en des degrés divers, l'élément de l'inspiration; en sorte que, selon l'idée arbitraire que vous vous serez formée de leur état spirituel, vous serez inévitablement porté, tantôt à leur assimiler les écrivains sacrés, tantôt à les élever eux-mêmes au rang des hommes inspirés d'en haut.

XVII. Peut-on citer des sociétés religieuses où se soit réalisé le premier de ces deux maux; je veux dire, où l'on ait été conduit, par cet endroit, à faire descendre les Écritures au niveau des paroles des saints?

Tous les systèmes des docteurs protestants qui

supposent quelque mélange d'erreur dans les saintes Écritures sont fondés sur cette doctrine ; — depuis Semler et Ammon, jusqu'à Eichhorn, Paulus, Gabler, Schuster et Restig ; — depuis M. de Wette, jusqu'aux systèmes plus respectueux de Michaëlis, de Rosenmüller, de Scaliger, de Capellus, de Jean Le Clerc, ou de Vossius. — Suivant ces théories, la lumière divine, dont l'intelligence des écrivains sacrés était éclairée, pouvait éprouver quelques éclipses partielles, par l'effet inévitable de leurs infirmités naturelles, d'un défaut de mémoire, d'une ignorance innocente, d'un préjugé populaire ; en sorte que leurs écrits en ont gardé la trace, et qu'on y peut reconnaître où sont tombées leurs ombres.

XVIII. Peut-on citer aussi des sociétés religieuses où le second de ces maux se soit consommé ; je veux dire, où, pour avoir voulu confondre l'inspiration avec l'illumination, on ait élevé des saints et des docteurs au rang des hommes théopneustiques ?

On en pourrait surtout citer deux, les Juifs et les Latins.

XIX. Qu'ont fait les Juifs ?

Ils ont considéré les rabbins des siècles successifs de la Dispersion comme doués d'une infaillibilité qui les a mis au niveau (si ce n'est au-dessus) de Moïse et des Prophètes. Ils ont

attribué sans doute une espèce d'inspiration divine à la sainte Écriture; mais ils ont défendu d'en expliquer les oracles autrement que d'après leurs traditions. Ils ont appelé le corps immense de ces commandements d'hommes, la *Loi Orale* (תורה שבעל פה), la *Doctrine* ou le *Talmud* (תלמוד), la distinguant en *Mishna* ou *Seconde Loi* (משנה), et en *Gémare*, *complément* ou *perfection* (גמרא). — Ils l'ont dite transmise de Dieu à Moïse, de Moïse à Josué, de Josué aux prophètes, des prophètes à Esdras, d'Esdras aux docteurs de la Grande Synagogue, et de ceux-ci aux rabbins *Antigone*, *Soccho*, *Shemaïa*, *Hillel*, *Schammaï;* jusqu'à ce qu'enfin *Juda le Saint* l'ait consignée dans les *Traditions* ou *Répétitions* de la loi (משנה, δευτέρωσεις), qui, plus tard, avec leur commentaire ou complément (la *gémare*), ont formé, d'abord le *Talmud de Jérusalem*, et ensuite celui *de Babylone*.

« L'un des plus grands obstacles que nous rencontrions auprès des Juifs, dit le missionnaire *Mac Caul*, c'est leur invincible préjugé en faveur de leurs traditions et de leurs commentaires; en sorte que nous ne pouvons obtenir d'eux qu'ils achètent nos Bibles sans notes ni commentaires [1]. »

« La Loi, disent-ils, est du sel; la Mishna, du poivre; les talmuds, des aromates. » — « L'Ecriture

(1) Lettre de Varsovie, du 22 mars 1827.

est de l'eau ; la Mishna, du vin ; la Gémare, du vin épicé. » — « Mon fils, dit Rabbi Isaac, apprends à donner plus d'attention aux paroles des scribes qu'aux paroles de la loi. » — « Détournez vos enfants (disait, sur son lit de mort, Rabbi Éléazar, à ses écoliers, qui lui demandaient le chemin de la vie), détournez vos enfants de l'étude de la Bible, et les mettez aux pieds des sages. » — « Apprends, mon fils, dit Rabbi Jacob, que les paroles des scribes sont plus aimables que celles des prophètes [1] !! »

XX. Et qu'est-il résulté de ces énormités?

C'est que, par là, des millions et des millions d'âmes immortelles, bien qu'errantes sur la terre, bien que travaillées et chargées, bien que méprisées et persécutées en tout lieu, ont pu porter, chez toutes les nations de l'univers, le livre intact et complet de l'Ancien-Testament, et ne pas cesser de l'y lire en hébreu, chaque sabbat, dans mille et mille synagogues, depuis mille huit cents ans;... sans cependant y savoir reconnaître ce Messie juif que nous adorons tous, et dont la connaissance serait dès aujourd'hui leur délivrance, comme elle doit être un jour leur bonheur et leur gloire!

« Est-ce bien, leur dit Jésus, est-ce bien que

(1) Dans le Talmud de Jérusalem. — Encycl. méthod., au mot *Juifs*.

« vous annuliez le commandement de Dieu pour « observer votre tradition [1] ? »

XXI. Et qu'ont fait les Latins ?

Ils ont considéré les Pères, les Papes et les Conciles des siècles successifs de l'église romaine, comme doués d'une infaillibilité qui les met au niveau, si ce n'est au-dessus, de Jésus, des prophètes et des apôtres. Ils ont, il est vrai, grandement différé les uns des autres sur la doctrine de l'inspiration des Écritures; et les Facultés de Douai et de Louvain, par exemple, se sont fortement élevées [2] contre l'opinion des Jésuites, qui ne voulaient voir dans l'opération du Saint-Esprit qu'une direction préservant d'erreur les écrivains sacrés; mais ils ont tous défendu d'expliquer les saintes Écritures autrement que d'après les traditions [3]. Ils se sont crus en droit de dire, dans tous leurs conciles, comme les apôtres et prophètes de

(1) Marc, VII, 9. Voyez aussi 13 et Matth., XV, 3-9. — Le mal de ces traditions commence enfin à se révéler aux Juifs de nos jours. « Le temps est venu, dit le docteur Israëlite « Creissenach (*Entwickelungs Geschichte des Mosaïschen « Ritual Gesetzes*, Préf.), le temps est venu où le Talmud « précipitera la religion juive dans la déchéance la plus pro- « fonde et la plus humiliante, si tous les instituteurs popu- « laires des Juifs ne déclarent pas hautement que ses statuts « sont d'origine humaine et peuvent être changés. » —(2) Censure de 1588.—(3) Concile de Trente, session 4, 2e décret du

Jérusalem : « *Il a semblé bon au Saint-Esprit et à nous.* » Ils ont déclaré que c'était à eux qu'il appartenait de juger du vrai sens de l'Écriture sainte. Ils ont appelé le corps immense de ces commandements d'hommes *la Loi Orale*, *les Traditions non écrites*, *la Loi non écrite*. Ils les ont dites transmises de Dieu, et dictées de la bouche de Jésus-Christ ou du Saint-Esprit, par une succession continuelle.

« Voyant, dit le concile de Trente [1], que la vé-
« rité salutaire et la discipline des mœurs est con-
« tenue dans les livres écrits et dans les traditions
« non écrites, lesquelles ayant été reçues par les
« apôtres, de la bouche de Jésus-Christ, ou de
« l'inspiration du Saint-Esprit, par succession
« de temps, sont parvenues jusqu'à nous, suivant
« l'exemple des Pères apostoliques, le Concile re-
« çoit d'une même affection et révérence (pari pie-
« tatis et reverentiæ affectu), et honore tous les
« livres du Vieux et du Nouveau Testament (vu
« que Dieu en est l'auteur), et *ensemble* LES TRA-
« DITIONS concernant tant la foi que les mœurs,
« comme ayant été dictées de la bouche de Jésus-

28 avril 1546. — Bellarmin, *De Eccl.*, lib. III, cap. 14; lib. IV, cap. 3, 5, 6, 7, 8.—Coton, lib. II, cap. 24, 34, 35.—Du Perron contre Tilenus.

(1) Concile de Trente, premier décret, session 4.

« Christ ou du Saint-Esprit, et gardées en l'Église « catholique par succession continuelle. » — « Si « quelqu'un ne reçoit pas lesdits livres tout en- « tiers, et avec toutes leurs parties, pour saints et « canoniques, comme ils ont accoutumé d'être lus « en l'Église Catholique, et en l'ancienne traduc- « tion vulgaire » (celle de Jérôme [1], laquelle fourmille, surtout dans Job et les Psaumes, de fautes très-nombreuses, très-graves, très-évidentes, et a même été corrigée plus tard abondamment par d'autres papes [2]) « ou, à son escient, méprise lesdites « traditions, qu'il soit maudit! »

Ils ont ainsi mis les bulles des évêques de Rome et les décrets de leurs synodes au-dessus des Écritures. — « La sainte Écriture, disent-ils, ne contient « pas tout ce qui est nécessaire au salut, et n'est « pas suffisante [3]. » — « Elle est obscure [4]. » — « Ce « n'est pas au peuple à lire l'Écriture sainte [5]. » — « Il nous faut recevoir avec obéissance de foi beau- « coup de choses qui ne sont pas dans l'Écriture [6]. »

(1) Ce fut en vain qu'au Concile l'abbé Isidore Clarius représenta qu'il y avait de la témérité à donner de l'inspiration à un écrivain qui assurait lui-même n'en avoir aucune (Fra Paolo, tome I, livre II, § 51.)—(2) *Voyez* Thomas James: Bellum Papale, sive Concordia Discors Sixti V et Clementis VIII. (3) Bellarmin, *De Verbo Dei*, lib. IV.—(4) *Id.*, lib. III.—Charron, Vérité, 3.—Coton, lib. II, cap. 19.—Bayle, traité.—(5) Bellarmin, *De Verbo Dei*, lib. II, cap. 19.—(6) Bellarmin, lib. IV, cap. 3, et Du Perron contre Tilenus.—Coton, lib. II, cap. 24.

— « Il faut servir Dieu selon la tradition des an-« ciens [1]. »

La bulle *Exsurge* de Léon X [2] met au nombre des hérésies de Luther d'avoir dit : « Qu'il n'est pas en la puissance de l'Église ni du pape d'établir des articles de foi. »

La bulle *Unigenitus* [3] condamne à perpétuité, comme étant « respectivement fausses, captieuses, « scandaleuses, pernicieuses, téméraires, suspectes « d'hérésie, sentant l'hérésie, hérétiques, impies, « blasphématoires, etc., » les propositions suivantes : « Il est utile, en tout temps, en tous lieux et à toutes sortes de personnes, d'étudier l'Écriture et d'en connaître l'esprit, la piété et les mystères (sur 1 Cor. XVI, 5) [4]. » — « La lecture de l'Écriture sainte, entre les mains d'un homme d'affaires et de finances, marque qu'elle est pour tout le monde (sur Act. VIII, 28) [5]. » — « L'obscurité sainte de la parole de Dieu n'est pas aux laïques une raison pour se dispenser de la lire (sur Act. VIII, 39). » — « Le dimanche doit être sanctifié par la lecture des livres de piété, et surtout des saintes Écritures. C'est le lait que Dieu même, qui connaît notre cœur, lui a

(1) *Id.* Bellarmin, lib. IV, cap. 5. — Coton, lib. II, cap. 34, 35. — Concile de Trente. sess. 4. — (2) 1520. Conc., Harduini, t. IX, p. 1893. — (3) De Clément XI, du 8 septembre 1713. — (4) Proposition 79. — (5) Proposition 80.

donné. Il est dangereux de l'en vouloir sevrer (Act. xv, 29). » — « C'est une illusion que de s'imaginer que la connaissance des mystères de la religion ne doive pas être communiquée à ce sexe (les femmes) par la lecture des livres saints, après cet exemple de la confiance avec laquelle Jésus-Christ se manifeste à cette femme (la Samaritaine). » « Ce n'est pas de la simplicité des femmes, mais de la science orgueilleuse des hommes, qu'est venu l'abus des Écritures, et que sont nées les hérésies (sur Jean, iv, 26). » — « C'est fermer aux chrétiens la bouche de Jésus-Christ, que de leur arracher des mains le livre saint, ou de le leur tenir fermé, en leur ôtant le moyen de l'entendre (1. Thess. v, 2). » — « En interdire la lecture aux chrétiens, c'est interdire l'usage de la lumière aux enfants de la lumière, et leur faire souffrir une espèce d'excommunication (sur Luc, xi, 33) [1]. »

Plus récemment enfin, en 1824, l'Épître encyclique du pape Léon XII se plaint avec douleur des Sociétés Bibliques, « qui violent, dit-elle, les traditions des Pères (!!!) et le concile de Trente, en répandant les Écritures dans les langues vulgaires de toutes les nations. » — (« *Non vos latet, venerandi fratres, societatem quamdam, dictam vulgo* BIBLICAM, *per totum orbem audacter vagari, quæ,*

(1) Prop. 82, 83, 84 et 85.

spretis SS. Patrum traditionibus (*!!!*), *et contra notissimum Tridentini Concilii decretum, in id collatis viribus ac modis omnibus intendit, ut in vulgares linguas nationum omnium sacra vertantur vel potius pervertantur Biblia* »). — « Pour détourner cette peste, ajoute-t-il, nos prédécesseurs ont publié plusieurs constitutions,... tendant à montrer combien cette perfide invention est pernicieuse pour la foi et pour les mœurs ! (*ut ostendatur quantoperè fidei et moribus vaferrimum hocce inventum noxium sit !*) »

XXII. Et qu'est-il résulté de ces énormités ?

C'est que, par là, des millions et des millions d'âmes immortelles, en France, en Espagne, en Italie, en Allemagne, en Amérique, et jusque dans les Indes, bien qu'elles portent partout le livre intact et complet du Nouveau-Testament, bien qu'elles n'aient pas cessé de le lire, en latin, tous les jours du dimanche, dans mille et mille temples, pendant douze cents années,... ont été détournées des fontaines de la vie ; ont donné, comme les Juifs, « plus d'attention aux paroles des scribes qu'à celles de la loi, » ont détourné leurs enfants, suivant le conseil d'Éléazar, « de l'étude de la Bible, pour les mettre aux pieds des sages ; » ont trouvé, comme Rabbi Jacob, « les paroles des scribes plus aimables que celles des prophètes. » —

C'est par-là qu'ils ont pu maintenir, depuis douze siècles, les doctrines les plus contraires à la parole de Dieu [1], sur le culte des images [2], sur l'exaltation des prêtres, sur leur célibat forcé, sur leur confession auriculaire, sur l'absolution qu'ils y osent donner; sur le pouvoir magique qu'ils attribuent, même au plus impur d'entre eux, de créer son Dieu par trois paroles latines, *opere operato;* sur un sacerdoce ecclésiastique dont l'Écriture n'a jamais parlé; sur l'invocation des morts; sur la prééminence spirituelle de la ville que l'Écriture a nommée Babylone; sur l'usage d'une langue inconnue dans le culte; sur l'empire céleste de la femme bienheureuse, mais humble, à qui Jésus a dit lui-même : « Femme, qu'y a-t-il entre toi et moi? » sur la messe; sur le retranchement de la coupe; sur l'interdiction des Écritures au peuple; sur les indulgences; sur le purgatoire; sur l'épiscopat universel d'un prêtre d'Italie; sur l'interdiction des viandes; — en sorte que, de même qu'on annule l'unique sacerdoce du Fils de l'homme en établissant d'autres sacerdoces par milliers; de même qu'on annule sa divinité en reconnaissant des

(1) Exod., xx, 4 5. — (2) Quisquis elanguerit erga venerabilium imaginum adorationem (προσκύνησιν), hunc anathematizat sancta nostra et universalis synodus! (fut-il écrit à l'Empereur, au nom de tout le Second Concile de Nicée.) — (Conc., tome VII, p. 585.)

milliers de demi-dieux ou d'hommes morts, présents en tous lieux, entendant sur toute la terre les plus secrètes prières des humains, protégeant les villes et les royaumes, accomplissant des miracles en faveur de leurs adorateurs ;... de même aussi on annule l'inspiration de l'Écriture, en reconnaissant par milliers d'autres écrits qui partagent avec elle l'autorité divine, et qui surpassent et engloutissent son éternelle infaillibilité!

C'était contre des prétentions toutes semblables des hérétiques de son temps que saint Irénée disait : « Quand on veut les convaincre par les Écri-« tures, ils en viennent à s'en prendre aux Écritures « elles-mêmes, comme si elles étaient imparfaites, « ou manquant d'autorité, ou incertaines, et comme « si l'on ne pouvait y trouver la vérité lorsqu'on « ignore la tradition ; parce que celle-ci a été don-« née, non par écrit, mais de vive voix [1]. »

« Est-ce bien, leur dit encore Jésus, que vous « annuliez le commandement de Dieu, pour obser-« ver votre tradition! — *Benè irritum facitis præ-*

(1) Adv. Hæres., lib. III, cap. 2. Cum enim ex Scripturis arguuntur, in accusationem convertuntur ipsarum Scripturarum, quasi non rectè habeant, neque sint ex autoritate, et quia variè sint dictæ, et quia non possit ex his inveniri veritas ab his qui nesciant traditionem. Non enim per litteras traditam illam, sed per vivam vocem.

« *ceptum Dei, ut traditionem vestram servetis!* »
(Marc, VII, 9.)

XXIII. Sans prétendre en aucune manière expliquer comment le Saint-Esprit a pu dicter les pensées et les paroles des Écritures (puisque la connaissance de ce mystère ne nous est ni donnée, ni demandée), que peut-on reconnaître dans cette action divine?

Deux choses : premièrement, une *impulsion*, c'est-à-dire une action sur la *volonté* des hommes de Dieu, pour les porter à parler et à écrire; et secondement, une *suggestion*, c'est-à-dire une action sur leur *intelligence* et sur leurs *organes;* pour produire, d'abord au-dedans d'eux, des notions plus ou moins élevées de la vérité qu'ils allaient prononcer; et ensuite, *en dehors* d'eux, les expressions humaines les plus divinement convenables à la pensée éternelle du Saint-Esprit.

XXIV. Cependant faut-il admettre que les Écrivains sacrés n'aient été simplement que les plumes, les mains, les secrétaires du Saint-Esprit?

Ils ont été des mains, des secrétaires et des plumes, sans doute; mais ils ont été presque toujours, et en des mesures très-diverses, des plumes vivantes, des mains intelligentes, des secrétaires dociles, émus et sanctifiés.

XXV. Cependant la parole de Dieu n'a-t-elle pas souvent été écrite par occasion?

Oui, sans doute; et l'occasion a été préparée de Dieu, comme l'écrivain. — Le Saint-Esprit, dit « Claude [1], s'est servi de la plume des Évangélis- « tes... et des prophètes. Il leur a fourni les occa- « sions d'écrire; il leur en a donné le désir et les « forces; la matière, la forme, l'ordre, l'économie, « les expressions sont de son inspiration immé- « diate et de sa direction. »

XXVI. Mais ne reconnaît-on pas avec évidence, dans la plupart des saints livres, le caractère individuel de celui qui l'écrit?

On se garde de le méconnaître; et l'on admire au contraire qu'il en soit ainsi. Le caractère individuel, qui vient de Dieu, et non du péché et de la chute, a été préparé et sanctifié de Dieu, pour l'œuvre à laquelle Dieu l'avait destiné.

XXVII. Devons-nous donc penser que tout soit également inspiré de Dieu, dans chacun des livres de la sainte Écriture?

L'Écriture, en parlant de ce qu'elle est, n'admet aucune distinction. Tous les livres sacrés, sans aucune exception, sont la parole du Seigneur.

(1) Claude. Œuvres posthumes, vol. IV, p. 228.

TOUTE L'ÉCRITURE, dit saint Paul (πάσα γραφή), EST INSPIRÉE DE DIEU.

Cette déclaration, nous l'avons déjà dit, est susceptible de deux constructions, suivant qu'on préfère placer le verbe sous-entendu avant ou après le mot grec que nous traduisons ici par *inspiré de Dieu;* — l'une et l'autre de ces constructions établissent invinciblement que, dans la pensée de l'Apôtre, tout, sans exception, dans chaque livre des Écritures, est dicté par l'Esprit de Dieu. — En effet, dans l'une et dans l'autre, l'Apôtre atteste également que ces SAINTES LETTRES (τὰ ἱερὰ γράμματα), dont il venait de parler à Timothée, sont toutes des *Ecritures théopneustiques.*

Or, on sait qu'aux jours de Jésus-Christ toute l'Église ne désignait qu'UN SEUL ET MÊME ENSEMBLE DE LIVRES par *l'Écriture*, *la Sainte Écriture*, ou *les Écritures*, ou *les Saintes Lettres*, ou *la Loi et les Prophètes* (γράφη [1], ou ἡ γραφὴ ἁγία [2], ou αἱ γραφαὶ [3], ou ὁ νόμος καὶ οἱ προφῆται [4], ou τὰ ἱερὰ γράμματα [5]). — C'étaient les 22 livres sacrés que les Juifs tenaient de leurs prophètes, et sur les-

(1) 2 Pier., I, 20.—Jean, XIX, 37.—(2) Jean, X, 35; XVII, 12. Rom., I,-2.—(3) Jean, V, 39.—Matth., XXI, 42; XXVI, 54. —Rom., XV, 4.—1 Cor., XV, 3.—(4) Act., XXIV, 14.—Luc, XVI, 16, 29, 31. — Matth., V, 17, 18. — Jean, X, 34.—(5) 2 Tim., III, 15.

quels ils étaient tous dans un parfait accord [1].

Cette entière et parfaite théopneustie de toutes les Écritures des Juifs était tellement, aux jours de Jésus-Christ, la doctrine de tout cet ancien peuple de Dieu (comme elle était celle de Jésus-Christ, de Timothée et de saint Paul), que nous en lisons ce témoignage dans le général juif Josèphe (qui avait atteint déjà sa trentième année [2], à l'époque où l'Apôtre Paul écrivait sa seconde épître à Timothée). « Jamais (dit-il, en parlant des « 22 livres [3] » de l'Ancien Testament, qu'il appelle τὰ ἰδιά γράμματα, comme saint Paul ici les appelle τὰ ἱερὰ γράμματα), « jamais, « quoique déjà tant de siècles se soient écoulés, « personne n'osa ni en OTER, ni y AJOUTER, ni y « TRANSPOSER quoi que ce soit [4]; car c'est pour « TOUS LES JUIFS comme une pensée née avec

(1) Voyez Krebs et Lœsner, sur 2 Tim., III, 15.—(2) Il est né l'an 37. Voyez sa vie. Edit. Aureliæ Allobr., p. 999. — (3) Contre Appion, lib. I, p. 1037. (Δύο μόνα πρὸς τοῖς ἑικοσι βυβλιά).— Nos Bibles comptent 39 livres dans l'A.-T.; mais Josèphe et les anciens Juifs, dédoublant les livres de *Samuel*, des *Rois* et des *Chroniques*, et faisant respectivement un seul livre de *Ruth* avec les *Juges*, d'*Esdras* avec *Néhémie*, de *Jérémie* avec ses *Lamentations*, et enfin d'*Osée* avec les onze *Petits-Prophètes* qui viennent à sa suite, réduisaient de 17 unités notre calcul moderne de leurs livres sacrés.—(4) Οὔτε ΠΡΟΣΘΕΙΝΑΙ τις οὐδὲν, οὔτε ΑΦΕΛΕΙΝ αὐτῶν, οὔτε ΜΕΤΑΘΕΙΝΑΙ τετολμήκεν.

« eux (ΠΑΣΙ δε συμφύτον ἐστιν), aussitôt après les pre-
« miers jours de leur naissance[1], de les appeler
« LES ENSEIGNEMENTS DE DIEU, d'y demeurer, et,
« s'il le faut, de mourir avec joie pour les main-
« tenir. »

« Ils nous sont donnés (dit-il encore) par l'in-
« spiration qui vient de Dieu (κατὰ τὴν ἐπίπνοιαν τὴν ἀπὸ
« τοῦ Θεοῦ). Mais, quant aux autres livres, composés
« depuis les temps d'Artaxerxès, ils ne sont point
« regardés comme dignes d'une foi semblable... »

On ne cite point ici ces passages de Josèphe comme une autorité pour notre foi, mais comme un témoignage historique, qui nous montre dans quel sens l'apôtre saint Paul a parlé, et qui nous atteste qu'en mentionnant les saintes lettres (τὰ ἱερὰ γράμματα), et en disant qu'elles sont toutes *des Écritures théopneustiques*, il a voulu nous déclarer qu'à ses yeux il n'y avait rien, dans les livres sacrés, qui ne fût dicté de Dieu.

Or, puisque les livres du Nouveau-Testament sont ἱερὰ γράμματα, *Saintes Écritures*, *l'Écriture*, *les Saintes Lettres*, aussi bien que ceux de l'Ancien; puisque les apôtres ont placé leurs écrits, et que saint Pierre, par exemple, a mis TOUTES LES ÉPI-

(1) Εὐθὺς ἐκ τῆς πρωτῆς γενέσεως ὀνομάζειν αὐτὰ ΘΕΟΥ ΔΟΓ-ΜΑΤΑ (suivant d'autres : *depuis la première génération*).—
(2) Πίστεως δε οὐχι ὁμοίας ἠξιωται.

TRES DE PAUL (πάσας τὰς ἐπιστολάς), au même rang que LE RESTE DES ÉCRITURES (ὡς καὶ τὰς λοιπὰς ΓΡΑΦΑΣ); nous en devons conclure que tout est inspiré de Dieu, dans tous les livres sacrés de l'Ancien et du Nouveau-Testament.

XXVIII. Mais, si tous les livres sacrés (τὰ ἱερὰ γράμματα) sont théopneustiques, comment pouvons-nous reconnaître que tel ou tel livre est un livre sacré, et que tel autre n'en est pas un?

C'est, en grande partie, une question tout historique.

XXIX. Cependant les Églises Réformées n'ont-elles pas soutenu que c'était par le Saint-Esprit qu'elles reconnaissaient la divinité des livres sacrés; et, par exemple, la Confession de foi des Églises de France ne dit-elle pas, en son article IV, que « nous connaissons ces livres être canoniques, « et règle très-certaine de notre foi, non pas tant « par le commun accord et consentement de l'É- « glise que par le témoignage et la persuasion du « Saint-Esprit, qui nous les fait discerner d'avec « les autres livres ecclésiastiques? »

Cette maxime est d'une parfaite vérité, si vous l'appliquez à l'ensemble des livres saints. — Dans ce sens, la Bible est évidemment un livre αὐτόπιστος, qui n'a besoin *que de lui-même* pour être cru.

Pour quiconque l'étudie « avec sincérité et comme « devant Dieu [1], » elle se présente avec évidence et par elle-même, comme un livre miraculeux : elle révèle ce qui est caché dans les consciences ; elle discerne les pensées et les affections du cœur. Elle a prédit l'avenir ; elle a changé la face du monde ; elle a converti les âmes ; elle a créé l'Église. Elle produit ainsi dans les cœurs « un té- « moignage et une persuasion intérieure du Saint- « Esprit, » qui en atteste l'inimitable divinité, indépendamment d'aucun témoignage des hommes. — Mais nous ne pensons pas que nos églises aient jamais prétendu qu'on pût s'en tenir à cette marque pour discerner tel ou tel livre, tel ou tel chapitre, tel ou tel verset de la parole de Dieu, et pour en constater la céleste origine. Elles pensent que, pour ce détail, il faut regarder, comme elles l'ont dit, « au commun accord et consentement de l'Église. » — Nous devons admettre comme divin le code entier des Écritures, avant que chacune de ses parties nous ait pu prouver par elle-même qu'elle est de Dieu. — Ce n'est pas à nous de juger ce livre ; c'est ce livre qui nous jugera.

XXX. Cependant Luther [2], en partant d'un principe posé par saint Paul [3] et par saint Jean [4], n a-

(1) 2 Cor., II, 17.—(2) Dans sa préface aux épîtres de Jacques et de Jude.—(3) 1 Cor., III, 9-10.—(4) 1 Jean, IV, 2.

t-il pas dit que « la pierre de touche sur laquelle on peut reconnaître certaines Écritures pour divines, c'est celle-ci : Prêchent-elles le Christ, ou ne le prêchent-elles pas [1] ? » — Et, chez les modernes, le docteur Twesten ne dit-il pas aussi « que les diverses parties des Écritures sont plus ou moins inspirées, suivant qu'elles sont plus ou moins *prédicantes;* et que l'inspiration ne s'étend aux mots et aux choses historiques que dans ce qui a rapport à la conscience chrétienne, dans ce qui vient de Christ, ou ce qui sert à nous montrer Christ [2] ? »

Christ est sans doute le chemin, la vérité et la vie; l'esprit de la prophétie, sans doute, c'est le témoignage de Jésus [3]; mais cette pierre de touche, entre nos mains, pourrait être trompeuse : 1° parce que beaucoup d'écrits parlent admirablement de Christ sans être inspirés; 2° parce que, bien que tout, dans les Écritures inspirées, se rapporte à Jésus-Christ, nous pouvons n'y pas apercevoir au premier abord ce divin caractère; et 3° enfin, parce que nous devons CROIRE, avant de le VOIR, que « toute l'Écriture est propre à in- « struire, à convaincre, à corriger, à instruire

(1) Ob sie Christum treiben, oder nicht. — (2) Vorlesungen über die Dogmatik, 1829. I. B. p. 421-429. — (3) Jean, XIV, 6. — Apoc., XIX, 10.

« dans la justice, et à rendre l'homme de Dieu ac-
« compli pour toute bonne œuvre [1]. »

XXXI. Quelles raisons avons-nous donc pour reconnaître comme sacrés chacun des livres qui forment aujourd'hui pour nous le recueil des Écritures?

Pour l'Ancien-Testament, nous avons le témoignage de l'Église Juive ; et, pour le Nouveau-Tesment, le témoignage de l'Église Catholique.

XXXII. Que faut-il entendre ici par le témoignage de l'Église Juive?

Il faut entendre le consentement de tous les Juifs : égyptiens et syriens, asiatiques et européens, sadducéens et pharisiens [2], anciens et modernes, bons et mauvais.

XXXIII. Quelle raison avons-nous de tenir pour divins les livres de l'Ancien-Testament que l'Église des Juifs nous a donnés pour tels?

Il est écrit que « les oracles de Dieu leur ont

(1) 2 Tim., III, 16. — (2) Voyez Josèphe, contre Appion, liv. 1, p. 1037. — Philon, dans Eichhorn — Joseph in Nov. Repert., p. 239.—De Ægyptiis Judæis: cf. Eichhorn. Einleit ins. A. T. R. I. § 21, p. 73, 89, 91, 113, 114, 116. — De Sadducæis, § 35, p. 95.—Et Semler (App. ad liberal., V, T. interpret., p. 11. — Eichhorn, Allg. Bibl. der bibl. Litterat. T. IV, p. 275, 276.

été confiés[1] » : ce qui signifie que Dieu, dans sa sagesse, les a choisis pour être, sous le gouvernement tout-puissant de sa providence, de sûrs dépositaires de sa parole écrite. Jésus-Christ a reçu leur code sacré, et nous l'acceptons comme lui.

XXXIV. Notre foi dépendrait-elle donc des Juifs ?

Les Juifs sont tombés souvent dans l'idolâtrie ; ils ont renié la foi ; ils ont tué leurs prophètes ; ils ont crucifié le Roi des rois ; ils ont ensuite endurci leurs cœurs depuis près de deux mille ans ; ils ont comblé la mesure de leurs péchés, et « la colère est parvenue sur eux au dernier terme[2]. » — Toutefois, « les oracles de Dieu leur ont été confiés. » Et, bien que ces oracles les condamnent ; bien qu'un voile demeure sur leur cœur, quand ils lisent l'Ancien-Testament[3] ; bien qu'ils aient, depuis des siècles, méprisé la parole de Dieu, et adoré leur Talmud ; ils N'ONT PAS PU ne nous pas donner intact et complet le *livre des Écritures ;* et l'historien Josèphe pourrait dire encore d'eux ce qu'il en écrivait il y a dix-huit cents ans : « Après que « déjà tant de siècles se sont écoulés (τοσουτοῦ γὰρ « αἰῶνος ἤδη παρωχηκοτός), personne, parmi les Juifs, « n'a rien osé AJOUTER ni RETRANCHER, ni TRANS- « POSER dans les saintes Écritures[4]. »

(1) Rom., III, 2. — (2) 1 Thess., II, 16. — (3) 2 Cor., III, 15 — (4) Voyez cette citation à la question 27e.

XXXV. Quels ont donc été la garantie, la cause et le moyen de cette fidélité des Juifs?

Nous ne répondrons à cette question qu'en très-peu de mots. — La garantie en a été dans les promesses de Dieu ; la cause, dans la providence de Dieu ; et le moyen dans le concours des cinq circonstances suivantes :

1° la religion des Juifs, qui a poussé jusqu'à la superstition leur respect pour la lettre des Écritures ;

2° les travaux infatigables des Masorèthes, qui l'ont surveillée avec tant de soin, jusque dans ses moindres accents ;

3° la rivalité des sectes judaïques, dont aucune n'eût jamais autorisé l'infidélité des autres ;

4° la dispersion extraordinaire de ce peuple dans toutes les contrées du monde, longtemps avant la ruine de Jérusalem ; car « dès les généra-« tions anciennes, disait saint Jacques [1], Moïse « avait dans chaque ville (païenne) des gens qui le « prêchaient et qui le lisaient, chaque sabbat, dans « les synagogues ; »

5° enfin la multitude innombrable des exemplaires du Livre Sacré, répandus chez toutes les nations.

(1) Act., xv, 21. — Josèphe atteste souvent le même fait.

XXXVI. Et quant au Nouveau-Testament, que faut-il entendre maintenant par le témoignage de l'Église Catholique?

Il faut entendre par là le consentement universel des églises anciennes et modernes, asiatiques et européennes, bonnes et mauvaises, qui réclament le nom de Jésus-Christ; c'est-à-dire, non-seulement les sectes fidèles de la bienheureuse Réformation, mais la secte grecque, la secte arménienne, la secte syriaque, la secte romaine, et peut-être même les sectes [1] unitaires.

XXXVII. Notre foi serait-elle donc fondée sur l'Église Catholique?

Toutes les églises ont erré ou pu errer. — Plusieurs ont renié la foi, persécuté J.-C. dans ses membres, nié sa divinité, anéanti sa croix, rétabli le culte des statues et des images taillées, exalté les prêtres, versé le sang des saints, interdit les Écritures au peuple, fait mourir par le feu les

(1) A l'exemple de l'Ecriture, nous croyons pouvoir employer le nom d'*église* comme désignant tantôt tout ce que rassemblent les filets de l'évangile, tantôt seulement ce qu'il y a de pur et de vivant. — Et quant au nom de *secte* (αἵρεσις, Act., XXIV, 14; XXVI, 5; XXVIII, 22), à l'exemple de l'Apôtre, nous ne l'employons ici ni dans un bon ni dans un mauvais sens.

fidèles qui les voulaient lire en une langue vulgaire, établi dans le temple de Dieu celui qui s'y assied comme un Dieu, dominé sur les Ecritures, adoré les traditions, fait la guerre à Dieu, et jeté la vérité par terre. — Cependant les nouveaux oracles de Dieu leur ont été confiés, comme ceux de l'Ancien-Testament l'étaient aux Juifs. — Et, bien que ces oracles les condamnent, bien qu'elles aient depuis des siècles méprisé les Écritures et presque adoré leurs traditions, elles N'ONT PAS PU ne pas nous donner intact et complet le livre des Écritures du Nouveau-Testament, et l'on peut dire d'elles ce que Josèphe a dit des Juifs : « Après que « déjà tant de siècles se sont écoulés, jamais per- « sonne dans *les Églises* n'a rien osé ajouter ni « retrancher dans les saintes Écritures.» Il a fallu, *malgré elles*, qu'elles nous les transmissent dans leur intégrité.

XXXVIII. Cependant n'y a-t-il pas eu, dans la chrétienté, une secte puissante, qui, depuis trois cents ans, a introduit dans le canon des Écritures des livres apocryphes, désavoués des Juifs[1] (comme l'atteste même le pape saint Grégoire)[2], et rejetés

(1) Josèphe contre App., liv. I, 8.—Eusèbe, H. E., lib. III, c. IX, X. — (2) Exposé sur le livre de Job. — Voir Histoire du Concile de Trente, de Fra Paolo, tome I, liv. II, sect. 47.

des Pères de l'ancienne église.[1] (comme l'atteste saint Jérôme) ?

C'est ce qu'ont fait, il est vrai, pour la secte latine, les cinquante-trois personnes qui composaient, au 8 avril 1546, le fameux Concile de Trente, et qui prétendaient représenter l'ÉGLISE UNIVERSELLE DE JÉSUS-CHRIST [3]! Mais elles ne l'ont pu faire que pour l'Ancien-Testament, qui est confié aux Juifs, et non pas aux Chrétiens. Ni ce concile, ni aucune des églises mêmes les plus corrompues et les plus idolâtres, N'ONT JAMAIS PU ajouter un seul livre apocryphe au Nouveau-Testament. Dieu ne l'a pas permis, malgré tout leur mauvais vouloir. — C'est ainsi que les Juifs ont pu rejeter le Nouveau-Testament, qui ne leur est pas commis; tandis qu'ils N'ONT JAMAIS PU introduire aucun livre d'homme dans l'Ancien-Testa-

(1) Origène (Eusèbe, H. E., lib. IV, c. 26).—Saint Athanase (Epître pascale). — Saint Hilaire (Prolog. in Psalmos, p. 9. Paris, 1693).—Saint Epiphane (Lardner, vol. IV, p. 312).—Saint Grégoire de Nazianze (Carm. 33. Op., tome II, p. 98). — (2) In præfat., ad libr. Regum; sive Prologo. galeato (Voy. Lardner, vol. V. p. 16-22). — Judith, et Tobiæ, et Maccha-bœorum libros legit quidem Ecclesia; sed eos inter canonicas Scripturas non recipit (Præfat. in Libros Salom. Epist. 115). — Voyez aussi Symbolum Ruffini, tome IX, p. 186 (Paris, 1602.). — (3) Quarante-huit évêques et cinq cardinaux, tous ou presque tous Italiens. Fra Paolo, t. I, liv. II, § 57.

ment. Dieu ne le leur a jamais permis non plus ; et ils en ont en particulier toujours exclu ceux que les cinquante-trois ecclésiastiques de Trente y ont prétendu faire entrer au nom de l'Église universelle.

XXXIX. Et quelle a été la garantie, la cause et le moyen de cette fidélité de l'Église universelle à nous transmettre les oracles de Dieu dans le Nouveau-Testament?

Nous ne répondrons à cette question qu'en très-peu de mots.

La garantie en a été dans les promesses de Dieu; la cause, dans la providence de Dieu; et le moyen, dans le concours surtout des circonstances suivantes :

1° la religion des anciens Chrétiens, et leur respect extraordinaire pour les textes sacrés ; respect qui se montrait en toute occasion, dans leurs églises [1], dans leurs conciles [2], dans leurs ser-

(1) Photius contr. Manich., t. I; apud Wolf. anecd., p. 32 sq. — J. Ciampini rom. vetera monum., I, p. 126 sq. — Toutes les congrégations chrétiennes, en Orient, et jusqu'aux plus pauvres, gardaient dans leurs oratoires un recueil des livres saints. (Voyez Proleg. de Scholz.) — (2) Cyrill. Alex. in Apol. ad Theodos., imp. — Act. Concil. ed. Mansi, t. VI, col. 579; VII, col. 6; IX, col. 187; XII, col. 1009, 1052, al. . Dé-

ments [1], et jusque dans leurs habitudes domestiques [2];

2° le travail des docteurs, en divers siècles, pour la conservation du texte sacré;

3° les abondantes citations scripturaires faites par les Pères de l'Église;

4° la jalousie mutuelle des sectes dans lesquelles s'est subdivisée l'Eglise chrétienne;

5° les versions faites dès les premiers siècles en plusieurs langues anciennes;

6° le nombre et l'abondante dissémination des manuscrits du Nouveau-Testament;

7° la dispersion du nouveau peuple de Dieu, jusqu'aux extrémités de l'Asie, et jusqu'aux dernières limites de l'Occident.

XL. Résulte-t-il donc de ces faits que l'autorité des Écritures soit fondée pour nous, comme l'a dit Bellarmin [3], sur celle de l'Église?

ense, sous peine d'excommunication, de vendre les livres sacrés à des droguistes, ou autres marchands, qui ne les achetassent pas pour les lire (6e Conc. in Trullo. Can. 68.)

(1) Corb. byz., I, p. 422, al. .—(2) Voyez saint Jérôme, préf. sur Job.—S. Chrysost., Hom. 19, *De Statuis*. Les femmes, dit-il, avaient coutume de pendre au cou de leurs enfants des exemplaires des Evangiles.—Voyez le 68e canon du VIe Conc. u Trullo.—(3) Lib. II de Conciliis, c. 12.

Les docteurs de Rome, il est vrai, sont allés jusqu'à dire que, sans le témoignage de l'Église, l'Écriture n'a pas plus d'autorité que Tite-Live, que l'Alcoran, ou que les fables d'Ésope [1]; et Bellarmin, ayant sans doute horreur de ces sentences impies, a voulu distinguer l'autorité de l'Écriture *en elle-même* et *par rapport à nous* (quoad se, et quoad nos). Dans ce dernier sens, a-t-il dit, l'Écriture n'a d'autorité que par le témoignage de l'Eglise. — Notre réponse sera très-simple :

Toute manifestation ayant trois causes, une cause objective, une cause subjective, et une cause instrumentale, on peut dire aussi que la connaissance que nous recevons de l'autorité des Ecritures a d'abord, pour *cause objective*, la sainte Bible elle-même, qui prouve sa divinité par sa propre beauté et par ses propres œuvres; en second lieu, pour *cause subjective* ou efficiente, le Saint-Esprit [2], qui confirme et qui scelle à nos âmes le témoignage de Dieu; et troisièmement enfin, pour *cause instrumentale*, l'Église, non la Romaine, non la Grecque, plus ancienne que la Ro-

(1) Hosius contra Brentium, lib. III. — Eckius, de auth. Ecclesiæ. — Bayli Tractat. I, Catech., 9, 12.— Andradius, lib. III. — Defens. Conc. Trident. Stapleton, adv. Wittaker; lib. I, c. 17.—(2) Esaïe, LIV, 13, LIX, 21.

maine, non même la Syriaque, plus ancienne que l'une et que l'autre, mais l'Église Universelle.

Le pieux saint Augustin exprime cette triple cause, dans son livre contre l'épître de Manichée, appelée *fundamenti*. — En parlant du temps où il était encore manichéen, il dit [1] : « Je n'eusse pas « cru à l'Evangile si je n'y eusse été amené par « l'autorité de l'Église; » mais il a soin d'ajouter : « Suivons ceux qui nous invitent à croire d'abord, « lorsque nous ne sommes point encore en état de « voir; afin que, par la foi même, étant rendus « plus capables (*valentiores*), nous méritions de « comprendre ce que nous croyons. Alors ce ne « seront plus les hommes, ce sera Dieu lui-même « au-dedans de nous qui affermira notre âme, et « l'illuminera. »

Dans cette affaire donc, l'Église est une servante

(1) Evangelio non crederem (suivant l'usage africain, pour *credidissem*, comme Confess., lib. II, c. 8 : *Si tunc amarem*, pour *amavissem*) nisi me Ecclesiæ commoveret (commovisset) authoritas (ch. 5.) — (C'était là d'ailleurs un latin très classique : « *Non ego hoc ferrem*, a dit Horace, pour *tulissem*. Lib., III, ode, 14.) — Eos sequamur qui nos invitant priùs credere, quùm nondum valemus intueri, ut ipsâ fide valentiores facti, quod credimus intelligere mereamur, non jam hominibus, sed ipso Deo intrinsecùs mentem nostram firmante et illuminante (c. 14). — Opera August., Paris, Mabillon, t. VIII.

et non pas une maîtresse; un dépositaire, et non pas un juge. Elle exerce un office, et non pas une autorité, *ministerium*, *non magisterium* [1]. Elle rend un témoignage, et non pas une sentence. Elle discerne le canon des Écritures, elle ne l'a pas fait · elle a reconnu leur authenticité, elle ne l'a pas donnée — Et comme les hommes de Sichem crurent a Jésus-Christ par le moyen de la femme impure, mais pénitente, qui les avait appelés auprès de lui, nous disons à l'Église : « Ce n'est « plus à cause de ton dire que nous croyons; car « nous-mêmes l'avons entendu, et nous savons que « celui-ci est véritablement le Christ, le Sauveur « du monde [2]. » — Nous avons donc cru *per eam*, non *propter eam;* par son moyen, et non à cause d'elle. Nous l'avons trouvée à genoux; elle nous a montré son Maître; nous l'avons reconnu; et nous nous sommes agenouillés avec elle. — Si je me mêle aux derniers rangs d'une armée impériale, et si je leur demande de me montrer leur Prince, pour me conduire à lui, ils feront, à son égard, pour moi, ce qu'a fait l'Église à l'égard des Écritures. Ils n'appelleront pas leur régiment *l'armée œcuménique;* et surtout ils ne diront pas que l'Empereur n'ait d'autorité que par leur té-

(1) Turrettini, Theologia elenct., vol. I, loc. 2, quæst. 6.— (2) Jean, IV, 42.

moignage, soit quant à lui-même, soit par rapport à nous ; soit *quoad se*, soit *quoad nos* (pour parler avec Bellarmin). — L'autorité des Écritures n'est donc pas fondée sur l'autorité de l'Église : c'est l'Église qui est fondée sur l'autorité des Écritures.

XLI. Si l'authenticité des Écritures se prouve en grande partie par l'histoire, comment s'établit leur théopneustie ?

Uniquement par les Écritures.

XLII. Mais un tel argument est-il rationnel? N'y fait-on pas une pétition de principe, et n'y prouve-t-on pas l'inspiration par l'inspiration?

Il y aurait pétition de principe si, pour prouver que les Écritures sont inspirées, nous invoquions leur témoignage, en les supposant inspirées. Mais on se garde bien de procéder ainsi. On considère d'abord uniquement la Bible comme un document historique, digne de nos respects par son authenticité, et au moyen duquel on peut connaître la doctrine de Jésus-Christ, à peu près comme on apprendrait celle de Socrate par les livres de Platon, ou celle de Leibnitz par les écrits de Wolff. Or ce document nous déclare, dans toutes ses pages, que le système entier de la religion qu'il enseigne est fondé sur le grand fait d'une intervention miraculeuse de Dieu dans la

révélation de son histoire et de ses dogmes.

Le savant Michaëlis lui-même, dont les principes sur l'inspiration sont si relâchés, déclare que de l'authenticité des écrits apostoliques résulte nécessairement leur inspiration. Il n'y a pas de milieu, dit-il : si leur récit est vrai, ils sont inspirés ; s'ils n'étaient pas inspirés, ils ne seraient pas sincères ; mais ils sont sincères, donc ils sont inspirés.

Il n'y a rien dans un tel raisonnement qui puisse ressembler à une pétition de principe.

XLIII. Si c'est par la Bible elle-même que l'on établit le dogme d'une certaine inspiration dans les livres sacrés, par où peut-on prouver que cette inspiration est universelle, et qu'elle s'est étendue jusqu'aux moindres détails de leurs enseignements?

Si ce sont les Ecritures qui nous disent leur théopneustie, ce sont elles seules aussi qui pourront nous apprendre en quoi cette théopneustie a consisté. Pour admettre leur inspiration sur leur seul témoignage, il a dû nous suffire d'être assurés qu'elles sont authentiques ; mais, pour admettre leur pleine inspiration, nous aurons quelque chose de plus : car nous pourrons invoquer leur témoignage, comme d'écrits déjà reconnus pour être divins. Ce ne seront plus seulement des livres authentiques, qui nous diront : Je suis inspiré ; ce

seront des livres authentiques et inspirés, qui nous diront : Je le suis entièrement. — Les Écritures sont *inspirées*, affirmons-nous, parce que, étant authentiques et vraies, elles se disent inspirées ; mais aussi les Écritures sont *pleinement inspirées*, ajoutons-nous, parce que étant inspirées, elles disent l'être entièrement et sans aucune exception.

C'est donc ici tout simplement un dogme que la Bible nous apprendra, comme elle nous enseigne tous les autres. Et de même que nous croyons, parce qu'elle nous le dit, que Jésus-Christ est Dieu, et qu'il s'est fait homme ; de même aussi croyons-nous que le Saint-Esprit est Dieu, et qu'il a dicté toutes les Ecritures.

Section II. — Sur les adversaires et les défenseurs de la doctrine.

XLIV. Quels sont les docteurs qui ont combattu la doctrine de l'inspiration ?

Avant de les énumérer ici, nous devons faire une observation générale : c'est qu'à l'exception du seul Théodore de Mopsueste, ce théologien philosophe, dont les nombreux écrits, si fort entachés de pélagianisme, furent condamnés, pour leur nestorianisme, dans le cinquième Concile univer-

sel (Constantinople, 553), et dont les principes sur la théopneustie furent très-relâchés; à l'exception, disons-nous, de Théodore de Mopsueste, on n'a pas pu citer, dans le long cours des HUIT PREMIERS SIÈCLES DU CHRISTIANISME, un seul docteur qui ait méconnu la pleine inspiration des Ecritures, si ce n'est dans le sein des plus violentes hérésies qui aient tourmenté l'Eglise chrétienne, je veux dire chez les Gnostiques, les Manichéens, les Anoméens et les Mahométans. — Saint Jérôme lui-même, qui s'est permis quelquefois, en parlant du style de certaines parties des livres saints, un langage dont la témérité sera réprouvée par tous les hommes pieux [1], maintient cependant, même pour de tels passages, l'entière inspiration de toutes les parties de la sainte Écriture [2]; et il y voit encore, sous ce qu'il appelle la grossièreté du langage et la folie apparente des raisonnements, des intentions du Saint-Esprit pleines d'art et de profondeur. — Et si, nous transportant des jours de saint Jérôme à quatre cents ans au delà, nous en venons jusqu'au célèbre Agobard, que le docteur Du Pin a

(1) Qui solæcismos in verbis facit, qui non potest hyperbaton reddere sententiamque concludere... (Comment. in epist. ad Titum, lib. I (ad cap., I, 1).—Et ad Eph., lib. II (ad cap. III, 1). — Voyez aussi son Comment. sur l'Ép. aux Galat.)—
(2) Proem. in ep. ad Philem. — Commentar. in ep. ad Galat., lib. II.

prétendu être le premier des Pères de l'Église qui ait abandonné la doctrine d'une inspiration verbale [1], c'estt rès-injustement, dit le docteur Rudelbach, qu'on élève contre cet évêque une telle accusation. Il est vrai qu'en disputant contre l'abbé Frédégise [2], touchant la latitude permise aux traducteurs latins à l'égard des mots du texte sacré, il soutenait que la dignité de la Parole de Dieu consiste dans la puissance du sens, et non dans la pompe des mots; mais il avait soin d'ajouter que « l'autorité des apôtres et des prophètes demeure « intacte, et qu'il n'est permis à personne de croire « qu'ils eussent pu placer une lettre autrement « qu'ils ne l'ont fait; parce que leur autorité est « plus forte que le ciel et la terre [3]. »

Si donc nous voulions classer, dans l'ordre des temps, les hommes qui se sont élevés contre l'entière théopneustie de nos livres sacrés, il faudrait placer :

Au II^e^ *siècle*, les Gnostiques (Valentin, Cerdon, Marcion, son disciple, etc.). Ils croyaient à deux principes égaux, indépendants, contraires et coéternels, l'un bon et l'autre mauvais; l'un, père de Jésus-Christ, et l'autre, auteur de la loi; et dans

(1) Du Pin, docteur de Sorbonne. Prolégom. sur la Bible, liv. I, v. 256. — (2) Agobard, adv. Fredeg., lib. C, 9-12. — (3) Rudelbach, Zeitschrift, 1^er^ cahier, 1840, page 48.

cette pensée, ils rejetaient le Pentateuque, tout en n'admettant dans le Nouveau-Testament que l'évangile de Luc, et qu'une partie des épîtres de Paul.

Au III^e^ *siècle*, Manès ou Manichée, qui, se disant le *paraclet* promis par Jésus-Christ, corrigeait les livres des chrétiens, et y ajoutait les siens.

Au IV^e^ *siècle*, les Anoméens ou ultra-ariens (car Arius lui-même tenait un langage plus réservé), lesquels soutenaient, avec Aetius, leur chef, que le Fils, intelligence créée, *dissemblable* [1] *au Père*, a revêtu un corps humain sans âme humaine. — Ils parlaient des Écritures avec une irrévérence qui équivalait à la négation de leur entière inspiration. « Quand on les pousse par des raisons scripturaires, dit saint Épiphane, ils s'échappent par cette parole : C'est comme homme que l'Apôtre a dit ces choses; ou par celle-ci : Pourquoi m'opposes-tu l'Ancien-Testament? » — Et qu'ajoute le saint évêque? « Il était dans l'ordre que ceux qui « renient la gloire de Christ reniassent plus en« core celle des apôtres [2]. »

Au V^e^ *siècle*, Théodore de Mopsueste, chef de l'école d'Antioche, philosophe habile, et théologien savant, mais téméraire. Il ne nous reste de ses

(1) Ἀνόμοιος : de là leur nom. — (2) Epiphan., advers. hær., LXX, VI. — Aetii salutat. Confut., VI.

nombreux ouvrages que des fragments conservés par d'autres auteurs. Ses livres, avons-nous dit, furent condamnés (deux cents ans après sa mort) au concile de Constantinople. On y cita, par exemple, ses écrits contre Apollinaire, où il disait — que le livre de Job n'est qu'un poëme provenant d'un fond païen; — que Salomon avait sans doute reçu λόγον γνώσεως, mais non pas λόγον σοφίας; — que le Cantique des cantiques n'est qu'un long et insignifiant épithalame, sans caractère ou prophétique, ou historique, ou scientifique, et dans le genre du Symposion de Platon, etc., etc. [1].

Au VII^e^ *siècle*, Mahomet (dont la fausse religion n'est plutôt qu'une hérésie du christianisme, et qui parle du Christ pour le moins aussi honorablement que l'ont fait la plupart des Sociniens), Mahomet reconnaissait et citait souvent comme inspirés les livres de l'Ancien et du Nouveau-Testament; mais il les disait corrompus, et, comme Manès, il y ajoutait les siens.

Aux XII^e^ *et* XIII^e^ *siècles*, à ce qu'il semble, naquit et se formula d'abord chez les Juifs talmudistes, le système des docteurs modernes qui ont voulu

(1) Acta concilii Constantinop., II, collat. IV, 65, 71, apud Harduin. — Acta concil., tome III, p. 87-89. — (2) Voyez Josèphe contre Appion, lib. I, c. 7, 8; et Philon, éd. Hœschel, p. 515 et p. 918.

classer les divers passages de la sainte Écriture sous divers ordres d'inspiration, et réduire la théopneustie à des proportions plus ou moins naturelles. Ce fut sous la double influence de la philosophie aristotélienne et de la théologie du Talmud que les Juifs du moyen-âge, en cela bien différents des anciens Juifs [1], imaginèrent cette théorie. C'était le temps des Salomon Jarchi, des David Kimchi, des Averroès, des Aben-Ezra, des Joseph Albo, et surtout de *Moïse Maïmonides*, ce Juif espagnol qu'on a nommé *l'aigle des docteurs*. — Maïmonides, empruntant les termes vagues du péripatétisme, enseignait que la prophétie n'est point un produit exclusif de l'action du Saint-Esprit. De même, disait-il, que, si l'*intellectus agens* (l'influence intellectuelle qui est en l'homme) s'associe plus intimement avec la raison, il en naît la *secta sapientum speculatorum ;* et que, si cet agent opère plutôt sur l'imagination, il en naît la *secta politicorum, legislatorum, divinatorum*, et *præstigiatorum ;* de même aussi, lorsque ce principe supérieur exerce son action d'une manière plus parfaite sur ces deux facultés de l'âme à la fois, il en naît la *secta prophetarum*. — Presque tous les docteurs juifs modernes ont adopté les idées de Maïmonides ; et ce paraît avoir été là aussi

(1) Josèphe contre Appion, lib. I, c. 7, 8, et Philon, ed. Hœschel, p. 515 et p. 918.

le système moderne de Schleiermacher sur l'inspiration. C'est en partant de ces principes que les docteurs ont admis plusieurs degrés d'inspiration dans les prophètes. Maïmonides en comptait tantôt huit, tantôt onze. Joseph Albo les réduisait à quatre, et Abarbanel à trois. Ils appliquaient ces distinctions des divers degrés d'inspiration à la division du Vieux-Testament en *Loi*, *Prophètes* et *Hagiographes* (תורה נביאים כתובים). Les *kethubim*, selon lui, n'auraient pas reçu l'esprit prophétique (רוה נבואה), mais seulement le Saint Esprit (רוח הקדש), qui n'aurait été, d'après lui, qu'une faculté de l'homme, par laquelle il prononçait des paroles de sagesse et de sainteté [1].

L'école allemande moderne des adversaires de l'inspiration paraît donc n'être qu'une reproduction de la théorie des rabbins du XIII^e^ siècle, ou qu'un emprunt fait aux docteurs talmudistes de nos jours.

Au XVI *siècle*, Socin [2] et Castellion [3] soutenaient que les écrivains sacrés manquent quelquefois de mémoire, et peuvent errer sur des sujets de faible importance.

Au XVII^e^ *siècle*, trois ordres d'adversaires, au dire du célèbre Turrettini [4], combattaient l'inspiration. — C'étaient, outre les incrédules proprement

(1) Mosis Maïmonides, More Nebuchim, part. II, c. 37 et 45.—Rudelbach (*ut suprà*), p. 53. —(2) De Author. Script. —(3) In Dialogis.—(4) Theol. elenctic., loc. 2, quæst. 5.

dits (*atheos* et *gentiles*) : 1° les fanatiques (*enthusiastæ*), qui accusaient l'Écriture d'imperfection, pour exalter leurs révélations particulières ; 2° les sectateurs du pape (*pontificii*), qui ne craignaient pas, dit-il, de trahir la cause du christianisme en alléguant la corruption du texte original (*fontium*), pour exalter leur traduction Vulgate; 3° les rationalistes de diverses classes (*libertini*), qui, tout en demeurant dans l'Église, ne cessaient d'ébranler l'autorité des Écritures, en objectant des passages difficiles et des apparences de contradictions (ἄπορα καὶ ἐναντιοφανῆ).

Dans la dernière moitié du XVIII^e *siècle*, cette troisième classe d'adversaires s'était fort multipliée en Allemagne. — Semler donna la première impulsion à ce qu'il appelait l'interprétation libérale des Écritures : il repoussa toute inspiration, nia toute prophétie, et traita tout miracle d'allégorie ou d'exagération [1]. — Ammon, plus tard, établit des règles positives pour cette manière impie d'expliquer les faits miraculeux [2]. — Une légion de docteurs aussi téméraires, Paulus, Gabler, Schuster, Restig, et beaucoup d'autres, firent, dans leurs écrits, avec abondance, l'application pratique de ces principes. — Eichhorn, plus récemment, a ré-

(1) Préface du *Compendium de Schultens*, sur les Proverbes, par Vogel. Halle, 1769, p. 5. — (2) De interpret. narrationum mirab. N.-T. (en tête de son Ernesti).

duit en système la doctrine rationaliste de la prophétie [1]. — M. de Wette, dans son *Manuel préliminaire*, n'a paru voir aucune prédiction véritable dans les prophètes, et ne trouver d'autre différence entre ceux d'Israël et ceux des nations païennes que l'esprit de morale et de sincérité qui caractérise le monothéisme, et qui purifiait (dit-il) la prophétie hébraïque, tandis qu'il manquait aux *voyants* d'entre les païens [2]. — M. Hug, dans son Introduction aux écrits du Nouveau-Testament [3], ne parle nulle part de l'inspiration. — Michaëlis l'admet pour une partie des Écritures, et la rejette pour l'autre. Ainsi faisait Jean Le Clerc, au siècle passé [4]. Rosenmüller est encore plus inégal.

Dans ces dernières années cependant, chez les Allemands, des théologiens plus respectueux ont admis divers degrés d'inspiration dans les diverses parties des Écritures; tout en y distinguant des passages qui ne se rapportent pas, disent-ils, au salut; et tout en prétendant y voir, comme faisaient autrefois Socin et Castellion, des fautes de mémoire et des erreurs, sur des

(1) Einleitung in das Alte Testament; 4e édit., Gœtting., 1824. T. IV, p. 45. — (2) Zweyte verbessete Auflage. Berlin, 1822, p. 279. Lehrbuch. Anmerkungen.—(3) Einleitung, etc., 2e édit., 1821. — (4) Sentiments de quelques théologiens de Hollande. Lettr. XI, XII.—La Chambr., Traité de la Religion, tome IV, p. 159 et suivantes.

sujets, à leurs yeux, d'une faible importance.

Chez les Anglais, on a vu récemment aussi des hommes, d'ailleurs respectables, se permettre de ranger sous différentes classes d'inspiration les sentences de la parole de Dieu.

XLV. Peut-on citer beaucoup de docteurs illustres de l'Eglise qui aient soutenu la pleine inspiration des Ecritures?

C'est la doctrine uniforme de TOUTE L'EGLISE jusqu'aux jours de la Réformation.

« A peine, dit Rudelbach, y a-t-il un seul point « à l'égard duquel ait régné, dans les huit pre- « miers siècles de l'Eglise, une plus grande et plus « cordiale unanimité [1]. »

Nous recommandons au lecteur désireux de ces témoignages de l'histoire la dissertation récemment publiée, sur ce sujet, par le savant docteur de Glauchau que nous venons de nommer. — L'auteur, passant d'abord en revue les huit cents premières années de l'ère chrétienne, y établit, par de très-nombreuses citations des Pères grecs et latins, les principes suivants :

(1) Kaum ist irgend ein Punct, worüber im Alterthume eine groessere und freudigere Einstimmigkeit herrschte. (Zeitschrift von Rudelbach und Guerike, 1840, 1er vol., p. 1 à 47 : Die Lehre von der Inspiration der heiligen Schrift, mit Berücksichtigung der neüesten Untersuchungen darüber, von Schleiermacher, Twesten und Steudel.)

1° L'ancienne Eglise enseigne d'une voix unanime que tous les écrits canoniques de l'Ancien et du Nouveau-Testament SONT DONNÉS PAR LE SAINT-ESPRIT de Dieu ; — et c'est sur ce seul fondement (et indépendamment de l'intelligence morcelée que l'imperfection humaine peut en acquérir) que l'Eglise fondait sa foi dans la perfection des Ecritures.

2° L'ancienne Eglise, en conséquence de ce premier principe, maintient aussi fermement L'INFAILLIBILITÉ des Ecritures que leur *suffisance* (αὐταρκείαν) et que leur *plénitude*. — Elle n'attribue pas seulement à leurs auteurs sacrés *l'axiopistie*, c'est-à-dire une crédibilité pleinement méritée, mais aussi *l'autopistie*, c'est-à-dire un droit à être crus, indépendamment de leurs circonstances ou de leurs qualités personnelles, et à cause de l'autorité infaillible et céleste qui les a fait parler.

3° L'ancienne Eglise, considérant toute l'Ecriture comme une parole de Dieu adressée à l'homme et dictée par le Saint-Esprit, a toujours maintenu qu'il ne s'y trouve RIEN D'ERRONÉ,—rien d'inutile, rien de superflu; —et que, dans cette œuvre divine, comme dans celle de la création, on pourra reconnaître toujours, au milieu de la plus riche abondance, la plus grande et la plus sage économie. Chaque mot y aura son but, son point de vue, et sa sphère d'efficacité. « *Nihil otiosum, nec sine signo, neque sine argumento apud eum* » (Irénée) ; —

« πᾶν ῥῆμα... ἐργαζόμενον τὸ ἑαυτοῦ ἔργον (Origène). » — C'est en établissant et en défendant avec force l'un et l'autre de ces caractères des Ecritures que l'ancienne Eglise a fait connaître l'idée haute et profonde qu'elle avait de leur théopneustie.

4° L'Eglise ancienne a toujours soutenu que la doctrine de la sainte Ecriture est PARTOUT LA MÊME, et que l'Esprit du Seigneur y fait entendre partout un seul et même témoignage. — Elle s'est élevée avec force contre cette science, faussement ainsi nommée (1 Tim., VI, 20), qui, déjà dans les premiers siècles, s'était formulée dans les doctrines des Gnostiques, et qui, prétendant attribuer de l'imperfection à l'Ancien-Testament, supposait des contradictions entre un apôtre et un autre apôtre.

5° L'ancienne Eglise pensait que l'inspiration doit être avant tout considérée, il est vrai, comme un état passif, mais comme un état dans lequel les facultés humaines, LOIN D'ÊTRE ÉTOUFFÉES ou mises de côté par l'action du Saint-Esprit, étaient élevées par sa vertu, et remplies de sa lumière. — Elle a souvent comparé l'âme des prophètes et des apôtres « à un instrument à cordes, que l'Esprit-Saint « mettrait en jeu pour en tirer les divins accords « de la vie (Athénagore [1]). » — « Leur tâche était

(1) Legatio pro Christianis, c. 9.

de se présenter purement à l'action puissante du Saint-Esprit, afin que son archet divin, en descendant du ciel sur la cithare humaine, la fît servir à nous révéler la connaissance des mystères du ciel (Justin Martyr [1]). » — Mais, à leurs yeux, cette cithare, toute passive qu'elle était quant à l'action de Dieu, c'était un cœur d'homme, une âme d'homme, une intelligence d'homme, renouvelée par le Saint-Esprit et remplie de la vie divine.

6° L'ancienne Eglise, tout en maintenant cette action continue du Saint-Esprit dans la composition des Ecritures, repoussait avec force les fausses notions que certains docteurs, surtout parmi les Montanistes, cherchaient à propager, touchant l'activité de l'Esprit de Dieu et la passivité de l'esprit de l'homme dans la théopneustie; comme si le prophète, cessant d'être maître de ses sens, eût été dans l'état que les païens attribuaient à leurs sybilles (μανίᾳ ou ἔκστασει). — Tandis que les Cataphrygiens prétendaient qu'un homme inspiré perd ses sens sous la puissante influence de la vertu divine (*excidit sensu, obumbratus scilicet virtute divinâ* [2]), l'Eglise ancienne soutenait au contraire que le prophète NE PARLE POINT DANS UN ÉTAT D'EXTASE (non loquitur in ἔκστασει [3]), et qu'on peut

(1) Ad Græcos cohortatio, c. 8.—(2) Tertullien, adv. Marcion, lib. IV, ch. 22. — (3) Hieronym., Proem. in Nahum.—

distinguer par ce caractère les faux prophètes d'avec les vrais. — C'était la doctrine d'Origène contre Celse (lib. VII, c. 4); comme aussi de Miltiade, de Tertullien, d'Epiphane, de Chrysostôme, de Basile, et de Jérôme contre les Montanistes.

7° L'ancienne Eglise, en cherchant, par D'AUTRES DÉFINITIONS que nous n'indiquerons pas ici, à rendre plus claire l'idée de la théopneustie, et à la dégager des difficultés dont on l'obscurcit quelquefois, montrait encore par cet endroit combien cette doctrine lui était chère.

8° L'ancienne Eglise pensait que, pour mériter le nom d'action de Dieu, l'inspiration doit s'étendre AUX PAROLES aussi bien qu'aux choses.

9° L'ancienne Eglise, — par SON MODE constant DE CITER les Ecritures, pour établir et défendre ses dogmes; — par sa manière aussi de les EXPOSER et de les COMMENTER; — et enfin par L'USAGE qu'elle en recommande à tous les chrétiens sans exception, comme un privilége et un devoir; l'ancienne Eglise, par ces trois habitudes de sa vie, montre (encore plus fortement, s'il est possible, qu'elle ne l'a pu faire par des déclarations directes) combien elle était profondément attachée à la doctrine d'une inspiration verbale.

Præfat. in Habacuc, in Esaïam.—Epiphan. adv, hæreses, lib. II.—Hæres., 48, c. 3.

Et ce n'est pas seulement par son exposition de la Parole que l'ancienne Eglise nous montre à quel point l'entière inspiration des Ecritures était pour elle un axiome inébranlable ; elle vous le montrera plus fortement encore, si vous voulez la suivre quand elle est occupée de CONCILIER LES CONTRADICTIONS apparentes que présentent quelquefois les récits des Evangiles. — Quand elle a essayé de quelque explication, elle n'y insiste pas ; mais elle se hâte de conclure que, quelle qu'en soit la valeur, une conciliation de ces passages existe nécessairement, et que la difficulté n'est qu'apparente, parce que la cause de la difficulté est dans notre ignorance, et non dans l'Ecriture. — « Qu'il « en soit ainsi, ou qu'il en soit autrement (dit-elle « avec Julius Africanus), n'importe; l'Evangile de- « meure entièrement vrai (τὸ μέντοι εὐαγγέλιον πάντως ἀληθεύει)[1] ! » — C'est là toujours sa conclusion sur la parfaite solubilité de toutes les difficultés qu'on peut lui présenter dans la parole de Dieu.

10° L'ancienne Eglise était si fortement attachée à la doctrine de la personnalité du Saint-Esprit et de son action souveraine dans la composition de toutes les Ecritures, qu'elle ne se faisait aucune

(1) Dans sa lettre à Aristide, sur l'accord des Evangiles rapportant les deux généalogies de Jésus-Christ. (Eusèb., Hist. Eccl., lib. 1, c. 7.)

peine d'admettre en même temps la plus grande variété et LA PLUS GRANDE LIBERTÉ dans les phénomènes, dans les occasions, dans les personnes, dans les caractères, et dans toutes les circonstances extérieures sous le concours desquelles cette œuvre de Dieu s'est accomplie. — En même temps qu'elle reconnaissait avec saint Paul que, dans toutes les opérations de cet Esprit, « c'est un seul et même « Esprit qui distribue ses grâces à chacun en par- « ticulier, selon qu'il le veut (1 Cor., XII, 11), » elle admettait également que, dans l'œuvre de la théopneustie, la causalité divine s'est exercée au milieu d'une grande liberté, quant aux manifestations humaines. — Et qu'on veuille bien remarquer avec soin qu'on ne verra point, dans l'ancienne Eglise, une certaine classe de docteurs adopter l'un de ces points de vue (celui de la causalité et de la souveraineté divine), et une autre classe de docteurs s'attacher exclusivement à l'autre (celui de la personnalité humaine et de la diversité des occasions, des affections, des lumières, du style et des autres circonstances de l'écrivain). « S'il en était ainsi, dit Rudelbach, on pourrait à juste titre nous accuser d'avoir nous-mêmes forcé la solution du problème, au lieu d'exposer fidèlement les vues de l'ancienne Eglise. » Mais non, au contraire : vous verrez souvent un seul et même auteur exposer à la fois et sans scrupule l'un et

l'autre de ces points de vue : l'action de Dieu et la personnalité de l'homme. — C'est ce qu'on voit, par exemple, abondamment dans Jérôme, qui, tout en parlant des spécialités des écrivains sacrés, demeure toujours dans la notion d'une parole versée de Dieu dans leur esprit. — C'est ce qu'on remarque encore dans Irénée, qui, tout en insistant plus qu'aucun autre sur l'action de Dieu dans l'inspiration des Ecritures, est le premier des Pères de l'Eglise qui nous rapporte avec détails les diverses circonstances personnelles des évangélistes. C'est ce que vous retrouverez dans saint Augustin ; c'est ce que vous verrez même dans le père de l'Histoire Ecclésiastique, Eusèbe de Césarée, qui donne tant de détails sur les quatre auteurs des Evangiles, et qui cependant professe, sur la pleine inspiration des Ecritures canoniques, les principes les plus rigoureux.

11° L'ancienne Eglise nous montre plus complétement encore, par deux autres traits, l'idée qu'elle se faisait de l'inspiration : d'un côté, par le soin qu'elle a pris d'ÉTABLIR LES RAPPORTS de la doctrine de la théopneustie avec la doctrine des dons de la grâce ; et de l'autre, par le soin qu'elle a pris de PRÉSENTER LES PREUVES de l'inspiration.

12° Enfin, si l'ancienne Eglise présente cet accord spontané (ungesuchte) et universel dans la doctrine de l'inspiration, il ne faut pas imaginer

que ce grand phénomène se rattache, comme on l'a voulu dire, à quelque système particulier de théologie, ou se puisse expliquer par un tel système. Il ne faut pas non plus envisager cet admirable accord comme le germe d'une théorie plus complète qui se serait établie plus tard dans l'Eglise. Non. Les oppositions mêmes qui, de temps en temps, se sont fait entendre de la part des hérétiques des premiers siècles, et la NATURE DES RÉPONSES que leur a faites l'ancienne Eglise, nous démontrent au contraire avec clarté que cette doctrine était profondément enracinée dans la conscience de l'Eglise. — Toutes les fois que les Pères, en défendant quelque vérité par des passages de l'Ecriture, en sont venus à forcer leurs adversaires à ne se pouvoir plus défendre qu'en niant la pleine inspiration de ces témoignages divins, l'Eglise a regardé la question comme décidée. L'adversaire était jugé; il n'y avait plus rien à lui dire : il niait l'Ecriture comme parole de Dieu! Qu'y avait-il à faire qu'à lui présenter à lui-même la laideur de son argument, et qu'à lui dire : Voilà où vous en venez! comme on montre à un homme qui se défigure son image dans un miroir?— C'est ce qu'ont fait les Pères.

Tels sont les faits; telle est la voix de l'Eglise.

Nous avions d'abord rassemblé, avec l'intention

de la donner ici, une longue série de passages, tirés premièrement d'Irénée [1], de Tertullien [2], de Cyprien [3], d'Origène [4], de Chrysostôme [5], de Justin martyr [6], d'Epiphane [7], d'Augustin [8], d'Athanase [9], d'Hilaire [10], de Basile-le-Grand [11], et de Grégoire-le-Grand [12], de Grégoire de Nysse [13], de Théo-

(1) Advers. hæreses, lib. II, c. 47.—Lib. III, c.11.—Lib. IV, c. 34.— (2) De animâ, c. 28. — Advers. Marcion., lib. IV, c. 22. — De Præscrip. adv. hæret., c. 25.— Advers. Hermog., c. 22.—(3) De opere et eleemos., p. 197-201.—Adv. Quirin., — Adv. Judæos, præfat.—(4) Homil. XXXIX in Jerem. (citée ici. ch. VI, sect. 1.) — Homil. II, in eumd. (cap. XIX et L. —Homil. XXV, in Matth.—Ejusd. Philocalia, lib. IV. — Commentar. in Matthæum, p. 227-428 (édit. Huet). — Homil. XXVII, in Numer. — In Levit., hom. V. — (5) Homil. XLIX in Joan.—Homil., XL, in Joan., V. — Homil., IX, in 2 Tim., IV. — Serm. 53, de util. lect. Script. — Serm. 3. de Lazaro. — (6) Apol., I, c. 33 et 35, 50, 51.—Dialog. contr. Tryph., c. 7. — Ad Græcos cohort., c. 8.— (7) Σύντομος λογὸς περὶ πιςεώς. — De Doct. Christi, lib. II, c. 9. — De Pastor., cap. 2. — Epist. XLII. — (8) Epist. XCVII (ad Hieronym.). — De unitate Ecclesiæ, c. III, t. IX, p. 341 (Paris, 1694). — (9) Contrà Gentes, t. I, p. 1. — De Incarnat. Christi (Parisiis, 1627).— (10) Ad Constant. Aug., p. 244.—De Trinit., lib. VIII (Parisiis, 1652).— (11) Comment. in Esaiam, t. I, p. 379 (ed. Bened.).— Hom. XXIX advers. calumniantes S. Trinit.—In Ethicis regul. XVI, LXXX, cap. 22. — (12) Moralia in Job, præfat., c. I. — (13) Dialog. de animâ et resurr., tom, I, edit. græcolat., p. 639. — De cognit. Dei cit. ab Euthymio in Panoplia. Tit. VIII.

doret [1], de Cyril d'Alexandrie [2]; ensuite, des Pères les plus estimés dans les siècles suivants; et enfin des plus saints docteurs de la Réformation [3]. Mais nous avons bientôt reconnu que tous ces noms, si nous les donnions seuls, ne se présentaient que comme un vain appel à l'autorité des hommes; et, si nous les donnions avec leurs citations, nous entraîneraient à trop de paroles.

Nous allons donc commencer par un examen attentif des difficultés et des systèmes qu'on élève contre la doctrine d'une pleine inspiration. — Ces difficultés constituent des objections, et ces systèmes, plutôt des évasions. — Nous étudierons les unes et les autres dans deux chapitres successifs.

(1) Dial. I, Ατρεπτ. — Dial. II, Ἀσύγχυτ. — In Exod. Qu. XXVI. — In Gen., Qu. XLV. — (2) Lib. VII, cont. Jul. Glaphyrorum in Gen., lib. II.—(3) Voyez Lardner, vol. II, p. 172, 488, 495. — Haldane, The Inspir. of the Holy Scrip., p. 167 à 176.

CHAPITRE IV.

EXAMEN DES OBJECTIONS.

On objecte que la faillibilité des traducteurs de la Bible rend illusoire l'infaillibilité de son texte original ; — on objecte que l'usage, fait par les apôtres, de la version tout humaine des Septante, rend plus que suspecte leur théopneustie. — On objecte des variantes dans les manuscrits, des imperfections dans les raisonnements et dans les doctrines, des erreurs dans les faits. — On objecte des démentis donnés par les auteurs sacrés aux lois aujourd'hui mieux connues de la nature. — On objecte enfin ce qu'on veut appeler des aveux de saint Paul. — Nous allons répondre successivement à ces difficultés ; et nous pourrons examiner ensuite quelques-unes des théories par lesquelles on cherche à échapper au dogme d'une pleine théopneustie.

Section Ire. — Les Traductions.

Voici la première objection. — Vous assurez que l'inspiration des Écritures s'est étendue jusqu'aux

paroles même du texte original, nous dit-on quelquefois ; mais à quoi pourrait servir cette exactitude verbale de la parole sainte, puisqu'après tout la plupart des chrétiens ne peuvent faire usage que de versions plus ou moins inexactes? Le privilége d'une telle inspiration est donc perdu pour l'Église moderne ; car vous n'irez pas jusqu'à dire qu'aucune traduction soit inspirée.

Nous avions d'abord quelque répugnance à signaler cette difficulté, à cause de son insignifiance ; mais il a bien fallu l'indiquer, puisqu'on nous assure qu'elle se répète parmi nous, et qu'elle y trouve quelque crédit.

La première remarque à faire sur cette objection, c'est qu'elle n'en est pas une. Elle ne s'élève point contre le *fait* de l'inspiration verbale des Écritures ; elle n'en conteste que les avantages. A l'égard du plus grand nombre des lecteurs, nous dit-elle, le bienfait d'une telle intervention de Dieu serait perdu, parce qu'au lieu des mots infaillibles de l'original, ils ne pourront jamais avoir que les mots faillibles d'une traduction. — Mais on n'est pas en droit de nier un fait, parce qu'on n'en aperçoit pas d'abord tout l'usage ; et l'on ne peut repousser un dogme par la seule raison qu'on n'en a pas reconnu l'utilité. — Toutes les expressions, par exemple, et toutes les lettres des *Dix Comman-*

dements furent certainement écrites du doigt de Dieu, depuis l'*aleph* qui les commence, jusques au *caph* qui les termine : oserait-on dire cependant que la crédibilité de ce fait miraculeux soit infirmée par la nécessité où se trouvent aujourd'hui la plupart des lecteurs illettrés de lire le Décalogue dans quelque traduction? — Personne n'oserait le dire. — Il faut donc reconnaître que cette objection, sans attaquer directement le dogme que nous défendons, ne révoque en doute que ses avantages : ils se perdent à notre égard par le travail des versions, nous dit-elle ; ils disparaissent dans cette métamorphose.

Nous allons donc montrer combien cette assertion même, lorsqu'on l'a réduite à ces derniers termes, est encore mal fondée.

La parole divine, que la Bible nous révèle, passe par quatre formes successives avant d'arriver à nous dans une traduction. — Elle était d'abord de toute éternité dans la pensée de Dieu. Ensuite, elle a été versée de Lui dans celle de l'homme. En troisième lieu, sous l'opération du Saint-Esprit, et par une traduction mystérieuse, elle a passé de la pensée du prophète dans les moules et les symboles d'un langage articulé ; elle s'y est formulée par des mots. Enfin, quand elle a eu subi cette première traduction aussi importante qu'inexplicable, les hommes l'ont reproduite et contrecalquée par une

traduction nouvelle, en la contretirant d'un langage humain dans un autre langage humain. — De ces quatre opérations, les trois premières sont divines; la quatrième seule est humaine et faillible. — Dira-t-on que, parce qu'elle est humaine, la divinité des trois autres nous doive être indifférente? — Remarquez cependant qu'entre la troisième et la quatrième, je veux dire entre la première traduction de la pensée par les signes sensibles d'un langage humain, et la seconde traduction des mots par d'autres mots, la différence est énorme. — Entre les doutes qui peuvent nous rester sur l'exactitude des versions, et ceux dont nous serions travaillés quant à l'exactitude du texte original (s'il n'était pas inspiré jusque dans son langage), la distance est infinie. — On dit : Que m'importe que la troisième opération se fasse par l'esprit de Dieu, si la dernière ne s'accomplit que par l'esprit de l'homme? En d'autres termes, à quoi me sert que le langage primitif soit inspiré, si les versions ne le sont pas? Mais on oublie, en parlant ainsi, que nous sommes infiniment plus assurés de l'exactitude des traducteurs, que nous ne pourrions l'être de celle du texte original, dans le cas où toutes les expressions n'en auraient pas été données de Dieu.

On s'en assurera cependant par les cinq considérations suivantes.

1. L'opération par laquelle les Ecrivains sacrés expriment avec des mots la pensée du Saint-Esprit est elle-même, avons-nous dit, une version, non des mots par d'autres mots, mais des pensées divines par des symboles sensibles. — Or, cette première traduction est infiniment plus délicate, plus mystérieuse et plus exposée à l'erreur (si Dieu n'y met la main), que ne peut l'être ensuite celle par laquelle nous rendrions un mot grec de ce texte primitif par un mot français équivalent. — Pour qu'un homme puisse exprimer exactement la pensée de Dieu, il faut, s'il n'est pas conduit d'en haut dans son langage, qu'il l'ait entièrement saisie dans sa juste mesure, et dans toute l'étendue et la profondeur de son sens. Mais il n'en est point ainsi d'une simple version. La pensée divine s'étant déjà comme incarnée dans le langage du texte sacré, il ne s'agit plus, quand on la traduit, de lui donner un corps, mais seulement de lui changer d'habit, de lui faire dire en français ce qu'elle avait dit en grec, et de remplacer modestement chacun de ses mots par un mot équivalent. C'est une opération comparativement très-inférieure, très-matérielle, sans mystère, et infiniment moins sujette à l'erreur que la précédente. Elle demande même si peu de spiritualité, qu'elle pourrait s'accomplir *avec perfection* par un païen de bonne foi, qui posséderait *avec perfection* la connaissance de l'une et de l'au-

tre langue. — La version d'un rationaliste instruit, qui ne veut être que traducteur, me donnera plus de sécurité que celle d'un orthodoxe et d'un saint qui paraphraserait le texte, et qui prétendrait me le présenter plus complet ou plus clair, dans son français, qu'il ne l'a trouvé dans le grec ou dans l'hébreu de l'original. — Et qu'on ne s'étonne pas de cette assertion : elle s'est justifiée par des faits. Ne préfère-t-on pas aujourd'hui, chez les Allemands, la traduction de Dewette, à celle même du grand Luther? Au moins, ne se croit-on pas plus sûr d'avoir la pensée du Saint-Esprit dans les lignes du professeur de Bâle que dans celles du Réformateur ; parce que le premier s'est attaché toujours de très-près aux expressions de son texte, comme un savant docile aux seules règles de la philologie ; tandis que l'autre a par moments semblé chercher quelque chose de plus, et se faire interprète autant que traducteur? — Plus donc on réfléchira sur cette première considération, plus devra paraître incommensurable la différence de ces deux ordres d'opérations : je veux dire, de la traduction des pensées divines dans les mots d'une langue humaine, et de la traduction de ces mêmes mots dans les termes équivalents d'une autre langue. — Il ne faut donc plus qu'on dise : A quoi me sert, si l'une est humaine, que l'autre soit divine?

2. Un second caractère, par où l'on reconnaîtra

combien doivent différer ces deux opérations, et par où l'œuvre de nos versions se présentera comme infiniment moins soumise à des chances d'erreur que le texte original (quand on le suppose *inin-spiré*), c'est que, tandis que le travail de nos traductions s'est fait par un grand nombre d'hommes de toute langue et de tout pays, qui pouvaient y consacrer tout leur temps et tous leurs soins, qui se contrôlaient de siècle en siècle, qui s'instruisaient et se perfectionnaient les uns par les autres, le texte original, au contraire, a dû être écrit dans un *moment donné,* et par un *seul homme*. Personne n'était avec cet homme que son Dieu, pour le redresser s'il se trompait, et pour lui fournir de meilleures expressions, s'il en avait choisi d'imparfaites. — Si donc Dieu ne l'a pas fait, personne ne l'a pu faire. — Et si cet homme a mal rendu la pensée du Saint-Esprit, il n'a point eu, comme nos traducteurs, des amis pour l'avertir, des prédécesseurs pour le guider, des successeurs pour le redresser, ni des mois, des années et des siècles pour revoir et consommer son œuvre. — Elle est faite par un seul homme, et elle est faite une fois pour toutes. — On voit donc encore, par cet endroit, combien l'intervention du Saint-Esprit était plus nécessaire aux auteurs sacrés qu'à leurs traducteurs.

3. Une troisième considération qui nous doit aussi conduire aux mêmes conclusions, c'est que,

tandis que tous les traducteurs des Écritures furent des personnes lettrées, laborieuses, et versées dans l'étude du langage, les auteurs sacrés, au contraire, ont été, pour la plupart, des hommes ignorants, sans culture littéraire, sans habitude d'écrire leur propre langue, et par là même exposés, s'ils exprimaient faillliblement la révélation divine, à nous donner fautivement une pensée infaillible.

4. Une quatrième considération pleine de force, et qui fera sentir plus vivement encore l'immense différence qui existe entre les écrivains sacrés et leurs traducteurs, c'est que, tandis que la pensée de Dieu passait comme un éclair du ciel devant l'âme du Prophète; tandis que cette pensée ne se peut plus retrouver nulle part sur la terre, ailleurs que dans l'expression rapide qui lui fut alors donnée par l'Écrivain sacré; tandis que, s'il a mal dit, vous ne savez où aller chercher son prototype, pour y retrouver dans sa pureté la pensée de Dieu; tandis que, s'il s'est mépris, sa faute est à jamais irréparable, elle doit durer plus que le ciel et la terre, elle a taché sans remède le livre éternel, et personne au monde ne la peut corriger; — il en est tout autrement des traductions. — Celles-ci, au contraire, ont toujours là, à côté d'elles, le texte divin, pour être corrigées et recorrigées sur ce type éternel, jusqu'à ce qu'elles lui soient deve-

nues entièrement conformes. Le mot inspiré ne nous quitte pas ; nous n'avons pas à l'aller chercher au troisième ciel ; il est encore sur la terre, tel que Dieu lui-même l'avait primitivement dicté. Vous pouvez donc l'étudier pendant des siècles, pour soumettre à son immuable vérité l'œuvre humaine de notre traduction. Vous pouvez aujourd'hui, après cent trente ans, redresser Osterwald et Martin, en les appliquant de plus près sur leur règle infaillible ; après trois cent dix-sept ans, vous corrigez l'œuvre de Luther ; après quatorze cent quarante ans, celle de saint Jérôme. La phrase de Dieu demeure toujours là, devant nos versions humaines, telle que Dieu la dicta lui-même, en hébreu ou en grec, au jour de la révélation ; et, nos dictionnaires à la main, vous y pouvez revenir examiner, de siècle en siècle, l'expression infaillible qu'il a voulu donner à sa pensée divine, jusqu'à ce que vous soyez assuré que le langage des modernes en a vraiment reçu la contre-empreinte, et vous en a donné pour votre usage le fac-similé le plus fidèle. — Ne dites donc plus : A quoi me sert que l'une soit divine, si l'autre est humaine ? — Si vous vouliez avoir un buste de Napoléon, diriez-vous au sculpteur : A quoi me sert que votre modèle ait été moulé à Saint-Hélène sur le visage même de Bonaparte, puisqu'après tout il n'en peut-être ainsi de votre copie ?

5. Enfin, ce qui distingue encore la première expression qu'a reçue la pensée de Dieu dans les mots du livre sacré, d'avec son expression nouvelle dans une de nos traductions, c'est que, si vous supposiez les mots de l'un aussi peu inspirés que ceux de l'autre, cependant le champ des conjectures que vous pourriez faire sur leurs fautes possibles serait, quant au texte original, un espace sans bornes, allant toujours en s'élargissant; tandis que ce même champ, quant aux traductions, est un espace très-limité, qui va toujours en se rétrécissant, à mesure que vous y demeurez plus longtemps.

Si quelque ami, revenant des Grandes-Indes, où votre père aurait rendu loin de vous son dernier soupir, vous apportait de sa part une dernière lettre écrite de sa propre main, ou dictée par lui, mot après mot, en langue bengalaise, vous serait-il indifférent que cette lettre fût tout entière de lui, parce que vous ignorez l'idiome du Bengale, et que vous ne pourriez la lire que dans une traduction? Ne savez-vous pas que vous en pouvez faire multiplier les versions, jusqu'à ce qu'elles ne vous laissent pas plus de doute sur le sens original, que vous n'en auriez si vous étiez vous-même un Hindou? Ne conviendrez-vous pas qu'après chacune de ces traductions nouvelles, vos incertitudes iraient toujours en diminuant, jusqu'à n'être plus appréciables; comme font en arithmétique ces

progressions fractionnaires et convergentes, dont les derniers termes équivalent à zéro ; tandis qu'au contraire, si la lettre n'était pas de votre père lui-même, mais de quelque étranger qui dît avoir seulement reproduit sa pensée, il n'y aurait point de limites pour vous aux suppositions possibles ; et vos incertitudes, transportées dans des espaces nouveaux et sans bornes, iraient en grandissant à mesure que vous y penseriez davantage ; comme font en arithmétique ces progressions ascendantes dont les derniers termes représentent l'infini. — Il en est ainsi pour la Bible. — Si je crois que Dieu l'a dictée tout entière, mes incertitudes, quant à ses versions, se renferment dans un champ très-étroitement borné ; et dans ce champ même, à mesure qu'on la retraduira, les limites du doute iront toujours en se rétrécissant. Mais si je dois penser, au contraire, que Dieu ne l'a pas entièrement dictée, et que l'infirmité humaine peut y avoir eu sa part, où m'arrêterai-je dans mes suppositions d'erreurs ? je ne le sais. Les Apôtres étaient ignorants, dirai-je ; ils étaient illettrés ; ils étaient juifs ; ils avaient des préjugés populaires ; ils judaïsaient ; ils platonisaient ;.... je ne sais où m'arrêter. Je commencerai comme Locke, et je finirai comme Strauss. Je nierai d'abord la personnalité de Satan, comme un préjugé rabbinique ; et je finirai par nier celle de Jésus-Christ, comme un autre préjugé. Entre

ces deux termes, en conséquence des ignorances auxquelles les Apôtres ont pu encore être soumis, j'en viendrai, comme tant d'autres, à admettre, malgré la lettre de la Bible, et la Bible à la main, qu'il n'y a point de corruption dans les hommes, point de personnalité dans le Saint-Esprit, point de divinité en Jésus-Christ, point d'expiation dans son sang, point de résurrection des corps dans le tombeau, point d'éternité dans les peines de l'avenir, point de colère en Dieu, point de diable, point de miracles, point de damnés, point de géhenne. — Saint Paul était orthodoxe, dirai-je comme d'autres; mais il avait mal compris son maître. — Tandis, au contraire, que si tout a été dicté de Dieu dans l'original, et jusqu'aux moindres expressions, « jusqu'au moindre iota et au moindre trait de lettre, » quel est le traducteur qui pourrait m'amener, par son travail, quelqu'une de ces négations, et faire disparaître de ma Bible la moindre de ces vérités?

Qui ne sentira donc maintenant à quelle distance énorme toutes ces considérations placent l'un de l'autre ces deux textes (celui de la Bible et celui des versions), quant à l'importance de l'inspiration verbale? — Entre la traduction des pensées de Dieu en mots humains, et la simple version de ces mots en d'autres mots, il y a distance comme du ciel à la terre. Pour l'une, il fallait Dieu; pour

l'autre, c'était assez de l'homme. — Qu'on ne dise donc plus : A quoi nous servirait l'inspiration verbale dans l'une, si nous n'avons pas cette inspiration dans l'autre? car entre ces deux termes qu'on voudrait égaler, il y a presque l'infini.

Section II. — L'emploi de la version des Septante.

On insiste, et l'on dit : Nous convenons que le fait des traductions modernes ne saurait affecter en rien la question de la première inspiration des Écritures; mais il y a beaucoup plus. — Les auteurs sacrés du Nouveau-Testament, quand ils citent eux-mêmes en grec les anciennes Écritures hébraïques se servent pour cela de la *traduction grecque*, dite *des Septante*, exécutée à Alexandrie, deux siècles et demi avant Jésus-Christ. Or personne n'osera, parmi les modernes, prétendre (comme on l'a fait autrefois) que les interprètes alexandrins fussent inspirés. Oserait-on davantage avancer que cette version, humaine encore au temps de Jésus-Christ, ait acquis, par le seul fait des citations apostoliques, une divinité qu'elle n'avait pas? Cette étrange prétention ne ressemblerait-elle pas à celle du concile de Trente, déclarant divins les apocryphes que l'ancienne Eglise repoussait du Canon, et que saint Jérôme appelait

« *des fables*, et un mélange d'or et de fumier (1); » ou déclarant authentique la *version latine* de saint Jérôme, qui n'avait été d'abord pour saint Jérôme lui-même, et ensuite pour l'Eglise, pendant plus de mille ans, qu'un ouvrage humain, respectable sans doute, mais imparfait? — Ne ressemblerait-elle pas encore à la folle infaillibilité de Sixte V, déclarant authentique son édition de 1590; ou à celle de son successeur Clément VIII, qui, trouvant insupportablement incorrecte l'édition de Sixte V, la supprima, en 1592, pour la remplacer par une autre très-différente, et cependant encore *authentique* (2)?

Nous aimons à rappeler ici cette difficulté; parce que, comme beaucoup d'autres, examinée de plus près, elle change les objections en des arguments.

Il suffit, en effet, d'étudier la manière dont les apôtres emploient les Septante, pour y reconnaître

(1) Caveat omnia apocrypha... Sciat multa his admixta vitiosa, et grandis esse prudentiæ aurum in luto quærere. Voy. Epist. ad Lætam. — Prolog. Galeat. sive Præfat ad. Lib. Regum. — Symbol. Ruffini, tome IX, p. 186. — Voy. Lardner. vol. V, p. 18-22. — (2) Voyez Kortholt : De variis S. Scripturæ editionibus, p. 110-251. Thomas James : Bellum papale, sive Concordia discors Sexti V, etc., Lond., 1600.—Hamilton's Introduction to the reading of the Hebrew Scriptures, p. 163-166.

un indice frappant de l'inspiration verbale qui les faisait écrire.

Si quelque prophète moderne était envoyé de Dieu dans les églises de notre langue, comment pensera-t-on que s'y prît un tel homme pour alléguer les Ecritures? Ce serait en français, sans doute; mais d'après quelle version? Celles d'Osterwald et de Martin étant les plus répandues, c'est probablement dans les termes de l'une ou de l'autre qu'il ferait ses citations, toutes les fois que leur traduction lui semblerait suffisamment exacte. Mais aussi, malgré nos habitudes et les siennes, il aurait grand soin de s'éloigner de ces deux versions, et de traduire à sa manière, aussi souvent que la pensée de l'original ne lui paraîtrait pas assez fidèlement rendue. Quelquefois même encore il ferait plus. Pour nous donner mieux à comprendre dans quel sens il aurait l'intention de nous faire l'application de telle ou telle Ecriture, il paraphraserait le passage allégué, et ne suivrait alors, en le citant, ni la lettre du texte original, ni celle des traductions.

C'est précisément là ce qu'ont fait, à l'égard des Septante, les écrivains sacrés du Nouveau-Testament.

Bien que la coutume universelle des Juifs hellénistes, dans tout l'Orient, fût de lire dans les synagogues, et de citer dans leurs discussions l'Ancien-

Testament d'après cette antique version (1), les Apôtres, par les trois manières différentes dont ils font leurs citations, nous montrent l'indépendance de l'esprit qui les guidait.

Premièrement, lorsque les traducteurs alexandrins leur paraissent exacts, ils n'hésitent pas à complaire aux réminiscences de leurs auditeurs hellénistes, et à citer, en toutes lettres, la version des Septante.

Secondement, et ce cas est très-fréquent, lorsqu'ils ne sont pas satisfaits du travail des Septante, ils le corrigent, et font leurs citations d'après l'original hébreu, qu'ils retraduisent eux-mêmes plus exactement.

Troisièmement, enfin, lorsqu'ils veulent indiquer plus clairement dans quel sens ils allèguent telle ou telle déclaration des livres saints, ils la paraphrasent en la citant. C'est alors le Saint-Esprit qui, par leur bouche, se cite lui-même, en modifiant les expressions qu'il avait dictées auparavant aux prophètes de l'ancien peuple. On peut comparer, par exemple, Michée, v. 2, et Matth. ij, 6; Malach. iij, 1, et Matth. xj, 10; Marc, j, 2, et Luc, vij, 27, etc., etc.

Le savant Horne, dans son « Introduction à l'é-

(1) Le Talmud même ne permet de traduire les Ecritures qu'en grec. (Talmud Megillah. fol. 86.)

tude critique de la Bible » (vol. j, p. 503), a rangé sous cinq classes distinctes, relativement à la version des Septante, les citations que le Nouveau-Testament a faites de l'Ancien. — Nous ne garantissons pas ici toutes ses distinctions, ni tous ses chiffres; mais nos lecteurs comprendront la force de notre argument, lorsque nous leur aurons dit que ce docteur compte quatre-vingt-huit citations verbales conformes aux traductions alexandrines; soixante-quatre autres qui leur sont encore empruntées, mais avec quelque variation; trente-sept qui se rangent à leur sens, sans employer leurs mots; seize qui s'en éloignent, pour se conformer de plus près à l'hébreu; et vingt-quatre enfin qui diffèrent et de l'hébreu et des Septante, mais où les auteurs sacrés ont paraphrasé l'Ancien-Testament, pour faire mieux comprendre dans quel sens ils le citaient.

Ces données numériques suffiront pour faire apprécier l'indépendance dans laquelle le Saint-Esprit a su demeurer à l'égard des versions humaines, lorsqu'il a voulu citer, dans le Nouveau-Testament, ce qu'il avait auparavant fait écrire dans l'Ancien. — Elles ne répondent donc pas seulement à l'objection; elles en font un témoignage.

Il faut donc laisser les traductions, diront d'autres opposants, et convenir qu'elles n'affectent en rien la question de la première inspiration du texte original. Mais, dans ce texte même, il y a des différences nombreuses entre les anciens manuscrits que consultent nos églises, et sur lesquels se fondent nos éditions imprimées. Devant l'évidence d'un tel fait, que devient l'inspiration verbale, et de quoi peut-elle servir?

Encore ici la réponse est facile. — Nous pourrions alléguer déjà, sur les variantes des manuscrits, ce que nous avons dit des traductions. — Ne confondez pas deux ordres de faits absolument distincts : celui de l'inspiration première des Écritures, et celui de l'intégrité actuelle des copies qu'on en a faites. Si ce fut Dieu lui-même qui dicta la lettre des oracles sacrés, c'est là un fait accompli; et aucune des copies qu'on en a tirées, non plus qu'aucune des traductions qu'on nous en a données, ne saurait faire que ce premier acte n'ait pas eu lieu.

Quand un fait est consommé, rien de ce qui l'a suivi ne peut l'effacer de l'histoire du passé. — Il y a donc ici deux questions qu'il faut soigneusement distinguer. — Toute l'Écriture fut-elle divi-

nement inspirée ? c'est la première question; c'est celle qui nous doit occuper. — Les copies que les docteurs et les moines en ont tirées bien des siècles plus tard sont-elles exactes, ou ne le sont-elles pas? c'est la seconde question. — Celle-ci ne saurait en rien affecter l'autre. — N'allez donc pas subordonner la première à la seconde par une étrange distraction : elles sont indépendantes. Un livre est de Dieu, ou n'est pas de Dieu. Dans ce dernier cas, j'aurai beau le transcrire mille fois avec exactitude, je ne le rendrai pas divin ; et dans le premier cas, j'aurai beau en prendre mille copies incorrectes : mes inepties ou mes infidélités ne sauraient faire qu'il n'ait pas été donné de Dieu. — Le Décalogue, dirons-nous encore une fois, fut entièrement écrit du doigt de Jéhovah sur deux plaques de pierre ; mais si les manuscrits qui me le donnent aujourd'hui présentaient quelques variantes, ce second fait n'empêcherait pas le premier. Les sentences, les mots et les lettres des *Dix-Paroles* n'en auraient pas moins été toutes gravées de Dieu. — Inspiration du premier texte, intégrité des copies subséquentes : ce sont deux ordres de faits absolument différents, et séparés l'un de l'autre par des milliers de stades et des milliers d'années. — Gardez-vous donc de confondre ce que la logique, le temps et le lieu vous obligent de distinguer.

C'est précisément par un raisonnement tout

semblable que l'on réprouve les amateurs indiscrets des apocryphes. — Les anciens oracles de Dieu, leur dit-on, furent confiés au peuple juif, comme les oracles nouveaux l'ont été plus tard au peuple chrétien. Si donc le livre des Maccabées était un simple livre humain, aux jours de Jésus-Christ, mille décrets de l'Eglise chrétienne ne sauraient faire désormais qu'en 1560, devenant ce qu'il n'avait jamais été jusque-là, il ait été transsubstantié en un livre divin. — Les prophètes écrivirent-ils la Bible avec des paroles que leur dicta la sagesse humaine, ou avec des paroles données de Dieu? Voilà notre question. Mais les a-t-on fidèlement copiées de siècle en siècle, de manuscrits en manuscrits? C'est ici la vôtre, peut-être : elle est fort importante, sans doute; mais elle est entièrement différente de la première. — Ne confondez donc pas ce que Dieu a séparé.

Il est vrai, sans doute, dira-t-on, la fidélité d'une copie ne rend pas l'original divin, lorsqu'il ne l'est pas; et l'inexactitude d'une autre copie ne le rendra pas humain, s'il ne l'a pas été. Aussi n'est-ce point là notre prétention. Le fait de l'inspiration du texte sacré, aux jours de Moïse ou aux jours de saint Jean, ne peut pas dépendre des copies que nous en aurons faites en Europe ou en Afrique, deux ou trois mille ans après eux; mais si le second de ces faits ne détruit pas le premier,

du moins il le rend illusoire, en lui ôtant sa valeur et son utilité.

Voilà donc maintenant où se renferme l'objection. La question a été déplacée : il ne s'agit plus de l'inspiration du premier texte, et l'on n'attaque ici que son intégrité présente. — C'était d'abord une question de dogme : « Est-il déclaré dans la Bible que la Bible soit inspirée jusque dans son langage? » — Mais ce n'est plus maintenant qu'une question d'histoire, ou de critique : « Les copistes ont-ils bien copié? les manuscrits sont-ils fidèles? » — Nous pourrions donc nous taire sur une thèse dont nous n'avons point ici mission de prendre la défense; mais la réponse est si facile; je dirai plus, Dieu l'a rendue si triomphante, que nous ne nous retiendrons pas de la donner. — D'ailleurs, on a si souvent, sur ce sujet, inquiété la foi des simples par une fantasmagorie de science, que nous croyons utile d'exposer ce qui en est. Et quoique cette objection nous sorte en quelque manière du champ que nous avions mesuré, nous la suivrons pour lui répondre.

Sans doute, si cette difficulté nous eût été présentée aux jours d'Anthony Collins et des *Libres-penseurs*, nous n'aurions point été sans réplique; mais nous eussions ressenti peut-être quelque embarras, parce que les faits n'étaient pas encore complétement éclaircis, et que le champ des con-

jectures, encore inexploré, demeurait sans barrières. — On connaît les perplexités de l'excellent Bengel sur cette question; et l'on sait que de là procédèrent, d'abord ses laborieuses recherches sur le texte sacré, ensuite son admiration et sa pieuse reconnaissance sur la conservation de ce texte. — A quoi me servirait, nous eût-on dit, l'assurance que le premier texte ait été dicté de Dieu, il y a dix-huit cents ans, si je n'ai plus la certitude que les manuscrits de nos bibliothèques me le présentent encore dans sa pureté, et s'il est vrai (comme on nous l'assure) que les variantes de ces antiques cahiers soient pour le moins au nombre de trente mille?

Voilà l'ancienne objection : elle était spécieuse; mais aujourd'hui elle est reconnue, par tous ceux qui l'ont étudiée, n'être qu'un vain prestige. Les rationalistes eux-mêmes ont avoué qu'elle ne peut plus se faire, et qu'il y faut renoncer.

Le Seigneur a veillé miraculeusement sur sa parole. Les faits l'ont démontré.

En en constituant pour dépositaires, d'abord les églises du peuple juif, et ensuite celles du peuple chrétien, sa providence avait dû veiller à ce que, par ce moyen, les oracles de Dieu nous fussent fidèlement transmis. Elle l'a fait; et pour atteindre ce résultat, elle a mis en œuvre des causes diverses,

dont nous aurons à reparler plus tard. Les recherches récentes de la science ont placé ce fait au grand jour. Des travaux herculéens ont été poursuivis pendant tout le siècle dernier (surtout dans sa dernière moitié et dans le commencement de celui-ci), pour réunir toutes les leçons, ou *variantes*, que pouvait fournir, soit l'examen détaillé des manuscrits de la sainte Ecriture conservés dans les diverses bibliothèques de l'Europe, soit l'étude des versions les plus anciennes, soit la recherche des innombrables citations faites de nos livres saints dans tous les écrits des Pères de l'Eglise; — et ce travail immense a fourni un résultat admirable par son insignifiance, imposant (dirai-je?) par sa nullité.

Pour l'Ancien-Testament, les infatigables investigations et les quatre in-folio du père Houbigant, les trente années de travail de Jean-Henri Michaélis, surtout la grande Bible critique et les dix années d'étude du fameux Kennicott (sur ses cinq cent quatre-vingt-un manuscrits hébreux), et enfin la collection des six cent quatre-vingts manuscrits du professeur Rossi; — pour le Nouveau-Testament, les investigations non moins gigantesques de Mill, de Bengel, de Wetstein et de Griesbach (sur ses trois cent trente-cinq manuscrits pour les seuls Evangiles); les dernières recherches de Nolan, de Matthéi, de Lawrence et de Hug; surtout celles

de Scholz (avec ses six cent soixante et quatorze manuscrits pour les Evangiles, ses deux cents pour les Actes, ses deux cent cinquante-six pour les Epîtres de Paul, ses quatre-vingt-treize pour l'Apocalypse, sans compter ses cinquante-trois *Lectionaria*); tous ces immenses travaux ont établi d'une manière si convaincante l'étonnante conservation de ce texte, copié cependant tant de milliers de fois (en hébreu, pendant trente-trois siècles, et en grec, pendant dix-huit cents années), que les espérances des ennemis de la religion, par cet endroit, ont été renversées, et que, comme l'a dit Michaélis [1], « ils ont cessé dès lors de rien espérer de ces recherches critiques qu'ils avaient d'abord si vivement recommandées, parce qu'ils en attendaient des découvertes qu'on n'a point faites.» Le savant rationaliste Eichhorn reconnaît aussi lui-même que les différentes leçons des manuscrits hébreux recueillis par Kennicott offrent à peine assez d'intérêt pour dédommager du travail qu'ils ont coûté [2]. Mais ces mécomptes mêmes et l'absence de ces découvertes ont été pour l'Eglise de Dieu une précieuse découverte. Elle s'y attendait; mais elle s'est réjouie de la devoir au travail même de ses adversaires. — « En vérité, dit un savant de nos jours, si nous exceptons ces belles conclu-

(1) Michaélis, t. II, p. 266.—(2) Einleitung, 2 Th. s. 700.

sions négatives où l'on est parvenu, le résultat direct obtenu par tant de vies d'hommes consumées dans ces immenses recherches peut sembler nul; et l'on pourrait dire que, pour y arriver, on a follement prodigué le temps, le talent et la science[1]. » — Mais, comme nous l'avons dit, ce résultat est immense par son néant, et tout-puissant par son insignifiance. — Quand on pense que la Bible a été copiée pendant trente siècles, comme aucun livre d'homme ne l'a jamais été et ne le sera jamais; qu'elle a subi toutes les catastrophes et toutes les captivités d'Israël; qu'elle a été transportée soixante-dix ans à Babylone; qu'elle s'est vue tant de fois persécutée, ou oubliée, ou interdite, ou brûlée, depuis les jours des Philistins jusques à ceux des Séleucides; quand on pense que, depuis Jésus-Christ, elle a dû traverser les trois premiers siècles des persécutions impériales, où l'on jetait aux bêtes les hommes convaincus de posséder les livres saints; puis les VII^e^, VIII^e^ et IX^e^ siècles, où l'on multipliait en tous lieux les faux livres, les fausses légendes et les fausses décrétales; le X^e^ siècle, où si peu d'hommes savaient lire, même parmi les princes; les XII^e^, XIII^e^ et XIV^e^ siècles, où l'usage des Ecritures en langue vulgaire était puni de mort, où l'on mutilait les livres des an-

(1) Wiseman, Discours sur les Rapports, etc., t. II, disc. x

ciens Pères, où l'on retranchait et falsifiait tant d'anciennes traditions, et jusqu'aux actes des empereurs et à ceux des conciles; — alors on comprend combien il a été nécessaire que la providence de Dieu ait tenu toujours levée sa puissante main, pour que, d'un côté, l'église des Juifs nous donnât intègre cette parole qui raconte leurs révoltes, qui prédit leur ruine, qui décrit Jésus-Christ; et pour que, de l'autre, les églises chrétiennes (dont les plus puissantes, et surtout la secte romaine, ont interdit au peuple la lecture des livres saints, et ont remplacé en tant de manières la Parole de Dieu par les traditions du moyen-âge) nous aient cependant transmis, dans toute leur pureté, ces Ecritures, qui condamnent toutes leurs traditions, leurs images, leurs langues mortes, leurs absolutions, leur célibat; qui disent de Rome qu'elle sera le siége d'une affreuse apostasie, où l'on verra « l'Homme de péché siégeant comme Dieu dans le temple de Dieu, faisant la guerre aux saints, défendant de se marier et d'user des viandes créées de Dieu; » qui disent des images : « Tu ne te prosterneras point devant elles; » des langues inconnues : « Tu ne les emploieras point; » de la coupe : « Buvez-en tous; » de la Vierge : « Femme! qu'y a-t-il entre toi et moi? » et du mariage : « Il est honorable entre tous. »

Or, quoique toutes les bibliothèques où l'on peut

trouver d'anciens exemplaires des livres saints aient été appelées en témoignage; quoique les éclaircissements donnés par les Pères de tous les siècles aient été étudiés; quoique les versions arabe, syriaque, latine, arménienne et éthiopienne, aient été collationnées; quoique tous les manuscrits de tous les pays et de tous les siècles, depuis le III^e^ jusqu'au XVI^e^, aient été recueillis et mille fois examinés, par d'innombrables critiques, qui cherchaient avec ardeur, et comme la récompense et la gloire de leurs fatigantes veilles, quelque texte nouveau; quoique les savants, non contents des bibliothèques de l'Occident, aient visité celles de la Russie, et porté leurs recherches jusques aux couvents du mont Athos, de l'Asie turque et de l'Egypte, pour y chercher de nouveaux instruments du texte sacré; — « on n'a rien découvert, dit un savant déjà cité, non pas même une seule leçon qui ait pu jeter du doute sur aucun des passages considérés auparavant comme certains. Toutes les variantes, presque sans aucune exception, laissent intactes les pensées essentielles de chaque phrase, et n'ont rapport qu'à des points d'une importance secondaire, » tels que l'insertion ou l'omission d'un article ou d'une conjonction, la position d'un adjectif avant ou après son substantif, l'exactitude plus ou moins grande d'une construction grammaticale.

En voudrait-on quelque mesure pour l'Ancien-Testament? Le fameux manuscrit indien, récemment déposé dans la bibliothèque de Cambridge, en pourra fournir un exemple.

Il y a trente-trois ans qu'en visitant, dans la presqu'île occidentale de l'Inde, les juifs noirs de Malabar (qu'on croit être des restes de la première dispersion sous Nébucadnetsar), le pieux et savant Claudius Buchanan leur vit entre les mains un immense rouleau, composé de trente-sept peaux teintes en rouge, long de quarante-huit pieds, large de vingt-deux pouces, et qui, dans sa première intégrité, devait avoir eu quatre-vingt dix pieds anglais de développement. Les saintes Ecritures y avaient été tracées par des mains différentes. — Il en restait cent dix-sept colonnes d'une belle écriture; et il n'y manquait que le Lévitique et une partie du Deutéronome. Buchanan obtint qu'on lui confiât cet antique et précieux monument, qui servait au culte de la Synagogue; et il l'a, plus tard, déposé dans la bibliothèque de Cambridge.

On y a reconnu, par des traits évidents, l'impossibilité de supposer que ce rouleau ait été copié d'un exemplaire apporté par des Juifs européens. Or M. Yeates en a fait récemment l'examen le plus attentif, et s'est donné la peine de le collationner, mot après mot, lettre après lettre, avec notre édition hébraïque de Van der Hooght. Il a rendu pu-

blics les résultats de ses recherches. Qu'y a-t-il trouvé? C'est qu'il n'existe pas, entre le texte de l'Inde et celui de l'Occident, plus de quarante petites différences, dont aucune n'est assez grave pour qu'il en résulte même un changement léger dans le sens et dans l'interprétation de notre ancien texte; et que ce ne sont que des additions ou des retranchements d'un *i* ou d'un *v*, lettres dont, en hébreu, la présence ou l'absence peuvent ne point altérer la valeur des mots [1].

On sait ce qu'étaient, chez les Juifs, ces massorèthes, ou docteurs de la tradition, dont toute la profession consistait à transcrire les Ecritures; on connaît jusqu'où ces savants minutieux portaient le respect de la lettre; et quand on lit les règles de leur travail, on comprend l'usage que la providence du Seigneur, qui avait « confié ses oracles au peuple des Juifs, » a su faire de leur révérence, de leur rigueur et même de leur superstition. Ils comptaient, dans chaque livre, le nombre des versets, celui des mots, celui des lettres; ils vous eussent dit, par exemple, que la lettre A revient quarante-deux mille trois cent soixante-dix-sept fois dans la Bible, la lettre B trente-huit mille deux cent dix-huit fois, et ainsi de suite; ils se fussent

(1) Voy. Christian Observ. vol. XII, p. 170.—Examen d'un exemplaire indien du Pentateuque, p. 8. — Horne's Introduction and Appendix, p. 95, édition 1818.

fait scrupule de changer la situation d'une lettre évidemment déplacée ; ils vous en eussent seulement averti dans la marge, et ils y eussent supposé quelque mystère ; ils vous eussent dit la lettre qui est au milieu du Pentateuque, et celle qui est au milieu de chacun des livres particuliers dont il se compose ; ils ne se fussent jamais permis de retoucher leur manuscrit ; et si quelque méprise leur était échappée, ils eussent rejeté le papyrus ou la peau qu'elle aurait souillée, pour recommencer leur ouvrage sur un autre rouleau ; car il leur était également interdit de corriger jamais aucune de leurs fautes, et de conserver, pour leur volume sacré, un parchemin ou une peau qui aurait subi quelque rature.

Cette intervention de la providence de Dieu dans la conservation de l'Ancien-Testament deviendra plus éclatante encore à nos yeux, si nous comparons l'étonnante intégrité de l'original hébreu (à l'issue de tant de siècles), avec la prompte et profonde altération qu'avait déjà subie, aux jours de Jésus-Christ (au bout de 200 ans seulement), la version grecque des LXX. — Bien que ce livre eût acquis dans tout l'Orient, après la propagation presque universelle de la langue grecque, une autorité semi-canonique, d'abord chez les Juifs et ensuite parmi les Chrétiens ; bien qu'il fût, plus tard, le seul texte où les Pères de l'Orient et de l'Occi-

dent (à l'exception d'Origène et de Jérôme) allassent puiser la connaissance de l'Ancien-Testament, le seul que commentassent les Chrysostôme et les Théodoret, le seul où les Athanase, les Basile, les Grégoire de Nazianze puisassent leurs arguments; bien que le monde d'Occident, non plus que celui d'Orient, n'ait été, durant tant de siècles, éclairé que de cette lumière empruntée (puisque l'ancienne Vulgate italique, dont on se servait universellement, avait été faite sur le grec des LXX et non sur l'hébreu de l'original); écoutez cependant ce que les savants nous disent de l'altération de cet important monument, des additions, des changements, des interpolations qu'il avait subies, d'abord par le fait des anciens Juifs avant les jours de Jésus-Christ, ensuite par les Juifs incrédules, et plus tard par l'imprudence des copistes chrétiens. « Le mal était tel (*mirum in modum*), dit le docteur Lee, que, dans certains livres, à peine l'ancienne version pouvait-elle être reconnue[1]; » — et lorsque Origène (l'an 231) eut consacré vingt-huit ans de sa noble vie à en rechercher les divers manuscrits, pour entreprendre sur ce texte (dans ses Tétraples et ses Hexaples) ce que les critiques modernes ont accompli sur celui de l'Ancien et du Nouveau-Testament, non-seulement il ne put trou-

(1) Proleg. in Bibl. Polyglott. Bagsteriana (IV, sect. II.)

ver aucun exemplaire qui fût correct, mais encore il aggrava le mal. Par l'impéritie des copistes (qui négligèrent de transcrire ses obèles, ses astérisques et ses autres marques), la plupart de ses corrections marginales se glissèrent dans le texte, en sorte que, de nouvelles erreurs s'y étant répandues, on ne pouvait plus, au temps de Jérôme, distinguer ses annotations d'avec le texte primitif [1]. — Nous le répétons; ces faits, mis en regard de l'étonnante conservation du texte hébreu (plus ancien de douze cents années que celui des LXX), nous disent assez haut combien il a fallu que la puissante main de Dieu intervînt dans les destinées de ce livre sacré.

Voilà pour l'Ancien-Testament. — Mais qu'on ne pense pas que la Providence, qui veillait sur ce saint livre, et qui l'avait confié aux Juifs (Rom. III, 1, 2), ait moins protégé les oracles du Nouveau-Testament, commis par elle au nouveau peuple de Dieu. Elle n'a pas laissé à celui-ci de moindres motifs de reconnaissance et de sécurité.

Nous en voudrions ici prendre à témoin l'expérience récente des auteurs d'une version du Nouveau-Testament qui vient d'être publiée en Suisse,

(1) *Grabe*, Epit. au doct. Mill. Oxford, 1705; et Dissertat. de variis vitiis LXX. Interpretum, p. 50. Oxoni, 1710. — *Samuel Lee :* Proleg. in Polygl. Bagster (Prol. IV, sect. II). — Fisher, Prolusiones in Vers. græcis V.-T., etc.

et au long travail de laquelle nous avons concouru. Un seul trait pourra faire comprendre à toutes les classes de lecteurs jusqu'où va l'insignifiance des différentes leçons que présentent les manuscrits. Les traducteurs que nous venons de citer ont suivi, sans s'en écarter jamais, ce qu'on appelle l'*édition reçue*, c'est-à-dire le texte grec d'Elzévir, 1624, si longtemps adopté par toutes nos Eglises. Mais comme le premier plan de leur travail les avait d'abord appelés à introduire dans leur texte original les variantes les plus approuvées par la critique du dernier siècle, ils se sont trouvés le plus souvent dans l'embarras, parce qu'ils se sont vus dans l'impossibilité d'exprimer, même dans le français le plus littéral, la nuance nouvelle apportée dans leur grec par cette correction. — Le langage français, dans la version la plus scrupuleuse, n'est pas même assez souple pour revêtir ces différences de manière à les faire ressortir; comme les moules qu'on prend sur le visage d'un roi reproduisent en airain ses nobles traits, sans pouvoir cependant en indiquer toutes les rides et les veines.

Nous désirons cependant donner à ceux de nos lecteurs qui sont étrangers à la critique sacrée, deux ou trois autres mesures plus saisissables de cette providence qui a veillé durant trente siècles sur nos textes sacrés.

Voici la première. — Comparez, leur dirons-nous,

les deux traductions protestantes d'Osterwald et de Martin. Il est peu de versions modernes plus rapprochées l'une de l'autre. Faites toutes deux d'après l'ancienne version des pasteurs de Genève, écrites à peu près dans le même temps et dans le même esprit, elles diffèrent si peu, surtout pour le Nouveau-Testament, que nos sociétés bibliques les distribuent indifféremment, et que l'on est embarrassé de dire celle des deux qu'on doit préférer à l'autre. Cependant, si vous preniez la peine de noter leurs différences, en tenant compte de tout, comme on l'a fait quand on a comparé les uns avec les autres nos quatre cents manuscrits du Nouveau-Testament, nous affirmons d'avance (et nous pensons en cela demeurer au-dessous de la vérité) que ces deux textes français sont trois fois, et, dans beaucoup de chapitres, dix fois plus distants l'un de l'autre que le texte grec de nos éditions imprimées ne l'est, nous ne dirons pas seulement *du moins estimé* des manuscrits grecs de nos bibliothèques, mais de TOUS LEURS MANUSCRITS PRIS ENSEMBLE. — Par où nous voulons dire que, si quelque homme habile et malveillant (comme aurait pu l'être, au siècle dernier, le malheureux Voltaire, ou le trop célèbre Anthony Collins) s'étudiait à choisir à son gré, dans tous les manuscrits de l'Orient et de l'Occident rassemblés sous sa main, les plus mauvaises leçons et les variantes

qui s'éloignent le plus de notre texte reçu, avec l'intention perfide de se composer à plaisir le texte le plus fautif; un tel homme, disons-nous (même en employant les variantes qui n'auraient pour elles qu'UN SEUL des quatre ou cinq cents manuscrits de nos bibliothèques), ne pourrait pas, malgré tout son mauvais vouloir, faire sortir de son travail un Testament qui fût moins rapproché de celui de nos Eglises que Martin ne l'est d'Osterwald. — Vous pourriez encore le répandre à la place du vrai texte, avec aussi peu d'inconvénient que vous en trouvez à donner aux Protestants français Martin plutôt qu'Osterwald, ou Osterwald plutôt que Martin, et avec beaucoup moins de scrupule que vous n'en éprouvez à répandre parmi les sectateurs de l'Église Romaine la version de Le Maître de Sacy.

Sans doute, ces derniers livres ne sont que des traductions, tandis que tous les manuscrits grecs se donnent pour des textes originaux; et il faut convenir que notre comparaison, sous ce rapport, est très-imparfaite : mais elle n'en est pas moins propre à rassurer les amis de la parole de Dieu, en leur faisant comprendre jusqu'où va l'insignifiance des variantes.

Voici maintenant quelque chose de plus direct et de plus précis.

Pour donner à tous nos lecteurs quelque mesure,

à la fois, du nombre et de l'innocence des leçons recueillies dans les manuscrits de nos bibliothèques, nous allons en présenter deux spécimens. — Ce sera d'abord un tableau des huit premiers versets de l'Épître aux Romains, avec TOUTES LES VARIANTES qui s'y rapportent dans TOUS LES MANUSCRITS de l'Orient et de l'Occident. — Ce sera ensuite un tableau de cette Épitre entière, avec TOUTES LES CORRECTIONS qu'a cru devoir y introduire le célèbre *Griesbach*, l'oracle de la critique moderne.

Nous avons pris ces passages comme au hasard; et nous déclarons qu'aucune raison, relative à notre argument, ne nous les a fait choisir préférablement à d'autres.

Nous aimons à proposer ici ces courts documents aux personnes que leur position n'appelle pas à suivre par elles-mêmes les investigations de la Critique Sacrée, et qui cependant pourraient avoir reçu quelque trouble du langage à la fois mystérieux et important qu'employèrent si souvent sur ce sujet les rationalistes du dernier siècle. — A les entendre, n'eussiez-vous pas dit que la science moderne allait nous donner une nouvelle Bible, faire descendre Jésus-Christ du trône de Dieu, rendre à l'homme calomnié par notre théologie tous ses titres d'innocence, et redresser tous les dogmes de notre vieille orthodoxie?

Comme premier terme de comparaison, nos colonnes présenteront d'abord, sur les huit premiers versets de l'Epître aux Romains, les différences du texte unique de Martin (1707) avec le texte unique d'Osterwald (édition de Bagster), tandis que les colonnes suivantes, au lieu de ne comparer qu'un seul manuscrit avec un seul autre manuscrit quelconque, présenteront les différences de *notre texte reçu* avec TOUS LES MANUSCRITS qu'on a pu rassembler jusqu'à Griesbach. Cet infatigable savant a scruté pour l'Epitre aux Romains, d'abord sept manuscrits *à lettres onciales* (ou majuscules grecques), âgés, à ce qu'on croit, de treize à quatorze cents ans (l'*Alexandrin*, au musée britannique; celui du *Vatican*, et celui du cardinal *Passionei*, à Rome; celui d'*Ephrem*, à Paris; celui de *Saint-Germain*, celui de *Dresde*, et celui du cardinal *Coislin*); et ensuite cent dix manuscrits *à lettres minuscules*, et trente autres, venus pour la plupart du mont Athos, et compulsés par le savant Matthéi, qui a voyagé longtemps pour cela dans la Russie et dans l'Orient.

Pour les quatre Evangiles, le même Griesbach en a pu consulter jusqu'à trois cent trente-cinq.

PREMIER TABLEAU.

ÉPITRE AUX ROMAINS.

	Texte d'Osterwald.	Texte de Martin (1707).
2e	*v.* qu'il.	lequel.
	promis auparavant.	auparavant promis.
3e	de la race.	de la semence.
4e	et qui, selon l'Esprit..., a été.	et qui a été..., selon l'Esprit.
	a été déclaré.	a été pleinement déclaré.
	avec puissance.	en puissance.
	par sa résurrection.	par la résurrection.
	l'Esprit de sainteté.	l'Esprit de sanctification.
	savoir.	c'est-à-dire.
	J.-C. notre Seigneur.	notre Seigneur J.-C.
5e	afin d'amener tous les Gentils à l'obéissance de la foi.	afin qu'il y ait obéissance de foi parmi tous les Gentils.
6e	du nombre desquels vous êtes aussi, vous qui avez été appelés.	entre lesquels aussi vous êtes, vous qui êtes appelés.
7e	appelés et saints.	appelés *à être* saints.
	la grâce et la paix	grâce vous soit et paix
	vous *soient données*	vous soient données
	de la part de Dieu notre père	de par Dieu notre père
	et de	et *de par*
	notre Seigneur J.-C.	le Seigneur J.-C.
8e	Avant toutes choses.	Premièrement.
	au sujet de vous tous.	touchant vous tous.
	est célèbre.	est renommée.

Ces différences des deux textes français sont assez insignifiantes ; et si l'on nous disait que, dans tous les versets, l'un ou l'autre des deux est inspiré

de Dieu, notre foi en recevrait un grand secours. Or vous verrez que les variantes des manuscrits grecs sont encore plus insignifiantes.

Voici maintenant, sur les mêmes versets, le tableau du texte reçu, comparé avec *toutes les différences* qu'ont pu présenter *les cent cinquante manuscrits grecs*, recueillis et compulsés pour l'Épître aux Romains.

Nous n'indiquerons ici ni les différences que présentent les anciennes traductions, ni celles qui n'appartiennent qu'à la ponctuation (cet élément étant à peu près nul dans les plus anciens manuscrits).

Nous traduirons la première colonne (celle du texte reçu) d'après l'ancienne version, plus littérale qu'Osterwald; et nous chercherons à rendre aussi exactement que possible les leçons grecques de la seconde colonne.

DEUXIÈME TABLEAU.

	Le texte reçu, (celui d'Elzévir, 1624).	Variantes recueillies dans TOUS les manuscrits grecs réunis.
1er	℣. (Nulle différence.)	
2e	par ses prophètes.	par les prophètes. *(Dans un seul manuscrit de Paris.)*
3e	qui est né.	qui a été engendré. *(Dans un seul manuscrit d'Upsal, et par le seul changement de 2 lettres.)*
4e	qui a été déclaré.	qui a été prédéclaré. *(Dans un seul des 22 manuscrits de la bibliothèque Barberini.)*
	de J.-C. notre Seigneur.	de J.-C. notre Dieu. *(Dans un seul manuscrit de Vienne.)*
5e	(Nulle différence.)	

6e	℣. (Nulle différence.)	
7e	qui êtes à Rome, bien aimés de Dieu, appelés.	qui êtes dans l'amour de Dieu, appelés. (*Un seul manuscrit, celui de Dresde, à lettres onciales.*) qui êtes à Rome, appelés. (*Deux manuscrits seulement, celui de Saint-Germain, à lettres onciales, et un autre de Rome, à petites lettres.*)
	de Dieu notre père.	de Dieu le Père. (*Un seul manuscrit d'Upsal.*)
8e	Premièrement.	Premièrement. (*La différence ne peut se rendre. Elle existe dans un seul manuscrit.*)
	touchant vous tous.	au sujet de vous tous. (*Douze manuscrits.*)

On le voit : ces neuf ou dix leçons diverses sont sans importance par elles-mêmes ; et de plus, elles n'ont, en leur faveur, qu'un ou deux manuscrits entre *les cent cinquante* qu'on a pu consulter sur ces huit versets; si vous en exceptez la dernière (« *au sujet de vous tous* », au lieu de « *touchant vous tous* »), laquelle compte pour elle douze manuscrits, dont quatre sont à lettres onciales (majuscules).

Les différences qui existent entre Osterwald et Martin sont trois fois aussi nombreuses ; et d'ordinaire elles ont, quant au sens, une beaucoup plus grande importance. — Cette comparaison, si vous la prolongiez dans tout le Nouveau-Testament, porterait le même caractère, et deviendrait même beaucoup plus significative.

Cependant nous croyons être agréable à ceux de nos lecteurs qui sont demeurés étrangers à de telles recherches en leur offrant encore, dans un troi-

sième tableau, une nouvelle mesure de l'innocence des variantes, et de la nullité de l'objection qu'on en tire.

Celui-ci comprendra tout l'ensemble des corrections que le savant Griesbach, le père de la critique sacrée, a cru devoir introduire dans le texte de l'Epître aux Romains, après les longues recherches auxquelles il s'est livré sur les manuscrits, et après toutes celles de ses prédécesseurs.

Il faut être entré dans cette étude pour se faire une juste idée de l'immensité de tels travaux.

Nous devons en même temps faire observer aux lecteurs de ce troisième tableau :

Premièrement, — que Griesbach est, en général, accusé par les savants (Matthéi, Nolan, Lawrence Scholz et d'autres) de s'être trop pressé d'admettre de nouvelles leçons dans l'ancien texte. La tentation s'explique par les habitudes du cœur humain. — Le savant Whitby avait déjà fait ce reproche, non sans quelque fondement, au docteur Mill, qui ne s'était cependant pas permis autant de corrections que Griesbach.

Secondement : observez encore que nous indiquons dans ce tableau, non-seulement les corrections que ce savant critique s'est persuadé devoir *accueillir*, mais aussi celles qu'il a dites n'être encore que *douteuses* à ses yeux, et ne devoir être préférées au texte sacré qu'avec un reste de défiance.

TROISIÈME TABLEAU.

CORRECTIONS DE GRIESBACH DANS TOUTE L'ÉPÎTRE AUX ROMAINS.

ANCIEN TEXTE. (Traduction de Martin, 1707).	NOUVEAU TEXTE CORRIGÉ PAR GRIESBACH, (et traduit en français par nous, avec autant d'exactitude qu'il nous a été possible).
CHAPITRE Ier.	
v. 13. de recueillir quelque fruit.	de recueillir quelque fruit. *(Il n'y a ici qu'une inversion dans les mots.)* (*de recueillir fruit quelque.*)
16. je ne prends point à honte.	je ne prends point à honte. *(Différence inexprimable par une traduction.)*
17. l'Évangile de Christ.	l'Évangile.
19. car Dieu.	car Dieu. *(Différence inexprimable.)*
21. ne l'ont point glorifié.	ne l'ont point glorifié. *(différence d'orthographe.)*
24. C'est pourquoi aussi.	c'est pourquoi.
27. tout de même.	tout de même. *(Différence intraduisible.)*
29. de toute injustice, de paillardise, de méchanceté.	de toute injustice, de méchanceté.
31. Sans affection naturelle, gens qui jamais ne se rapaisent, sans miséricorde.	sans affection naturelle, sans miséricorde.
CHAPITRE II.	
8. indignation et colère.	colère et indignation.
13. ceux qui écoutent la loi.	ceux qui écoutent *la* loi. *(Simple retranchement d'article.*

Chapitre III.

v. 22. envers tous et sur tous ceux qui croient.	envers tous ceux qui croient.
25. par la foi.	par *la* foi.
que l'homme est justifié par la foi.	que par *la* foi l'homme est justifié.
28. Nous concluons donc.	nous concluons en effet.
29. ne l'est-il pas.	ne l'est-il pas.
	(Différence intraduisible.)

Chapitre IV.

1. Que dirons-nous donc qu'Abraham...a trouvé.	que dirons-nous donc qu'a trouvé Abraham.
Abraham notre père.	Abraham notre ancêtre.
4. comme une chose due.	comme chose due.
12. dans le prépuce.	en prépuce.
13. héritier du monde.	héritier du monde.
	(Différence qui ne se peut rendre.)
19. et n'étant pas faible en la foi, il n'eut point d'égard à.	il n'eut point, faible en la foi, d'égard à.

Chapitre V.

14. de Moïse.	de Moses.

Chapitre VI.

1. demeurerons-nous.	demeurons.
11. que vous êtes morts.	que vous *êtes* morts.
en J.-C. notre Seigneur.	en J.-C.
12. pour lui obéir dans ses convoitises.	pour *lui* obéir.
14. soit du péché à la mort, soit de l'obéissance à la justice.	soit du péché, soit de l'obéissance à la justice.

Chapitre VII.

v. 6.	la loi par laquelle... étant morte.	étant morts à la *loi* par laquelle.
10.	le commandement qui.	le commandement qui. *(Différence d'un simple accent.)*
14.	charnel.	charnel. *(Différence d'une lettre.)*
18.	je ne trouve pas.	je ne trouve point. *(Différence d'orthographe.)*
20.	et si je fais ce que je ne veux point.	et si je fais ce que, moi, je ne veux pas.
25.	je rends grâces à Dieu.	grâces à Dieu.

Chapitre VIII.

1.	Pour ceux qui sont en Jésus-Christ, lesquels ne cheminent point selon la chair, mais selon l'Esprit.	pour ceux qui sont en Jésus-Christ. (*Les mots retranchés ici se retrouvent au verset* 4.)
11.	par son Esprit (Martin dit : à cause de son Esprit) qui habite en vous.	à cause de son Esprit qui habite en vous.
26.	à nos faiblesses	à notre faiblesse
	ce que nous devons demander.	ce que nous devons demander. *(La différence ne se peut rendre.)*
	prie pour nous par des soupirs.	prie par des soupirs.
35.	pour l'amour de toi.	pour l'amour de toi. *(Différence intraduisible.)*
37.	ni les anges, ni les principautés, ni les puissances, ni les choses présentes, ni les choses à venir.	ni les anges, ni les principautés, ni les choses présentes, ni les choses à venir, ni les puissances.

Chapitre IX.

11.	ni bien ni mal, afin que	ni bien ni mal, afin que le

le propos arrêté selon l'élection de Dieu.	propos arrêté de Dieu selon l'élection. *(Différence difficile à rendre.)*
15. il dit à Moïse.	il dit à Moses.
31. comme par les œuvres de la loi.	comme par les œuvres.
32. car ils ont heurté.	ils ont heurté.
33. quiconque croit en lui.	qui croit en lui.

CHAPITRE X.

1. que je fais à Dieu pour Israël.	que je fais à Dieu pour eux.
c'est qu'ils soient sauvés.	c'est qu'ils soient sauvés. *(Différence inexprimable.)*
5. Moïse.	Moses.
15. qui annoncent de bonnes choses.	qui annoncent de bonnes choses. *(La différence ne peut se rendre.)*
19. Israël ne l'a-t-il point connu ?	Ne l'a-t-il point connu, Israël ?
Moïse.	Moses.

CHAPITRE XI.

2. contre Israël, disant : Seigneur...	contre Israël : Seigneur...
3. et ils ont démoli les autels.	ils ont démoli les autels.
6. Si c'est par la grâce, ce n'est plus par les œuvres ; autrement la grâce n'est plus grâce ; mais si c'est par les œuvres, ce n'est plus par la grâce, autrement l'œuvre n'est plus œuvre.	si c'est par la grâce, ce n'est plus par les œuvres; autrement la grâce n'est plus grâce.
7. il ne l'a point obtenu.	il ne l'a point obtenu. *(Différence intraduisible.)*

℣. 19.	les branches ont été retranchées.	des branches ont été retranchées.
21.	il ne t'épargne point.	il ne t'épargne point. *(La différence ne se peut rendre.)*
23.	et eux-mêmes aussi.	et eux-mêmes aussi. *(Différence d'orthographe.)*
30.	et comme vous avez été vous-mêmes autrefois.	et comme vous avez été autrefois.

CHAPITRE XII.

2.	et ne vous conformez point,... mais soyez transformés.	et que vous ne vous conformiez point,... mais que vous soyez transformés.
	par le renouvellement de votre entendement.	par le renouvellement de l'entendement.
11.	servant le Seigneur.	servant à l'occasion. *(La différence ne tient qu'à deux lettres, l'une changée, l'autre transposée.)*
20.	si donc ton ennemi a faim.	si ton ennemi a faim.

CHAPITRE XIII.

1.	qui ne vienne de Dieu; et les puissances qui sont *en état.*	qui ne vienne de par Dieu; et celles qui sont *en état.*
	sont ordonnées de Dieu.	sont ordonnées de Dieu. *(Différence intraduisible.)*
8.	que vous vous aimiez l'un l'autre.	que l'un l'autre vous vous aimiez.
9.	tu ne déroberas point, tu ne diras point de faux témoignage, tu ne convoiteras point.	tu ne déroberas point, tu ne convoiteras point.

CHAPITRE XIV.

9.	que Christ est mort, qu'il est ressuscité, et retourné en vie, afin qu'il.	que Christ est mort et qu'il a vécu, afin qu'il. *(La différence ne tient qu'à l'addition de deux lettres.)*

14.	rien n'est souillé de soi-même.	rien n'est souillé de soi-même. *(Différence intraduisible.)*

Chapitre XV.

1.	Or, nous devons, nous qui sommes forts.	(*Griesbach pense que probablement ici devraient être placés les 3 versets qui terminent l'Epître*): Or, à celui... Or, nous devons, nous qui sommes forts. *(Il ne s'agit que d'une transposition; et Scholz même ne l'a pas adoptée.)*
2.	que chacun de nous complaise donc.	*(Différence qui ne se peut rendre.)*
3.	car toutes les choses qui ont été écrites auparavant... ont été écrites.	*(Différence qui ne se peut rendre.)*
8.	Or je dis.	car je dis.
19.	par la puissance de l'Esprit de Dieu.	par la puissance de l'Esprit.
24.	j'irai vers vous lorsque je partirai pour aller en Espagne, et j'espère que je vous verrai.	lorsque je partirai pour aller en Espagne, j'espère que je vous verrai.
29.	avec une abondance de bénédiction de l'évangile de Christ.	avec une abondance de bénédiction de Christ.

Chapitre XVI.

2.	car elle a été hôtesse.	*(La différence ne se peut rendre.)*
3.	Priscille.	Prisca.
5.	qui est les prémices d'Achaïe.	qui est les prémices d'Asie.

6.	qui a fort travaillé pour nous.	qui a fort travaillé pour vous.
18.	ne servent point N. S. J.-C.	ne servent point N. S. Christ.
20.	la grâce de N. S. J.-C. *soit* avec vous! Amen.	la grâce de N. S. J.-C. *soit* avec vous !
25.	or, à celui qui est puissant...	(*Ces paroles, selon Griesbach, sont à placer plutôt au commencement du chap.* XV.)

On le voit donc clairement ici : telle est l'insignifiance de ces variantes, dont on avait d'abord fait un si grand bruit. Telle est l'étonnante conservation des manuscrits grecs qui nous ont transmis le Nouveau-Testament.

Après qu'on a tant de milliers de fois copié et recopié ce texte sacré, soit en Europe, soit en Asie, soit en Afrique, soit dans les couvents, soit dans les colléges, soit dans les palais, soit dans les presbytères (et cela presque sans interruption, durant le long cours de mille cinq cents années); — après que, pendant les trois derniers siècles, et surtout dans les cent trente années qui viennent de s'écouler, tant de nobles caractères, tant d'esprits ingénieux, tant de savantes vies se sont consumées en des travaux inouïs jusque-là par leur étendue, admirables par leur sagacité, et scrupuleux comme ceux des Massorèthes ; — après qu'on a compulsé tous les manuscrits grecs du Nouveau-Testament enfouis dans les bibliothèques

privées, ou monastiques, ou nationales, de l'Orient et de l'Occident ; — après qu'on leur a comparé, non-seulement toutes les versions anciennes, latine, arménienne, sahidique, éthiopique, arabe, slave, persanne, copte, syriaque et gothique des Ecritures, mais encore tous les anciens Pères de l'Eglise qui les ont citées dans leurs innombrables écrits, en grec ou en latin; — après tant de recherches, voyez, par un seul exemple, ce qu'on a pu trouver !

Jugez-en par cette Épitre que vous avez sous les yeux. — C'est la plus longue et la plus importante des Epîtres du Nouveau-Testament, « la clef d'or des Ecritures (comme on l'a nommée), » « l'océan de la doctrine chrétienne. » Elle a quatre cent trente-trois versets; et, dans ses quatre cent trente-trois versets, quatre-vingt-seize mots grecs qui ne se rencontrent point ailleurs dans le Nouveau-Testament. — Et combien (en admettant même toutes les corrections adoptées, ou seulement préférées par Griesbach), combien y avez-vous trouvé de leçons qui aillent jusqu'à changer, même légèrement, le sens de quelque phrase? Vous en avez vu cinq! — Et encore que sont elles ? Nous les répéterons ; les voici :

La première (chap. VII, 6), au lieu de : *Celle dans laquelle... étant morte*, Griesbach lit : *Étant morts à celle dans laquelle*. Et notez bien qu'ici,

dans le grec, la différence ne tient qu'au changement *d'une seule lettre* (un *o* au lieu d'un *e*); et que d'ailleurs le plus grand nombre des manuscrits était tellement en faveur de l'ancien texte que, depuis Griesbach, M. Tittman, dans son édition de 1824, a rejeté cette correction, et que M. Lachman en a fait autant, dans son édition de 1831. (Scholz cependant l'a conservée.)

Voici la seconde, chapitre XI, 6 :

Au lieu de : *Si c'est par la grâce, ce n'est plus par les œuvres, autrement la grâce n'est plus la grâce; mais si c'est par les œuvres, ce n'est plus par la grâce, autrement l'œuvre n'est plus une œuvre.* Griesbach retranche la dernière moitié de cette phrase.

Voici la troisième, chapitre XII, 11 :

Au lieu de : *Servant le Seigneur*, Griesbach lit : *Servant à l'occasion.*

Notez que la correction ne tient qu'au seul changement de *deux lettres* dans un des mots grecs, et que d'ailleurs le nombre des manuscrits ne paraît point non plus la justifier. — Encore ici, *Whitby* disait à *Mill* que plus de trente manuscrits, que toutes les versions anciennes, que Clément d'Alexandrie, saint Basile, saint Jérôme, toutes les scholies des Grecs et tous les Latins, à l'exception d'Ambroise, suivaient l'ancien texte; et les deux savants que nous venons de nommer (Lachman et

Tittman), l'un travaillant à Berlin, l'autre professeur à Leipsick, ont rétabli l'ancien texte, dans leurs éditions respectives du Nouveau-Testament. C'est aussi ce que vient de faire Scholz, dans son édition de 1836, que le monde savant paraît préférer à toutes celles qui l'ont précédée.

Voici la quatrième, chapitre VI, 16 :

Au lieu de : *Soit du péché à la mort, soit de la justice...*, Griesbach lit : *Soit du péché, soit de la justice;* mais il y met lui-même le simple signe d'une faible probabilité; et MM. Tittman et Lachman, dans leurs éditions respectives, ont encore rejeté cette correction.— M. Scholz, après eux, l'a repoussée également.

Voici la cinquième, chapitre XVI, 5 :

Au lieu de : *Les Prémices d'Achaïe*, Griesbach lit : *Les Prémices d'Asie.*

Nous n'avons pas indiqué ici les mots retranchés au paragraphe Ier du chapitre VIII, parce qu'on les retrouve au verset 4.

On le voit donc : telle est l'admirable intégrité de l'Epître aux Romains. — D'après Griesbach, *cinq corrections insignifiantes*, dans toute l'Épître; — d'après des critiques plus modernes, DEUX SEULES, et les plus insignifiantes des cinq; — et d'après Scholz, TROIS !

Nous répétons que nous n'avons choisi l'Epître aux Romains comme spécimen qu'à cause de sa

longueur et de son importance. Nous ne nous sommes pas donné le temps d'examiner si elle présente plus ou moins de variantes que toute autre partie du Nouveau-Testament. — Nous venons de parcourir, par exemple, dans Griesbach, en relisant ces dernières pages, l'Epître aux Galates, écrite dans le même temps et sur le même sujet que l'Epître aux Romains; et nous n'y avons su trouver que les trois corrections suivantes qui puissent affecter le sens, ou pour mieux dire la forme du sens :

iv, 17. Ils nous veulent exclure, *dites* : ils vous veulent exclure.

iv, 26. Elle est la mère de nous tous, *dites :* elle est la mère de nous.

v, 19. L'adultère, la fornication, l'impureté, *dites:* la fornication, l'impureté.

Ces simples tableaux, nous le pensons, parleront plus haut à nos lecteurs que ne pourraient faire toutes nos assertions générales. — Il y a certaines vérités qu'il faut voir de ses propres yeux. — Nous en avons fait nous-même l'heureuse expérience. Nous avions lu sans doute ce que d'autres ont pu dire avant nous sur l'insignifiance des différentes leçons que présentent les manuscrits; et nous avions souvent étudié les variantes de Mill et les sévères reproches de son adversaire Whitby [1];

(1) Examen variantium lectionum, J. Millii. Lond., 1710.

nous avions examiné les écrits de Wetstein, de Griesbach, de Lachman et de Tittman; mais quand, par deux fois, en prenant part au travail d'une nouvelle version du Nouveau-Testament, nous avons dû corriger le texte français d'après les variantes les plus estimées, d'abord pour les y introduire, et ensuite pour les en retrancher, et pour y replacer en français le sens de l'ancienne leçon; alors nous avons eu par deux fois comme une intuition de cette étonnante conservation des Ecritures, et nous nous sommes senti pénétré de reconnaissance envers cette admirable providence, qui n'a cessé de veiller sur les oracles de Dieu, pour en préserver à ce point l'intégrité.

Qu'on apprécie maintenant l'objection qui nous était faite.

Qu'on nous montre, par exemple, comment trois ou quatre variantes que nous venons de passer en revue dans l'Epître aux Romains, et qui, dans l'opinion des critiques les plus modernes, se réduisent ou à deux, ou à trois, pourraient rendre illusoire pour nous le fait de sa première inspiration.

Sans doute que, dans ces trois ou quatre passages, ainsi que dans ceux des autres livres sacrés, où le vrai mot du texte pourrait être contesté, sans doute que là, et là seulement, entre les deux leçons différentes des manuscrits, l'une est le mot inspiré et non pas l'autre; sans doute qu'il faut,

dans ce petit nombre de cas, partager ou suspendre votre confiance entre deux expressions; mais voilà jusqu'où s'avance l'incertitude : il faut qu'elle s'arrête là.

On compte que, sur les sept mille neuf cent cinquante-neuf versets du Nouveau-Testament, à peine il existe dix ou douze versets où ces corrections introduites par les textes nouveaux de Griesbach et de Scholz, à la suite de leurs immenses recherches, aient quelque gravité. Encore ne consistent-elles le plus souvent que dans la différence d'un seul mot, et quelquefois même d'une seule lettre.

Nous ferons bien peut-être de les indiquer encore ici, pour faire suite à celles que nous avons signalées dans l'Epître aux Romains.

On a coutume de regarder comme les plus importantes, parmi les variantes accueillies par Griesbach, et plus récemment par Scholz, les douze ou treize corrections suivantes. — Les quatre premières mêmes n'ont paru les plus graves que parce qu'elles ont trait à la divinité de Jésus-Christ.

1° (Actes, xx, 28.)—*Au lieu de :* « Paître l'Église de Dieu, qu'il a acquise par son propre sang ; »

Le texte de Griesbach porte : « Paître l'Église du Seigneur, qu'il a acquise par son propre sang. »

Ici la différence de la leçon préférée par Gries-

bach consiste dans UNE SEULE LETTRE (ΚΥ, au lieu de ΘΥ). — Scholz même ici conserve l'ancien texte.

2° (1 TIMOTH., III, 16.) — *Au lieu de :* « Et il faut l'avouer, le mystère de piété est grand : Dieu a été manifesté en chair, justifié en Esprit..... »

Quelques manuscrits portent : « Et il faut l'avouer, le mystère de piété est grand, lequel a été manifesté en chair, justifié en Esprit.... »

Mais quelques autres manuscrits, suivis par Griesbach, portent : « Et il faut l'avouer, le mystère de piété est grand : celui qui a été manifesté en chair a été justifié en Esprit..... »

Ici la différence n'est encore que d'une seule lettre, ou même seulement que de deux traits de lettre (quelques manuscrits, au lieu de ΘΣ, ayant ΟΣ, et les autres Ο).

Scholz n'a pas admis la correction de Griesbach. — Presque tous les manuscrits grecs, dit-il, portent Θεος (*Dieu*). Il assure l'avoir trouvé dans quatre-vingt-six manuscrits examinés par lui-même.

3° (JUDE, 4.) — *Au lieu de :* « Qui renient notre seul dominateur, Dieu et Seigneur, Jésus-Christ, »

Le texte de Griesbach et celui de Scholz portent : « Qui renient notre seul dominateur et Seigneur Jésus-Christ. »

Ici la différence n'est que dans ces deux lettres (ΘΝ, Dieu), omises dans les manuscrits que Griesbach a préférés.

Que les adversaires de la divinité de Jésus-Christ aient mis de l'importance à ces trois premières corrections, sous le rapport critique, nous l'approuvons (tout en a dans l'Écriture!); mais sous le rapport dogmatique, nous ne pouvons le comprendre, parce que, de leur propre aveu, il se trouve bien d'autres passages sans variantes où notre Seigneur est appelé du nom de Dieu, de vrai Dieu, de grand Dieu.—Aucun manuscrit, par exemple, ne présente de variantes sur le premier verset de l'Évangile de Saint-Jean : *Au commencement était la Parole, et la Parole était avec Dieu, et la Parole était Dieu*[1]. — De même encore, aucun manuscrit grec quelconque ne présente de variante sur ce verset de l'Epitre à Tite (II, 13) : « *Attendant l'apparition de la gloire de notre grand Dieu et sauveur Jésus-Christ*[2] ».

(1) Un seul manuscrit, sur trois cent cinquante, celui d'*Etienne*, du VIIIe ou IXe siècle, met un article devant le nom de *Dieu*, ce qui ne changerait même point ici le sens.—(2) L'on sait que M. Wordsworth, pour s'assurer du sens qu'on donnait à ce passage et aux suivants (Eph., V, 5; 2 Thess., I, 12; 2 Tim., IV, 1; Jud., 4; 2 Pier., I, 1; Jacq., I, 1; 1 Tim., I, 1), dans le temps où le grec était une langue vivante, n'a pas craint de compulser les volumineux écrits de soixante-dix Pères grecs et de soixante Pères latins contemporains; et qu'il les a vus entendre invariablement ces constructions dans le même sens, comme désignant une seule et même personne.—Dans l'espace de mille ans (du IIe au XIIe siècle), il a trouvé cinquante-qua-

4° (1 Jean, v, 6, 7.) —*Au lieu de :* « Il y en a trois qui rendent témoignage [dans le ciel : le Père, la Parole et le Saint-Esprit, et ces trois-là sont UN (ÉN); et il y en a trois qui rendent témoignage] sur la terre : l'Esprit, l'eau et le sang ; et les trois se rapportent à cet UN (τὸ ἕΝ) ; »

Le texte de Griesbach porte : « Il y en a trois qui rendent témoignage sur la terre : l'Esprit, l'eau et le sang ; et les trois se rapportent à cet UN (τὸ ἕΝ). »

C'est ici sans doute la variante la plus grave, et en même temps la plus justifiée par le témoignage des manuscrits aujourd'hui conservés (plus de cent quarante contre trois), comme par le silence universel des Pères grecs. Nous sortirions de notre sujet, si nous entreprenions de discuter ici les témoignages historiques (1) et les considérations

tre autorités des Pères grecs et soixante des Pères latins, qui donnaient unanimement le même sens à ces paroles de Paul (Tite II, 13) : *Notre grand Dieu et Sauveur.* Les hérétiques eux-mêmes, dit-il, pendant le long triomphe de l'arianisme, n'ont pas une seule fois imaginé de traduire ce passage autrement que nous. « Sans doute (disait au Ve siècle l'évêque arien Maximin), le Fils, suivant l'Apôtre, n'est pas un petit Dieu (non pusillus, sed magnus Deus), mais un grand Dieu, selon ces paroles de Paul : Attendant... » (Voyez les six lettres de Wordsworth à Granville Sharpe).

(1) Celui de plusieurs Pères latins des IIe, IIIe, IVe et Ve siècles ; celui de la Vulgate latine, plus ancienne que les plus anciens manuscrits de nos bibliothèques (qu'on rapporte au Ve

grammaticales qui plaident au contraire pour la conservation de l'ancien texte. — Nous nous bornons à ces deux remarques de l'évêque Middleton.

1° Pourquoi le mot *trois*, *les trois*, est-il au masculin dans le grec (τρεῖς οἱ μαρτυροῦντες, καὶ οἱ τρεῖς), tandis que les mots *esprit*, *eau* et *sang*, auxquels il se rapporte, sont tous neutres (il eût fallu dire τρία τὰ μαρτυροῦντα)? Cette irrégularité, qui se justifie pleinement par ce qu'on nomme en Grammaire le *principe d'attraction*, si le passage demeure dans son entier, devient inexplicable lorsque vous en voulez retrancher les paroles contestées.

2° Pourquoi surtout ce mot, *Cet* UN (τὸ ἕν, *le* UN), s'il n'a pas été parlé d'un certain UN dans les paroles précédentes? — Cette expression (τὸ ἕν), dans ce cas, serait sans exemple. L'évêque Middleton y consacre dix-huit pages, dans son beau livre sur la doctrine de l'article grec (in-8°, Cambridge, 1828, p. 606 à 624). « Je ne puis concevoir, dit-il en terminant, comment ce mot, *cet* UN (τὸ ἕν) peut se concilier avec le retranchement des paroles précé-

ou à la fin du IVe siècle) ; et surtout celui de la confession de foi publiquement présentée, en 484, par quatre cents évêques d'Afrique au roi des Vandales, qui, comme arien, les persécutait, et qui leur demandait compte de leur doctrine. (Voyez les dissertations de Mill, de Griesbach, de Bengel, de Wetstein et de Lee.)

dentes. Je n'ignore pas que la plupart des savants sont favorables à ce retranchement; mais, à tout prendre, je suis conduit à soupçonner que, malgré l'immense travail dépensé sur ce célèbre passage, il reste encore plus à faire pour éclaircir le mystère dans lequel il demeure enveloppé. » — Le savant Bengel (pour d'autres raisons encore) disait que les deux versets de ce passage demeurent unis, *adamantinâ adhœrentiâ*.

Scholz a retranché, comme Griesbach, les trois témoins célestes.

5° (Apoc., viii, 13). — *Au lieu de :* « Et je vis et j'entendis un ange qui volait ; »

Le texte de Griesbach et celui de Scholz portent : « Et je vis et j'entendis un aigle qui volait. »

6° (Jacques, ii, 18). — *Au lieu de :* « Montre-moi ta foi par les œuvres ; »

Le texte de Griesbach et celui de Scholz portent : « Montre-moi ta foi sans les œuvres. »

7° (Act., xvi, 7). — *Au lieu de :* « Mais l'Esprit ne le leur permit pas ; »

Le texte de Griesbach et celui de Scholz portent : « Mais l'esprit de Jésus ne le leur permit pas. »

8° (Ephes., v, 21). — *Au lieu de :* « Vous soumettant les uns aux autres dans la crainte de Dieu ; »

Le texte de Griesbach et celui de Scholz portent : « Vous soumettant les uns aux autres dans la crainte de Christ. »

9° (Apoc., I, 11).—*Au lieu de :* « Je suis l'Alpha et l'Oméga, le premier et le dernier; »

Le texte de Griesbach supprime ces paroles, qu'il a d'ailleurs conservées au verset 8, comme au chapitre XXII (v. 13). — Scholz a fait la même correction.

10° (Math., XIX, 17). — *Au lieu de :* « Pourquoi m'appelles-tu bon? »

Le texte de Griesbach porte : « Pourquoi m'interroges-tu sur le bon (ou sur le bien)? »

Mais Scholz n'admet point cette correction, et conserve l'ancien texte.

11° (Philip., IV, 13). — *Au lieu de :* « Je puis toutes choses en Christ qui me fortifie ; »

Le texte de Griesbach et celui de Scholz portent : « Je puis toutes choses en celui qui me fortifie. »

12° *Enfin* (Act., VIII, 37, IX, 5, 6, X, 6), *le texte de Griesbach et celui de Scholz suppriment*, le verset 37, *et ces mots :* « Il t'est dur de regimber contre les aiguillons ; et lui tout tremblant et tout effrayé dit : Seigneur, que veux-tu que je fasse? » *et* « Il te dira ce qu'il faut que tu fasses. »

Sans doute que, dans ces passages (je le répète), entre les leçons diverses que présentent les manuscrits, il ne sera pas possible de savoir infailliblement quelle est celle qui doit être regardée comme le texte primitif ou le mot donné de Dieu; mais, quant au sens de la sentence, nos incertitudes seront toujours circonscrites dans un champ très-étroit et très-déterminé. Il faut, il est vrai,

que je choisisse entre un mot et un autre mot; entre une lettre et une autre lettre ; mais là se bornent, là s'arrêtent tous mes doutes : il ne leur est plus permis d'aller plus loin. Non-seulement, en effet, j'ai l'assurance que le reste du texte est tout entier de Dieu ; mais je sais encore qu'entre les deux leçons diverses que me présentent les manuscrits, l'une des deux est certainement la parole théopneustique. Ainsi, vous le voyez : ici mes incertitudes ne peuvent se porter que sur l'alternative de deux leçons presque toujours très-rapprochées l'une de l'autre; tandis au contraire que, dans le système d'une inspiration partielle, le champ de nos doutes et de nos perplexités sera sans bornes. Si le langage des livres saints a été laissé en partie au choix toujours faillible de la sagesse humaine ; et si la sagesse divine, seule infaillible, ne l'a pas contrôlé et garanti, —je suis sans cesse exposé à la tentation d'en retrancher, d'y modifier ou d'y ajouter quelque chose.

C'est donc ainsi que tous les efforts des adversaires de l'inspiration, pour ébranler notre foi par cet endroit, n'ont, en dernier résultat, servi qu'à l'affermir. Ils ont obligé l'Eglise à les suivre dans leurs investigations, et bientôt après à les y précéder; et qu'y a-t-elle reconnu ? C'est que le texte se trouve plus pur encore que n'osaient l'espérer les hommes les plus pieux ; c'est que les adversaires

de l'inspiration et ceux des dogmes orthodoxes, au moins en Allemagne, ont été forcés d'en convenir. — Ils avaient, après les travaux d'Erasme, d'Etienne et de Mill, espéré trouver, parmi tous les manuscrits de nos bibliothèques, des leçons plus favorables aux doctrines sociniennes que ceux dont s'étaient servis les de Bèze et les Elzévir. Plusieurs pensaient même que les incertitudes deviendraient telles, et les différences si graves, que toutes les croyances évangéliques positives, exclusives (comme ils disent), en seraient ébranlées. — Mais il n'en a point été ainsi. — C'est maintenant un procès terminé; les plaignants sont évincés; l'enquête ayant été faite à leur demande par la Critique moderne, tous les juges, même aux bancs des rationalistes [1], ont prononcé d'une même voix que c'était une cause perdue, et qu'il fallait que les objectants s'en allassent chercher ailleurs des arguments et des griefs.

Quand cette question de l'intégrité du texte original se présenta pour la première fois à l'excellent et docte Bengel, il y a plus de cent vingt ans, il en eut de l'effroi; son âme honnête et pieuse en fut profondément troublée. Alors commencèrent de sa part ces travaux de Critique Sacrée qui don-

(1) Lisez Michaelis, tome II, p. 266.—Eichhorn, Einleitung, 2 th. S. 700. Edit. Lips., 1824.

nèrent une direction nouvelle à cette science chez les Allemands. Les Anglais y avaient précédé les Allemands; mais ceux-ci les y dépassèrent bientôt. Enfin, après de longues recherches, Bengel, en 1721, heureux et rassuré, écrivait à son disciple Reuss : « Mange simplement le pain des Ecritures, tel qu'il se présente; et ne t'inquiète pas si parfois tu trouves çà et là un petit grain de sable qu'y a pu laisser la meule du moulin. Tu peux donc écarter tous les doutes qui dans le temps m'ont si horriblement tourmenté moi-même. Si les saintes Ecritures, qui ont été si souvent copiées, et qui ont si souvent passé par les mains fautives d'hommes toujours faillibles, étaient absolument sans variantes, le miracle en serait si grand que la foi en elles ne serait plus la foi. Je m'étonne au contraire qu'il ne soit pas résulté de toutes ces transcriptions un bien plus grand nombre de leçons différentes. » Les seules comédies de Térence en ont présenté trente mille; et cependant elles ne sont qu'aux nombre de six [1], et elles ont été copiées mille fois moins souvent que le Nouveau-Testament.

Comment ne pas reconnaître ici la puissante in-

(1) Archives du Christianisme, tome VII, n° 17. — Wiseman, Discours sur les rapports de la science, etc., tome II, p. 189.

tervention de Dieu dans cet accord unanime de toutes les sociétés religieuses de l'Orient et de l'Occident. — Partout les mêmes Écritures. — Quelles distances ne séparent pas, dans leur culte, les Chrétiens d'avec les Juifs ! et cependant, entrez dans nos écoles; examinez nos Testaments hébreux; puis, allez ensuite, dans leurs synagogues, demander à leurs rabbins leurs rouleaux sacrés : vous y trouverez les mêmes livres, sans la différence d'une lettre ! — Quelles distances séparent, dans leur culte, les Chrétiens Réformés d'avec les sectateurs de Rome ! et cependant, examinez encore : vous trouverez dans nos écoles respectives le même Testament grec, sans la différence d'un iota. Nous prenons le leur, comme ils reçoivent le nôtre, Érasme ou Bèze, Ximénès ou Mill, Scholz ou Griesbach ! —Quelles distances encore séparent l'Eglise Latine d'avec cette Eglise Grecque qui se dit aussi catholique, mais orthodoxe, apostolique, fille d'Antioche, et condamnant les Romains comme des fils rebelles et schismatiques ! et cependant demandez aux uns et aux autres leurs textes sacrés : vous ne trouverez ici non plus aucune différence ; les variantes n'y feront point deux écoles qui les distinguent ; on y compulsera les mêmes manuscrits ; les prêtres et les popes, Munich et Moscou vous feront entendre un même témoignage. — Il a donc fallu que nous eussions, entre nous, Grecs, Latins

et Protestants, le même livre sacré du Nouveau-Testament, sans la différence d'un seul iota !

Nous en avons dit assez sur ce grand fait. Nous n'avons dû que l'aborder pour repousser une objection, puisqu'il nous sortait de notre sujet. Notre mission était de prouver un dogme, savoir, *la première inspiration* de la sainte Ecriture ; et l'on a cru pouvoir nous opposer que ce dogme, quand il serait vrai, serait rendu sans effet par les altérations que cette sainte Écriture a dû subir. — Il a fallu montrer que ces altérations sont un vain et innocent fantôme.—Nous faisions du dogme, avons-nous déjà dit ; on nous a fait faire de l'histoire : nous allons donc retourner au dogme. Cependant, avant d'y revenir, il faut encore une fois conclure que non-seulement l'Écriture fut inspirée au jour où Dieu la fit écrire, mais que cette parole, inspirée il y a dix-huit siècles, nous la possédons, et que nous pouvons encore, en tenant d'une main notre texte sacré, et de l'autre toutes les leçons recueillies par la science en sept cents manuscrits [1], nous écrier avec reconnaissance : Je tiens donc en mes mains le testament de mon Père, la parole éternelle de mon Dieu !

(1) Scholz, pour les seuls évangiles, en a cité 674.

SECTION IV.—Erreurs de raisonnement ou de doctrine.

Nous laissons les variantes, diront d'autres opposants, et nous reconnaissons qu'on peut regarder le texte sacré comme le langage original des Prophètes et des Apôtres; mais ce texte même, intact comme il l'est, nous ne pouvons l'étudier sans être forcés d'y reconnaître la part qu'y a faite la faiblesse humaine. Nous y trouvons des raisonnements mal amenés ou mal finis, des citations mal appliquées, des superstitions populaires, des préjugés et d'autres infirmités, tribut inévitable qu'a dû payer aux ignorances de leur temps et de leur condition la simplicité des hommes de Dieu. — « Saint Paul, a dit saint Jérôme lui-même [1], saint Paul ne sait pas développer une hyperbate, ni conclure une sentence; et ayant affaire à des gens grossiers, il s'est servi de conceptions qui (si, d'entrée, il n'eût eu soin d'avertir qu'il parlait selon l'homme), eussent pu déplaire à des hommes de bon sens. » — Telles étant donc les traces d'infirmité que nous pouvons suivre dans les Ecritures, il demeure impossible de reconnaître en un tel livre

(1) Comment. sur l'Ep, aux Galates (*liv. II.*)— à Tite (*liv. I, sur* I, 1.)—et aux Ephés. (*liv. II, sur* III, 1.)

une inspiration qui soit descendue jusque dans les moindres détails de leur langage.

A ces accusations contre les Ecritures nous avons une quadruple réponse.

1. Nous nous élevons d'abord de toutes les forces de notre conviction contre de tels reproches. Nous soutenons qu'une étude plus attentive et plus sérieuse de la Parole de Dieu les réduirait à néant, et nous protestons qu'ils n'ont de fondement que dans les erreurs et la précipitation de ceux qui les avancent. — Nous pourrions le montrer en repoussant, une par une, toutes ces accusations, dans chacun des cas où l'on a voulu les renouveler. Ce serait une tâche plus longue que difficile, et ce n'en peut pas être ici la place, parce que le détail en est immense. — Il n'est, en effet, pas un raisonnement, il n'est pas une citation, il n'est pas un dogme, dont les adversaires de l'inspiration des Ecritures n'aient fait en divers temps un sujet de reproches; et tout le monde sait assez que la plupart des objections, qui se font clairement en trois mots, ne se réfutent clairement qu'en trois pages. Il faut donc qu'à mesure que les hommes du monde recommencent leurs attaques, l'Eglise renouvelle ses réponses, et que, comme ces serviteurs respectueux et infatigables qui, chez les

Orientaux, veillent nuit et jour près du visage de leur roi, elle se tienne constamment à côté de la parole de son Dieu, pour en repousser ces volées d'objections qu'on voit, à mesure qu'on les chasse, s'y reporter par un autre chemin, et revenir sans cesse y replanter quelque aiguillon. Devant l'examen (l'expérience de tous les siècles, et en particulier celle de ces derniers temps, l'a suffisamment montré), devant l'examen, ces difficultés, qu'on opposait aux Ecritures, s'aplanissent; ces obscurités s'illuminent; et bientôt des harmonies inattendues, des beautés qu'aucun œil humain jusque là n'avait soupçonnées, se révèlent dans la Parole de Dieu par les objections mêmes. — Aujourd'hui objets de doute, demain, mieux étudiées, elles vous seraient des motifs de foi; aujourd'hui, sujets de trouble, demain ce seraient des preuves.

2. Cependant nous prenons acte de toutes ces accusations que les adversaires de la pleine inspiration des Ecritures élèvent contre ce saint livre; car c'est un avantage qu'ils nous donnent. — Oui, nous ne craindrons pas de le dire : à l'ouïe de telles objections, nous nous sentons à la fois sous deux impressions opposées, de satisfaction et de tristesse : de tristesse, en voyant des hommes qui reconnaissent la Bible comme une révélation de

Dieu, ne pas craindre cependant d'élever si hâtivement contre elle les plus graves accusations ; et de satisfaction, en considérant avec quelle force un tel langage vient confirmer la doctrine que nous défendons.

Dans la bouche d'un déiste, ce seraient des objections, et il faudrait répondre ; mais dans celle des chrétiens qui les avancent, c'est un flagrant abandon de leur propre thèse, et c'est un aveu de tout le mal qui s'y trouve.

Qu'on nous comprenne bien : ce n'est pas devant des incrédules de profession que nous soutenons ici la pleine inspiration des Ecritures ; c'est devant des hommes qui disent tenir la Bible pour une révélation de Dieu. L'inspiration, leur avons-nous dit, est un dogme écrit dans ce livre sacré : selon son propre témoignage, toute l'Ecriture est donnée de Dieu, elle est parfaite, elle est pure, elle est un argent passé par sept fois au creuset. Qu'ont-ils répondu ? — Ils ne rejettent, disent-ils, une telle inspiration qu'à l'égard du langage, des formes du discours et des détails sans importance ; ils croient d'ailleurs qu'une providence continuelle a dirigé les esprits des écrivains sacrés, pour les préserver de toute erreur grave. Mais comment prouvent-ils cette thèse ? Est-ce au langage seulement, est-ce aux formes du discours, est-ce à des détails insignifiants qu'ils s'en pren-

nent? — Hélas! écoutez-les : Il y a dans les dogmes des superstitions; il y a dans les citations des vues fausses; il y a dans les raisonnements des infirmités!... Vous le voyez donc, c'est ainsi que, pour attaquer la pleine inspiration des Ecritures, ils s'en vont descendre dans les rangs des incrédules qui jettent des pierres à la parole de Dieu; et s'ils ne veulent pas, comme eux, ôter Dieu de la sainte Bible, ils veulent au moins corriger Dieu dans la sainte Bible. — Lequel de ces deux rôles est le plus outrageux? Il serait difficile de le dire.

Nous concluons donc que, puisqu'on ne sait combattre la pleine inspiration sans accuser d'erreur la parole du Seigneur, il faut que nous nous attachions toujours plus à cette sentence de l'Ecriture, que « toute l'Ecriture est divinement inspirée. »

3. Mais nous avons à représenter encore quelque chose de plus grave. Nous demandons : Où s'arrêteront-ils dans ce chemin où ils sont entrés? Et par quelles raisons y arrêteront-ils à leur tour ceux qui voudraient y aller plus loin qu'eux? Ils osent corriger une parole de la parole de Dieu; de quel droit alors blâmeront-ils ceux qui voudraient en redresser le reste? Êtres de trois jours, pendant qu'ils traversent cette terre en courant, avec le

livre éternel de Dieu dans leurs mains, ils osent lui dire : Ceci, Seigneur, est digne de toi, ceci n'est pas digne de toi ! Ils prétendent trier eux-mêmes dans les oracles de Dieu, y faire une part à la folie de l'homme, y séparer d'avec la pensée de Dieu les ignorances d'Esaïe ou de Moïse, les préjugés de saint Pierre ou de saint Jude, les paralogismes de saint Paul, les superstitions de saint Jean ! Lamentable témérité ! Nous le répétons : où s'arrêteront-ils dans ce travail funeste ; car ils vont se placer à la même table dont les Socin, les Grimaldi, les Priestley occupent un côté, et les Jean-Jacques, les Volney, les Dupuis l'autre côté. Entre eux et Eichhorn, entre eux et William Cobbett, entre eux et Strauss, où est la différence ? Elle est dans l'espèce, elle n'est pas dans le genre. Elle est dans la quantité des imputations d'erreurs et des irrévérences ; elle n'est plus dans la qualité. Il y a différence dans la hardiesse, il n'y en a point dans la profanation. Les uns et les autres ont trouvé des erreurs dans la parole de Dieu ; ils ont prétendu la redresser. Mais, nous le demandons, est-il moins absurde, de la part d'une créature, de vouloir corriger dans les œuvres de Dieu la création de l'hysope qui sort de la muraille que celle du cèdre qui croît sur le Liban ; de prétendre rectifier l'organisme d'un ver-luisant que de vouloir remettre de la lumière dans le soleil ? De quel droit

des ministres qui disent ne voir que le langage des préjugés judaïques, dans les récits des Evangiles sur les démoniaques et sur les miracles de Jésus-Christ chassant les esprits impurs, de quel droit trouveront-ils étrange que tel autre ne voie non plus, dans les miracles de la conversion de saint Paul, de la résurrection, de la multiplication des pains ou de la Pentecôte, qu'une utile et sage complaisance pour les ignorances d'un peuple ami du merveilleux? De quel droit un professeur qui nierait l'inspiration des raisonnements de saint Paul, blâmerait-il M. de Wette rejetant celle des prophéties de l'Ancien-Testament [1], ou M. Wirgmann procédant à sa *divarication du Nouveau-Testament* [2], ou M. Strauss changeant en mythes les miracles et jusqu'à la personne de Jésus-Christ?

Il y a trois ou quatre ans qu'un jeune ministre bernois nous fit lire un manuel de théologie qu'on avait mis, disait-il, entre ses mains dans une aca-

(1) C'était son opinion il y a quelques années. Nous ignorons si ce professeur, dont nous avons admiré la science et la candeur dans sa traduction du Nouveau-Testament, n'aurait point retiré de telles assertions. — (2) C'est le titre de son livre (traduit de l'anglais par Lambert, Paris, 1838.) — « Il entend par là, dit-il, la séparation du Nouveau-Testament en *Parole de Dieu*, ou préceptes moraux, *et Parole de l'homme*, ou faits du monde sensible. »

démie de la Suisse orientale. Nous n'avons pas retenu le nom de l'Auteur, non plus que celui de sa résidence ; mais ayant, dans le temps, pris note de ses principaux arguments contre la pleine inspiration des Ecritures, nous pouvons reproduire ici les citations par lesquelles il cherchait à prouver que les livres saints, contenant des erreurs évidentes, ne peuvent être entièrement une parole de Dieu. — On comprendra que nous ne nous arrêtions pas ici à lui répondre. Nous ne voulons que donner une mesure de ces témérités.

« Saint Paul dit avoir livré un incestueux à Satan (1 Cor., v, 5). » — Ce passage (fanatique sans doute) pourrait-il être inspiré !

« Il leur dit que « nous jugerons les anges (1 Cor., vi, 3). » — Rêverie gnostique, sans doute. Un tel passage serait-il inspiré !

« Il va même jusqu'à leur dire que, « en conséquence de leurs communions indignes, plusieurs d'entre eux sont malades, et quelques-uns sont morts (1 Cor., xi, 30). » — Ce passage ne peut être inspiré !

« Il leur dit encore que tous meurent en Adam (1 Cor., xv, 22). » — Superstition judaïque. Il est impossible qu'un tel passage soit inspiré !

« Et quand saint Paul assure aux Thessaloniciens (1 Thes., iv, 15), et que saint Jacques répète (Jacq., v, 8) que « l'avénement du Seigneur est proche, »

une erreur si manifeste pourrait-elle être inspirée[1]?

C'est donc ainsi qu'on ose juger la parole éternelle! — Nous ignorons encore, avons-nous dit, si ces doctrines, professées en Suisse il y a dix ou douze ans, le furent à Zurich plutôt qu'ailleurs. Mais, si elles y eurent cours en effet, il faudrait excuser, hélas! les magistrats de cette ville, pour n'être pas injuste. Ce n'est pas eux qui ont appelé M. Strauss dans leur patrie, pour y renverser la foi de tout un peuple; car Strauss était déjà dans leurs chaires, si de tels docteurs s'y faisaient entendre. Ils leur avaient vu de grands ciseaux dans les mains, retranchant des Ecritures les erreurs des saints Apôtres. Quelle différence pouvaient-ils apercevoir entre de tels hommes et celui qu'ils appelaient? Un peu plus de science, de hardiesse, de conséquence dans ses principes; et, dans ses mains mieux exercées, un instrument plus long et plus tranchant; mais guère plus de mépris dans son cœur pour les Ecritures de Dieu! — Entre les juges du sanhédrin qui frappèrent Jésus au visage, nous

(1) Nous n'avons pas pensé devoir répondre à de telles accusations. Ce serait sortir de notre sujet. — La venue du Seigneur est proche de chacun de nous : d'un instant à l'autre, trois soupirs nous en séparent. Quand un homme meurt, il est aussitôt transporté dans le jour de Jésus-Christ. — Quant à la distance de ce jour relativement à ce monde, voyez, au 2e chap. de la 2e Epit. aux Thessaloniciens, si l'apôtre Paul s'y trompait.

mettons peu de différence, quant au nombre des coups qu'ils lui portèrent ; — et lorsque soixante conjurés, dans le palais de Pompée, renversèrent César de son trône d'or au milieu du sénat, Casca, qui le premier l'effleura de son épée, ne fut pas moins son meurtrier que Cassius lui fendant la tête, ou que les soixante conjurés lui montrant le glaive de toutes parts, et le perçant de vingt-trois blessures. — Le docteur qui nie l'inspiration d'un raisonnement ou d'un dogme des Ecritures est-il donc moins en révolte contre le Dieu des Ecritures que celui qui rejette l'inspiration d'un livre tout entier? — Nous ne le pensons pas.

Nous concluons que, puisque, pour nier la pleine inspiration des Ecritures, on doit entrer dans la voie des témérités, et donner, par de premiers coups d'épée, le signal de toutes les révoltes contre la parole de Dieu, il faut, encore une fois, que nous prenions garde de plus près à cette parole du Saint-Esprit : « Toute l'Ecriture est divinement inspirée. » — Mais nous avons encore une dernière réflexion.

4. Vous ne comprenez pas la divinité, la convenance, la sagesse, l'utilité de tel ou tel passage des Ecritures ; et, à cause de cela, vous en niez l'inspiration ! — Est-ce un argument qui puisse avoir quelque valeur réelle, nous ne dirons pas à nos yeux, mais aux vôtres? Qui êtes-vous? « Quand tu

« vas dans la maison de Dieu, » faible enfant des hommes, « prends garde à ton pied; ne te précipite « point à parler; approche-toi pour écouter, et n'of- « fre point le sacrifice des insensés; car ils ne sa- « vent pas le mal qu'ils font. Dieu est au ciel, et toi « sur la terre[1].» Qui es-tu donc, pour juger les oracles de Dieu? L'Ecriture elle-même n'a-t-elle pas dit d'avance qu'elle serait « scandale pour les uns, « et folie pour les autres; » que « l'homme naturel « ne la comprendrait pas; qu'il ne le pourrait même « pas, » et que « c'est par le Saint-Esprit qu'on en « juge[2] ? » Ne deviez-vous donc pas vous attendre à ressentir d'abord quelque répugnance dans l'esprit, dans le cœur, dans la conscience même, contre ses premiers enseignements? Il faut que l'homme retourne à sa place comme une créature infirme, ignorante et démoralisée! Il ne peut comprendre Dieu qu'après s'être humilié. Qu'il aille se mettre à genoux dans son cabinet; qu'il prie, et il comprendra! — Un raisonnement est mal fondé, parce que vous ne le saisissez pas! un dogme est un préjugé, parce que vous ne l'acceptez pas! une citation est sans justesse, parce que vous n'en avez pas compris le véritable sens! — Que resterait-il dans le monde, si Dieu n'y laissait que ce que vous pouvez expliquer? — Les empereurs de Rome, ne

(1) Eccles., v, 1, 2.—(2) 1 Cor., i, 23. ii, 14.

pouvant comprendre ni la vie, ni la foi de nos martyrs, les jetaient aux bêtes dans l'amphithéâtre, et les faisaient traîner au Tibre. C'est ainsi qu'on jette ses ignorances, comme un croc impur, sur la parole de Dieu, et qu'on tire aux gémonies ce qu'elles n'ont pu comprendre et qu'elles ont condamné!

Nous nous rappelons, en écrivant ces lignes, un docteur, d'ailleurs honorable, mais imbu de la sagesse de son siècle, qui s'attachait à prouver que les raisonnements de saint Paul ne sont pas inspirés. — Pour le montrer, que faisait-il? il citait, comme un exemple convaincant, un passage (Galat., III, 16) dans lequel saint Paul se propose, non de PROUVER (remarquez-le bien : toute la solution est là), non de prouver, mais d'AFFIRMER que la promesse faite de Dieu à *Abraham et à sa postérité* regardait, non pas *toutes ses postérités* (puisqu'il était assez évident que *ses postérités* par Agar, par Kétura, par Esaü, avaient été rejetées), mais une postérité spéciale, élue et personnelle. Et que faisait le professeur, pour établir sa thèse sur ce passage? Il y prêtait à l'Apôtre un raisonnement si puéril que le moindre enfant des Galates aurait pu l'en reprendre! Saint Paul, selon lui, au lieu de ne faire qu'*affirmer* un fait, aurait argumenté du *singulier* d'*un nom collectif* pour *prouver* qu'un tel mot ne pouvait désigner qu'une seule personne!

Absurde pour nous, disait-il, cet argument pouvait être bon pour des Juifs, ou pour les grossiers Gaulois de l'Asie-Mineure. — Nous donnons cet exemple. — On en pourrait aisément alléguer cent autres de même valeur.

L'auteur oserait-il citer ici sa propre expérience? Il se rappelle avec autant d'humiliation que de gratitude ses premières et ses dernières impressions sur les Epîtres de saint Paul. Il avait pu se convaincre déjà, dans ses plus jeunes années, que la Bible est de Dieu; mais il n'avait pas encore compris la doctrine qu'elle enseigne. Il voulait respecter les pages de l'Apôtre, parce qu'il avait vu, par d'autres caractères, que les sceaux inimitables du Dieu très-haut y sont suspendus; mais un trouble secret l'agitait en les lisant, et le repoussait vers d'autres livres. Saint Paul lui semblait raisonner faux, ne pas aller droit à son but, parler par des ambages et des discours embarrassés, tourner en longues spirales autour de son sujet, et dire les choses qu'on lui prêtait, tout autrement qu'on n'eût voulu soi-même les exprimer. —En un mot, il éprouvait, en les lisant, comme ce douloureux malaise d'un fils tendre et respectueux à côté d'un père qui décline, qui perd la mémoire, et qui parle en balbutiant. Oh! comme il voudrait cacher aux autres et se dissimuler à soi-même que son vénéré père baisse, et ne semble plus être lui-

même! — Mais, dès que la grâce divine nous eut révélé cette doctrine de la justice de la foi, qui est la flamme ardente et brillante des Ecritures, alors chaque parole devint lumière, harmonie et vie; les raisonnements de l'Apôtre nous parurent limpides comme l'onde de la roche, ses pensées profondes et pratiques, toutes ses Epîtres une puissance de Dieu en salut pour ceux qui croient. Nous vîmes des preuves abondantes de divinité éclater des parties mêmes des Ecritures qui nous avaient donné un si long malaise, et nous pûmes dire avec la joie d'une découverte, et la reconnaissance d'une tendre adoration, en sentant en nous vibrer, à l'unisson de la parole de Dieu, des cordes inimitables et jusque-là silencieuses : « Oui, mon Dieu, toutes les Ecritures sont divinement inspirées! »...

Mais on insiste :

Section V. — Erreurs dans les récits; contradictions dans les faits.

On laissera, nous dit-on, s'il le faut, toutes ces justes répugnances contre les raisonnements ou les doctrines des Ecrivains sacrés, en convenant que, sur ces matières, ce qui est une difficulté pour les uns peut n'en être point une pour les autres. Mais si maintenant on en appelle à des faits, si l'on montre qu'il y a des contradictions manifestes

dans les récits de la Bible, dans ses dates, dans ses allusions à l'histoire contemporaine, dans ses citations scripturaires, nous pourrons encore peut-être reprocher aux objectants de les avoir vues, de n'être pas conséquents avec eux-mêmes, et d'aller en cela plus loin que leur propre thèse. N'importe cependant; ce sont là des faits qu'aucune fin de non-recevoir ne peut débouter, et qu'aucun raisonnement ne saurait détruire. Un raisonnement ne détruit pas plus les faits qu'il ne les crée. — Si donc ces contradictions existent, ajoutent-ils, elles peuvent bien convaincre leur thèse d'insuffisance; mais elles s'élèvent trois fois plus haut contre la nôtre, pour l'accuser d'erreur.

Nous commencerons par reconnaître que, s'il était vrai qu'il y eût, comme ils le disent, des faits erronés et des récits contradictoires dans les saintes Ecritures, il faudrait renoncer à soutenir leur pleine inspiration. Mais nous n'en sommes point là. Ces erreurs prétendues n'existent pas.

Nous conviendrons sans doute que, parmi les nombreuses attaques faites aux plus petits détails des récits de nos livres sacrés, il en est qui peuvent, au premier coup d'œil, donner quelque embarras; mais, dès qu'on vient à les regarder de plus près, ces difficultés s'expliquent et s'évanouissent. — Nous en allons donner des exemples, et nous au-

rons soin de les choisir parmi celles que les adversaires d'une pleine inspiration ont paru regarder comme les plus insurmontables.

Nous les ferons précéder de quelques observations.

1° Les Ecritures ont eu dans tous les siècles leurs adversaires et leurs défenseurs, leurs Celse comme leurs Origène, leurs Porphyre comme leurs Eusèbe; leurs Castellion et leurs Calvin, leurs Strauss et leurs Hengstenberg. — Il y a seize cents ans que déjà Malchus Porphyre, ce savant et haineux Syrien qui vivait en Sicile sous le règne de Dioclétien, et que Jérôme appelle *rabidum adversus Christum canem*[1], écrivit quinze livres contre le christianisme. Dans ces quinze livres, dont le quatrième était dirigé contre le Pentateuque, le douzième et le treizième contre Daniel, il y en avait un (le premier) consacré tout entier à rassembler toutes les contradictions qu'il prétendait avoir trouvées dans les Ecritures[2]. Depuis Celse et Porphyre jusqu'aux incrédules anglais du XVIII^e^ siècle, et depuis ceux-ci jusqu'à Strauss, qui n'a eu guère qu'à les copier[3], on n'a cessé d'en

(1) Un chien enragé contre Christ. Des Écriv. ecclés., préf. — (2) Τὸν καθ' ἡμῶν συσκευὴν ὑπερβολῇ μισοῦς προβεβλημένον, dit Eusèbe, en parlant de lui. Eusèb., Prépar. évangél., liv. x, ch. ix, et Eusèbe, Hist. ecclés. vi, 19. — (3) Il a, dit-il lui-

chercher de nouvelles, en comparant Ecriture avec Ecriture, ligne avec ligne, mot avec mot, détail avec détail. — Il était donc facile de les multiplier, et d'en trouver même de spécieuses, dans un livre éminemment anecdotique, où les récits des mêmes événements sont répétés sous des formes variées, par des historiens différents, dans des circonstances diverses, dans des buts multipliés, et avec des développements plus ou moins étendus. — D'après cela, le lecteur doit comprendre que cette cinquième objection, qui ne se compose que d'observations détachées, et qui se résout en une infinité de petits détails, ne peut être non plus réfutée qu'en détail et que par des réponses détachées. — C'est donc matière inépuisable. A chaque passage son objection, à chaque objection sa réplique. Notre seule réponse générale ne peut donc être que celle-ci : Examinez, et l'obscurité s'évanouira.

Il est d'ailleurs reconnu par tous les partis que les contradictions prétendues qu'objectent les adversaires de l'inspiration n'ont en elles-mêmes aucune importance religieuse, et ne regardent que des dates, des nombres ou d'autres circonstances très-minutieuses. Mais, si elles sont incapables d'affecter directement le dogme chrétien, elles

même, sur la critique des Évangiles, étudié et recueilli de Celse jusqu'à Paulus, et jusqu'aux fragments de Wolfenbüttel.

n'en tendraient cependant pas moins directement à renverser la pleine inspiration des Ecritures. — Il faut donc qu'on y réponde. — C'est ce qu'ont fait les amis de la Religion dans tous les siècles, et c'est ce que vient d'accomplir avec un si honorable succès M. Hengstenberg, à Berlin; et c'est ce qu'ont fait, dans ces derniers temps, MM. Barett, Hales, Gérard, Dick, Horne et autres, en Angleterre.

2° Il est très-facile de dire d'une manière générale et d'un ton péremptoire qu'il y a des contradictions dans la Bible; et il est arrivé souvent à des chrétiens irréfléchis, quoique pieux, de ne s'être pas donné le travail d'y regarder de plus près, et de s'être laissé entraîner à des maximes relâchées sur l'inspiration, avant d'avoir assez étudié, d'un côté, les témoignages généraux des Ecritures sur cette doctrine, et, de l'autre, la nature des objections qu'on leur avait opposées. On les a vus alors chercher, dans leur esprit plutôt que dans la Bible, un système mitigé d'inspiration, qui se pût concilier avec l'existence prétendue de quelques erreurs dans la parole de Dieu. C'était là, au XVI^e^ siècle, la doctrine de Socin[1], de Castellion[2] et de quelques autres; mais elle fut alors

(1) De autorit. Script.—(2) In Dialogis.

hautement repoussée par tous les hommes pieux. «*Hoc non est causam tueri adversus atheos*, disait François Turrettini[1], *sed illam turpiter prodere.*» — « *Non est eo concedendum, ad ea concilianda, ut dicamus codicem sacrum mendosum*[2], » disait le savant et pieux Pierre Martyr, la « merveille de l'Italie, » comme l'appelait Calvin.— De nos jours, le respectable docteur Pye Smith[3], en Angleterre, et le digne évêque de Calcutta[4], se sont laissés aller à des sentences que nous déplorons, et que probablement ils corrigeraient, s'ils avaient à les refaire. Et à Berlin, le savant recteur de l'Université, M. Twesten, dont nous honorons d'ailleurs les travaux et la réputation, n'a pas craint de dire, dans sa Dogmatique[5], que « tout n'est pas également inspiré dans la Sainte-Bible ; et que, si l'on n'admet pas d'erreur dans les détails des récits évangéliques, on se jette pour les expliquer dans des difficultés inextricables.» — Et quels exemples donne-t-il, en passant, pour justifier de telles maximes ? — Il cite deux des passages que nous allons exposer (le premier, celui des aveugles de Jéricho; le septième, celui du dénombrement de Cyrénius).— Le lecteur pourra juger de la facilité avec

(1) Théol. elencht., tom. I, pag. 74. — (2) In Reg. VIII, 17. — (3) Defence of doctor Haffner's Preface to the Bible. — (4) XIIe Lecture on the Evid. of Christianity. — (5) Vorlesungen über die Dogmatik, t. I, p. 421-429. Hamburg, 1829.

laquelle on abandonne le témoignage que les Ecritures rendent elles-mêmes de leur entière inspiration.

Nous allons donc présenter quelques exemples, soit des contradictions qu'on a cru pouvoir nous opposer, soit des causes de cette précipitation avec laquelle on s'est permis d'appeler contradictoires certains passages qui ne demandaient cependant qu'un peu de réflexion pour être conciliés.

Nous avons dit et nous répétons que, n'en pouvant citer ici qu'un petit nombre, nous avons eu soin de choisir ceux que les adversaires ont paru regarder comme les plus embarrassants.

Dans l'intervalle de la première à la seconde édition de ce livre, plusieurs personnes pieuses nous ont adressé le reproche d'avoir résolu des difficultés qui n'en étaient pas pour elles, et d'en avoir négligé d'autres qui leur semblaient d'un plus grand poids. D'autres lecteurs porteront sans doute sur ces valeurs relatives un jugement absolument contraire. Ce sont des appréciations toutes subjectives. Nul n'est juge du poids qu'on pourra donner ailleurs à ses objections sur de telles matières : aussi le champ en est-il sans bornes. —Nous avons pensé cependant devoir prendre encore en considération, dans ce volume, les nouvelles difficultés qu'on nous a signalées.

PREMIÈRE CAUSE D'IMPRUDENCE. — Le complément des circonstances de deux faits qui se passèrent en Orient, il y a dix-huit cents années, demeure inconnu, parce que les historiens sacrés nous les racontent avec une admirable brièveté. Cependant on se hâte, si le récit ne nous explique pas de quelle manière se sont conciliés quelques-uns de leurs traits, de les déclarer contradictoires! — Rien n'est plus irrationnel. — Supposez, pour en donner un exemple hors des Ecritures, qu'un Pundit indou vînt à lire trois histoires succinctes, mais toutes trois véridiques, de l'illustre Napoléon. La première lui dira que la prise de Paris, précédée d'une grande effusion de sang aux portes de cette capitale, nécessita son abdication, et qu'une frégate anglaise dut le transporter dans une île de la Méditerranée. Une seconde récitera que ce capitaine, vaincu par les Anglais, qui s'emparèrent de Paris sans coup férir, fut transporté par eux à Sainte-Hélène, où le général Bertrand voulut le suivre, et où il finit ses jours entre les bras de ce fidèle serviteur. Une troisième racontera que l'empereur déchu fut accompagné dans son exil par les généraux Gourgaud, Bertrand et Montholon. Tous ces récits seraient exacts; et cependant que de contradictions palpables dans ce peu de mots! dirait le savant de Bénarès. — Sainte-Hélène dans la Méditerranée! Qui ne sait

qu'elle s'élève comme un rocher dans le grand Océan ? Première contradiction : l'un de ces livres est un mensonge, il faut le rejeter. — Mais encore, Paris pris sans coup férir ; et Paris pris après un combat sanglant à ses portes ! Deuxième contradiction. — Et encore, ici un général, là trois généraux ! Troisième contradiction.

Comparez maintenant ces imprudences supposées à plusieurs des objections qu'on élève contre les récits de nos Evangiles !

Premier exemple. — Marc (XVI, 5) nous récite *que les femmes virent* UN JEUNE HOMME (un seul), *assis du côté droit..., qui leur dit : Ne soyez pas dans la stupeur... Vous cherchez Jésus le Nazaréen, qui a été crucifié... il est ressuscité ;*

Et Luc raconte (XXIV, 4) que DEUX HOMMES *se présentèrent à elles..., qui leur dirent : Pourquoi cherchez-vous parmi les morts celui qui est vivant ? Il n'est point ici, mais il est ressuscité.*

On nous objecte ces passages comme inconciliables : mais de quel droit ? Il y a différence, sans doute ; mais il n'y a ni contradiction ni désaccord entre les deux récits. S'ils sont tous deux vrais, pourquoi voudrait-on qu'ils fussent identiques ? — Il suffit qu'ils soient vrais, surtout en des histoires si admirablement succinctes. — Ne nous arrive-t-il pas souvent, sans cesser d'être exacts, de racon-

ter deux fois de suite à diverses personnes la même aventure de deux manières très-diverses? Pourquoi les Apôtres n'en feraient-ils pas autant? Saint Luc raconte que deux personnages se présentèrent aux femmes, tandis que saint Marc ne parle que de celui des deux qui d'abord avait seul roulé la pierre, qui s'était seul assis du côté droit du sépulcre, et qui leur adressa la parole. — C'était ainsi que l'un de nos historiens de la vie de Bonaparte indiquait trois généraux, tandis que l'autre, sans cesser d'être vrai, ne parlait que de Bertrand. — C'est ainsi que Moïse, après nous avoir montré trois hommes dans l'apparitiou de Mamré (Gen., XVIII), n'en fait bientôt plus parler qu'un (v. 2, 10, 17), comme s'il eût été seul.—C'est ainsi que je pourrais raconter deux fois de suite, et d'une manière diverse, la même circonstance, sans cesser d'être vrai: «J'ai rencontré trois hommes qui m'ont indiqué le chemin direct. J'ai rencontré un homme qui m'a remis sur la bonne voie. » — Si donc il y a, dans les passages allégués, une différence notable, il n'y a cependant pas même l'apparence d'une contradiction.

Deuxième exemple. — Matthieu (XX, 30) dit que, *comme Jésus partait de Jéricho, suivi d'une grande foule, deux aveugles, assis près du chemin, ayant ouï dire que Jésus passait, crièrent en disant: Aie pitié de nous!*

Et Marc (x, 46) nous dit que, *comme Jésus partait de Jéricho, suivi d'une grande foule, le fils de Timée, Bartimée, l'aveugle, assis près du chemin, ayant appris que c'était Jésus de Nazareth, se mit à crier: Fils de David, aie pitié de moi!*

Luc également (xviii, 35) ne parle que d'*un seul aveugle.*

Qu'y a-t-il ici, nous le demandons encore, de contradictoire ou d'incorrect? — De ces deux aveugles que Jésus, au milieu de tant d'autres œuvres, guérit à Jéricho, il en était un plus remarquable que l'autre, plus connu peut-être dans la contrée, et qui prit seul la parole pour tous les deux. Marc ne parle que de celui-ci; il va même jusqu'à nous dire son nom : il n'assure point qu'il fût seul. — Matthieu en a donc pu nommer deux. — Les récits des trois évangélistes sont également vrais, sans être en tout semblables. Qu'y a-t-il donc là d'extraordinaire?

Mais il y a, nous dit-on, dans ce même récit, une difficulté plus grande; écoutons-la :

C'est un *troisième exemple.* — Matthieu et Marc nous racontent que l'événement arriva *comme Jésus partait de Jéricho;*

tandis que Luc nous dit qu'il eut lieu comme Jésus *approchait de Jéricho.* — Palpable contradiction! s'est-on plus d'une fois écrié.

Comment le prouverez-vous? qu'en savez-vous? faut-il répondre. — Les détails de ce fait vous étant inconnus, comment vous serait-il possible de montrer qu'ils soient inconciliables; tandis qu'il est très-facile, au contraire, par la plus simple supposition, de les mettre d'accord?

Saint Luc, comme il le fait si souvent dans tout le cours de son Évangile, a réuni dans sa narration deux circonstances successives du même événement. — Remarquez bien qu'il est le seul des trois historiens qui fasse mention de la première question de Bartimée : *Ayant entendu la foule qui passait, il s'informa de ce que c'était.* Cette question, l'aveugle la fit *avant l'entrée* de Jésus dans Jéricho. Instruit alors de ce qu'était ce grand prophète qu'il n'avait point connu jusque-là, il le suivit, et s'alla ranger, pendant son repas chez Zachée, au milieu de la foule qui l'attendait à sa sortie. Ce fut *alors* qu'on lui annonça que *Jésus le Nazaréen passait* (ces paroles sont dans saint Luc). Il le suivit longtemps ainsi; l'autre aveugle s'était joint à lui, et leur guérison ne s'accomplit qu'au moment où déjà Jésus, en chemin vers Jérusalem, *sortait de Jéricho*, où il ne s'était arrêté que pour entrer chez l'heureux Zachée. — Cette explication si simple fait aussitôt disparaître le désaccord prétendu des trois textes.

Quatrième exemple. — Saint Matthieu (en son chapitre XXVII, 5) dit que *Judas s'étrangla;* saint Pierre, dans les Actes (I, 18), dit que, *s'étant précipité, il creva par le milieu, et que ses entrailles furent alors répandues.*

On a dit encore qu'il y avait ici contradiction.

Nous nous souvenons qu'à Genève, dans une conférence publique où nous défendions cette même thèse, notre précieux ami, le professeur Monod, alors pasteur à Lyon, cita les traits analogues d'une mort lamentable dont il venait d'être presque le témoin. — Pour être plus sûr de son suicide et se donner une double mort, un malheureux habitant de cette ville, s'étant assis en dehors de la fenêtre d'un quatrième étage, s'était tiré dans la bouche un coup de pistolet. Un même narrateur de ce triste événement, disait-il, en aurait pu faire trois récits différents, et tous trois exacts. Dans le premier, il eût rapporté le fait tout entier; dans le deuxième, il aurait dit : Cet homme est mort d'un coup de feu; et dans le troisième: Il s'est précipité.

Tel fut aussi le supplice volontaire par lequel le malheureux Judas s'en alla dans son lieu. — Il s'étrangla et se précipita ; son corps s'ouvrit, et toutes ses entrailles furent répandues. — Un seul détail de plus, sur ces affreuses circonstances d'une

même mort, nous en aurait montré la liaison. Il ne nous a pas été donné ; mais qui oserait pour cela soutenir qu'il y ait ici contradiction ?

Cinquième exemple. — Ici se doivent placer la plupart de ces cas où divers calculs numériques peuvent paraître en désaccord, comme celui des talents d'or apportés d'Ophir au roi Salomon (1 Rois, IX, 28 ; 2 Chron., VIII, 18) ; celui du dénombrement des Israélites aux jours de David (2 Sam., XXIV, 9 ; 1 Chron., XXI, 5) ; celui des enfants du patriarche Jacob transportés en Egypte (Gen., XLVI, 16, 27 ; Deut., X, 22 ; Act., VII, 14), etc. — Une seule circonstance de plus dans ces rapides récits vous eût aussitôt présenté la conciliation. Le roi Salomon pouvait, dans un cas, compter ses revenus bruts, et, dans l'autre, en déduire trente talents pour les dépenses de la flotte. — Le dénombrement de David pouvait présenter deux résultats, selon qu'on y comprenait ou qu'on en retranchait la milice ordinaire et déjà recensée du royaume (288,000 hommes avec leurs officiers de tout grade. 2 Chron., XXVII, 1 ; 2 Sam., XXIII, 8). — Enfin, vous pouviez avoir soixante-six, soixante-dix ou soixante-quinze personnes pour la famille du Patriarche, suivant que vous y comptiez ou n'y comptiez pas, d'un côté, Jacob avec Joseph et ses deux fils ; de l'autre, Her, Onan et Dina ; de l'autre

encore, les femmes des onze patriarches. — Nous n'entrons pas dans la combinaison de ces détails; il fallait seulement les indiquer.

Sixième exemple. — Saint Matthieu, dans son chapitre XXVII (versets 9 et 10), cite, comme de Jérémie, des paroles qui ne se trouvent point dans le livre de ce prophète. — *Alors*, dit-il, *fut accompli ce dont il avait été parlé par Jérémie le prophète, disant: Et ils ont reçu les trente pièces d'argent, le prix de celui qui a été apprécié*, et *que des* (hommes) *d'entre les fils d'Israël ont apprécié...*

Erreur évidente, a-t-on dit! Ces paroles ne se rencontrent que dans le livre de Zacharie (XI, 13).

Nous ne répondrons pas, avec saint Augustin, que plusieurs manuscrits grecs ayant seulement ces mots : *Alors fut accompli ce dont il avait été parlé par le Prophète*, « on pourrait dire que l'on s'en « tient à ceux qui ne portent pas le nom de Jéré- « mie[1]. » — Il est vrai qu'encore aujourd'hui, parmi les manuscrits grecs de nos bibliothèques, il en est deux qui n'ont pas le nom de ce prophète, et que, parmi les versions les plus anciennes, la syriaque et la persanne ne le portent pas non plus. — Toute-

(1) Possumus ergò dicere his potiùs codicibus esse credendum qui Jeremiæ nomen non habent. (De consensu Evang., lib. III, c. 7.)

fois cette solution ne nous paraît pas conforme aux règles ordinaires de la Critique Sacrée ; et saint Augustin lui-même avouait ingénument n'en être pas satisfait, parce que, de son temps déjà, le plus grand nombre des exemplaires latins et des exemplaires grecs portaient dans cette phrase le nom de *Jérémie*.

Quelques savants présument en conséquence que ce nom se sera facilement glissé au texte par quelque erreur, et que les copistes, ayant remarqué à la marge ces lettres *Zou* (qui signifiaient en abrégé le nom de *Zacharie*), en auront, par mégarde, fait *Jou*, et l'auront coulé dans le texte, pensant y lire le nom de *Jérémie*. — Cependant encore cette explication ne saurait nous contenter non plus, parce qu'elle ne repose que sur une hypothèse gratuitement opposée au témoignage des manuscrits, et qu'elle ouvre la porte des témérités. — Respect aux manuscrits ! c'est notre sûreté.

Je préfère donc l'explication de Witby : la voici. Nous savons, dit-il, par saint Jérôme, qu'il existait de son temps un livre apocryphe du prophète Jérémie, où les paroles citées par saint Matthieu se lisaient en toutes lettres [1]. On sait aussi que le deuxième livre des Maccabées (II, 1 à 9) rapporte

(1) Legi nuper, in quodam Hebraïco volumine quod Nazarenæ sectæ Hebræus mihi obtulit, Hieremiæ apocryphum, in quo hæc ad verbum scripta reperi. (Hieron. in Matth., XXVII.)

bien des actions et des paroles de Jérémie qui sont prises d'un autre livre que de ses prophéties canoniques. Pourquoi donc les paroles citées par l'Évangéliste n'auraient-elles pas été prononcées réellement par Jérémie, et ne seraient-elles pas demeurées dans la mémoire de l'Église jusqu'aux jours de Zacharie, qui leur aurait alors lui-même donné théopneustiquement une place dans la sainte Ecriture (comme il est arrivé des paroles non-écrites d'Enoch citées dans l'Épître de Jude[1], ou des paroles non-écrites de Jésus-Christ citées par saint Paul dans le livre des Actes[2]) ? — Ce qui confirme cette supposition, c'est que les paroles alléguées par saint Matthieu ne se trouvent qu'en partie dans Zacharie. — D'ailleurs, on sait que ce prophète aimait à rappeler les paroles de Jérémie[3]. Les Juifs avaient coutume de dire que l'esprit de Jérémie était dans Zacharie, et que les deux prophètes n'en faisaient qu'un. — Mède regardait comme très-probable que les chapitres IX, X et XI de Zacharie ont été écrits primitivement par Jérémie. Or c'est dans ce dernier chapitre que se trouvent les paroles citées par saint Matthieu. — Cet évangéliste pouvait donc les citer comme de Jérémie, de la même manière que l'apôtre Jude a

(1) Versets 14, 15.—(2) Act., XX, 35.—(3) Voyez Zacharie, I, 4, et Jér., XVIII, 11; Zach., III, 8, et Jér., XXIII, 5.

cité comme d'Enoch les paroles de ses versets 14e et 15e.

Septième exemple. — On a fait récemment, et surtout en Allemagne, beaucoup de difficultés sur le quadruple récit qui nous est donné de la *résurrection du Seigneur.*

Pour abréger, nous les traiterons toutes à la fois, en ayant soin de les désigner, dans l'objection et dans la réponse, par des lettres correspondantes.

A. D'après saint Luc (a-t-on dit), les Galiléennes revenues du sépulcre auraient préparé leurs aromates avant le sabbat (Luc, XXIII, 56); tandis que, selon saint Marc (XVI, 1, 2), elles ne les auraient achetés que le samedi soir, après l'expiration de ce repos sacré.

B. A lire saint Matthieu, ces femmes auraient été Marie de Magdala et l'autre Marie; tandis qu'il y aurait eu, de plus, Salomé, selon Marc (XVI, 1); et que même, selon Luc (XXIV, 10), il s'y serait encore trouvé Jeanne et d'autres avec elles.

C. D'après Marc (XVI, 2), elles seraient allées au sépulcre « le soleil étant levé : » d'après Jean (XXI, 1), il aurait fait « encore obscur ».

D. Si (d'après saint Matthieu seul) les Juifs

avaient mis des gardes au sépulcre, on a peine à comprendre que des femmes se hasardassent à le visiter, et pensassent à l'ouvrir.

E. D'après Matthieu (XXVIII, 5) et Marc (XVI, 5), les femmes ne virent qu'un ange au sépulcre : elles en virent deux, d'après saint Luc (XXIV, 4)!

F. D'après Mathieu (XXVIII, 8) et Luc (XXIV, 9, 10), les femmes, sorties du sépulcre « avec crainte et grande joie, » auraient couru raconter aux disciples ce qu'elles avaient vu; tandis que, d'après Marc (XVI, 8), elles se seraient enfuies; « le trem- « blement et le trouble les auraient saisies; et elles « n'auraient rien dit à personne, parce qu'elles « avaient peur. »

G. Si, d'après le premier et le troisième évangile, les femmes informèrent les disciples de ce qui s'était passé (Mat., XXVIII, 8; Luc, XXIV, 9); d'après le quatrième, il n'y aurait eu d'avertis que Simon-Pierre et que Jean.

H. D'après les trois premiers évangiles, Marie de Magdala, arrivée au sépulcre, y aurait vu des anges qui l'auraient informée de la résurrection de Jésus; tandis que, selon saint Jean (XX, 2), elle se serait contentée de dire aux disciples : « On « a enlevé du sépulcre le Seigneur! » et n'aurait

rien dit ni de sa résurrection, ni même des anges. « Nous ne savons où on l'a mis ! » ajoute-t-elle.

I. D'après Luc (XXIV, 12), il paraîtrait que Pierre, informé, courut seul au sépulcre : d'après Jean, il y eut, avec Pierre, « l'autre disciple que « Jésus aimait (XX, 2). »

K. Si vous n'écoutez que les trois premiers évangélistes, plusieurs femmes vous semblent avoir été les témoins de l'apparition des anges et de la résurrection de Jésus; tandis qu'à lire saint Jean vous croiriez que Marie de Magdala fut seule honorée de ces révélations.

L. D'après Luc (XXIV, 23, 24), et même d'après Jean (XX, 2), Marie et les femmes, retournant du sépulcre, ne seraient venues annoncer aux disciples que l'enlèvement du corps de Jésus et que l'apparition des anges : elles n'auraient point vu le Seigneur lui-même; tandis que, d'après Matthieu (XXVIII, 9), Jésus leur serait apparu « pendant « qu'elles étaient encore dans le chemin. »

Voilà donc, nous a-t-on dit, *onze contradictions*, qui n'affectent pas, il est vrai, le fond du récit sacré, et qui ne doivent aucunement affliger notre foi, mais qui s'élèvent irrésistiblement en témoi-

gnage contre la prétention d'une entière théopneustie.

Cette objection, nous l'avouerons, nous avait paru trop mal assise, et déjà trop souvent résolue, pour trouver place dans la première édition de ce livre. Cependant on nous l'a reproduite, et nous avons cru convenable d'y répondre.

La journée de la résurrection de Jésus-Christ, pour les disciples, commença dès les premières lueurs du matin (Jean, XX, 1), et se prolongea jusqu'au milieu de la nuit (Luc, XXIV, 29, 33, 36). Le sépulcre où leur Maître avait été mis n'était point éloigné de leur demeure, puisqu'on le place aujourd'hui dans l'enceinte même de la Jérusalem moderne. Les disciples et les femmes purent donc s'y rendre souvent et de diverses manières, pendant le cours de ce dimanche incomparable. Mais, comme chacun des quatre évangélistes s'est prescrit, dans le narré de cet événement, une brièveté merveilleuse, il est tout naturel qu'au premier aspect leurs récits présentent, sur les innombrables incidents de la journée, une apparente confusion. Chacun doit dire la vérité, et rien que la vérité; mais aucun n'a dû la réciter tout entière; et vous pouvez, à cause de cette concision, ne pas apercevoir aussitôt leur parfaite concordance. Ils racontent, chacun de son côté, suivant un point de

vue spécial, et sans s'embarrasser d'une conciliation qu'ils savent être dans la réalité des faits. Que leur faut-il de plus? L'un parle surtout de Marie la Magdelaine, parce que c'est à elle que Jésus voulut accorder sa première apparition; l'autre, de Pierre, parce que Jésus se fit voir à lui malgré son crime, et qu'il était appelé à l'un des premiers rangs dans l'église de Dieu; deux autres, de l'étonnante rencontre d'Emmaüs, parce que cette manifestation fut la plus significative et la plus tendre; trois autres enfin, de son apparition aux Onze, parce que ceux-ci devaient être les fondements et les colonnes de l'Église.

D'ailleurs, vous pouvez voir dans leurs récits plusieurs traits qui vous indiquent assez qu'en vous rapportant quelques scènes ils s'abstiennent sciemment d'en mentionner d'autres dont le souvenir ne leur est pas moins cher, mais qu'il fallait taire, pour que leurs Évangiles fussent divinement courts. — Donnons-en quelques exemples.

1° Vous entendrez saint Paul rappeler aux Corinthiens (1 Cor., xv, 5) que Jésus « fut vu d'abord « de Céphas, et ensuite des Douze. » — Cependant aucun des quatre évangélistes ne nous a récité cette apparition de Jésus à Simon Pierre.—Certes, il est heureux qu'on lise plus tard dans saint Luc (xxiv, 34) ce mot dit en passant : « Le Seigneur

« est apparu à Simon. » Sans cette parole (qui ne se trouve qu'incidemment dans un dialogue des Onze et de Cléopas), les adversaires de la théopneustie n'eussent pas manqué de dire que Paul s'est trompé sur ce fait, et qu'il a mal lu ses Évangiles, puisqu'il n'est pas dit un mot de cette apparition dans leur quadruple récit de la résurrection.

2° C'est encore ainsi que saint Luc, qui (au verset 12) ne parle que de Pierre, a soin cependant de faire dire plus tard (24) aux disciples d'Em- « maüs : Quelques-uns des nôtres sont allés au « sépulcre. »

3° C'est encore ainsi que saint Marc, qui ne mentionne ni l'apparition de Jésus aux femmes, ni celle à Simon Pierre, a soin cependant d'insérer dans son récit (XVI, 9) un petit mot qui nous laisse comprendre d'autres manifestations dont il ne parlera pas. « Jésus, dit-il, apparut première- « ment (premièrement !) à Marie de Magdala. »

4° Enfin, c'est ainsi que Jean, qui n'a voulu que compléter les Évangiles précédents, et qui ne parle que de Marie la Magdelaine, nous indique, *par un simple pronom*, que cependant celle-ci n'était pas seule : « On a enlevé le Seigneur, dit-elle, et NOUS « NE SAVONS où on l'a mis ! »

Ainsi donc, pour établir contradiction entre les diverses parties du quadruple récit, il faudrait les montrer inconciliables avec toutes les suppositions qu'on est obligé de faire sur l'enchaînement inconnu des événements de la journée. Mais, qui le pourra?— Au contraire, il est facile de se figurer la marche des faits telle que tous les traits du récit deviennent concordants. — C'est ce que plusieurs ont entrepris avec succès et par des voies différentes, tant le problème est loin d'être insoluble. Il leur a suffi pour cela de faire des suppositions diverses, mais également admissibles, sur le nombre et sur la suite des visites que Marie, les disciples et les femmes rendirent au tombeau. — Olshausen, Hess et Griesbach concilient les difficultés en admettant qu'au point du jour Marie de Magdala, dans le chemin qui conduisait au sépulcre, se sépara de ses compagnes et arriva la première. Jean Le Clerc se représentait plutôt que Marie, arrivée une deuxième fois au sépulcre, avec les deux apôtres, demeura plus longtemps qu'eux auprès du monument, et que les autres femmes s'y rendirent deux fois. M. Hengstenberg a fait d'autres suppositions plus simples peut-être, et non moins acceptables.

De telles hypothèses, dira-t-on, ne lèvent pas nécessairement la contradiction : elles montrent seulement qu'*il pourra t* n'y en avoir pas eu.— Que nous faut-il de plus? — Les adversaires de l'inspi-

ration ne font à leur tour que des hypothèses contraires.

Maintenant donc, plutôt que de répondre séparément à chacune des onze objections ci-dessus rapportées, nous nous contenterons d'exposer la suite des événements, telle qu'on la peut concevoir d'après l'ensemble des quatre récits. — C'est à peu près l'arrangement proposé par Jean Le Clerc, dans son « Harmonie Évangélique[1]. » D'autres préféreront peut-être celui qu'a présenté récemment Olshausen dans son « Commentaire Biblique[2], » ou celui que M. Hengstenberg, plus récemment encore, vient d'exposer dans sa Ga« zette Évangélique[3]. » — Mais n'importe! — Notre récit, on le verra, va faire disparaître, l'une après l'autre, les onze contradictions prétendues. (Les mêmes lettres qui les distinguaient dans l'objection seront ici replacées devant les traits qui leur correspondent et qui servent à les résoudre.)

A. Jésus avait rendu l'esprit sur la croix, le vendredi soir, à la neuvième heure du jour. Le sabbat, qui allait commencer trois heures après, était doublement solennel (sabbat de la semaine et sabbat de la Pâque). — Comme *il se faisait tard*

(1) Pag. 224 ad 231. Lugduni, 1620.—(2) Zweyter Band, p. 517, Kœnigsberg, 1834. — (3) Evang. Kirchen-Zeitung, August., 1841, § 489—523.

(Matth., XXVII, 46, 57; Marc, XV, 34, 42), Joseph d'Arimathée était allé demander à Pilate le corps du supplicié : il l'avait obtenu, et accompagné de Nicodème, qui faisait porter au sépulcre un quintal de myrrhe et d'aloès (Jean, XIX, 39), il avait acheté un drap mortuaire; il avait fait déclouer de la croix le corps de Jésus; il l'avait entouré d'aromates, lié de bandelettes (Jean, XIX, 40), et enveloppé du linceul (Luc, XXIII, 53; Marc, XV, 46; Matth., XXVII, 59); puis enfin, faute de temps, il s'était hâté de le déposer dans un sépulcre peu distant de Golgotha. — On concevra donc que les saintes femmes (qui avaient contemplé de loin ces scènes funèbres, jusqu'au moment où l'on ferma d'une très-grande pierre l'entrée du tombeau) n'eurent que bien peu de temps pour se retirer chez elles, et pour y préparer les parfums qu'elles avaient à leur disposition. Le sabbat allait commencer; et, quelle que fût à leurs yeux la sainteté de leurs occupations, elles les cessèrent dès que le soleil eut disparu : rien ne put les distraire du repos et du silence de ce jour (ἡσύχασαν — Luc, XXIII, 56). Mais aussitôt qu'il fut accompli (c'est-à-dire dès le samedi, à six heures du soir), elles coururent acheter des aromates, pour compléter les préparatifs pieux qu'elles n'avaient pu que commencer. — Cette opération funéraire exigeait une quantité très-considérable de myrrhe, d'aloès et

d'autres substances; et sans doute, la veille, elles n'avaient pu voir, de si loin, que Nicodême avait déjà déposé dans le sépulcre jusqu'à cent livres de parfums.

Tout est donc jusqu'ici dans un accord parfait; et c'est par ces détails touchants que Luc et Marc ont voulu relever, chacun de son côté, l'humble respect de ces saintes femmes pour la loi du septième jour : l'un (Luc, XXIII, 56), en nous montrant avec quelle soumission elles firent d'abord trêve aux soins les plus sacrés; et l'autre (Marc, XVI, 1), avec quel scrupule elles ne les reprirent qu'à l'heure où le travail leur fut permis.

B. Cependant elles sortirent pour aller au sépulcre. — Jean ne nomme que Magdelaine, parce que Jésus-Christ l'avait choisie pour être le premier témoin du plus grand des miracles, et qu'elle était l'acteur essentiel de sa narration. — Il a soin cependant de lui faire dire : « Nous ne savons où on l'a mis (XX, 2)! » — En général, les évangélistes se montrent peu soucieux d'accumuler les témoignages. Et, si l'apparition dont les saintes femmes furent favorisées n'eût pas été la première, il est probable que les historiens sacrés n'en auraient pas même fait mention. — C'est ce que nous pouvons conclure, par analogie, de la manière dont procède Paul (1 Cor., XV, 5, 8), qui ne parle que

des apôtres, et qui ne dit pas un mot des femmes. Son silence complet nous explique assez le silence partiel des évangélistes [1].

C. Il faisait presque nuit encore (Jean, XVI, 1), quand les femmes sortirent de leur demeure, chargées de leurs aromates, pour *se rendre* au sépulcre (εἰς τὸ μνημεῖον); mais le soleil était levé lorsqu'elles y *arrivèrent* (ἐπὶ τὸ μνημεῖον, Marc, XVI, 2). — On sait que, dans ces latitudes méridionales, les crépuscules du soir et du matin sont de très-courte durée.

D. Elles se demandaient en chemin comment elles pourraient rouler la pierre énorme dont la caverne sépulcrale était fermée (Marc, XVI, 3).— Durant le repos et le silence du sabbat (Luc, XXIII, 56), comment eussent-elles pu savoir qu'on y avait mis des gardes (Matth., XXVIII, 66)?

(1) C'est une remarque de Hengstenberg. Nous recommandons sa dissertation aux lecteurs désireux d'une explication plus étendue. — Pour montrer, *à priori*, combien sont invraisemblables les contradictions imputées aux évangélistes, il établit que Marc a eu évidemment sous les yeux le travail de Matthieu, et Jean celui de Luc. « Une comparaison attentive, dit-il, de Luc (VII, 12) avec Jean (VI, 3-10) ne permet pas d'en douter. Jean, pour coordonner clairement sa narration, plus complète, avec celle de Luc, lui emprunte presque tous les termes qu'elle avait employés. »

E. Cependant il y avait eu un tremblement de terre (Matth., XXVIII, 2). Un ange, brillant comme l'éclair et vêtu d'une robe resplendissante, était descendu du ciel et avait roulé la pierre. Les gardes, tout tremblants, après être devenus comme morts, s'étaient enfuis. — Mais quel ne fut pas l'étonnement des femmes, lorsqu'arrivées au monument elles le trouvèrent ouvert et vide! Seulement un jeune homme, vêtu d'une robe blanche, était assis dans le sépulcre, du côté droit (Marc, XVI, 5). Deux hommes se présentèrent alors à elles en vêtements resplendissants (Luc, XXIV, 4) : c'étaient des anges (Marc et Matthieu ne mentionnent que celui qui avait roulé la pierre et qui leur avait adressé la parole).

F. Cependant ces saintes femmes, sortant promptement du sépulcre, s'enfuirent pénétrées à la fois de terreur et de joie (Matth., XXVIII, 8; Marc, XVI, 8). Elles se gardèrent, en retournant à la ville, de rien dire à personne de ce qui venait d'arriver. Craignaient-elles la colère du Sanhédrin? Au moins ne voulaient-elles répandre leurs émotions que dans le sein de leurs frères? — Malgré l'heure matinale, elles durent rencontrer un grand nombre d'Israélites aux avenues et dans les places de cette ville immense, où, pendant les fêtes, on ne comptait pas moins de trois millions

d'habitants. Le gouverneur Florus, l'an 65, y compta deux cent cinquante mille agneaux pascals, dit Joseph : ce qui suppose pour le moins deux millions et demi d'adorateurs, sans compter les malades, les personnes impures et les petits enfants [1].

G. Arrivées auprès des Onze et des autres disciples, les femmes leur rapportèrent tout ce qu'elles avaient vu (Marc, XXVIII, 8; Luc, XXIV, 9). Mais ce récit ne leur parut « qu'une rêverie (Luc, XXIV, 10). » Alors Marie de Magdala, s'adressant plus particulièrement à Pierre et à Jean, les assura qu'au moins, si leur Maître n'était pas ressuscité, il fallait qu'on l'eût enlevé (Jean, XX, 2).

H. D'après le récit même de saint Jean, Marie dut nécessairement en avoir dit à ces deux disciples plus que ce que cet évangéliste ne nous en rapporte directement : car il ajoute qu'*ils coururent* au sépulcre, et qu'aussitôt que Jean eut vu l'arrangement des linges, *il crut*. — Mais, hélas ! ce langage de Marie : « On a enlevé le Seigneur, et je ne sais « où on l'a mis ! » n'était que trop naturel!—L'apparition fugitive des anges n'avait pas produit en elle une conviction assez inébranlable pour que

(1) *Guerre des Juifs*, II, 13.

sa foi ne reçût une violente secousse de l'accueil froid et incrédule des apôtres. Ces hommes aux directions desquels elle avait coutume de se ranger avaient réprimé sans doute plus d'une fois son imagination passionnée. Elle les voit traiter de *rêverie* sa vision céleste. Alors il ne lui reste plus d'assurance que pour attester la partie vulgaire et matérielle du fait. Au moins, dit-elle, le sépulcre est ouvert, et le corps n'y est plus!

I. Cependant, à l'ouïe de ces paroles, et tandis que Cléopas partait pour Emmaüs, Pierre s'étant levé, nous dit saint Luc (XXIV, 12), courut au monument, mais n'y courut pas seul (24); et Jean nous apprend qu'il fut accompagné de « l'autre « disciple que Jésus aimait (Jean, XX, 2, 3). » Jean, plus jeune, arriva le premier : il n'entra pas; mais, s'étant baissé, il vit les bandelettes de lin qui étaient à terre. Pierre, s'étant aussi baissé, vit les linges (Luc, XXIV, 12), et le mouchoir de la tête, qui était plié dans un lieu à part. Il eut le courage d'entrer, et il s'étonna de ce qui était arrivé (Luc, XXIV, 12); mais Jean fit mieux : il entra à son tour, et il crut. Alors ils retournèrent chez eux (Jean, XX, 10; Luc, XXIV, 12). — Il n'y a rien encore dans tout cela qui ne soit concordant.

K. Cependant Marie de Magdala, qui les avait

suivis, étant revenue au sépulcre, demeurait seule sur la place, versant des larmes et désolée de n'avoir pas même pu retrouver la dépouille de son Maître. Elle se pencha pour regarder dans l'intérieur du monument, et ce fut alors que, de nouveau, deux anges vêtus de blanc s'y présentèrent à sa vue. Ils étaient assis, l'un à la tête et l'autre aux pieds de la place où le corps du Seigneur avait été couché (Jean, XX, 11, 13). — Bientôt après, Marie s'étant retournée, ce fut Jésus lui-même qu'elle vit derrière elle. — « Va, lui dit-il, « va vers mes frères, et dis-leur : Je monte vers « mon Père et vers votre Père, vers mon Dieu et « vers votre Dieu ! » — Marie se hâta d'aller annoncer aux disciples qu'elle avait vu le Seigneur, et qu'il lui avait dit ces choses (Jean, XX, 18); mais on ne la crut pas (Marc, XVI, 10).

C'est donc ainsi, comme l'a dit saint Marc (XVI, 9), que Jésus apparut *premièrement* à Marie de Magdala.

Tout ce récit est naturel, harmonique; les historiens y sont dans un accord facile à saisir. — Seulement ils racontent chacun quelqu'un des grands faits de ce jour incomparable, sans se croire appelés à les réciter tous.

L. Les deux disciples, à leur départ de Jérusalem pour Emmaüs (Luc, XXIV, 21, 24), n'avaient

encore su, des événements de la journée, que le premier rapport des femmes et des deux disciples : l'ouverture du sépulcre, l'enlèvement du Seigneur, l'apparition des anges; mais ils n'avaient point appris les dernières nouvelles : l'apparition de Jésus à Simon Pierre et le second rapport de Marie (Jean, XX, 18; Marc, XVI, 10). — Voici cependant ce qui plus tard était arrivé. — A l'exemple de la Madelaine, qui était retournée une seconde fois au sépulcre après avoir informé les apôtres de ses premières découvertes, les autres femmes aussi s'y étaient reportées pendant que Marie revenait aux disciples : elles avaient retrouvé le tombeau vide; et, comme elles revenaient pour attester encore à leurs frères que le corps de Jésus ne s'y pourrait trouver, Jésus lui-même avait daigné se faire voir à elles, vivant et plein de sympathie.—Elles l'avaient adoré, et il leur avait dit : « Ne craignez point! Allez annoncer à mes frères « qu'ils s'en aillent en Galilée : là ils me verront « (Matth., XXVIII, 9, 10)! »

Telle est donc l'harmonie des récits sacrés. Cet enchaînement nous paraît satisfaisant. On en pourrait, avons-nous dit, proposer quelque autre; mais c'en est assez. Nous ne saurions comprendre, il faut l'avouer, les difficultés qu'on y trouve, ni le bruit qu'on en a fait.

AUTRE SOURCE D'IMPRUDENCE. — Certains règnes, comme celui de Nébucadnetsar, comme celui de Jéhojakim, et comme celui de Tibère, ont eu deux commencements ; et l'on tient comme inconciliables les dates qui s'y rapportent ! Le premier, avant de monter sur le trône, régna trois ans avec son père ; le deuxième régna dix ans avec le sien ; le troisième fut associé par Auguste à l'empire, dès le 28 août de l'an II de l'ère chrétienne, et ne lui succéda cependant que le 19 août de l'an XIV (Velleius Paterc., II, c. 121).

Quelques exemples. — Voyez, pour Jotham, 2 Rois, XV, 33 (il régna seize ans seul, mais aussi quatre ans du vivant de son père qui était lépreux). — Voyez, pour Joas, 2 Rois, XIII, 1, 10 (il aura régné deux ou trois ans avec son père, comme firent Josaphat et son fils, 2 Rois, VIII, 16). — Voyez 2 Rois, XXIV, 8 ; et 2 Chron., XXXVI, 9. — Voyez aussi Daniel, I, 1 ; II, 1 ; Jérém., XXV, 1 ; 2 Chron., XXXVI, 5-7. — Voyez encore Luc, III, 1.

AUTRE SOURCE D'IMPRUDENCE. — Le dessein du Saint-Esprit, dans l'un des Évangiles, n'est souvent pas le même que son dessein dans un autre Évangile racontant le même fait ; et l'on voudrait cependant qu'ils eussent donné le même tour à leur récit ; on prétend, à cause de leurs différen-

ces, les déclarer inconciliables, et les supposer en directe opposition !

Exemple. — Le Saint-Esprit, dans la généalogie de Jésus-Christ, écrite en saint Matthieu (I, 1-17), veut montrer *aux Juifs* que, selon toute la rigueur de leur loi, Jésus-Christ est le fils et l'héritier de tous les rois de Juda, par une *descendance légale;* tandis que le même Saint-Esprit, dans la généalogie donnée par saint Luc (III, 23-38), veut montrer *aux Gentils* que Jésus-Christ est le fils de David par une *descendance naturelle.* Et parce que, dans ce double but, ils nous donnent, l'un sa généalogie selon *la loi,* par Salomon, fils de David, et par Jacob, père de Joseph, l'époux de Marie; et l'autre, sa généalogie selon *la nature,* par Nathan, autre fils de David, et par Héli, le père de Marie, on a cru très-mal à propos pouvoir les mettre en opposition[1] !

AUTRE SOURCE D'IMPRUDENCE. — Un texte *mal traduit* produit un sens contraire à la raison ou à l'histoire; et l'on accuse aussitôt l'Écrivain sacré de l'erreur la plus grossière ! On n'examine pas

(1) On n'insiste plus guère sur cette difficulté. Nous ne pouvons ici qu'en indiquer la solution. — Son exposition demande un développement qui ne saurait prendre place dans ces feuilles. On peut aisément la trouver ailleurs.

si, dans la simplicité d'une traduction littérale, ce passage, mieux rendu, ne se présenterait pas dépouillé de toute difficulté !

Premier exemple (c'est encore un de ceux qu'a cités M. Twesten) : — Saint Luc, nous dit-on (II, 1), dès qu'il a parlé de l'*enregistrement* dont l'ordonnance fut publiée de la part de César-Auguste aux jours de la naissance de Jésus-Christ, ajoute ces mots, au v. 2 : *Ce premier enregistrement se fit pendant que Cyrénius était gouverneur de Syrie.*

De là il résulterait que saint Luc serait ici surpris en flagrante contradiction avec l'histoire contemporaine ; car, à la naissance de Jésus-Christ, la Judée était gouvernée par Hérode, tandis que la Syrie l'était ou par Saturninus, ou plutôt (dès l'an V avant l'ère chrétienne) par Quintilius Varus, qui le remplaça, et pendant l'administration duquel mourut le grand Hérode. — Le Cyrénius (Publius Sulpitius Quirinius) sous qui fut fait un deuxième dénombrement, ne fut envoyé en Orient que onze ou douze ans, pour le moins, après la naissance de Jésus-Christ. L'historien Joseph [1] nous dit, en termes exprès, que ce dénombrement se fit l'an 37 après la défaite d'Antoine ; et Jésus-Christ naquit, pour le plus tard, l'an 26 après ce

(1) Ant. Jud., XVII, 15 ; XVIII, 3.

grand événement. — Il faut donc que saint Luc se soit trompé de onze ans, et qu'il ait confondu ces deux époques et ces deux dénombrements.

Avant de répondre à cette étrange accusation, nous voudrions en faire observer l'extrême invraisemblance, même à ne prendre saint Luc que pour un homme ininspiré. — Quoi! Luc, le seul des évangélistes qui fût érudit; Luc, le médecin; Luc, qui, plus tard encore, reparle du dénombrement de Quirinius, en rappelant cette célèbre révolte de Judas le Galiléen qui remua toute la Judée et fit périr un grand peuple avec lui[1]; Luc, écrivant pour toutes les nations et en vingt-quatre pages un livre d'histoire qu'il savait être immortel; Luc se tromperait jusqu'à placer aux jours du grand Hérode un événement si grave, dont on n'était encore éloigné que de trente ans! — Que dirions-nous aujourd'hui d'un médecin, qui, même en une simple conversation, mettrait la bataille d'Austerlitz aux jours de Catherine II et de la Convention nationale? Et si ce docteur publiait un court récit où se trouvât un tel contre-sens, quel accueil pensez-vous qu'il reçût de ses contemporains même les plus illettrés?

C'est donc ainsi que souvent, lorsqu'il s'agit de mettre les écrivains sacrés en contradiction avec

(1) Act., v, 37.

eux-mêmes, on ne craint pas de les supposer si niais qu'il y a presque du miracle !

Mais revenons au passage. Il n'y a rien de plus simple que sa traduction : c'est une parenthèse. Suivant l'accent qu'on place sur le premier mot (αὕτη), il devient ou un pronom démonstratif, ou un adjectif pronominal ; et, dans cette alternative, la phrase se doit traduire *littéralement*, dans le premier cas, par « *ce premier enregistrement,* » et dans le second cas, par « *le premier enregistrement même.* » — C'est dans ce dernier sens que ce mot a été rendu par les auteurs de la nouvelle version publiée il y a quelques mois par une société de ministres en Suisse[1], et c'est aussi celui que nous croyons devoir être adopté.

Il n'y a donc plus rien que de très-naturel et de très-exact dans le récit de saint Luc. Après avoir parlé, au verset 1^er^, d'une ordonnance d'Auguste qui eut un commencement d'exécution sous le règne d'Hérode, il avertit (dans la parenthèse du verset 2) qu'on ne doit pas confondre ce qui se fit alors avec le trop fameux dénombrement dont toute la Judée conservait encore un si tragique souvenir. *Le premier enregistrement même*, dit-il, *se fit pendant que Cyrénius était gouverneur de Syrie.* — C'est la traduction simple et littérale du grec[2].

(1) Lausanne, 1839, p. 105.—(2) D'autres, en prenant πρώτη

Deuxième exemple. — Saint Matthieu (IV, 5), immédiatement après la première tentation, dit *qu'*ALORS *le diable mena Jésus dans la ville sainte...*; et quand cette deuxième tentation a pris fin, il ajoute (v. 11), pour commencer le récit de la troisième, que *le diable le mena de* NOUVEAU *sur une très haute montagne*, etc.

Saint Luc, au contraire (IV, 5), immédiatement après la première tentation, dit qu'ENSUITE *le diable l'emmena sur une haute montagne;* et quand cette deuxième tentation a pris fin, il ajoute, pour commencer le récit de la troisième: *Il le mena aussi à Jérusalem...*

Voilà donc les deux évangélistes en désaccord évident sur l'ordre des trois tentations. Il faut nécessairement que l'un des deux se soit trompé, en mettant la dernière avant la seconde. — Telle est l'objection.

Vous verrez également s'évanouir cette difficulté, dès qu'au lieu de suivre la version d'Ostervald, ou celle de Martin, vous vous attacherez à rendre plus fidèlement le texte original.—Nous pourrions

dans le sens de πρότερα, comme le πρῶτός μου ἦν de Jean-Baptiste (Jean. 1, 15, 30), traduisent : « Ce dénombrement se fit avant que Cyrénius... » Cette traduction serait encore légitime, quoique moins naturelle peut-être, parce que le grec, dans ce sens, ressemblerait moins au style ordinaire de saint Luc.

citer ici bon nombre d'autres passages (surtout dans les Epîtres), que ces deux traducteurs ont obscurcis, en ne respectant pas assez les conjonctions et les adverbes καὶ, δὲ, γὰρ, οὖν, τότε, etc.

Tout le monde sait[1] que saint Luc, en écrivant son Evangile, ne s'est point astreint à l'ordre des temps, et qu'il s'est proposé, dans ses récits, de grouper plutôt les événements et les leçons d'après l'ordre des choses (καθεξῆς). — L'une et l'autre de ces méthodes biographiques a ses avantages. Chez les profanes, par exemple, Népos a suivi la première, et Suétone la seconde. — Il fallait donc que les traducteurs de saint Luc, attentifs à son langage, ne lui prêtassent pas des adverbes de temps, d'ordre et de rang qu'il n'avait point eu la pensée d'employer, et qui viennent changer si maladroitement le sens de son discours. — Rétablissez ici les conjonctions du grec, et vous verrez aussitôt disparaître la contradiction que les deux textes français vous avaient présentée.

Saint Matthieu, qui suit toujours l'ordre chronologique des faits, a soin d'employer des adverbes très-exacts, à mesure qu'il avance dans son récit de la tentation : τότε, τότε, πάλιν, τότε, τότε, *alors*, *alors*, *de nouveau*, *alors*, *alors*. — Mais, au contraire, Luc, qui ne s'est pas proposé de suivre la même

(1) Voyez Hornès, Introd., vol. II, part. III, liv. 2, sect. 4.

marche, et qui n'a d'autre intention que de nous faire connaître les trois attaques auxquelles le Fils de Dieu a dû soumettre son humanité sainte, Luc s'abstient soigneusement d'employer aucun adverbe d'ordre ni de temps, et se contente de lier, par dix fois, les faits de son récit par la copulative ET (καί), que nos traductions ont si mal à propos rendue par l'adverbe ALORS ou ENSUITE.

La contradiction n'appartient donc point au texte sacré [1].

AUTRE SOURCE D'IMPRUDENCES. — L'on ne s'est pas assez souvenu que certains discours et certains actes se sont répétés plus d'une fois dans le ministère du Sauveur. Dès lors c'est très-imprudemment qu'on a voulu voir de la contradiction dans certains récits de deux évangélistes, où l'on ne retrouvait qu'une ressemblance incomplète, et où l'on s'imaginait cependant lire des faits identiques.

Exemples. — Nous avons, dans le double miracle de la multiplication des pains, un exemple très-frappant de la facilité avec laquelle on pourrait être induit en erreur par cette voie. — Deux fois Jésus-

(1) Dans une première édition de ce livre, nous relevions ici l'interprétation fautive qu'on a donnée à Job, XXXVII, 8. — Nous ne l'avons supprimée que pour faire de la place à d'autres objections.

Christ, ému de compassion pour le peuple, a nourri dans le désert une multitude affamée. Les circonstances de l'un et de l'autre miracle ont entre elles des rapports nombreux et frappants. S'il était arrivé que deux des Evangélistes n'eussent récité que le premier, et deux autres que le second, on n'eût pas manqué de crier à l'identité des deux faits, et à la contradiction de leurs détails. Quoi! dans l'un, cinq mille hommes nourris avec cinq pains; dans l'autre, quatre mille hommes nourris avec sept pains! Dans l'un, douze paniers (κοφίνους) qu'on emporte; dans l'autre, sept corbeilles (σπυρίδας)! Quel désaccord! — Heureusement que si Luc et Jean n'ont fait mention que du premier, Matthieu et Marc, qui récitent le second, ont aussi rapporté l'autre. Sans cela, quel bruit n'eût pas fait un tel passage dans les écoles des adversaires!

Cette observation peut s'appliquer à plusieurs traits du Nouveau-Testament; par exemple, à l'Oraison dominicale, qui fut donnée au moins deux fois aux disciples, pendant le ministère de notre Seigneur (Matth., VI, 9; Luc, XI, 2).

Voyez aussi Matth., XII, 39, et XVI, 1, 4; — Luc, VII, 21; XI, 27; et Matth., XII, 49. — Luc, IX, 1; X, 1; et Matth., X, 1.

Nous en proposerons encore *un exemple*.

Il ne paraît point, quand on y regarde de près, que le sermon, appelé *de la montagne* (Matth., V,

VI, VII), et celui que saint Luc nous récite dans la dernière moitié de son chapitre VI^e^, aient été prononcés dans la même occasion [1]. En effet : 1° Luc omet beaucoup de sentences rapportées par Matthieu [2], et il en ajoute seul quelques autres (v. 24 à 26); 2° Matthieu nous avertit que le sermon qu'il rapporte a précédé la guérison du lépreux (VIII, 3), et Luc que le sien l'a suivie (Luc, V, 12); 3° Luc met Matthieu au nombre de ceux que Jésus avait déjà appelés à l'apostolat, et qui descendirent avec lui de la montagne avant qu'il leur adressât son discours; tandis que Matthieu lui-même nous apprend que le sermon dont il parle précéda de longtemps sa vocation; 4° enfin, l'un des discours fut prononcé *sur la montagne*, pendant que Jésus, qui s'était assis, avait ses disciples rangés autour de lui; l'autre, au contraire, le fut dans la plaine, et avec d'autres circonstances. — Nous nous arrêtons sur cette remarque pour rassurer les personnes qui ont pu entendre alléguer contre la doctrine de l'inspiration la prétendue contradiction de la sentence où Matthieu (v. 40) fait dire à Jésus : « A celui qui veut prendre ta tunique (χιτῶνα), laisse-lui même le manteau (ἱμάτιον); » — et de celle où, suivant Luc, il aurait dit : « Si

(1) Voy. Wilby sur Matth., V, 5.—(2) Par exemple, Matth., V, 13 39. Tout le chap. VI et VII, 6-16.

« quelqu'un t'enlève ton manteau, ne l'empêche « pas de prendre aussi la tunique[1]. » — On ne peut donc plus, disons-nous, faire une objection de cette diversité, puisque ces deux sentences furent prononcées en des jours différents.

Cependant, nous devons le dire aussi, parce que cette remarque pourrait s'appliquer à plusieurs autres objections du même genre : Quand il eût été vrai que ces deux passages eussent été cités comme le même fragment d'un même discours, leur différence ne nous eût cependant encore causé aucune espèce d'étonnement. Nous croyons que le Saint-Esprit, quand il cite le Saint-Esprit, n'est point astreint à l'emploi des mêmes termes, pourvu qu'il conserve les mêmes sens.—Un homme d'un esprit exact, lorsqu'il se répète ou qu'il se cite lui-même, ne se regarde nullement comme obligé de porter l'imitation jusque-là. Et nous pensons qu'ici toute la pensée du Seigneur se fût retrouvée *également* dans ces deux sentences de Luc et de Matthieu.

Autre source d'imprudences. — On a pu quelquefois ne prendre pas garde à une *variante* critiquement respectable, qui résolvait une difficulté; et l'on a préféré imputer à l'Écrivain sacré quelque contradiction !

(1) Luc, VI, 29.

Exemple. — Suivant les trois premiers évangélistes (Marc, XV, 25, 33, 34; Matth., XXVII, 45, 46; Luc, XXIII, 44, 45), notre Sauveur fut mis en croix à la *troisième heure* du jour (c'est-à-dire à neuf heures du matin); le soleil s'obscurcit à la sixième heure, et Jésus rendit l'esprit à la neuvième; tandis que, si l'on en devait croire saint Jean (XIX, 14), le supplice n'aurait commencé qu'à la *sixième heure* du jour (à midi).—Palpable contradiction!

Avant de répondre à cette difficulté, nous présenterons une remarque toute semblable à celle que nous avons déjà faite au sujet du dénombrement de Cyrénius. — Était-il vraisemblable que l'apôtre Jean ignorât la durée du supplice de son Maître, et s'y pût tromper de trois heures sur six, lui qui s'était tenu devant la croix!

Mais, si nous consultons les manuscrits grecs de saint Jean, nous en trouvons quatre à lettres minuscules, et trois à lettres onciales (entre autres, le fameux cahier de Bèze conservé à Cambridge), qui lisent ici la *troisième heure* au lieu de la *sixième*. — Les nombres, dans les manuscrits grecs, s'écrivant souvent en chiffres, c'est-à-dire par de simples lettres grecques, et le 3 et le 6 s'exprimant par deux lettres très-faciles à confondre (le γάμμα et l'ἐπίσημον), plusieurs anciens ont pensé que la va-

riante était venue de là. — Griesbach, qui a marqué cette variante d'un signe de préférence, cite Severus d'Antioche, et Ammonius dans Théophylacte; et il ajoute que la Chronique d'Alexandrie en appelait, en faveur de cette leçon, aux meilleurs exemplaires, et même à l'original *autographe* (ἰδιοχείρῳ) de l'Évangile de saint Jean.

AUTRE SOURCE D'IMPRUDENCES. — On ne saisit pas le sens de certains traits d'un récit, et l'on se hâte de conclure que l'auteur s'est trompé !

Premier exemple. — Jésus, dans saint Matthieu (XXIII, 35, 36), dénonce aux Juifs, à cause du traitement qu'ils ont fait à ses Saints, les plus terribles jugements de Dieu; « afin, dit-il, que vienne « sur cette race (ou cette génération, γενεὰν) tout « le sang juste répandu sur la terre, depuis le sang « d'Abel le juste jusqu'au sang de Zacharie, fils « de Barachie, que vous avez tué entre le temple « et l'autel! »

Il y a certainement ici, nous dit-on, une fâcheuse inadvertance, non pas de Jésus-Christ, sans doute, mais de l'Évangéliste qui rapporte ses paroles, et dont la mémoire aura failli. — Nous savons, par le deuxième livre des Chroniques (XXIV, 21), que ce Zacharie lapidé par les Juifs dans le lieu saint (ἱερῷ) était fils, non de Barachie, mais de Jehoja-

dah. C'est dont ici une erreur évidente. Elle n'affecte point le dogme, et ne saurait le moins du monde inquiéter notre foi; mais elle suffit pour attester que l'action théopneustique n'a pu descendre, comme on l'a prétendu, jusque dans le choix des expressions ou dans les détails indifférents des récits inspirés.

La réponse est simple; et nous voudrions qu'il fût aussi facile de la rendre courte qu'elle est concluante. Nous la dirons d'abord en deux mots. — Il n'est point ici question du Zacharie dont vous parlez : l'Évangéliste n'a donc point erré en ne le nommant pas, puisqu'il ne pensait point à lui. — Ne voit-on pas en effet l'incompatibilité d'une telle supposition avec la pensée de Jésus-Christ? Que veut-il ici? rappeler la longue suite des homicides dont un compte sera redemandé à la race des Juifs. — Et tandis qu'il va prendre son premier meurtre au-delà du déluge, à la porte du paradis, pour les en rendre responsables, vous voudriez qu'il se contentât de citer, pour le dernier, un crime commis depuis plus de huit siècles! Il commence par le fils d'Adam; et l'on imaginerait qu'il a pu finir par le fils de Jéhojadah, tenant ainsi les Juifs pour innocents du sang versé pendant les 873 années les plus honteuses de leur histoire! N'aurait-il pas été plus rationnel de commencer que de finir par ce Jéhojadah? Les Juifs

n'étaient-ils pas bien plus responsables de leurs homicides commis dans leurs neuf derniers siècles, qu'ils ne pouvaient l'être d'un sang versé avant le déluge? N'avaient-ils pas poursuivi, par exemple, et tué avec un affreux acharnement le prophète Urie, 240 ans après Jéhojadah (Jér., XXVI, 23)? « Quel est celui de vos prophètes (leur disait saint « Étienne), que vos pères n'aient pas persécuté? Ils « ont même tué ceux qui ont prédit l'avénement du « Juste (Act., VII, 52)! » — Il ne s'agit donc point du fils de Jéhojadah dans ce passage de saint Matthieu.

Notre réponse pourrait se terminer ici; mais on demandera sans doute quel a donc été ce Zacharie dont parle Jésus-Christ. — Quand nous ne le saurions pas, ce ne serait point une difficulté; et nous nous contenterions de répondre : C'était un juste que les Juifs tuèrent, non pas seulement dans *la cour du temple* (τοῦ ἱεροῦ) comme le fils de Jéhojadah, mais « *entre le temple* (τοῦ ναοῦ) *et l'autel*; » et ce juste était *fils de Barachie!*—Cependant, on peut encore aller plus loin; car l'histoire nous a nommé deux ou trois autres Zacharie, fils de Barachie (Βαραχίου ou Βαρούχου), entre lesquels les savants partagent leurs suffrages.

Le premier était « un homme intelligent dans « les visions de Dieu » (comme l'appelle le deu-

xième livre des Chroniques[1]), et que l'on croit être le même que celui dont parle Esaïe, en son chapitre VIII[2]. — Toutefois, il a vécu trop peu de temps après le fils de Jéhojadah pour que nos objections contre l'un n'aient pas la même force contre l'autre.

Le deuxième est le prophète « Zacharie, fils de Barachie, et petit-fils de Hiddo (Zach. I, 1), » qui revint de Babylone avec Zorobabel, 325 ans après les jours de Jéhojadah, et dont les écrits forment l'avant-dernier livre de l'Ancien-Testament.

L'Écriture, il est vrai, ne nous a pas récité son martyre, non plus que celui des autres prophètes qui furent presque tous persécutés et mis à mort. — Mais le temple et l'autel venaient d'être rétablis par ses soins comme par ceux d'Aggée (Esdras, IV, 14, 15); et Zacharie, à ce qu'il paraît, fut tué « entre ce temple et cet autel. » Nous lisons dans le *Targum*, ou la Paraphrase chaldaïque de *Jonathan Ben-Uziel* (contemporain, dit-on, de Jésus-Christ[3]), le passage suivant, qui nous atteste quelle était déjà, avant les jours de notre Seigneur, la tradition des Juifs sur ce prophète, appelé indifféremment *fils de Hiddo* et *fils de Barachie* (Zach., I, 1; Esdras, V, 1; VI, 14) : — Le paraphraste (Lam., II, 20) introduit

(1) XXVI, 5. — (2) Hieron, in Isaïam, VIII, 2 (dans les LXX, Ζαχαρίαν, υἱὸν Βαραχίου. — (3) Prolegom. de Walton, 12.

la « Maison de Jugement » répondant à cette plainte de Jérémie : « Le sacrificateur et le prophète n'ont-« ils pas été tués dans le sanctuaire du Seigneur ? » « Était-il bien à vous.... de tuer un prophète, « comme vous fîtes de Zacharie, le fils de Hiddo, « dans la maison du sanctuaire de l'Eternel, parce « qu'il cherchait à vous retirer de vos mauvaises « voies [1] ? » — On voit donc que Jésus-Christ a pu rappeler aux Juifs le meurtre sacrilége de ce prophète, fils de Barachie et fils de Hiddo, avec lequel se devait clore la prophétie de l'Ancien-Testament.

Cependant, il est encore un troisième Zacharie, fils de Barachie (ou de Baruch, Βαρούχου), auquel la parole de notre Seigneur pourrait être appliquée avec encore plus de vraisemblance. — Flavius Josèphe nous l'a fait connaître dans cette inestimable « Histoire de la guerre des Juifs, » qui confirme déjà tant d'autres prophéties du Nouveau-Testament.—C'est trois ans seulement avant la dernière ruine de Jérusalem qu'on vit un Zacharie, fils de Baruch, massacré par les zélateurs des Juifs *au milieu du lieu saint* (ἐν μέσῳ τῷ ἱέρῳ [2]), et son corps jeté dans la vallée par-dessus les murailles de la montagne du temple. C'était un homme juste, au rapport de Josèphe; on le haïssait pour ses vertus,

(1) Commentaire de Witby sur Matthieu, XXIII, 35. — (2) Bell. Judaïc., lib. IV, c. 19.

pour son influence, pour sa haine du mal et pour son zèle de la liberté [1]. A la suite de cette affreuse nuit « qui fut, dit Josèphe, le vrai commencement de la ruine de Jérusalem » (et dans laquelle les zélateurs égorgèrent le chef de la nation, le grand sacrificateur Ananus, et, bientôt après, douze mille jeunes hommes de la noblesse israélite), ces furieux, affectant les formes de la justice, l'avaient traîné devant un tribunal de soixante-dix juges, qui tous cependant eurent le courage de le déclarer innocent. Alors, outrés de rage à l'ouïe de ses reproches et de ses discours généreux, ils se précipitèrent sur lui, et le massacrèrent « *au milieu du lieu saint.* » — Voilà (pensent plusieurs des commentateurs) le dernier des justes dont le sang doit être redemandé à cette race homicide. Abel est le premier, Zacharie le dernier. — C'est pour cela que Jésus-Christ, dans le style des prophètes, employant le passé pour le futur, parle de ce crime comme déjà consommé. « *Vous l'avez tué*, leur dit-il, *entre le temple et l'autel!*

L'historien Josèphe, il est vrai, ne parle de Zacharie que comme d'un juste, et non comme d'un chrétien ni comme d'un prophète; mais il ne pouvait, étant Juif, tenir un autre langage; et nous le

(1) Μισοπόνηρον παρώξυνε δὲ αὐτοὺς τὸ λίαν τε ἀνδρὸς καὶ φιλελεύθερον.

voyons ailleurs (Antiq., lib. XX, c. 8) ne mentionner non plus l'apôtre saint Jacques (qui cependant aussi était un prophète) que comme un homme de bien que le sacrificateur Ananus fit lapider, au grand déplaisir des honnêtes gens [1], pendant l'interrègne qui suivit la mort inopinée du gouverneur Festus.—Il ne nous a pas semblé non plus que la différence des terminaisons des noms *Barachie* et *Baruch* suffît pour détruire l'argument qui résulte de leur ressemblance étymologique et radicale. Nous voyons en effet, dans le Nouveau-Testament, combien on était habitué, chez les Juifs, hébreux ou hellénistes, à changer la terminaison des noms propres (Silas et Silvanus [2], Prisca et Priscilla [3], Rabba et Rabbath, Lucas et Lucius [4]).

Quoi qu'il en soit, nous concluons encore une fois que ce passage ne pouvait avoir trait au fils de Jéhojadah; et nous laissons au lecteur de décider lequel des deux personnages que nous venons d'indiquer était dans la pensée de Jésus-Christ.

Deuxième exemple. — Marc, XI, 11-14. *Jésus*

(1 Ἐπιεικέστατων.—(2) 2. Cor., I, 19; 1. Thess., I, 1; Act., XV, 22-34-40; XVI, 25; XVII, 15.—(3) Tim., IV, 19; Rom., XVI, 3; Act., XVIII, 2-26.—(4) Act., XIII, 1; Rom., XVI, 21; Philém., 24.

maudit un figuier qui n'avait que des feuilles; car ce n'était pas la saison des figues.

Il y a là sans doute de l'erreur, dit-on : pourquoi chercher des fruits hors du temps où l'on peut raisonnablement en attendre ?

Il n'y avait cependant rien là que de très-simple. Si c'eût été la saison où l'on récolte les figues, cet arbre eût pu se trouver dépouillé de tout son fruit par la main des hommes ; et sa stérilité, dans ce cas, n'était point constatée.

Mais un arbre, objecte-t-on encore (pour le dire en passant), est-il coupable pour n'avoir pas de fruits ? pourquoi le punir ? — Nous répondons que, dans ce miracle, qui est un type, l'arbre n'est pas plus malheureux qu'il n'est coupable, ni sa souffrance plus réelle que sa moralité. L'une est symbolique et l'autre l'est aussi.

Autre source d'imprudences. — Dans les questions de chronologie on n'a pas pris garde à la règle suivante (que nous aimons à exprimer ici dans les propres paroles du grand réformateur de l'Italie, l'excellent Pierre Martyr[1]) :

Les grandes divisions des temps, dans l'histoire du peuple de Dieu, nous sont signalées par des

(1) Dans son Commentaire sur 2 Rois, VIII, 17, et 1 Rois, XV, 1.

dates numériques d'une grande précision. — De la transmigration d'Abraham en Canaan à l'entrée de son petit-fils en Egypte, 215 ans; de là au passage de la mer Rouge, encore 215 ans; ainsi, en tout, 430 ans (Gal., III, 17; Exod., XII, 40); de là encore à la fondation du temple, 480 ans (1 Rois, II, 1); et de là enfin à la captivité babylonienne, encore 422 ans. — Mais, en dedans de ces grandes divisions de l'histoire, l'arrangement précis et coordonné de toutes les petites dates intermédiaires, la conciliation des chiffres que nous présentent des livres d'une concision presque lapidaire et d'un âge contemporain du siége de Troie (celui des Juges, celui des Rois, celui des Chroniques), touchant les règnes et les interrègnes des juges d'abord, et ensuite des rois, surtout après la subdivision des douze tribus en deux royaumes distincts; cet arrangement, disons-nous, présente des difficultés nombreuses, pour lesquelles les éléments d'une entière solution nous manquent quelquefois.

Voici la règle de Pierre Martyr.

« Quoiqu'il se présente des passages obscurs, quant à la chronologie, il faut bien se garder de prétendre les concilier en imputant des fautes au livre inspiré. — C'est pourquoi, s'il nous arrive quelquefois de ne pas savoir nous rendre raison du nombre des années, il faut simplement avouer

notre ignorance, et considérer que les Ecritures s'expriment avec tant de concision qu'il ne nous est pas toujours possible de découvrir à quelle époque il faut commencer telle ou telle supputation.— Il arrive assez souvent que, dans l'histoire des rois de Juda et d'Israël, les nombres respectifs de leurs années ne se concilient pas aisément; mais ces difficultés s'expliquent ou se justifient de plusieurs manières. — 1° La même année, commencée par l'un des deux et finie par l'autre, est attribuée à tous les deux. — 2° Souvent les fils ont régné avec leurs pères durant quelques années qui sont imputées tantôt aux uns, tantôt aux autres. — 3° Il y avait souvent des interrègnes que l'Ecriture attribue tantôt au prédécesseur, tantôt au successeur. — 4° Enfin, il arrive quelquefois que certaines années, où des princes oppresseurs et profanes ont régné, sont regardées comme non avenues, et ne sont pas comptées. »

Nous pensons que les exemples que nous avons cités jusqu'ici pourront suffire. Nous n'en alléguerons pas un plus grand nombre. — Ce que nous avons dit a pu donner la mesure de ce que pèsent ces difficultés[1]; car (nous le répétons) nous avons

(1) Voyez, pour plus de détails, les auteurs que nous avons cités, et en particulier l'utile recueil de Horne (*Introduction to the critical study of the Bible*).

pris soin de citer celles qu'on a données pour les plus graves. — Avertis par ces exemples et par tant d'autres, apprenons donc, s'il se présentait à nous désormais quelque embarras du même genre, à savoir penser comme faisait, il y a seize cents ans, l'ami d'Origène, Julius Africanus, et comme ont fait, avant et après lui, tous les hommes de Dieu. « Quoi qu'il en soit (disait-il à l'occasion des deux généalogies de Jésus-Christ qu'il avait conciliées), quoi qu'il en soit, certainement l'Evangile dit partout vrai ! » — Τὸ μέντοι Εὐαγγέλιον πάντως ἀληθεύει [1].

Section VI. — Erreurs contraires à la philosophie de la Nature.

On admettra, nous a-t-on dit quelquefois, que les contradictions apparentes ou réelles des dates, des citations et des récits de la sainte Bible, soient susceptibles d'être levées par les ressources d'une exégèse plus ou moins laborieuse; — mais il en est d'autres que vous ne sauriez concilier : — ce sont toutes ces expressions où les Ecrivains sacrés se montrent en opposition manifeste avec les lois aujourd'hui mieux connues de la Nature. Toutefois (veut-on bien ajouter), si cet argu-

(1) Eusèb., Hist. Eccles., lib. I, c. VII.

ment est irréfragable contre l'inspiration verbale des Ecritures, il ne compromet en rien la divinité de leurs doctrines, non plus que la vérité des grands faits religieux qu'elles nous rapportent. En inspirant ses apôtres et ses prophètes, Dieu voulait faire de nous, non des savants, mais des saints. Il a donc pu, sans danger, laisser ses écrivains parler avec ignorance sur les phénomènes d'un monde matériel; et leurs préjugés sur de telles matières sont innocents, bien qu'incontestables. — Ne les entendez-vous pas souvent s'exprimer comme si la Terre était immobile, et le soleil en mouvement? Cet astre, suivant eux, se lève et se couche; « sa course se fait, dans les cieux, de l'un à l'autre bout (Ps. XIX); la lune et les étoiles sont également en mouvement; le soleil, à l'ordre de Josué, devient immobile au milieu des cieux; « il s'arrête sur Gabaon, et la lune sur Ajalon (Josué, X, 12); la Terre est fondée sur les mers (Ps. XXIV, 5); tirée de l'eau, elle subsiste parmi l'eau (2 Pierre, III, 5); Dieu en a posé les fondements; elle ne sera jamais ébranlée » (Ps. CIV, 5)...! » Pouvez-vous admettre que ce soit là réellement le langage du Créateur des cieux et de la terre parlant à sa créature?

Nous allons répondre à cette objection; et nous nous réjouissons de la rencontrer sur notre che-

min, parce qu'il ne peut ressortir de son examen que la gloire des Écritures.

Nous en conviendrons abondamment : s'il y avait quelques erreurs physiques, dûment constatées, dans le livre des Écritures, il ne serait pas entièrement de Dieu ; mais nous allons établir qu'il n'en est point de telles ; et nous oserons défier les adversaires d'en citer aucune dans toute la Bible.—Nous irons même beaucoup plus loin ; et nous montrerons combien au contraire il s'y trahit de science latente sous la simplicité de son langage.

Nous commencerons par dire quelques mots du miracle de Josué, parce qu'on en a voulu souvent faire usage pour combattre ou la pleine inspiration, ou même la divine mission des hommes de Dieu.—Nous avons lu plusieurs écrivains incrédules qui l'ont attaqué avec cette superbe et cette ironie qui trop souvent les caractérisent.—Mais il est facile de leur répondre.—Nous ne pensons pas à discuter ici les voies par lesquelles le miracle s'accomplit ; nous voulons seulement faire remarquer, par cet exemple, avec quelle légèreté on se hâte de prononcer que, puisqu'on n'a pas compris certains passages de l'Écriture, ils ne peuvent être que déraisonnables.

Le soleil, au jour de la bataille de Béthoron, *s'arrêta au milieu des cieux*, est-il écrit au X^e^ chapitre de Josué ; et *il n'y eut jamais de jour semblable à celui-là, ni avant, ni après.*

En Allemagne on a dit : Cette phrase, prise dans son sens naturel, nous semble absurde ; donc elle est erronée et tout humaine. Ailleurs on a dit : Elle est absurde ; donc il lui faut donner un autre sens. — Mais les uns et les autres ont conclu sur de fausses prémisses. — Le fait n'est rien moins qu'absurde ; il est seulement miraculeux.

Nous citerons l'objection dans les termes mêmes où elle a été faite : — « Le méthodiste le plus « intrépide, a-t-on dit, sera contraint de recon- « naître que, dans le système de notre globe, si le « soleil s'arrêtait un seul instant, ou si le mouve- « ment de la terre était ralenti, les armées belli- « gérantes et tout ce qui est à la surface du sol « serait balayé comme la paille que disperse la « tempête ! »

Cependant c'est cette objection même qui est une erreur. — En effet, si le miracle, au lieu d'arrêter brusquement, dans un instant indivisible, la rotation de notre globe, a pris seulement le court espace de quelques secondes pour s'accomplir par une action souple et continue, alors vous avez assez de cette faible circonstance pour être assuré qu'un tel phénomène ne dut avoir mécaniquement d'autre effet bien sensible que de soulever d'occident en orient les eaux répandues sur la surface de la terre. — Un enfant pourrait vous le dire. — Qu'un char rapide rencontre une borne : il s'y fra-

casse, parce qu'elle est immobile ; et tous les voyageurs, lancés au loin, se brisent contre le sol. Mais qu'on l'arrête par une résistance continue, qui s'exerce d'une manière successive et se consomme en trois ou quatre secondes : alors les plus petits enfants assis dans la voiture resteront sur leur siége ; ils ne ressentiront même pas l'impulsion qui, trois secondes auparavant, leur était imprimée par le mouvement impétueux des chevaux, et qui, sans cette précaution, aurait suffi pour les lancer au loin.

La rotation de la Terre est, à l'équateur, de 1,426 pieds par seconde ; à Jérusalem, de 1,212 pieds. — C'est la vitesse initiale d'un boulet de canon lancé par une charge du cinquième de son poids. — Elle est capable (abstraction faite de la résistance de l'air) d'élever ce projectile à l'extrême hauteur de 24,000 pieds ; et cependant un enfant de six ans, en *deux tiers de minute*, détruirait sans danger toute cette force par l'action souple et continue de ses doigts. — Confiez à ses petites mains un boulet de guerre de huit livres de balles, pour le soutenir contre l'action de la pesanteur durant deux tiers de minute ; et pendant le même temps laissez tomber librement à travers les airs, et de la hauteur du mont Hymalaya, un autre boulet tout semblable au premier. Au bout de quarante secondes seulement, la force de la gravitation, après

avoir agi *par les mêmes impulsions* sur l'un et l'autre de ces projectiles, n'aura fait, à l'égard du premier, que fatiguer les faibles doigts qui lui résistent, tandis qu'elle aura fait acquérir à l'autre une vitesse égale à celle que la rotation de la terre imprimait aux armées belligérantes sur la colline de Béthoron.—Puis donc qu'un enfant pourrait détruire, par l'effort continu de ses petites mains, une force capable (si vous la concentrez sur un seul instant) de lancer un boulet de guerre à la hauteur du Chimborazo, il est facile de comprendre que, si Dieu, au jour de la bataille de Béthoron, eût employé deux tiers de minute pour arrêter, par des résistances courtes et successives, la rotation de notre globe, alors les impulsions projectives qu'une masse de huit livres de fer en aurait reçues continuellement, durant ces quarante secondes, n'auraient pas été même assez fortes pour qu'un petit enfant ne les pût détruire par le seul effort de ses doigts, et sans y dépenser plus de forces qu'il n'en doit mettre à soutenir de ses mains un poids de huit livres pendant le même espace de temps. — Et si la masse, au lieu d'avoir la forme d'un boulet, avait eu celle d'un palet ou d'un cube, il n'y aurait pas eu assez de cette impulsion pour lui faire vaincre la résistance du frottement, et changer sa place sur la surface du sol.

On objectera peut-être que la rotation de la

Terre, à Béthoron, était vingt-sept fois plus rapide que celle d'une voiture à vapeur sur un chemin de fer. — Il est vrai ; mais puisque la force retardatrice nécessaire pour épuiser une impulsion donnée est en raison inverse du temps qu'elle y emploie, faites consommer le miracle en dix-huit minutes ; prenez dix-huit minutes (au lieu de quarante secondes) pour arrêter entièrement le mouvement du globe terrestre, à la voix de Josué ; et alors « les armées belligérantes, au lieu d'être ba- « layées comme par la tempête, » ne se seront pas plus ressenties de ce qui se passait, que ne font, à chaque station, les milliers de voyageurs qu'on arrête sur un chemin de fer [1] !

On a fait d'autres difficultés du même genre sur ce miracle de Josué. — Si la Terre, a-t-on dit, eût suspendu son mouvement pendant dix heures, la force attractive du soleil, agissant isolément sur elle, l'eût déjà fait tomber de 900 lieues dans la direction de son puissant foyer ; et les conditions annuelles de notre orbite en eussent été sensiblement troublées.

Cette objection n'a pas plus de réalité que la précédente. — Le miracle, en effet, ne suppose pas la moindre perturbation dans le mouvement progres-

(1) On peut lire d'ailleurs, sur ce miracle, de frappantes considérations historiques et géologiques dans les *Eléments de Géologie*, de Chaubard.

sif de la terre ; il n'en demande que dans sa rotation. Or, d'après les lois de la Mécanique céleste, la rotation d'un astre sur son axe est entièrement indépendante du mouvement qui est imprimé à son centre de gravité, et qui le fait courir dans sa trajectoire elliptique. — L'expérience l'attestait avant que le calcul l'eût démontré. On avait depuis longtemps observé que la vitesse du soleil (ou plutôt de la Terre) dans son orbite ne cesse de varier d'un bout de l'année à l'autre ; et cependant il n'existe pas dans la nature de mouvement plus uniforme que celui qui fait tourner à nos yeux chaque jour toute la sphère céleste. — On s'est même assuré, par les observations du mouvement de la lune, que, depuis plus de 2,000 ans, le jour sidéral n'a pas varié seulement d'un centième de seconde.

Que l'on suppose donc un double choc imprimé à la Terre au-dessus et au-dessous de son centre, en deux sens contraires et parallèles ; et l'on aura expliqué comment sa rotation sur son axe pourrait avoir été suspendue sans que rien eût été changé dans son mouvement de progression. — Mais je m'arrête. Il serait téméraire, dirai-je ? il serait puéril de prétendre entrer dans les détails du prodige, pour en assigner les causes ; et je n'ai voulu que montrer la vanité des objections. La véritable, qu'on ne dit pas, c'est qu'on trouve le miracle trop

grand pour son objet. Mais, pour les hommes qui croient au grand miracle de la Rédemption par le Fils de Dieu, plus rien n'est trop grand, et tout marche en de justes proportions dans les révélations divines.—D'ailleurs, et je me hâte de le dire, il ne serait pas même nécessaire, pour se rendre compte de ce prodige, de supposer un acte aussi souverain de la Toute-Puissance que la suspension de la rotation de notre globe. — Dieu pourrait n'avoir mis en usage pour cela que l'un de ces nombreux moyens qui détournent la lumière de ses chemins et qui produisent les innombrables illusions de l'Optique : quelqu'une de ces réfractions, par exemple, qui déplacent chaque jour à nos yeux, en des mesures diverses, tous les astres de la sphère céleste. Ne sait-on pas que, dans les régions polaires, la puissance des réfractions horizontales fait voir le soleil aux habitants de ces froides contrées plus de dix jours avant qu'il se soit réellement élevé sur leur horizon? Telle pourrait être la cause du miracle de Béthoron.—Nous ne décidons rien; nous ne supposons même rien. Nous voulons dire seulement que le miracle a été dûment consommé (quels qu'aient été les moyens qui l'ont produit), pourvu que *le soleil*, aux yeux des habitants de la Palestine, se soit *arrêté sur Gabaon, et la lune sur la vallée d'Ajalon.*

Cependant on reproche aux Écritures d'avoir, sur les phénomènes journaliers de la Nature, un langage qui semble attester de l'ignorance, et qui est incompatible avec une pleine inspiration. — A entendre les écrivains de la Bible, le soleil se lève, le soleil se couche, le soleil s'arrête, la Terre demeure ferme! — L'on voudrait que le Créateur, en nous parlant dans un livre inspiré de lui, nous eût plus clairement montré que l'Esprit qui faisait parler les historiens sacrés connaissait avant nous la rotation de notre globe, sa révolution périodique, et l'immobilité respective du soleil.

Examinons donc encore ce reproche.

Nous demanderons d'abord à ceux qui le font entendre s'ils eussent voulu que la Bible eût parlé comme Isaac Newton. — Oublieraient-ils que, si Dieu s'exprimait sur les scènes de la Nature, je ne dis pas seulement selon qu'il la voit, mais selon que la pourront voir les savants des siècles futurs, alors le grand Newton lui-même n'y eût rien compris? — D'ailleurs, le langage même le plus avancé de la science n'est encore et ne sera jamais, après tout, que le langage des apparences. Le monde visible est, beaucoup plus que vous ne le pensez, une figure qui passe, une scène d'illusions et de fantômes. Ce que vous y nommez réalité n'est encore en soi-même qu'une apparence, relativement à une réalité plus élevée, et à une analyse portée

plus loin. Dans notre bouche mortelle, le mot réalité n'a rien d'absolu ; c'est un terme tout relatif, employé seulement pour exprimer qu'on pense avoir remonté d'un échelon nouveau la profonde échelle de nos ignorances. — L'œil humain ne voit les objets que sous deux dimensions, et les projette tous comme sur une même toile, jusqu'à ce que le toucher et quelques expériences leur aient rendu la réalité d'une profondeur ou d'une troisième dimension. Les couleurs sont des accidents, et n'appartiennent que par reflet et par illusion à l'objet qui vous les présente. L'impénétrabilité même des corps, leur solidité, leur étendue ne sont non plus qu'une apparence, et ne se présentent à nous comme une réalité qu'en attendant qu'une science poussée plus loin lui en substitue une autre. Qui pourrait dire où doit s'arrêter cette analyse, et quel serait notre langage sur les êtres qui nous sont les plus familiers, si nous étions doués seulement d'un sens de plus, d'antennes, par exemple, comme les fourmis et les abeilles ? — L'expression des apparences, pourvu qu'elle soit exacte, est donc entre les hommes un langage philosophiquement correct ; et c'est celui que devaient prendre les Écritures. —Voudrait-on que la Bible nous eût entretenus des scènes de la Nature autrement que nous ne nous en parlons les uns aux autres dans nos rapports sociaux ou domestiques, autrement

même que n'en parlent entre eux les hommes les plus éclairés?— Quand sir John Herschel demande aux gens de sa maison qu'on vienne le réveiller exactement à minuit, pour le passage de quelque étoile dans sa lunette méridienne, se croit-il obligé de leur parler de la rotation de la Terre, et du moment où elle aura ramené leur nadir dans le plan de son orbite? Je ne le pense pas; et si vous l'entendiez même converser dans l'observatoire de Greenwich avec le savant Airy, vous verriez que, même dans ce sanctuaire de la science, le langage habituel de ces astronomes est encore tout semblable à celui des Écritures. Pour eux, les étoiles se lèvent, les équinoxes reculent, les planètes marchent et s'accélèrent, s'arrêtent et rétrogradent. — Vouliez-vous donc que Moïse parlât à toutes les générations humaines un langage plus scientifique que La Place ou qu'Arago?

Mais il y a plus. — Nous ferons remarquer ici deux faits généraux qui brillent d'une grande lumière dès qu'on les étudie, et qui trahissent bientôt dans les Écritures la plume du Dieu tout-puissant. — Ici, comme partout ailleurs, les objections, quand vous les regardez de près, se retournent vers vous, se rétractent avec éclat, et deviennent des arguments.

Ces deux faits sont analogues à ce que vous pourriez observer dans les paroles d'un savant as-

tronome, conversant avec ses fils en bas âge, et leur montrant du doigt la terre et les cieux. Si vous le suiviez dans ces entretiens, où sa tendresse, s'abaissant à leur niveau, présente à leur naissante intelligence les images et les mots qu'elle peut saisir, vous y remarqueriez bientôt son respect pour la vérité par un double caractère. — Premièrement, il ne leur dirait jamais rien qui ne fût vrai; et, secondement, il y aurait dans ses paroles bien des indices qu'il en sait plus qu'il ne leur en veut dire. — Il ne prétendrait pas sans doute leur enseigner la science; mais, d'un côté, rien dans ses discours n'en contredirait les principes; et, de l'autre, plusieurs de ses paroles indiqueraient déjà qu'en s'en taisant il la connaît. — Plus tard, quand ses enfants, devenus des hommes, repasseront ses paroles, non-seulement ils les trouveront exemptes de toute erreur, mais encore ils reconnaîtront qu'habilement choisies, elles étaient déjà en une harmonie préétablie avec la science, et la leur présentaient à leur insçu dans son germe. — A mesure que leurs propres connaissances grandiront, ils verront avec admiration, sous la réserve et la simplicité de son langage, des sagesses cachées, des exactitudes savantes, des tournures de phrase et des expressions qui s'harmoniaient à des faits alors inconnus pour eux, mais depuis longtemps connus de lui.

Eh bien, telle est aussi la double observation que tout lecteur attentif pourra faire sur la parole des Écritures. — Elles parlent avec poésie, mais avec précision, le langage vrai des apparences. — On y entend un père qui condescend à s'adresser aux plus jeunes de ses fils; mais de telle manière que les plus grands ne puissent jamais y trouver une seule sentence contraire à la vraie condition des choses qu'il a créées; et de telle manière aussi que souvent il y laisse sans affectation échapper assez de paroles pour leur montrer que ce qu'ils ont appris de ses œuvres depuis quatre mille ans, il le savait avant eux et mieux qu'eux. — C'est ainsi que dans la Bible la Sagesse éternelle s'adresse à ses enfants. — A mesure qu'ils grandissent, ils voient l'Écriture faite pour leur âge, adaptée à leur développement, paraissant comme grandir avec eux, et leur présentant toujours les deux faits que nous avons signalés : d'un côté, absence de toute erreur; de l'autre, indications indirectes, mais incontestables, d'une science qui a précédé toute celle de l'homme.

Premier fait. Il n'y a point d'erreur physique dans la Parole de Dieu.

S'il y en avait, nous l'avons dit, ce livre ne serait pas de Dieu. Dieu n'est pas un homme pour mentir, ni un fils de l'homme pour se tromper. Il

doit sans doute, pour être compris, s'abaisser jusqu'à notre faiblesse, mais sans la partager en rien; et son langage attestera toujours sa condescendance, jamais son ignorance.

Cette remarque est plus grave qu'on ne le pense avant d'y avoir réfléchi. — Elle devient éclatante quand on y regarde de près.

Examinez toutes les fausses théologies des anciens et des modernes; lisez, dans Homère ou dans Hésiode, les codes religieux des Grecs; étudiez ceux des Boudhistes, ceux des Brahmines, ceux des Mahométans : vous n'y trouverez pas seulement des systèmes repoussants sur la Divinité; mais vous y rencontrerez, sur le monde matériel, les erreurs les plus grossières. Leur théologie vous révoltera, sans doute; mais aussi leur philosophie naturelle et leur astronomie, toujours liées à leur religion, supposeront les notions les plus absurdes.

Lisez, dans le *Chou-King* et le *Y-King* des Chinois, leurs systèmes fantastiques sur les cinq éléments (le bois, le feu, la terre, le métal et l'eau), et sur leurs influences toutes-puissantes dans les affaires divines et humaines [1]. — Lisez, dans le *Schaster*, dans le *Pouran*, dans les quatre livres du *Vedham* ou de la loi des Hindous, leur cho-

(1) Pauthier. Les livres sacrés de l'Orient Paris, 1840), p. 15, 89, 94, 146, etc.

quante cosmogonie. — La lune est à 50,000 lieues plus haut que le soleil; elle brille par elle-même; elle anime notre corps. La nuit se forme par la descente du soleil derrière la montagne Someyra, située au milieu de la terre, et haute de plusieurs milliers de lieues. Notre terre est plate et triangulaire, composée de sept étages qui ont chacun leur degré de beauté, leurs habitants et leur mer, la première de miel, l'autre de sucre, l'autre de beurre, l'autre de vin; et enfin toute la masse est portée sur les têtes d'innombrables éléphants qui, en se secouant, causent ici-bas les tremblements de terre [1]! — En un mot, ils ont mis toute l'histoire de leurs dieux dans les rapports les plus fantastiques à la fois, et les plus nécessaires, avec le monde physique et tous les phénomènes de l'univers. Aussi les missionnaires de l'Inde ont-ils souvent répété qu'un télescope, silencieusement planté au milieu de la sainte Bénarès ou dans l'antique Ava, serait une batterie puissante comme le tonnerre pour renverser tout le système de Brahma et tout celui de Boudhou.

Lisez encore les philosophes de l'antiquité grecque et romaine, Aristote, Sénèque, Pline, Plutarque, Cicéron.—Que de sentences n'y trouvez-vous pas, dont une seule suffirait pour compromettre

(1) Modern. Univ. Hist., t. VI, p. 275.

toutes nos doctrines de l'inspiration, si elle se pouvait rencontrer dans un livre quelconque de la sainte Écriture? — Lisez le Coran de Mahomet, faisant créer les montagnes « pour empêcher la terre de se mouvoir, et pour la faire tenir comme par des ancres et des cordages. » — Que dis-je? lisez même la cosmogonie de Buffon, ou quelques-unes des ironies de Voltaire sur la doctrine d'un déluge, ou sur les animaux fossiles d'un monde primitif.—Nous irons bien plus loin. Lisez encore, nous ne disons pas les absurdes raisonnements des païens, de Lucrèce, de Pline ou de Plutarque, contre la théorie des antipodes, mais les Pères mêmes de l'église chrétienne. Écoutez l'indignation théologique de l'admirable saint Augustin, qui la dit être opposée aux Écritures; et l'éloquence scientifique de Lactance, qui la croit si contraire au bon sens. « *Nùm aliquid loquuntur!* » s'écrie-t-il; y a-t-il quelqu'un d'assez inepte pour croire qu'il existe des hommes ayant les pieds au-dessus de la tête, des arbres ayant des fruits pendants de bas en haut, des pluies, des neiges et des grêles tombant sens dessus dessous! « Pour vous répondre, ajoute-t-il, ils prétendent que la terre est un globe! » « *Quid dicam de iis nescio,* « *qui, cùm semel aberraverint, constanter in stul-* « *titiâ perseverant, et vanis vana defendunt!* — On « ne sait que dire de tels hommes, qui, une fois

« égarés, s'enfoncent dans leur folie, et soutien-
« nent l'absurde par l'absurde [1] ! »

Écoutez encore le légat Boniface, déférant au Pape, pour ce sujet, Virgilius comme un hérétique; écoutez le pape Zacharie traitant ce malheureux évêque d'*homo malignus*. « S'il est prouvé, écrit-il, que Virgilius soutienne l'existence d'autres hommes sous cette terre, assemblez un concile, condamnez-le, chassez-le de l'Église, et déposez-le de la prêtrise ! » — Écoutez plus tard tout le haut clergé d'Espagne, et surtout l'imposant Conseil de Salamanque, indigné contre le système géographique par lequel Christophe Colomb cherchait un monde. — Ecoutez, à l'époque de la naissance de Newton, le grand Galilée « qui montait, dit Kepler, sur les plus hautes murailles de l'univers, » et qui justifiait, par son génie comme par son télescope, le système méconnu et condamné de Copernic; — voyez-le, gémissant, à l'âge de quatre-vingts ans, dans les prisons de Rome, pour avoir découvert le mouvement de la terre, après avoir dû prononcer ces paroles, dix ans auparavant (le 28 juin 1633), devant leurs Éminences, au palais du Saint-Office : « Moi, Galilée, dans la soixante-dixième année de ma vie, à genoux devant vos Éminences, ayant devant mes yeux et touchant de mes propres mains

(1) De la Fausse Sagesse, liv. III, chap. 24.

les saintes Écritures, j'abjure, je maudis et je déteste l'erreur du mouvement de la terre. »

Que n'aurait-on pas le droit de dire des Écritures, si elles se fussent exprimées sur les phénomènes de la Nature comme en ont parlé tous les anciens sages? — si elles eussent tout rapporté à quatre éléments, comme on l'a fait pendant un si long temps? — si elles eussent dit les astres de cristal, comme Philolaüs de Crotone; et si, comme Empédocle, elles eussent éclairé de deux soleils les deux hémisphères de notre globe? — si elles eussent enseigné, comme Leucippe, que les étoiles fixes, embrasées par la vitesse de leur mouvement diurne autour de la terre, allument le soleil de leurs feux? —si elles eussent formé les cieux et la terre, comme Diodore de Sicile et tous les sages de l'Égypte, par le mouvement de l'air et l'ascension du feu? — ou si elles eussent pensé, comme Philolaüs, que le soleil n'a qu'un éclat emprunté, et qu'il n'est qu'un miroir qui nous renvoie la lumière des sphères célestes?—si elles en eussent fait, comme Anaxagore, une masse de fer plus grande que le Péloponèse, et de la Terre une montagne dont les racines s'étendent à l'infini? —si elles eussent imaginé le ciel comme une sphère solide où s'attachent les étoiles fixes, ainsi que l'ont fait, avec Aristote, presque tous les anciens? — si elles eussent appelé la voûte céleste un *firmamentum* ou un στερέωμα, comme l'ont

fait ses interprètes, soit en latin, soit en grec? — si elles eussent parlé, comme on le faisait encore si récemment, et même chez les peuples chrétiens, de l'influence des mouvements des cieux sur les éléments de ce bas-monde, sur les caractères des hommes, et sur le cours des choses humaines? Tel est le penchant naturel de tous les peuples vers cette superstition que, malgré leur religion, les anciens Juifs, et les Chrétiens eux-mêmes, y sont également retombés. Les Grecs modernes, dit d'Alembert [1], l'ont portée à l'excès : à peine se trouve-t-il un de leurs auteurs qui, en toute occasion, ne parle de prédictions par les astres, d'horoscopes, de talismans; en sorte qu'il n'y avait presque pas un édifice à Constantinople et dans toute la Grèce qui ne fût élevé selon les règles de l'*Astrologie apotélesmatique*. Les historiens français observent que l'Astrologie était tellement en vogue sous Catherine de Médicis qu'on n'osait rien entreprendre d'important sans avoir consulté les astres; et sous Henri III et Henri IV même, il n'était question, dans les entretiens de la Cour, que des prédictions des astrologues. On a vu vers la fin du siècle dernier, dit Ph. Giulani [2], un Italien envoyer au pape Innocent XI une prédiction en manière

(1) Encycl., ou Dict. rais. des sciences, etc., t. I, p. 663. (Lucques, 1758.)—(2) Ibid., p. 664.

d'horoscope, sur Vienne alors assiégée par les Turcs, et qui fut très-bien reçue. Et de nos jours, le comte de Boulainvilliers a écrit très-sérieusement sur ce sujet.

Mais maintenant ouvrez la Bible; étudiez-en les cinquante auteurs sacrés, depuis cet admirable Moïse, qui tenait la plume au désert, quatre cents ans avant la guerre de Troie, jusqu'à ce batelier, fils de Zébédée, qui écrivait quinze cents ans plus tard dans Ephèse et dans Patmos, sous le règne de Domitien; — ouvrez la Bible, et cherchez si vous y trouverez rien de semblable. — Non. — Aucune de ces méprises que la science de chaque siècle découvre dans les livres des siècles précédents; aucune de ces absurdités surtout que l'Astronomie moderne signale en si grand nombre dans les écrits des anciens, dans leurs codes sacrés, dans leurs philosophies, et dans les plus belles pages même des Pères de l'Eglise; aucune de ces erreurs ne se pourra trouver dans aucun de nos livres sacrés; rien n'y contredira jamais ce qu'après tant de siècles les investigations du monde savant ont pu nous révéler de certain sur l'état de notre globe ou sur celui du ciel. — Parcourez soigneusement nos Écritures d'un bout à l'autre, pour y chercher de telles taches; et pendant que vous vous livrerez à cet examen, rappelez-vous que c'est un livre qui parle de tout, qui décrit la Nature, qui proclame ses

grandeurs, qui récite sa création, qui nous dit la formation des cieux, celle de la lumière, celle des eaux, celle de l'atmosphère, celle des montagnes, celle des animaux et des plantes; — c'est un livre qui nous apprend les premières révolutions du monde, et qui nous en prédit aussi les dernières; — c'est un livre qui les raconte dans des histoires circonstanciées, qui les exalte dans une poésie sublime, et qui les chante dans de fervents cantiques; — c'est un livre plein de verve orientale, d'élévation, de variété et de hardiesse;—c'est un livre qui parle de la terre et des choses visibles, en même temps que du monde céleste et des choses invisibles; — c'est un livre où près de cinquante écrivains de toute culture, de tout état, de toute condition, et séparés par quinze cents années les uns des autres, ont mis successivement la main; — c'est un livre composé d'abord au centre de l'Asie, dans les sables de l'Arabie, ou dans les déserts de Juda, ou dans les parvis du temple des Juifs, ou dans les écoles rustiques des prophètes de Béthel et de Jéricho, ou dans les palais somptueux de Babylone, ou sur les rives idolâtres du Chébar; — et ensuite, au centre de la civilisation occidentale, au milieu des Juifs et de leurs ignorances, au milieu du polythéisme et de ses idoles, comme au sein du panthéisme et de sa folle philosophie; — c'est un livre dont le premier écrivain avait été pendant quarante

ans l'élève de ces magiciens d'Égypte pour lesquels le soleil, les astres et les éléments étaient doués d'intelligence, réagissaient sur les éléments, et gouvernaient le monde par de continuelles effluves; — c'est un livre dont les premières pages ont précédé de plus de NEUF CENTS ANS les plus anciens philosophes de l'ancienne Grèce et de l'Asie, les Thalès, les Pythagore, les Zaleucus, les Xénophanes, les Confucius;—c'est un livre qui porte ses récits jusque dans les champs du monde invisible, jusque dans les hiérarchies des anges, jusque dans les espaces les plus lointains de l'avenir et les scènes glorieuses du dernier jour : — eh bien, — cherchez dans ses 50 auteurs, cherchez dans ses 66 livres, cherchez dans ses 1,189 chapitres et ses 31,173 versets..., cherchez une seule de ces mille erreurs dont sont remplis les anciens et les modernes, lorsqu'ils parlent ou du ciel, ou de la Terre, ou de leurs révolutions, ou de leurs éléments; cherchez, vous ne trouverez pas.

Son langage est sans gêne, sans réticence; il parle de tout et sur tous les tons; il est le prototype, il est le modèle inaccessible, il a été l'inspirateur de tout ce que la poésie a produit de plus élevé. Demandez-le à Milton, aux deux Racine, à Young, à Klopstock. Ils vous diront que cette poésie divine est de toutes la plus lyrique, la plus hardie, la plus sublime : elle est montée sur un

chérubin; elle se promène sur les ailes du vent. Et cependant jamais ce livre ne fait violence aux faits ni aux principes d'une saine philosophie de la Nature. Jamais vous ne le trouverez en opposition par une seule sentence avec les justes notions que la science a pu nous faire atteindre sur la forme de notre globe, sur sa grandeur et sa géologie; sur le vide et sur l'espace; sur l'inerte et obéissante matérialité de tous les astres; sur les planètes, sur leurs masses, sur leur cours, sur leurs dimensions ou sur leurs influences; sur les soleils qui peuplent les profondeurs de l'espace, sur leur nombre, sur leur nature, sur leur immensité. — De la même manière qu'en parlant du monde invisible, et du sujet si nouveau, si inconnu, si délicat des anges, ce livre ne vous présentera pas un seul de ses auteurs qui, dans le cours des 1,560 années qu'on a mis à l'écrire, ait varié dans le caractère de charité, d'humilité, de ferveur et de pureté qui appartient à ces êtres mystérieux; de la même manière encore qu'en parlant des rapports du monde céleste avec Dieu, jamais aucun de ces cinquante écrivains, ni dans l'Ancien ni dans le Nouveau-Testament, n'a proféré une seule parole favorable à ce continuel panthéisme qui caractérise toute la philosophie des Gentils; — de même aussi vous ne trouverez pas un seul des auteurs de la Bible qui ait, en parlant du monde visible, laissé

s'échapper de sa plume une seule de ces sentences qui, dans d'autres livres, contredisent la réalité des faits; aucun qui fasse des cieux un firmament, comme font les Septante, saint Jérôme, et tous les Pères de l'Eglise; aucun qui fasse du monde, comme Platon, un animal intelligent; aucun qui réduise toutes choses ici-bas aux quatre éléments de la physique des anciens; aucun qui pense avec les Juifs, avec les Latins, avec les Grecs, avec les meilleurs esprits de l'antiquité, avec le grand Tacite chez les anciens, avec le grand De Thou chez les modernes, avec le sceptique Michel Montaigne, que « les astres aient domination et puis-« sance, non-seulement sur nos vies et conditions « de notre fortune, mais sur nos inclinations même, « nos discours, nos volontés; qu'ils les régissent, « poussent et agitent à la merci de leurs influen-« ces; et que (selon que notre raison nous l'ap-« prend et le trouve) tout ce bas-monde se meuve « au branle des moindres mouvements célestes. « *Facta etenim et vitas hominum suspendit ab as-« tris*[1]; » — aucun qui ait parlé des montagnes comme Mahomet, de la cosmogonie comme Buffon, des antipodes comme Lucrèce, comme Plutarque, comme Pline, comme Lactance, comme saint Augustin, comme le pape Zacharie. — Certes, s'il se

(1) Essais, liv. II, ch. 12.

trouvait dans la Bible une seule de ces erreurs qui abondent chez les philosophes tant anciens que modernes, notre foi dans la pleine inspiration des Écritures en serait plus que compromise; il faudrait reconnaître qu'il y a des erreurs dans la Parole de Dieu, et que ces sentences menteuses appartiennent à un écrivain faillible et non point au Saint-Esprit; car Dieu n'est pas un homme pour mentir; il n'y a point en lui de variation ni aucune ombre de fausseté; et Celui à qui les lèvres menteuses sont en abomination n'eût pu se contredire lui-même, et dicter ce qui est faux.

Il n'y a donc aucune erreur physique dans les Écritures; et ce grand fait, qui devient éclatant à mesure qu'on l'observe de plus près, est la preuve manifeste d'une inspiration portée jusque dans le choix de leurs moindres expressions.

Mais il y a plus, et voici le second fait.

Non-seulement la Bible n'a point admis de sentence ni d'expression fausse, mais encore elle a laissé souvent échapper des paroles qui nous font reconnaître, à ne s'y pouvoir méprendre, la science du Tout-Puissant. — Son grand but, sans doute, était de nous révéler les grandeurs éternelles du monde invisible, et non les stériles secrets de ce qui s'en va périr. Cependant encore il arrive souvent que son langage, quand on l'écoute avec at-

tention, laisse voir une science qu'il ne veut point enseigner, mais qu'il ne peut ignorer, puisqu'*elle est en lui un profond abîme*. — Non-seulement il ne nous dira jamais rien de faux, même en passant; mais encore vous lui surprendrez souvent des paroles qui trahiront la voix du Créateur des mondes. — Souvent vous y remarquerez une sagesse, une prudence, une exactitude, dont les siècles d'autrefois n'avaient pu se douter, et que les découvertes seules du télescope, du calcul et de la science des modernes ont pu faire apprécier; en sorte que son langage portera, par ces traits, les caractères évidents de la plus entière inspiration. Le choix discret et inusité de ses expressions, la nature de certains détails, dont la propriété parfaite et la convenance divine avec les faits ne se sont révélées que trois mille ans plus tard, la réserve du langage, quelquefois sa hardiesse même et son étrangeté pour le temps où il a été écrit : tous ces signes vous feront reconnaître le savant par excellence, l'Ancien des jours, qui s'adresse à des enfants sans doute, mais qui parle comme le père de famille, et qui connaît toute sa maison.

Quand l'Écriture parle de la forme de notre Terre, elle en fait UN GLOBE[1]. — Quand elle parle de

(1) Isaïe, XL, 22; Job, XXVI, 10; Prov., VIII, 27.

la position de ce globe au sein de l'univers, elle le SUSPEND SUR LE NÉANT (על כלימה [1]). Quand elle parle de son âge, non-seulement elle met sa création, ainsi que celle des cieux, AU COMMENCEMENT, c'est-à-dire avant des siècles qu'elle ne peut ou qu'elle ne veut nombrer; mais encore elle a soin de placer, avant le débrouillement du chaos et la création de l'homme, celle des anges, des archanges, des principautés et des puissances, leur épreuve, la chute des uns et leur ruine, la persévérance des autres et leur gloire [2]. Quand elle parle ensuite de l'origine de nos continents, et de la dernière création des plantes, des animaux et des hommes, elle donne alors à ce nouveau monde et à notre orgueilleuse race un âge si jeune que tous les siècles, chez tous les peuples, et jusque dans nos écoles modernes, s'en sont follement révoltés; mais un âge auquel il a bien fallu se résigner, depuis que les travaux des De Luc, des Cuvier et des Buckland ont si pleinement démontré que l'état de la surface du globe, aussi bien que les monuments de l'histoire et que ceux de la science, devaient y soumettre les savants comme le vulgaire. — Quand elle parle des

(1) Job, XXVI, 7 (*κρεμάζων γῆν ἐπὶ οὐδενός*, disent les LXX). —(2) Néhém., IX, 6; Col., I, 16; Dan., VII, 10, *comp. avec* Jude, 6; Gen., III, 1, 13, 15.—Apoc., XX, 2; XII, 9, 12.—Gen., III, 24; Jean, VIII, 44.—2 Pier., II, 4, 9, 10.—Jean, XII, 3.

cieux, elle emploie, pour les désigner et les définir, l'expression la plus philosophique et la plus belle; expression que les Grecs dans les Septante, les Latins dans la Vulgate, et tous les Pères de l'Église dans leurs discours, ont prétendu redresser, et qu'ils ont tordue, parce qu'elle leur semblait opposée à la science de leur temps. Les cieux, dans la Bible, sont l'ÉTENDUE, *l'expansum*, רקיע [1]; c'est le vide, ou l'éther, ou l'immensité, et non pas le *firmamentum* de saint Jérôme; ni le στερέωμα des interprètes alexandrins; ni le *huitième ciel*, ferme, solide, cristallin et incorruptible d'Aristote et de tous les anciens. Et quoique ce terme si remarquable de l'hébreu revienne dix-sept fois dans l'Ancien-Testament, et que dix-sept fois les Septante l'aient rendu par στερέωμα (*firmament*), jamais le Nouveau-Testament n'a voulu faire usage, dans ce sens, de cette expression des interprètes grecs [2].— Quand elle parle de la lumière, elle nous la présente comme un élément indépendant du soleil, et comme antérieure de trois époques à celle où fut allumé ce grand luminaire [3] : anticipant ainsi sur les systèmes des modernes, qui se sont vus conduits, avec le grand Newton, à supposer dans l'univers un éther, éminemment subtil, puissamment élastique

(1) Gen., 1, 6; Ps. XIX, 7. — (2) Elle l'a employée une seule fois, et pour désigner tout autre chose que les cieux. — (3) Gen., 1, 4, 14.

et partout répandu, dont les contractions et les dilatations produiraient, non-seulement les phénomènes variés de la lumière, mais ceux même de la gravitation [1]. — Quand elle parle de la création des plantes, elle les fait végéter, croître et porter semence avant l'apparition du soleil, et sous des conditions de lumière, de chaleur et d'humidité, qui n'étaient point celles dont vivent aujourd'hui nos végétaux [2]; et c'est ainsi qu'elle nous révèle depuis plusieurs milliers d'années un ordre de choses que la Botanique Fossile de ces derniers jours vient de déclarer incontestable, et dont la nécessité est attestée par les formes gigantesques des végétaux récemment découverts dans le Canada et la baie de Baffin : — les uns, comme M. Marcel de Serres [3], recourant, pour l'expliquer, à un magnétisme terrestre alors plus intense, ou à des aurores boréales plus lumineuses; — les autres, comme M. de

(1) Cette hypothèse de pulsations éthérées et d'un milieu vibrant partout répandu, fut la constante pensée de cet incomparable philosophe, dans ses vues les plus élevées sur la constitution de l'Univers. Il en déduisait même l'explication de tous les phénomènes de combinaison, de cohésion, d'élasticité et de mouvement qui semblent produits par des principes intangibles et impondérables. (Voyez sa *Lettre au docteur Bayle sur la cause de la pesanteur;* son *Mémoire* adressé *à la Soc. Roy. de Londres*, en déc. 1675 : — et deux articles du baron Maurice dans la *Bibl. Univ. de Genève* (1822, p. 79).—(2) Gen., 1, 12.—(3) Mémoires de Marcel de Serres.

Candolle [1], à une grande inclinaison de l'écliptique, bien qu'en réalité (d'après le fameux théorème de La Grange), la Mécanique Céleste renferme entre des limites très-étroites cette variation des orbes planétaires [2]. — Quand elle parle de l'air, dont la pesanteur était méconnue avant Galilée, elle nous dit qu'à la création, « Dieu donna à l'air SON POIDS (משקל), et aux eaux leur juste mesure [3]. » — Quand elle parle de notre atmosphère et des eaux supérieures [4], elle leur donne une importance que la science des modernes a pu seule constater [5], puisque, d'après leurs calculs, la force employée annuellement par la Nature pour la formation des nuages est égale à un travail que l'espèce humaine tout entière ne pourrait faire qu'en 200,000 années [6].—Et quand elle sépare les eaux supérieures d'avec les eaux inférieures, c'est par *une étendue*, et non par une sphère solide, comme l'ont voulu faire, soit en latin, soit en grec, ses imprudents traducteurs. — Quand elle parle des montagnes, elle les distingue par le fait en primitives et se-

(1) Bibliothèque universelle, LVIII, 1835.—(2) Les oscillations de l'écliptique, de part et d'autre de sa position moyenne, ne peuvent pas dépasser 1° 1/3. — (3) Job, XXVIII, 25. — (4) Gen., I, 7.—(5) Voy. les calculs de Leslie.—(6) Annuaire du Bur. des Longit., 1835, p. 196. — Arago, dans ce calcul, suppose que 800 millions forment la population du globe, et que la moitié seulement de ce nombre puisse travailler.

condaires ; elle les fait *naître*, elle les fait *surgir*, elle les fait *fondre* comme de la cire ; elle abaisse leurs vallées ; en un mot, elle parle comme ferait de nos jours un poète géologue. « Les montagnes « s'élevèrent, ô Éternel, et les vallées s'abaissè- « rent, au lieu que tu leur avais établi[1] ! » — Quand elle parle des races humaines de toute tribu, de toute couleur et de toute langue, elle leur donne une même et unique origine, bien que la philosophie de tous les siècles ait voulu si souvent se révolter contre cette vérité, tandis que celle des modernes s'est vue enfin forcée de la reconnaître[2]. — Quand elle parle de l'état intérieur de notre globe, elle nous déclare deux grands faits longtemps ignorés des savants, mais rendus incontestables par leurs dernières découvertes : l'un relatif à sa croûte solide, et l'autre aux grandes eaux qu'elle recouvre. Quand elle parle de son enveloppe solide, elle nous apprend que, si sa surface nous donne le pain, « au-dessous (תחתיה) « la terre est EN FEU [3] ; que d'ailleurs elle est ré-

(1) Ps. CIV, 8, 6, 9 ; Gen., II, 14 ; VIII, 4 ; Ps. XC, 2 ; Prov., VIII, 25 ; Ps. XCVII, 5 ; CXLIV, 6 ; Zach., XIV, 4 8 ; Ezech., XLVII. — (2) Voyez Sumner : *The Records of the creation*, vol. I, p. 286 ; et le professeur Zimmerman : *Histoire géographique de l'homme.* — Wiseman, 3e *Discours sur l'histoire naturelle de la race humaine*, tome I, p. 149. — (3) Job, XXVIII, 5. *Littéralement :* « Au-dessous, elle est bouleversée, « *et* comme de feu. »

« servée pour le feu, et qu'elle sera brûlée dans « les derniers temps avec tous les ouvrages qui s'y « trouvent [1]. » — Et quand elle parle des eaux que contient notre globe, elle rend seule raison, au moins sous ce rapport, des immenses cataclysmes qui l'ont (au dire des savants eux-mêmes) complétement et longuement submergé à diverses époques. Et tandis que ceux-ci nous parlent du peu de profondeur des mers; tandis qu'ils nous assurent qu'un soulèvement de deux cents mètres seulement, ou d'une fois et demie la hauteur de la tour de Strasbourg, suffirait pour faire disparaître la mer Baltique, la mer du Nord, la Manche et le canal Saint-Georges; et que le Mont-Blanc, ou du moins le Chimborazo, jeté dans le plus profond de l'océan Pacifique, serait assez haut pour y faire un îlot; tandis que La Place a cru pouvoir conclure de la grandeur des marées que la profondeur moyenne de l'Océan ne dépasse pas un millier de mètres (la hauteur du Salève ou de l'Hékla); tandis qu'on nous démontre ainsi l'absolue insuffisance des mers pour les immenses submersions que notre globe a subies;.... l'Écriture nous enseigne que « la terre a été tirée de l'eau, qu'elle subsiste parmi l'eau [2], et que sa croûte solide recouvre un GRAND ABIME (תהום רבה), dont les eaux

(1) 2 Pier., III, 7, 10. — (2) 2 Pier., III, 5.

firent effraction (נבקעו) avec brisement et violence [1], à l'époque du déluge, comme à celle du chaos et des âges sans nombre qui l'avaient précédé. » — Quand elle parle du déluge, elle suppose des submersions et des bouleversements que tous les incrédules des temps anciens disaient trop grands pour être crus, et qu'aujourd'hui les géologues trouveraient plutôt insuffisants pour expliquer toutes les ruines que notre terre leur a découvertes. — Quand elle raconte les préparatifs et les progrès de cet immense cataclysme, elle révèle des faits que la science des modernes peut n'avoir point encore universellement adoptés, mais qu'elle n'a pu contredire non plus par d'autres faits : elle suppose un feu intérieur qui, en élevant la température des mers et des eaux profondes, dut amener, d'un côté, une énorme évaporation et des pluies impétueuses, comme si les bondes des cieux s'étaient ouvertes, et, de l'autre, une dilatation irrésistible, qui non-seulement souleva les eaux de leurs profondeurs, brisa les fontaines du GRAND ABIME, et en éleva les puissantes ondes jusqu'au niveau des plus hautes montagnes [2], mais qui causa

(1) Gen., VII, 11. — (2) L'eau se dilate de $1/23$ en passant de la température de la glace fondante à celle de l'eau bouillante : une élévation de 16 ou 17° Réaumur augmentera donc son volume de $1/111$. — Or, on trouve, par un calcul facile, que la quantité d'eau nécessaire pour submerger la Terre

d'immenses stratifications de carbonate calcaire, sous la double action d'une énorme chaleur, et d'une pression équivalente à 8,000 atmosphères. — Quand elle décrit l'état de notre globe, aux jours qui précédèrent le débrouillement de son chaos, elle lui suppose une chaleur interne et des feux sous-marins, en le couvrant tout entier des eaux dans un état de liquidité [1]. — Quand elle raconte la création des oiseaux et des poissons, elle leur donne une origine commune; et l'on sait que les naturalistes modernes ont constaté, entre ces deux classes d'animaux, des rapports intimes, que rien n'indique à nos yeux, mais qui se révèlent dans leur anatomie, et jusque dans la forme microscopique des globules de leur sang [2]. — Quand elle

jusqu'à la hauteur de $1/1000$ du rayon de notre globe est égale à $1/333$ de son volume entier (ou $1/111$ de son tiers). Si donc on suppose que le tiers du globe terrestre soit métallique (à la pesanteur spécifique moyenne de 12 ½); que le deuxième tiers soit solide (à la pesanteur de 2 ½); et que le dernier tiers soit de l'eau; alors, 1° la pesanteur moyenne spécifique du globe entier sera égale à 5 ½ (conformément aux conclusions de Maskeline et de Cavendish); et 2° il aura suffi d'une élévation de 16° Réaumur, dans la température moyenne de la masse des eaux, aux jours du déluge, pour submerger la Terre jusqu'à la hauteur de 6,368 mètres, c'est-à-dire jusqu'à 1,546 mètres au-dessus du Mont-Blanc. — C'était à peu près déjà l'hypothèse de sir Henri Englefield.

(1) Gen., I, 2. — (2) Mémoires du dr J.-L. Prevost, à Genève.

fait arrêter le soleil, c'est-à-dire la rotation de la Terre, aux jours de Josué, fils de Nun, elle a soin de faire arrêter aussi la lune, dans la même mesure que le soleil, et par la même cause : précaution, comme l'a montré Chaubard [1], que n'aurait jamais imaginée une astronomie étrangère à la connaissance de notre mouvement diurne; puisqu'il ne s'agissait après tout dans ce miracle que de prolonger la durée du jour [2]. — Quand elle fait arriver le Seigneur comme un éclair, en un clin-d'œil, au dernier jour, elle rend encore une fois témoignage à la rotation de la Terre et à l'existence des antipodes : car, en ce solennel moment, il sera jour, dit-elle, pour une partie des hommes, et il sera nuit à la même heure pour une autre partie [3]. — Quand elle décrit les richesses passées et futures du pays de Canaan, auquel une puissance merveilleuse de végétation est promise pour les derniers temps, elle le dit riche, non-seulement en fontaines,

(1) *Eléments de géologie,* par Chaubard; 1 vol. in 8°. Paris. — L'auteur y établit, par de nombreux arguments, la coïncidence chronologique du miracle de Josué avec les déluges d'Ogygès et de Deucalion. Il y fait remarquer que ces deux cataclysmes se rapportent à la même époque, durent le même temps, sont accompagnés des mêmes catastrophes, et produisent des courants dirigés dans le même sens (d'occident en orient). — (2) Josué, x, 12. — (3) Luc, xvii, 31, 34; Mat., xxiv, 3, etc.

mais en « ondes souterraines[1], » et semble anticiper sur les perforations par lesquelles les modernes viennent d'apprendre à fertiliser une contrée aride, en y faisant sourdre du sol des eaux jaillissantes. — Quand elle parle du langage des hommes, elle lui donne une unité primitive, que semble contredire une première étude de nos innombrables idiomes, mais que vient confirmer un examen plus approfondi. — Quand elle décrit la délivrance de Noé, elle donne à l'arche des dimensions qu'au premier aspect nous trouvons trop étroites, que nous eussions centuplées si nous avions été chargés de ce récit, mais qu'une étude du fait a reconnues suffisantes. — Quand elle nous parle du nombre des étoiles, au lieu d'en supposer un millier (1,022), comme le catalogue d'Hipparque, ou comme celui de Ptolémée[2]; tandis que, dans les deux hémisphères réunis, les yeux les plus exercés n'en savent découvrir que 5,000; tandis qu'avant l'invention du télescope on n'en pouvait, dans la plus belle des nuits, apercevoir que mille, l'Écriture les dit INNOMBRABLES : elle les compare, comme ferait Herschel, au sable de la mer; elle nous dit que Dieu les a semées de sa main

(1) Deut., VIII, 7. C'est un pays de torrents d'eau, de fontaines et d'*abîmes* qui naissent dans les campagnes et dans les montagnes (תהום). — Voyez aussi Esaïe, XXXV, 6; Ezech., XXXI, 4; Ps. LXXVIII, 15, 16. — (2) Exactement, 1,026.

dans l'espace infini comme de la poussière, et que cependant « il les appelle toutes par leur nom. » — Quand elle parle de cette immensité, écoutez avec quelle sagesse savante et sublime elle vous la dépeint; comme elle demeure prudente dans sa noble poésie, et qu'elle est sage dans sa sublimité! « Les cieux racontent la gloire du Dieu fort; « L'ÉTENDUE donne à connaître l'ouvrage de ses « mains : il n'y a point en eux de discours, il n'y « a point de langage; toutefois nous entendons leur « voix. » — Quand elle parle des rapports des astres avec ce monde sublunaire, au lieu de les supposer animés, comme faisaient les anciens; au lieu de leur attribuer jamais quelque influence sur les choses humaines, comme l'ont voulu même si longtemps les peuples chrétiens de l'Italie et de la France jusqu'au jour de la Réformation; c'est une matière inerte, vous dit-elle, brillante sans doute, mais agencée et soumise; les cieux, même les cieux des cieux, marchent avec l'ordre, l'ensemble et l'unité d'une armée qui s'avance en bataille. « Éle- « vez vos yeux en haut, et regardez : qui a créé « toutes ces choses? c'est Celui qui conduit leur « armée par ordre, et qui les appelle toutes par « leur nom. Il n'en manque pas une. Pourquoi donc « dirais-tu, ô Jacob : Mon état est caché à l'Éter- « nel, et Dieu ne soutient plus mon droit [1]! » —

(1) Esaïe, XL, 26, 27.

Quand elle décrit les cieux, elle a soin d'en distinguer trois : d'abord le ciel des oiseaux, des tempêtes, des puissances de l'air et des malices spirituelles ; puis le ciel des astres; et enfin *le troisième ciel*, *les cieux des cieux*. Mais quand elle parle du Dieu de tout cela, écoutez-la! que son langage est beau ! et aussi, qu'il est tendre ! « Le son de son « tonnerre est en la rondeur de l'air, nous dit-« elle [1] ; mais les cieux, et même les cieux des « cieux, ne le peuvent contenir [2]. En quel lieu le « renfermeriez-vous? et à quoi le feriez-vous res-« sembler ? Il a mis sa majesté par-dessus les cieux, « et il s'abaisse même encore quand il regarde les « cieux ! Si vous prenez les ailes de l'aube du jour, « et que vous voliez avec la rapidité de la lumière, « où iriez-vous loin de sa face, où fuiriez-vous « loin de sa présence [3] ? » — Mais quand elle croit avoir assez parlé de toutes ces grandeurs visibles, « Ce ne sont encore là, nous dit-elle, que les bords « de ses voies ; et combien est petite la portion que « nous en connaissons! » — Et enfin, quand elle pense avoir dit toutes les grandeurs du Créateur même de ces immensités, écoutez-la encore. « Il « compte le nombre des étoiles, vous dit-elle, et il « guérit ceux qui sont brisés de cœur, et il

(1) Ps. LXXVII, 19. — (2) 1 Rois, VIII, 27. — (3) Esaïe, XL, 18. — Ps. VIII, 1, 10. — Ps. CXIII, 6. — Ps. CXXXIX, 7.

« bande leurs plaies [1]. Admirable en conseils et « magnifique en moyens, il recueille vos larmes « dans ses vases; un passereau ne s'abat pas en « terre sans sa permission; les cheveux même « de vos têtes sont comptés [2]. » — « O droiturier, « c'est une retraite que le Dieu qui est de tout « temps, et que d'être sous les bras éternels [3]! — « O mon Dieu, que tes œuvres sont en grand nom- « bre! et tu as mis ta miséricorde au-dessus de « toute ta renommée [4]! »

Et maintenant, au milieu de toutes ces grandeurs...., « où trouvera-t-on la sagesse! où est la « demeure de l'intelligence? L'abîme dit: Elle n'est « pas chez moi; et la mer répond : Elle n'est pas « au-dedans de moi! Dieu seul connaît le chemin « qui conduit à elle, le lieu de son ressort; lui qui « voit jusqu'aux extrémités du monde, et qui re- « garde sous tous les cieux. Quand il donnait à « l'air son poids, et aux eaux leur juste mesure; « quand il prescrivait une loi à la pluie, et un che- « min à l'éclair des tonnerres, il vit alors la sa- « gesse, il la sonda jusqu'au fond; puis il dit à « l'homme, Voici : pour toi, craindre l'Éternel, « voilà la sagesse; et s'éloigner du mal, voilà l'in- « telligence [5]! »

(1) Ps. CXLVII. — (2) Ps. LVI, 9. — Esaïe, XXVIII, 29. — Matth., X, 29, 30. — (3) Deut., XXXIII, 26, 27. — (4) Ps. XXXVIII, 2. — (5) Job, XXVIII.

Telle est donc l'inspiration des saintes Écritures; et c'est ainsi qu'on y voit des reflets célestes, par les endroits mêmes où l'on avait cru pouvoir y surprendre des taches. — Si vous écartez d'une main calme et respectueuse le voile quelquefois obscur qu'elle a dû mettre pour vous sur son visage, vous y découvrez un éclat majestueux; car elle descend, comme Moïse, de la sainte montagne, et vous apporte dans ses mains les tables du témoignage! — Là où vous aviez craint une obscurité, vous trouvez une splendeur; là où l'on avait écrit une objection, Dieu la traduit en un témoignage; là où il y avait un doute, là se pose une assurance.

Nous concluons donc qu'à l'égard de cette septième objection, les difficultés deviennent encore des preuves; et que, par cet endroit comme par tous les autres, il faut qu'à chaque page on reconnaisse dans la Bible entière une parole de Dieu.

Mais écoutons encore une dernière objection.

Section VII. — Les aveux mêmes de saint Paul.

Il serait superflu de vouloir disputer sur le fait d'une inspiration partielle et intermittente des

Écritures (nous dit-on quelquefois), puisque l'apôtre saint Paul lui-même a tranché nettement la question. N'a-t-il pas eu soin, en effet, de distinguer ce qu'il prononçait par inspiration de ce qu'il n'avançait qu'en son propre nom, comme simple fidèle? Et ne l'entend-on pas, dans sa première épître aux Corinthiens, exprimer très-clairement et par trois fois cette distinction, à l'occasion de diverses questions qu'on lui avait adressées sur le mariage?

d'abord, au ℣. 25 du chap. VII, lorsqu'il dit, en tout autant de termes : « Pour ce qui est des « vierges, je n'ai PAS DE COMMANDEMENT DU « SEIGNEUR ; mais je donne un AVIS, comme « ayant reçu miséricorde du Seigneur pour être « fidèle ; »

puis, au ℣. 10, lorsqu'il écrit : « Et quant à ceux « qui sont mariés, JE leur commande (NON PAS « MOI, MAIS LE SEIGNEUR) que la femme ne se « sépare pas de son mari, et que le mari ne renvoie « pas sa femme ; »

et enfin, au ℣. 12, lorsqu'il ajoute : « Mais aux « autres je leur dis (MOI, ET NON LE SEIGNEUR) : « Si quelque frère a une femme infidèle... qu'il ne « la renvoie pas..... etc. »

On voit donc clairement, par ces trois sentences, qu'il y a dans les épîtres de l'Apôtre des passages qui sont de Paul, et d'autres passages qui sont de

Dieu ; c'est-à-dire des passages inspirés, et d'autres qui ne le sont pas.

La réponse est facile.

Dès qu'on voudra regarder de plus près aux passages objectés, on reconnaîtra qu'on n'en saurait faire aucun usage contre la doctrine d'une pleine inspiration. — Bien loin de mettre des limites à la divinité des paroles apostoliques, ces versets, au contraire, tiennent un langage que la plus entière et la plus souveraine inspiration a pu seule autoriser. Saint Paul n'a pu parler ainsi qu'en mettant ses épîtres, comme l'a fait saint Pierre [1], j'allais dire « AU NIVEAU des AUTRES saintes Écri- « tures, » il fallait dire AU-DESSUS d'elles (en tant qu'il y fait entendre une expression plus récente et plus obligatoire des volontés du Seigneur). — On en va juger.

Que fait, dans ce chapitre VII^e^, l'apôtre de Jésus-Christ? — Il y traite trois cas de conscience : Quant à l'un de ces cas, Dieu, dit-il, n'a rien commandé, ni rien interdit. « Celui qui marie sa fille ne pèche pas. Je ne suis donc ici chargé d'*aucun ordre ;* mais, en qualité d'apôtre, c'est *un conseil* seulement que je viens vous donner de la part du Seigneur ; » — et il a soin d'ajouter, au ℣. 40 : « Et

(1) Pier., III, 6.

« je pense que j'ai aussi l'Esprit du Seigneur! » Le Seigneur ici veut donc vous laisser libres, dit l'Apôtre ; il ne veut point vous tendre un piége ; et si vous ne croyez pas devoir suivre le conseil général qui vous est donné, vous ne violez aucun commandement ; vous ne péchez pas. — Seulement, « qui marie fait bien ; qui ne marie pas fait « mieux. »

Quant à l'autre cas, au contraire, prenez-y garde ; car IL Y A UN COMMANDEMENT DU SEIGNEUR. Le Seigneur a déjà prononcé sa volonté (Matt., v, 31, 32 ; Malach., II, 14, 15) ; et je n'ai rien de nouveau à vous déclarer : l'Ancien-Testament et Jésus-Christ ont parlé. Ce n'est donc PAS MOI, apôtre de Jésus-Christ, c'est LE SEIGNEUR, qui déjà vous a fait connaître sa volonté : « A ceux « d'entre les chrétiens qui sont mariés, je leur « commande, non pas moi, mais le Seigneur, que « la femme ne se sépare pas de son mari, et que « le mari ne renvoie pas sa femme (℣. 10 et 11). »

Mais, quant au troisième cas, je veux dire, quant aux frères qui se trouveraient associés à une femme infidèle, vous aviez un commandement du Seigneur sous l'Ancien-Testament ; je viens le révoquer ; et « *j'estime que j'ai aussi l'Esprit du Seigneur!* » J'abolis donc l'ancien ordre, et je suis chargé de le remplacer par un ordre contraire. Ce n'est pas le Seigneur (℣. 12), qui vous dit de garder

auprès de vous une femme incrédule; c'est MOI, Paul, « apôtre de Jésus-Christ, non de la part des « hommes, ni par aucun homme, mais par Dieu le « Père, et Jésus-Christ qu'il a ressuscité [1]. »

On le voit donc ici avec l'évidence du plein midi : l'Apôtre, au lieu d'en appeler à l'ancienne parole du Seigneur, la révoque, pour la remplacer par un ordre opposé; en sorte que ce passage, bien loin d'invalider l'inspiration, la confirme hautement; puisqu'il deviendrait un blasphème des plus outrageux, si l'Apôtre n'eût pas senti qu'en tenant ce langage il était la bouche de Dieu, et s'il eût osé dire de sa propre autorité : « Ce n'est pas le Sei- « gneur, C'EST MOI ! MOI, je vous dis, et non pas « le Seigneur : Si quelque frère a une femme in- « crédule, qu'il ne la renvoie pas! » — Le Seigneur avait dit tout le contraire [2].

Il faut donc reconnaître que ces versets de saint Paul, bien loin d'autoriser la supposition d'aucun mélange humain dans les Ecritures du Nouveau-Testament, sont là pour nous attester que, dans leurs épîtres, et dans les détails les plus familiers de leurs épîtres, les apôtres étaient la bouche de Dieu, et se plaçaient, non-seulement à la suite de Moïse et des anciens prophètes, mais encore au-

(1) Galat., I, 1. — (2) Deut., VIII, 3. — 1 Rois, XI, 2. — Esdr., X, 2, 3, 11, 19.

dessus d'eux ; comme une seconde parole de Dieu doit prévaloir sur celle qui l'a précédée, et comme le Nouveau-Testament doit surpasser l'Ancien, si ce n'est en excellence, du moins en autorité.

Nous avons entendu quelques personnes nous opposer encore, comme un aveu de l'intermittence et de l'imperfection de son inspiration, ces paroles de saint Paul, où, après avoir raconté aux Corinthiens[1] son ravissement dans le troisième ciel, il ajoute : « *Si ce fut en corps, je ne sais ; si ce fut hors du corps, je ne sais : Dieu le sait.* » — Peut-on supposer, nous disait-on, que le Saint-Esprit ignorât comment ce miracle s'était accompli? Il faut donc qu'un tel verset soit de Paul, et non de Dieu.

Nous répondons que, si le Saint-Esprit ne l'ignorait pas, Paul l'ignorait ; et que le Saint-Esprit a voulu qu'il nous informât lui-même de son ignorance. Oublierait-on que Dieu n'a cessé, dans les Écritures, d'employer, pour se révéler à nous, la personnalité des Écrivains Sacrés, et que c'est sous cette forme qu'il a voulu presque constamment instruire son église? — Quand David, « parlant par l'Esprit[2], » s'écrie, dans les Psaumes, « qu'il connaît « ses transgressions, que son péché est continuel- « lement devant lui, et qu'il a été formé dans l'i-

(1) 2 Cor., xii, 4.—(2) Marc, xii, 36. Act., iv, 25.

« niquité, » ce n'est pas l'Esprit-Saint sans doute qui connaît ses propres transgressions, et qui a son propre péché devant ses yeux; mais c'est l'Esprit-Saint qui a mis, pour nous, ces paroles de repentance dans le cœur et sur les lèvres de son prophète humilié.—C'est donc aussi dans un sens analogue qu'il a pu faire dire à saint Paul : *Si ce fut en corps, je ne sais : Dieu le sait.*

Nous n'en avons cependant pas fini avec les objections. — Il en est encore trois autres que nous avons appelées des *évasions*, parce qu'au lieu de reposer, comme les premières, sur quelque argument ou sur quelques faits, elles sont plutôt des systèmes, par lesquels on imagine pouvoir soustraire une partie des Écritures à l'action divine de la théopneustie.—Il nous reste donc à les examiner.

CHAPITRE V.

EXAMEN DES ÉVASIONS.

On a proposé, disions-nous, plusieurs systèmes d'exceptions. — Quelques personnes, tout en admettant que les pensées de l'Écriture ont été données de Dieu, voudraient maintenir cependant que le style et les expressions en sont purement humaines; — d'autres ont exclu de l'inspiration les livres historiques; — d'autres, enfin, en ont voulu rayer au moins certains détails qui leur ont paru trop vulgaires et trop étrangers à l'édification pour être attribués à l'Esprit de Dieu.

Section Ire. — L'inspiration ne concernerait-elle que les pensées, sans s'étendre jusqu'aux mots?

En écrivant leurs livres saints, disent quelques personnes, les prophètes et les apôtres furent inspirés sans doute, quant à leurs pensées, mais il faut croire qu'ensuite ils furent livrés à eux-mêmes, quant à leur langage; en sorte que, dans cette révélation écrite, les idées sont de Dieu, et les expressions de l'homme. — La tâche des Ecrivains Sacrés ressemblait, en quelque ma-

nière, à celle d'un homme aux regards duquel on aurait offert successivement des tableaux très-vivement colorés, en le chargeant seulement de les décrire à mesure qu'ils eussent passé devant ses yeux. — C'est ainsi que l'Esprit divin aura présenté les vérités saintes aux regards des évangélistes et des prophètes, en ne leur laissant que le soin de les exprimer; et cette manière de concevoir leur travail, ajoute-t-on, nous rend aussitôt raison des différences frappantes de style que nous offrent leurs écrits.

Nous répondons :

1° Que ce système est directement contraire au témoignage des Écritures. — La Bible se déclare écrite, « non avec des paroles enseignées par une « sagesse humaine, mais avec celles qu'enseigne « le Saint-Esprit [1]. » — Elle s'appelle elle-même « la parole de Dieu, » « les paroles de Dieu [2], » « la voix de Dieu, » « les oracles de Dieu [3], » « les oracles vivants de Dieu [4], » « les saintes lettres de Dieu [5], » « l'écriture de Dieu. » — Une *écriture* se compose de lettres et de mots, et non pas seulement de pensées invisibles : or, « toute l'ÉCRITURE « est inspirée de Dieu, » nous est-il dit [6]. Ce qui

(1) 1 Cor., II, 13. — (2) Partout. — (3) Rom., III, 2. — (4) Act., VII, 38. — (5) 2 Tim., III, 15.— (6) 2 Tim., III, 16.

est ÉCRIT est donc inspiré de Dieu (θεόπνευστος); et ce qui est inspiré de Dieu, c'est TOUTE L'ECRITURE, c'est TOUT ce qui est écrit (πᾶσα γραφή).

2° Si ce système est anti-biblique, il est aussi très-irrationnel.

Les idées de nos semblables s'incarnent dans les mots; et c'est là seulement que vous les pouvez saisir. Les âmes ne nous sont révélées que dans la chair. Vous n'apprenez leur caractère, vous ne savez rien de leurs volontés ni de leurs expériences, vous ne soupçonnez même leur existence, et vous n'entrez en rapport avec elles qu'après qu'elles ont revêtu des corps, et reçu des organes, pour se manifester à vous. Mon plus intime ami ne m'est connu que par le langage de sa voix et de ses gestes. S'il n'en avait pas l'usage, en vain demeurerait-il vingt ans à mes côtés : il serait pour moi comme n'étant pas.

Il y a plus. — Il existe pour nous une inévitable dépendance entre les âmes et leurs organes, entre leurs idées et les mots. Non-seulement nous n'apprenons l'existence des unes que par le langage des autres, mais (même après qu'elles ont parlé) nous ne possédons que des soupçons sur leur vrai caractère, tant que nous n'avons pas l'assurance que l'organe a été l'interprète fidèle de l'esprit, que le mot a vraiment porté l'image de l'idée, et la proposition celle de la pensée.

— Et si nous avons quelque lieu de craindre que le langage n'ait pas été le serviteur souple et suffisant de la volonté, nous n'avons aucune certitude de ne nous être pas mépris. — Quand nous saurions que Dieu lui-même a mis dans l'âme d'un écrivain les plus pures pensées du ciel; encore, pour que nous en eussions, par ses paroles, une révélation certaine, faudrait-il toujours nous donner l'assurance que le langage est exact, que les reflets sont fidèles, et qu'ils nous reproduisent sans altération les objets déposés dans les retraites de cette âme.

Le langage est donc le merveilleux miroir qui nous réfléchit les profondeurs de l'être.

Si vous étiez un fils dans le deuil, et que Dieu, pour vous consoler, voulût vous faire revoir quelques instants, dans une glace, les traits à jamais vénérés de votre mère, vous suffirait-il qu'il la fît descendre elle-même derrière vous, et dans la place où la lumière réfléchie arriverait avec le plus d'abondance de l'objet à vos yeux? Non sans doute: il faudrait encore que le miroir fût sans courbure, sans strie et sans tache. Inégal et infidèle, à quoi vous servirait-il? Vous auriez, il est vrai, près de vous, les traits souriants de votre propre mère; son regard inimitable porterait vers vous l'ardente expression de ses vœux maternels et son auguste bénédiction; mais tout cela serait en vain; vous

n'auriez sous les yeux qu'une étrangère, peut-être même qu'une expression hideuse, qu'un être difforme, des traits repoussants! O ma bonne mère, ce n'est donc plus toi! vous écrieriez-vous. — Ainsi en serait-il pour nous de la pensée de Dieu, si nous étions exposés à la recevoir défigurée par les erreurs du langage humain qui nous la réfléchit. Ce n'est plus toi, pensée de mon Dieu! lui devrions-nous dire. — Il faut donc, pour notre sécurité, que Dieu nous réponde aussi bien de la fidélité du miroir que de la réalité des objets.

Ces réflexions suffiront, sans doute, pour nous faire comprendre combien est irrationnelle la prétention de recevoir exacte et certaine la pensée d'autrui par des expressions inexactes et incertaines. — La tenez-vous autrement que par des mots? Et sans les mots de Dieu, comment seriez-vous sûrs de posséder les pensées de Dieu?

3° Cette théorie d'une révélation divine, où vous auriez l'inspiration des pensées sans l'inspiration du langage, est si inévitablement irrationnelle qu'elle ne peut être sincère, et qu'elle ment bientôt à ceux-là même qui la proposent; — car, sans qu'ils s'en doutent, elle les fait descendre beaucoup plus bas dans leurs arguments que ne semblait d'abord l'indiquer leur première thèse. — Écoutez-les. — Si les paroles sont de l'homme,

vous disent-ils, les pensées sont de Dieu. Et comment vous le prouveront-ils? Hélas! encore une fois, en attribuant à cette écriture de Dieu des contradictions, des méprises, des ignorances! Est-ce donc aux paroles seulement qu'ils s'en prennent? et ces erreurs prétendues ne sont-elles pas dans les pensées bien plus que dans les mots? Tant il est vrai que nous ne pouvons pas séparer les unes d'avec les autres, et qu'une révélation de la pensée de Dieu demande toujours une inspiration de la parole de Dieu.

4. Cette théorie n'est pas seulement anti-biblique, irrationnelle et malfaisante : elle est encore assumée arbitrairement, et ce n'est qu'une gratuite hypothèse.

5. D'ailleurs, elle est fort inutile; car elle ne résout rien. — Vous avez de la peine, dites-vous, à concevoir comment le Saint-Esprit aurait pu donner les mots dans la sainte Écriture; mais pourriez-vous mieux nous dire comment il en a donné les pensées? Vous sera-t-il plus facile, par exemple, d'expliquer comment Dieu suggérait à Moïse la connaissance de tous les actes de la création, ou à saint Jean celle de toutes les scènes du dernier jour, que de concevoir comment il leur en faisait écrire le récit dans la langue des Hébreux ou dans celle des Grecs?

6. Mais disons beaucoup plus. — Ce qui, dans

cette théorie, doit surtout frapper tout esprit attentif, c'est son extrême inconséquence, puisque ceux-là même qui la soutiennent avec le plus de travail sont obligés encore d'admettre que, dans sa plus grande partie, l'Ecriture dut être inspirée aux hommes de Dieu JUSQUE DANS SES MOTS.

Supposez que le Saint-Esprit vous appelât à descendre ce matin sur la place publique, pour y proclamer, en russe ou en tamil, « les choses merveilleuses de Dieu; » que deviendriez-vous s'il se contentait de vous inspirer des pensées, sans vous donner des mots? Vous auriez devant vos yeux le troisième ciel, et dans vos cœurs les transports des archanges, qu'il vous faudrait cependant demeurer comme muets et stupides devant les hommes de cette multitude. — Pour que votre inspiration leur servît à quelque chose, il serait nécessaire que les périodes, les phrases et les moindres mots de votre discours vous fussent entièrement donnés. — Que dis-je? on se passerait fort bien de vos propres pensées, pourvu que vous fissiez entendre, même sans les comprendre, les pensées de Dieu dans les paroles de Dieu. — Eh bien, transportons cette supposition dans Jérusalem et dans la personne des apôtres. — Quand les bateliers de Capernaüm et de Bethsaïda, réunis dans leur chambre haute, au jour de la Pentecôte, reçurent l'ordre d'en descendre, pour aller

publier, devant ce peuple, accouru de toutes les régions qui sont sous le ciel, les choses merveilleuses de Dieu, en latin, en parthe, en élamite, en chaldéen, en copte, en arabe, ne fallait-il pas que les mots leur fussent donnés? — Qu'eussent-ils fait alors avec les pensées sans les mots? rien; — tandis qu'avec leurs mots ils pouvaient convertir le monde!

Quand, plus tard, dans l'église de Corinthe, les fidèles qui avaient reçu des pouvoirs miraculeux parlaient au sein des assemblées en des langues étrangères, et qu'ils avaient besoin qu'un autre fidèle, à qui le don d'interpréter était accordé, vînt traduire après eux les paroles inconnues qu'ils avaient fait entendre à leurs frères, ne fallait-il pas également que les mots et que toutes les phrases leur fussent entièrement dictées [1]? — Quand tous les prophètes, après avoir écrit leurs pages sacrées, s'appliquaient à les méditer avec tant de respect et tant de soin, comme ils eussent fait des oracles d'un prophète étranger; quand ils les méditaient la nuit et le jour, « cherchant à connaître (comme nous l'a dit saint Pierre [2]) ce que l'Esprit du Christ, qui était en eux, venait de leur faire prédire, touchant les souffrances du Messie, et touchant la gloire dont elles seraient suivies, » n'a-

(1) 1 Corinth., XIV. — (2) 1 Pier., I, 10, 11.

vait-il pas fallu qu'alors aussi tous les mots leur eussent été donnés? — Quand Moïse raconte la création du monde et le débrouillement du chaos; quand Salomon décrit la Sapience éternelle; quand David récite, mille ans à l'avance, les prières du Fils de Dieu sur la croix; quand Daniel rapporte en détail, et sans les bien comprendre lui-même, les destinées lointaines du Monde et de l'Eglise; et quand enfin saint Jean continue, dans ses propres prophéties, les révélations du prophète Daniel; n'a-t-il pas fallu que les moindres paroles leur fussent données? et tous les interprètes ne reconnaissent-ils pas, en les lisant, à quelle distance du véritable sens nous paraît entraîner le moindre mot mis à la place d'un autre mot, un temps de verbe mal choisi, une particule imprudemment placée?

Il faut donc en conclure que, puisqu'une partie si considérable des Ecritures est nécessairement inspirée jusque dans ses mots, le système d'une inspiration des pensées sans l'inspiration du langage est souverainement inconséquent. Il n'y a pas deux espèces de Parole de Dieu dans la sainte Ecriture; il n'y a pas deux sortes d'Oracles de Dieu. Si c'est « mus par le Saint-Esprit que les saints hommes de Dieu parlèrent, » toutes les Saintes Lettres sont divinement inspirées; et ce qui est divinement inspiré, dans les Saintes Lettres, c'est « TOUTE L'ÉCRITURE. »

Mais ces dernières réflexions vont nous ramener à quelque chose de plus simple à la fois et de plus important. — Qu'on veuille bien y prendre garde; car on a déplacé la question. On a dit que les Ecrivains Sacrés furent inspirés de Dieu; et l'on s'est demandé jusqu'où ils ont dû l'être. — Ce n'était point là cependant ce qu'il fallait chercher.

7. Nous l'avons dit, il s'agit du LIVRE et non des ÉCRIVAINS.—Vous croyez que Dieu leur donna toujours les pensées et non toujours les mots; mais l'Écriture nous dit au contraire que Dieu leur donna toujours les mots, et non toujours les pensées.—Quant à leurs pensées, pendant qu'ils écrivaient, Dieu les leur put inspirer plus ou moins vives, plus ou moins pures, plus ou moins hautes : cela n'intéresse que ma charité, mais n'importe point à ma foi. L'ÉCRITURE, l'Écriture qu'ils m'ont transmise peut-être sans en saisir le sens, au moins sans le comprendre jamais entièrement, voilà ce qui m'importe.

Saint Paul a pu se tromper dans ses pensées, lorsqu'en comparaissant devant le Conseil des prêtres, et ne reconnaissant pas le souverain sacrificateur de Dieu, il a osé lui dire : « Dieu te frappera, paroi blanchie! » — Peu importe cependant, pourvu que je sache que, LORSQU'IL ÉCRIT LA PAROLE DE DIEU, « c'est Jésus-Christ qui parle en lui[1]. »

(1) 2 Cor., XIII, 3. — 1 Cor., VII, 17.

Saint Pierre a pu se tromper dans ses pensées, lorsque, se refusant à croire que Dieu pût l'envoyer chez des païens, il ne reconnaissait pas que, « en « toute nation, les hommes qui se convertissent à « Dieu lui sont agréables. » Il a pu se tromper bien plus gravement encore, lorsque, dans Antioche, il obligea saint Paul « à lui résister en face, en « présence de tous, parce qu'il était répréhen- « sible, et qu'il ne marchait pas de droit pied « selon la vérité de l'Évangile [1]. » Mais que m'importe, après tout, je le répète, au moins quant à ma foi? Il ne s'agit point pour elle de savoir dans quels moments, ni dans quelle mesure, Paul, Jean, Marc, Jacques ou Pierre furent inspirés dans leurs pensées ou sanctifiés dans leur conduite : ce qui l'intéresse avant tout, c'est de savoir que toutes les pages saintes furent divinement inspirées; que leurs paroles écrites furent des paroles d Dieu; et qu'en nous les donnant, il parlèrent, « non point avec des expressions qu'enseignât « une sagesse humaine, mais avec celles que dic- « tait le Saint-Esprit [2] (οὐκ ἐν διδακτοῖς ἀνθρωπίνης σοφίας « λόγοις); » qu'alors « ce n'est PAS EUX qui par- « laient, mais le Saint-Esprit [3]; en un mot, que « Dieu a parlé PAR LA BOUCHE de ses prophètes « qui ont été de tout temps . »

(1) Gal., II, 14.—(2) 1 Cor., II, 13.—(3) Marc, XIII, 2.—(4) Act., III, 21. — Luc, I, 70.

Les Écrivains Sacrés furent QUELQUEFOIS inspirés; mais les saintes Écritures le furent TOUJOURS. Les temps, les mesures, les degrés, les alternatives de l'inspiration des hommes de Dieu ne sont donc point pour nous un objet de foi; mais ce qui est un objet de foi, c'est que l'Écriture est divinement inspirée, et que ce qui est divinement inspiré, c'est toute l'Écriture. — « Pas un trait de lettre n'en doit passer. »

Il y a sans doute une inspiration des pensées, comme il y a une inspiration des paroles; mais la première fait le CHRÉTIEN, tandis que c'est la seconde qui fait le PROPHÈTE.

Un chrétien véritable est inspiré dans ses pensées : « l'Esprit de Dieu lui révèle les choses profondes de Dieu [1]; » ce n'est pas la chair et le sang « qui lui ont fait connaître les conseils de Dieu et « les gloires de Jésus-Christ, c'est Dieu le Père [2]; » car « le Saint-Esprit le conduit dans toute la vé- « rité [3]; » et il n'a pu reconnaître vraiment en son âme Jésus pour le Seigneur (le Seigneur des Seigneurs) que « par le Saint-Esprit [4]. » — Tout vrai fidèle est donc plus ou moins inspiré de Dieu dans ses pensées; mais il ne l'est pas dans ses paroles. Il est chrétien, mais il n'est pas prophète. — Les

(1) 1 Cor., II, 10.—(2) Matt., XVI, 17.—(3) Jean, XVI, 13. —(4) 1 Cor., XII, 3.

discours les plus saints de Cyprien, d'Augustin, de Bernard, de Luther, de Calvin, de Bèze, de Leighton, ne sont que des paroles d'homme sur des vérités de Dieu, paroles vénérables sans doute, paroles précieuses, puissantes, dignes de toute notre attention, à cause de la sagesse qui leur a été donnée et de l'abondante expression qui s'y retrouve de la pensée de Dieu; mais, après tout, ce sont des paroles d'hommes, c'est un sermon. — Il en est tout autrement du prophète. — Celui-là peut avoir, et il peut n'avoir pas, la pensée de Dieu dans sa pensée; mais ce qu'il aura toujours, TANT QU'IL PARLERA COMME PROPHÈTE, c'est « la parole de Dieu DANS SA BOUCHE. » « L'Esprit du Seigneur parlera par lui, et la parole de Jéhovah sera sur sa langue [1]. » Il sera la bouche de Dieu, bouche intelligente ou inintelligente, volontaire ou involontaire : peu importe; pourvu que les oracles de Dieu en descendent, et que j'en reçoive la pensée de mon Dieu dans les paroles de mon Dieu.

En un mot, on peut être chrétien sans avoir sur ses lèvres les paroles de Dieu, et l'on peut être prophète sans avoir dans son cœur ou dans son intelligence les pensées de Dieu; mais on ne peut pas être chrétien sans avoir dans son cœur

(1) 2 Sam., XXIII, 1, 2.

les pensées de Dieu ; et l'on ne peut pas être prophète sans avoir sur ses lèvres les paroles de Dieu.

Dans le langage de la Bible (nous l'établirons bientôt), un Prophète est un homme à qui Dieu met pour un temps dans la bouche les paroles qu'il veut faire entendre à la terre. Un tel homme ne prophétisait que par intervalles, « selon que l'Es- « prit le faisait parler [1]. » On pouvait n'être prophète, comme le roi Saül, que deux fois en sa vie; et, comme ses soldats, qu'une seule fois [2]. On pouvait alors prononcer les paroles de Dieu en les comprenant, ou *sans les comprendre*, souvent même sans l'avoir *prévu*, et quelquefois encore sans l'avoir *voulu*.

Quand Daniel eut tracé ses dernières pages, il ne comprit point, nous dit-il lui-même, ce que l'Esprit lui avait fait écrire [3]. — Quand Caïphe fit entendre des paroles prophétiques, il ne les dit « *pas de son propre mouvement :* » il avait le *vouloir*, mais il n'avait ni la *conscience* ni l'*intelligence* de ce que Dieu lui faisait prononcer [4]. — Quand Balaam s'avança par trois fois sur le sommet du rocher pour maudire Israël, et que, par trois fois, des paroles de bénédiction sortirent de

(1) Act., II, 4.—(2) 1 Sam., X, XIX.—(3) Daniel, XII, 8, 9. — (4) Jean, XI, 51.

ses lèvres, comme malgré lui, « parce que l'Éter-« nel était venu à lui, et avait mis ses paroles en « bouche [1], » il en avait la *conscience*, mais il n'en avait ni la pleine *intelligence* ni la pleine *volonté*. — Quand les hommes d'armes de Saül eurent cherché David à Rama, et que l'Esprit de l'Éternel fut venu sur eux, en sorte qu'ils prophétisèrent, eux aussi; et quand Saül, par trois fois, en eut envoyé d'autres, qui jusqu'à trois fois prophétisèrent, eux aussi; et quand le profane Saül s'y fut rendu lui-même jusqu'à la grande fosse, à Najoth, et que Dieu (pour faire éclater sa puissance, et pour nous manifester mieux ce que c'est qu'un prophète et ce que c'est que sa parole) eut fait aussi tomber son Saint-Esprit sur cet homme infidèle; quand alors il continua sa route en prophétisant; quand la parole du Seigneur fut dans cette bouche ordinairement profane, et qu'il prophétisa devant Samuel tout le jour et toute la nuit : « qu'était-il arrivé au fils de Kis [2] ? » — « Saül lui-même était-il donc entre les prophètes? » — Oui; et Saül avait la *conscience* de son état et de son rôle de prophète; mais il n'en avait eu ni la pleine *volonté*, ni la *prévision*, ni probablement la pleine *intelligence*. — Quand le vieux prophète se fut assis amicalement à table avec l'homme de Dieu qu'il

(1) Nombres, XXIII, 16. — (2) Samuel, XIX, 23, 24.

venait de détourner de son chemin par une bienveillance incrédule et charnelle, et quand tout d'un coup, par une force d'en haut, des paroles menaçantes sortirent à grande voix de sa bouche contre son hôte imprudent et coupable [1], il prophétisait avec la *conscience* de ce qu'il faisait, mais il prophétisait *sans l'avoir voulu*. — Que dis-je? Dieu n'a-t-il pas fait éclater sa voix dans le vide, devant Moïse et devant tout le peuple, sur la montagne de Sinaï? Ne l'a-t-il pas fait entendre au chevet d'un enfant, dans le tabernacle de Silo? aux oreilles des trois apôtres et des deux saints réveillés de l'Adès, sur la montagne du Tabor? à saint Jean-Baptiste et à tout le peuple, sur les rives du Jourdain?

Qu'on le comprenne donc bien, ce sont les *saintes lettres* (τὰ ἱερὰ γράμματα, 2 Tim., III, 15); c'est *tout ce qui est écrit*, c'est-à-dire les phrases et les mots qui sont divinement inspirés, qui sont θεόπνευστοι. — Il s'agit donc de la *parole* et non des *hommes* qui l'ont écrite. — Quant à ceux-ci, cela vous regarde peu. L'Esprit a pu plus ou moins associer leur individualité, leur conscience, leurs souvenirs, leurs affections à ce qu'il leur faisait dire; et vous n'êtes nullement obligé de savoir ce qui en est : mais ce qu'il faut que vous sachiez,

(1) 1 Rois, XIII, 21.

c'est (comme l'a dit saint Pierre) « qu'*aucune* « PROPHÉTIE ÉCRITE ne fut apportée par une *vo-* « *lonté d'homme*, » mais que « c'est *poussés par le* « *Saint-Esprit* que les saints hommes de Dieu par- « lèrent [1]. » — Et de même qu'au souper de Bel-satzar on s'inquiétait assez peu de savoir ce qui se passait dans les doigts de cette main terrible sortie de la muraille à l'endroit du chandelier, tandis qu'au contraire toutes les pensées des convives étaient tournées vers ces mots qu'elle traçait sur l'enduit de la muraille : *Mené*, *mené*, *thekel*, *upharsin ;* parce qu'ils savaient bien que ces mots étaient de Dieu : de même il vous importe peu, quant à la foi, de pénétrer ce qui se passait dans la pensée de Marc, dans la pensée de Jean, dans la pensée de Luc, dans la pensée de Matthieu, pendant qu'ils écrivaient le rouleau des Évangiles. Il faut plutôt que tous vos regards se tournent vers ces mots qu'ils ont écrits; parce que vous savez que ces mots sont de Dieu. — Que le prophète soit saint comme Moïse, sage comme Daniel, ennemi de Dieu comme Caïphe, ignorant la langue dans laquelle il me parle, comme les prophètes de Corinthe, impur comme Balaam, que dis-je? insensible comme la main de la muraille au palais de Babylone; sans forme, sans corps, sans âme,

(1) 2 Pier., I, 21.

comme le vide de l'air où se fit entendre la voix de Dieu (sur Sinaï, sur les rives du Jourdain, ou sur le Tabor...), peu importe, encore une fois (si ce n'est dans les cas où leur personnalité même se trouverait engagée jusqu'à faire partie essentielle de leur révélation). Ta pensée, ô mon Dieu, ta pensée et tes paroles, voilà ce qui m'importe!

Section II. — Excepterait-on de l'inspiration les livres historiques?

On admettra, nous dit-on, que l'inspiration ait pu s'étendre jusqu'au choix des expressions, partout où cette œuvre miraculeuse aura été nécessaire : pour formuler des dogmes, par exemple, pour prophétiser l'histoire d'un passé plus ancien que la naissance des montagnes, ou pour annoncer un avenir que Dieu seul peut connaître. Mais irait-on jusqu'à soutenir que les hommes contemporains aient eu besoin du Saint-Esprit pour nous réciter les faits dont ils avaient eux-mêmes été les acteurs et les témoins, ou qu'ils avaient ouï rapporter à d'autres : l'humble mariage de Ruth dans la bourgade de Bethléem, par exemple, ou les émotions d'Esther dans les palais de Susan, ou les nomenclatures des rois d'Israël et de Juda, leurs règnes, leurs vies, leurs morts, leurs généalogies! —

Luc, qui, depuis Troas, avait accompagné l'Apôtre dans Jérusalem, dans Césarée, dans l'île de Malte, et jusque dans Rome, n'avait-il pas assez de ses souvenirs pour nous réciter comment Paul fut saisi sous les portiques du temple; comment son neveu lui révéla, dans la forteresse, la conjuration des quarante Juifs; comment le capitaine mena le jeune garçon au tribun; comment le tribun, le prenant par la main, le conduisit à l'écart, et lui demanda tout ce qu'il savait? Lui fallait-il donc, pour des faits si simples et si bien connus, une continuelle intervention de la puissance d'en haut? On ne le pense pas; et l'on soutient au contraire qu'il n'est ni nécessaire, ni raisonnable de croire que tous les chapitres historiques des deux Testaments soient divinement inspirés.

A de telles objections notre première réponse sera toujours très-simple. « Toute l'Écriture, disons-nous, est divinement inspirée. » — Tu as la connaissance des saintes lettres, ô Timothée : eh bien, « toutes ces saintes lettres, toutes les Écri- « tures sont données par le souffle de Dieu[1]. » — Nous n'avons entendu l'Esprit-Saint faire d'exception nulle part à ces déclarations : nous ne reconnaissons donc à aucun homme, ni à aucun ange, le droit d'en hasarder aucune.

(1) Tim., III, 14-16.

Mais nous dirons plus.—S'il était permis de mettre un livre de Dieu avant un autre livre de Dieu ; s'il fallait distinguer, dans le firmament des Écritures, des constellations plus glorieuses et des étoiles de première grandeur, nous donnerions certainement la préférence aux livres historiques. — En effet :

1° C'est aux livres historiques que LES TÉMOIGNAGES les plus éclatants et les plus respectueux sont rendus par les prophètes dans l'Ancien-Testament, et par les apôtres dans le Nouveau. — Qu'y a-t-il de plus saint dans l'Ancien que le Pentateuque ; et qu'y a-t-il de plus grand dans le Nouveau que les quatre Évangiles! — N'est-ce pas uniquement des livres historiques de la Bible qu'il est écrit : « La loi de l'Éternel est parfaite ; ses témoignages « sont des choses merveilleuses ; ils sont assurés ; « ils donnent la sagesse aux simples; ils sont purs, « ils sont plus désirables que l'or ; les paroles de « l'Éternel sont des paroles pures ; c'est un argent « affiné au fourneau de terre, épuré par sept fois « au creuset. Bienheureux donc l'homme qui y « prend tellement son plaisir qu'il les médite la « nuit et le jour[1] ? »

2° D'ailleurs, remarquez avec quel respect NOTRE SEIGNEUR LUI-MÊME LES CITE, et comment, en les

(1) Ps. CXIX, 96, 129; — I, 2.

citant, il se plaît à signaler des décrets divins dans leurs moindres détails, et quelquefois même dans l'emploi d'un seul mot.

3° Les histoires de la Bible n'ont pas été données seulement pour transmettre aux âges futurs les souvenirs des événements accomplis : elles sont présentées à l'Église de tous les siècles pour lui faire connaître par des faits LE CARACTÈRE DE SON DIEU ; elles sont là comme un miroir de la Providence et de la grâce ; elles sont destinées à nous révéler les pensées de Dieu, les desseins de Dieu, les choses invisibles de Dieu, son ciel, sa gloire, ses anges, et ces mystères que les anges désirent de voir jusqu'au fond[1]. — Il faut pour tout cela la plus entière théopneustie.

4° Remarquez encore que les Écritures historiques nous sont données pour nous révéler LES CHOSES PROFONDES DE L'HOMME.—Il a été dit de la parole de Dieu, « qu'elle pénètre, comme une épée, « jusqu'à la division de l'âme et de l'esprit ; que « tout lui est nu et découvert, et qu'elle discerne « les pensées et les affections du cœur. » Cela est vrai de la parole écrite comme de la Parole personnelle de Dieu, parce que l'une est le langage de l'autre ; mais cela est vrai surtout de la parole historique. Ne voyez-vous pas que cette parole,

(1) Pier., I, 12.

dans ses récits, est une épée à deux tranchants, et qu'elle sonde les consciences? Et de même qu'elle vous décrit ce qui se passait sur notre globe aux jours du chaos, lorsque l'esprit de Dieu se mouvait sur la face de l'abîme, elle vous raconte également les choses qui se passent dans l'abîme du cœur humain : les mystères du monde invisible, les motifs secrets, les fautes cachées, et tant de pensées qui, sans elle, n'eussent été connues que dans ce grand jour où le Seigneur fera revenir en lumière les choses ensevelies dans les ténèbres, et manifestera les desseins des cœurs. — Est-ce donc ainsi que les hommes racontent?

5° Les Écritures historiques avaient d'ailleurs besoin de la plus entière théopneustie, pour nous réciter sans aucune erreur les mystérieuses interventions DES ANGES dans les affaires du monde, dans celles de l'Église et dans celles du Ciel.—Est-il un sujet plus délicat, plus nouveau, plus difficile? —Ces créatures ardentes et pures, humbles et sublimes, dont la Bible nous a seule révélé l'existence, ne diffèrent-elles pas de l'homme autant que les cieux diffèrent de la terre? Rien de semblable aux anges fut-il jamais conçu par les imaginations des peuples, par leurs poètes ou par leurs sages? Non ; ils n'en abordèrent pas même le soupçon. — On comprendra donc combien il eût été impossible, sans une constante opération de Dieu, que les ré-

cits bibliques, en traitant un tel sujet, n'eussent pas porté souvent l'empreinte trop humaine de nos conceptions étroites; et que les historiens sacrés n'eussent laissé fréquemment échapper de leur plume bien des traits imprudents, en prêtant tour à tour aux anges ou des attributs trop divins, ou des affections trop humaines. Tous les peuples se sont plu à se figurer des êtres invisibles, habitants des régions célestes, et parés de toutes les supériorités qui charment le cœur de l'homme. Mais que toutes leurs conceptions ont été rampantes, puériles et vulgaires, à côté de ce que sont les anges! Que tous ces êtres de nos fantaisies ont été comparativement terrestres, passionnés, égoïstes, impurs et souvent odieux! — Voyez les dieux, les demi-dieux, et tout l'olympe des anciens; voyez les fées, les génies et les sylphes des modernes; voyez même encore les anges de l'Écriture promptement défigurés dans les livres d'homme, dans l'Apocryphe d'Enoch, par exemple, dans plusieurs Pères, dans les légendes de Rome, et jusque dans les créations plus récentes des poëtes français. Passions ailées, puérilités dévotes, idoles sacriléges, égoïsmes immortels, méchancetés célestes, impuretés déifiées! — Mais étudiez les anges de l'Écriture : non-seulement tout y est grand, saint et digne de Dieu; non-seulement ce caractère à la fois ardent et sublime, compatissant et ma-

jestueux, nous y est constamment rappelé par leurs noms, leurs attributs, leurs emplois, leurs demeures, leurs cantiques, leurs contemplations des profondeurs de la Rédemption et les joies ineffables de leur charité; mais ce qui doit surtout nous frapper, c'est l'harmonie parfaite de tout cet ensemble; c'est que tous ces traits concordent; c'est que tous ces attributs s'entrerépondent et se maintiennent dans les plus justes proportions.

En un mot, toute cette doctrine, soutenue d'un bout à l'autre des Écritures, pendant quinze cents années, nous présente une unité qui déjà toute seule attesterait l'inimitable réalité de son objet, mais qui porte le plus frappant témoignage à leur entière théopneustie.

Tandis que toutes les mythologies nous parlent des habitants de la lune et des planètes, la Bible n'en contient pas un mot : elle ne nous dit rien du second ciel; mais elle nous dépeint avec autant d'abondance que de précision les sublimes habitants du troisième ciel, ou du ciel des cieux. — Ce sujet y revient constamment et sous les formes les plus variées. — Les descriptions des anges y sont nombreuses, sans gêne, pleines de détails, indépendantes les unes des autres. On nous les montre dans toutes les situations, au ciel et sur la terre, devant Dieu et avec les hommes, ministres

des miséricordes et quelquefois aussi des vengeances, plongés dans les rayons de la gloire de Dieu, se tenant devant lui, l'adorant nuit et jour; mais aussi s'employant au service des plus humbles fidèles, les assistant dans leurs détresses, dans leurs voyages, dans leurs prisons, dans leur lit de mort; et enfin arrivant au dernier jour sur les nuées du ciel, avec le Fils de l'homme, pour enlever de son royaume tous les iniques, et pour rassembler ses élus des quatre vents.

Et quels furent ces historiens des anges? Ne l'oublions pas : les uns, des bergers; les autres, des rois, ou des soldats, ou des prêtres, ou des bateliers, ou des commis de péage; les uns, écrivant aux jours d'Hercule, de Jason et des Argonautes, trois cents ans avant la guerre de Troie; les autres, au siècle de Sénèque, de Tacite et de Juvénal. Et cependant on voit que celui qui raconte a partout les mêmes êtres sous les yeux. Dissemblables aux hommes, ils sont toujours semblables à eux-mêmes. Nous sommes souillés, ils sont parfaits; nous sommes égoïstes, ils brûlent de charité; nous sommes hautains, ils sont doux. Nous sommes vains et superbes dans un corps que les vers vont ronger, ils sont humbles dans leur gloire et leur immortalité. Nous voulons quelquefois les adorer; garde-toi de le faire, nous disent-ils, je ne suis

que ton compagnon de service [1]! Nous sommes troublés de convoitises, ils sont fervents d'esprit; ils ne prennent ni ne sont pas pris en mariage, parce qu'ils ne peuvent plus mourir [2]. Nous sommes durs, ils sont compatissants; nous laissons le pauvre Lazare gémir affamé à notre porte, et nos chiens lui lécher ses ulcères; mais eux vont le prendre dès qu'il est mort, et le porter dans le sein d'Abraham [3]; ils poussent des cris de joie à la conversion d'un pécheur; et cependant, a dit Jésus, « l'ange même de l'un de ces petits contemple « continuellement dans les cieux la face de mon « Père [4]. » — Voilà l'ange de toutes les Ecritures.

Maintenant, qu'on se demande comment, sans une constante théopneustie de tous les livres historiques, il eût pu se faire qu'à travers tant de siècles aucun des auteurs qui avaient à nous produire de tels êtres n'ait jamais laissé échapper sur eux de paroles trop respectueuses, à la manière des liturgies de Rome, ou d'autres paroles trop empreintes de notre humanité, à la manière de bien des Pères; et comment aucun trait discordant, sous leur plume, ne vient altérer la parfaite harmonie de cet inimitable caractère, ni déroger à la dignité toujours aimable de cette création sublime.

(1) Apoc., XXII, 9. — (2) Luc, XX, 36. — (3) Luc, XVI, 22. — (4) Matthieu, XVIII, 10.

Encore une fois, cette unité, cette pureté, cette perfection ne vient pas de l'homme; elle est de Dieu! et nous devons reconnaître qu'ici comme ailleurs il a fallu que le Saint-Esprit surveillât lui-même tous les discours de ses historiens, et se rendît le garant de leurs moindres expressions.

6° Mais ce n'est pas tout. — Voyez encore comment, à l'insu même de leurs auteurs, les histoires de la Bible sont pleines d'avenir. Tout en nous récitant les événements du passé, « elles sont des « types, dit saint Paul, pour nous qui vivons dans « les derniers temps [1]. » Elles racontent, il est vrai, des scènes nationales ou des scènes domestiques; mais tandis qu'elles racontent, Jésus-Christ y est sans cesse et prophétiquement portrait sous toutes ses faces et dans tous ses caractères. — Voyez l'histoire d'Adam, de Noé, d'Abraham, d'Isaac, de Joseph, de Moïse, de l'agneau immolé, de la délivrance d'Egypte, de la colonne de feu, de la manne, du rocher qui était Christ (1 Cor., x, 4), du bouc Azazel, de tous les sacrifices, de Josué, de David, de Salomon, de Jonas, de Zorobabel. Il faudrait commenter l'histoire entière pour rendre justice à cette vérité. Relisez, pour l'apprécier, les pages de saint Paul sur Agar, sur Sara, sur Aaron ou sur Melchisédec.

(1) 1 Cor., x, 6, 11.

Si l'on veut donc y réfléchir, on reconnaîtra bientôt avec admiration les puissances constantes de l'inspiration dans toutes les parties de ces Ecritures ; et l'on s'assurera que, s'il est dans la Bible des pages qui eussent besoin d'être inspirées dans toutes leurs lignes et dans tous leurs mots, ce sont les livres historiques : ils prêchent, ils révèlent, ils dogmatisent, ils législatent, ils prophétisent.

Ne les comparez donc pas à d'autres histoires : ils ont une tout autre portée.

Il la leur fallait, cette pleine inspiration, pour réciter, sans aucune erreur, des faits inaccessibles à la connaissance de l'homme, la création de l'univers, le débrouillement du chaos, la naissance de la lumière, le surgissement des montagnes, les interventions des anges, les secrets conseils de Dieu, les pensées du cœur de l'homme et ses fautes ignorées ; mais il la leur fallait surtout pour préfigurer le Christ par mille et mille types inaperçus de l'écrivain lui-même, et pour exposer ainsi, jusque dans leurs récits du passé, les caractères du Messie, ses souffrances, sa mort, et les gloires qui les devaient suivre. — Il la leur fallait pour parler convenablement des événements même qui leur étaient connus ; pour taire les uns, pour réciter les autres, pour les caractériser, pour les juger, et pour y montrer ainsi la pensée de Dieu ; mais il la leur fallait surtout pour décrire

dans la juste mesure de cette pensée de Dieu et des besoins de l'Église à venir, les scènes ou nationales, ou domestiques, qui devaient porter avec elles les types de l'œuvre de la rédemption, préfigurer les derniers temps, et prendre un grand sens, des milliers d'années après eux. Il la leur fallait pour la mesure de leurs confidences, pour celle de leurs réticences, pour l'emploi discret de leurs expressions, et pour cette admirable retenue qu'ils ont toujours su garder.

7° Nous voudrions avoir le temps de parler ici de leur puissance dramatique (s'il est permis de s'exprimer ainsi), puissance divine et indéfinissable, attrait mystérieux et sans cesse renaissant, qui s'attache à toutes leurs narrations, qui vient captiver l'âme de l'homme sous tous les climats, qui fait qu'on y trouve, toute sa vie, comme aux scènes de la Nature, un charme toujours nouveau, et que ces récits incomparables, après nous avoir saisis et remués dans notre première enfance, nous attendrissent encore dans la blanche vieillesse. — Certainement, il doit y avoir quelque chose de surhumain dans l'humanité même de ces formes si familières et si naïves. — Les hommes ne savent pas raconter ainsi. — Qui nous dira le secret de cet entraînement? Où est-il? Nous aurions de la peine à le dire, peut-être : il semble qu'il se trouve dans un mélange

ineffable de simplicité et de profondeur, de naturel et d'inattendu, de couleur locale et de spiritualité; il est encore dans ce que les récits ont tout à la fois de rapide et de naïf, de détaillé et de concis; il est enfin dans l'harmonie et la vérité des sentiments : c'est l'homme, c'est la nature, dans son intime réalité.—En un mot, vous ne sauriez ne pas éprouver (même sans vous en rendre compte) que celui qui parle dans ce livre a sous les yeux toutes les fibres les plus secrètes du cœur de l'homme, pour les toucher à son gré tour à tour, d'une main légère et puissante, dans la juste mesure que son Esprit s'est proposée. Relisez les scènes de Ruth et de Booz aux champs de Bethléem, celles d'Abraham et d'Isaac sur la montagne de Morija, celles de David et de Jonathan, celles d'Élie et d'Élisée, celles de Naaman le Syrien, de la veuve de Sarepta ou de la Sunamite, et, par-dessus tout, celles de la vie et de la mort du Fils de l'homme; et, après cela, cherchez partout ailleurs, dans les livres des hommes, si vous trouverez rien de semblable. Lisez, si vous le voulez, les quatre Vedahs et le volumineux recueil de Pauthier, les livres sacrés de l'Orient, Confucius, Manou, Mahomet[1]; et voyez

(1) *Les Livres sacrés de l'Orient*, comprenant le *Chou-King*, ou *Livre par excellence;* le *Sse-Chou*, ou les *Quatre livres moraux de Confucius et de ses disciples*; les *Lois de*

s'il s'y rencontre nulle part huit lignes qu'on puisse comparer à ces incomparables narrations de l'Écriture. — Sans la crainte de nous trop étendre, nous aurions voulu faire ici quelques rapprochements, et prendre tour à tour l'histoire des mêmes faits dans l'Ancien-Testament et dans le Koran, dans le Nouveau-Testament et dans les faux Évangiles, dans les scènes patriarcales de la Genèse et dans ce qu'en ont fait les hommes toutes les fois qu'ils les ont racontées. Relisez, par exemple, dans Moïse, la vie de Joseph, son enfance, ses malheurs, ses tentations, et jusqu'à cette scène inimitable des onze fils de Jacob comparaissant devant leur frère; jusqu'à ce « *Mon fils, Dieu te fasse grâce!* » (XLIII, 29), et jusqu'à ce « Moi, Joseph (אני יסף)! » qu'aucun âge ne peut relire sans un attendrissement nouveau; et, après cela, allez reprendre cette histoire dans Mahomet; allez lire son chapitre XII, intitulé *Joseph*, écrit à la Mecque en cent onze versets, et commençant par ces mots : « Nous avons fait descendre du ciel ce livre en langue arabe, afin qu'on le comprenne, et nous allons te raconter la plus belle histoire que nous t'ayons révélée dans ce Koran. »

« Viennent maintenant, dit le célèbre Duplessis-

Manou, premier législateur de l'Inde; le *Koran de Mahomet*, par Pauthier; Paris, 1840.

Mornay [1], viennent les plus durs cœurs et les plus desgoutez palais du monde à lire ces histoires de nostre Bible;..... ils sentiront un frémissement en leur corps, une esmotion en leur cœur, une tendresse d'affection en un seul moment, plus grandes que si tous les orateurs de Rome ou d'Athènes leurs preschoyent mesme matière en jours entiers.—Que s'ils viennent à lire ces mesmes histoires en Flavius Josephus, auquel l'empereur Titus ordonna une statue pour l'élégance de son histoire... il les lairra plus froids et moins esmeus encor qu'il ne les aura pris. — Que sera-ce donq si cette Escriture a en son humilité plus de hauteur, en sa simplicité plus de profondeur, en sa naïfveté plus d'attraits, en sa grossièreté plus de vigueur et de poincte que n'en saurions trouver ailleurs?»

Oh non! il faut le dire des Ecritures historiques, même à cet égard, jamais les hommes n'ont raconté comme elles, ni avant, ni après.

8° On n'a pas assez remarqué peut-être, on n'a pas assez admiré leur divine brièveté. — Si vous voulez, sous ce rapport, apprécier les Écritures, comparez-les avec les biographies qu'écrivent les hommes, ou avec les corps de doctrines qu'ils nous donnent, quand on les laisse faire. — Voyez, par exemple, l'Eglise moderne des Juifs, et voyez celle

(1) *De la vérité de la religion chrétienne*, p. 613, 614.

des Latins. — Tandis que la première a joint à l'Écriture, en leur attribuant une même autorité divine, ses deux Tamulds, dont l'un (celui de Jérusalem) forme un grand volume in-folio, et dont l'autre (celui de Babylone), qui est le plus suivi, et qui doit être étudié par tous ses docteurs, est un ouvrage de douze volumes in-folio [1]; et tandis que l'Eglise romaine, dans son concile de Trente, a déclaré « recevoir, avec la même affection et ré- « vérence que la sainte Écriture, ses traditions « concernant la foi et les mœurs, » c'est-à-dire l'immense répertoire de ses actes synodaux, de ses décrétales, de ses bulles, de ses canons, et des écrits des saints Pères [2]; — voyez ce qu'a fait le Saint-Esprit dans la Bible, et admirez-y la céleste prudence de son inimitable brièveté.

Qui de nous eût été, pendant trois ans et demi, le témoin constant, l'ami passionné d'un homme comme Jésus-Christ, et eût su faire en seize ou vingt petits chapitres, ou en huit cents lignes, l'histoire de toute cette vie, de sa naissance, de

(1) La dernière édition d'Amsterdam. Maïmonides en a fait un savant extrait dans son *Yad Hachazakah*. — Voyez Prideaux, *Histoire des Juifs*. Amsterdam, vol. II, page 130. — (2) Concile de Trente, sess. 4, 1er et 2e décrets publiés le 28 avril 1546.—Bellarmin, *de Verbo Dei*, lib. IV, cap. 3, 5, 6. — Coton, lib. II, cap. 24, 34, 35. — Baile, *Traité I.* Du Perron contre Tilenus.

son ministère, de ses miracles, de ses prédications, de ses souffrances, de sa mort, de sa résurrection, et de son ascension dans les cieux? — Qui de nous eût pu se taire sur les trente premières années d'une telle vie? — Qui de nous eût récité tant de bontés sans exclamation, tant de miracles sans réflexions, tant de pensées sublimes sans aucune emphase, tant de souffrances sans plainte, tant d'injustices sans amertume; tant d'infirmités innocentes du Maître, ou tant d'infirmités coupables des disciples, sans aucune réticence; tant d'ingratitude dans leur lâche abandon, tant de résistances, tant d'ignorance, tant de dureté de cœur, sans aucune apologie et sans aucun commentaire? — Est-ce ainsi que l'homme raconte?

Qui de nous encore eût su distinguer ce qu'il fallait dire en courant de ce qu'il fallait réciter avec détail? Qui de nous, par exemple, eût cru devoir raconter toute la création du monde en un chapitre de trente et un versets; puis, l'épreuve, la chute et la condamnation de notre race en un autre chapitre de vingt-quatre versets; tandis qu'il eût consacré tant de chapitres et tant de pages à la construction du tabernacle et de ses ustensiles, parce qu'il y avait là pour les âges futurs un tableau continuel et typique de J.-C. et de sa rédemption? — Qui de nous, par la même raison, eût employé la cinquième partie de la Genèse à raconter l'his-

toire d'un seul des douze enfants de Jacob, tandis que deux chapitres lui eussent paru suffisants pour mille sept cents années de l'histoire des hommes, depuis la chute d'Adam jusqu'au déluge? — Qui de nous eût imaginé, comme Matthieu, de ne mentionner que quatre femmes (et quelles femmes!) dans les quarante-deux générations des ancêtres de Jésus-Christ, et d'y inscrire ainsi l'incestueuse Thamar, l'impure Rahab, Ruth la Moabite et l'épouse adultère d'Urie, sans en tempérer le scandale par une seule réflexion? — Qui de nous eût su ne consacrer qu'un seul verset à la conversion d'un proconsul romain (Act., XIII, 12)?—Qui de nous, après avoir partagé pendant dix ans les travaux de saint Paul, ses dangers, ses prisons, ses prédications et ses dons prophétiques, eût su raconter vingt-deux années d'une telle vie sans dire un mot de soi, et sans faire connaître autrement que par le seul changement du pronom personnel (au chap. XVI, au verset 10), que depuis Troas jusqu'à Jérusalem et Césarée, et que depuis Jérusalem et Césarée jusqu'à Malte et jusqu'à Rome, il avait été son compagnon souffrant, fidèle, infatigable?—Il faut, pour nous l'apprendre, que ce soit Paul lui-même qui, dans sa dernière prison, écrive à Timothée : « Dans ma première défense, personne n'a été avec moi, tous m'ont abandonné; Luc seul est avec moi. » (2 Tim. IV, 16, 11. Philém., 24.—Coloss., IV, 14.)

— Sainte et céleste réserve; humble et noble silence! L'Esprit divin seul avait pu l'enseigner!

Où trouveriez-vous, parmi tous les narrateurs ininspirés, un homme qui eût écrit comme saint Luc les Actes des saints Apôtres? qui eût su raconter en trente pages l'histoire ecclésiastique des trente plus belles années du christianisme, depuis l'ascension du Fils de l'homme au-dessus des nuées du ciel jusqu'à la prison de saint Paul dans la capitale du monde romain? — Histoire incomparable! Voyez à la fois qu'elle est courte et qu'elle est grande! Que n'y trouve-t-on pas? — Des prédications aux Juifs, aux Grecs, devant les tribunaux, devant l'Aréopage et devant le Sanhédrin, dans des places publiques et devant un proconsul, devant des synagogues et devant des rois; des descriptions admirables de l'Église primitive; des scènes miraculeuses et dramatiques dans son sein; des interventions d'anges, pour délivrer, pour avertir ou pour punir; des controverses et des divisions dans les assemblées chrétiennes; des institutions nouvelles dans l'Église; l'histoire d'un premier concile, et son épître synodale; des commentaires de l'Écriture; des récits d'hérésie; des jugements de Dieu, solennels et terribles; des apparitions du Seigneur dans le chemin, dans le temple et dans la prison; des conversions détaillées, souvent miraculeuses, et singulièrement

variées : celle d'Énée, celle de l'eunuque, celle du capitaine Corneille, celle du geôlier romain, celle du proconsul, celle de Lydie, celle d'Apollos, celle d'un peuple nombreux à Jérusalem; sans parler de celles qui ne furent que commencées, comme dans les émotions du roi Agrippa, dans les troubles de Félix, dans les professions de Simon de Samarie, dans les terreurs de Félix, dans les bienveillances du capitaine Jules; — des courses missionnaires; des solutions diverses de divers cas de conscience; des divisions permanentes sur des choses extérieures, entre des chrétiens de diverses classes; des préventions mutuelles; des disputes entre des frères et entre des apôtres; des vivacités, des explications, et cependant des triomphes de l'esprit de charité sur ces obstacles; des communications de militaire à militaire, de proconsul à proconsul; des résurrections; des révélations faites à l'Église pour hâter la vocation des Gentils; des collectes pour les pauvres d'une église à l'autre; des prophéties; des scènes nationales; des supplices ou consommés ou préparés; des comparutions devant des tribunaux juifs ou des municipalités romaines, devant des gouverneurs et des rois; des assemblées chrétiennes de maison en maison; leurs émotions, leurs prières, leur charité, leurs doutes; un roi persécuteur frappé par un ange et rongé

des vers, dans le même temps où, pour plaire à la populace, il avait accompli le supplice d'un apôtre et préparé celui d'un autre ; des persécutions sous toutes les formes, par les synagogues, par les princes, par les municipes, par les Juifs ou par des soulèvements populaires ; — des délivrances des hommes de Dieu, tantôt par un enfant, tantôt par un ange, tantôt par un tribun romain ou par un capitaine de vaisseau, par des magistrats païens, ou par des soldats idolâtres ; — des tempêtes, des naufrages, avec des détails qui, par leur exactitude nautique, charment encore (nous l'avons vu) les marins de nos jours. — Et tout cela dans trente pages, ou vingt-huit petits chapitres. — Admirable brièveté ! Ne fallait-il pas le Saint-Esprit de Dieu pour cette concision, pour ce choix des détails, pour cette manière pieuse, variée, brève, richement significative, qui emploie si peu de mots, et qui enseigne tant de choses ? — Plénitude, concision, clarté, onction, simplicité, élévation, richesse pratique : voilà le livre d'histoire ecclésiastique qu'il fallait au peuple de Dieu. — Il est vrai ; mais, encore une fois, ce n'est pas ainsi que les hommes racontent.

Trouveriez-vous sur la terre un homme qui fût capable de réciter l'assassinat de sa mère avec le calme, la mesure, la sobriété, l'impassibilité apparente de ce quadruple récit des Évangélistes

racontant le supplice de Jésus, de ce Jésus qu'ils aimaient plus qu'on n'aime sa mère, plus qu'on n'aime sa vie? de ce Jésus qu'ils avaient vu prosterné en Gethsémané, puis trahi, abandonné, traîné les mains liées dans Jérusalem, et enfin cloué nu sur une croix, pendant que le soleil éteignait sa lumière, que la terre se fendait, et que celui qui ressuscitait les morts était réduit à l'état des morts! — Ne fallait-il donc pas l'Esprit de Dieu à chaque ligne, à chaque mot d'un tel récit, pour en choisir convenablement les détails, au milieu d'un siècle et d'un monde de souvenirs?

9° Il fallait d'ailleurs en être entièrement guidé pour cette réserve prophétique que les historiens sacrés ont su garder à tant d'égards, et pour cette prudence toute divine qui se révèle non-seulement dans leurs enseignements, mais dans leurs réticences; non-seulement dans les termes qu'ils emploient, mais dans ceux qu'ils évitent.

Et pour en donner ici quelque mesure, voyez-les, par exemple, quand ils parlent de la mère de Jésus. Quelle prévision divine, et quelle sagesse prophétique, soit dans leurs récits, soit dans leurs expressions! Combien il eût été facile que, dans leur ardente adoration pour le fils, il s'exprimassent sur la mère en des termes trop respectueux! Un seul mot échappé à l'imprudence si naturelle de leurs premières émotions n'eût-il pas à jamais

autorisé les idolâtries des siècles à venir envers Marie, et le crime du culte qui lui est rendu? — Mais, ce mot, ils ne l'ont jamais proféré. — L'ont-ils seulement appelée la mère de Dieu? Non, pas même; bien qu'il soit pour eux l'Emmanuel, l'Homme-Dieu, la Parole qui était au commencement, qui était avec Dieu, qui était Dieu, et qui a été faite chair. — Écoutez-les. — Que diront-ils d'elle, après la mort et la résurrection de leur Sauveur? Une seule phrase, après laquelle ils s'en tairont à tout jamais? « Tous ceux-ci persévéraient en prières « avec les femmes, et avec la mère de Jésus, et avec « ses frères. » (« *Hi omnes erant perseverantes « unanimiter in oratione cum mulieribus, et Mariâ « matre Jesu, et fratribus ejus.* ») — Ils ne l'y nomment ni la première, ni la dernière; elle y paraît, comme mère de Jésus, entre les frères de Jésus et les femmes de Galilée. Et que diront-ils d'elle avant la mort du Seigneur? Remarquez-le bien; ah! ce n'est pas ainsi que les hommes racontent! Entre toutes les paroles que Jésus-Christ a pu dire à sa mère, depuis l'ouverture de sa mission, ils n'en ont choisi que trois pour nous les rapporter. Voici la première : « Femme (quand elle se mêle de son ministère qui commence, et qu'elle lui demande un miracle), « femme (femme!), qu'y a-t-il entre toi « et moi[1]? » — Quand ensuite une femme du peuple,

(1) Jean, II, 4.

dans son ardent enthousiasme, s'est écriée du milieu de la foule : « Heureux les flancs qui t'ont porté ! » — Dis plutôt : « Bienheureux ceux qui écoutent la parole de Dieu, et qui la gardent [1] ! » Voilà la deuxième. — Écoutez maintenant la troisième : « Sa mère et ses frères étaient ébranlés dans leur foi ; on les avait entendus qui disaient : « Il est hors de sens » (*dicebant enim : Quoniam in furorem versus est*) ; et l'on vint lui dire : « Ta mère et tes frères sont là dehors qui désirent de te voir. » « Qui est ma mère ? » répondit-il ; et étendant sa main vers ses disciples : « Voilà ma mère.... toute femme qui fera la volonté de mon Père qui est aux cieux, celle-là est ma mère. — *Ecce mater mea.* » — Et quand enfin il la verra du haut de sa croix, il ne l'appellera plus du nom de mère ; mais il la léguera au disciple qu'il aimait, en disant : « Femme, voilà ton fils ; Jean, voilà ta mère ; » et dès cette heure, ce disciple la recevra chez lui, non pour l'adorer, mais pour la protéger, comme un être faible et souffrant dont une épée a transpercé l'âme.

Est-ce donc ainsi, nous le redemandons, que l'homme raconte, et ne fallait-il pas que l'Esprit prophétique fût le seul narrateur de tous ces faits ?

Nous aimerions à citer d'autres exemples : ils se

(1) Luc, xi, 27.

présentent en foule à cette heure devant les yeux de notre esprit, et c'est un sacrifice pour nous que de les taire; car plus on étudie de près ces livres historiques, plus la sagesse prophétique de l'Esprit de Dieu qui les a dictés s'y révèle dans les détails d'abord les plus inaperçus. Nous aimerions à signaler entre autres la sagesse toute prophétique avec laquelle souvent l'Esprit saint, lorsqu'il vient à rapporter plus d'une fois un même fait important, a soin de varier ses expressions, pour prévenir les fausses interprétations qu'on en aurait pu donner, et pour condamner d'avance les erreurs qui s'y devaient rattacher dans un lointain avenir. — Nous voudrions citer, par exemple, la manière si remarquable et si peu attendue dont la dixième loi du Décalogue a été répétée dans le Deutéronome [1], avec une remarquable transposition de ses premiers termes; le Saint-Esprit voulant ainsi confondre prophétiquement l'artifice par lequel les docteurs de Rome devaient chercher, quinze siècles plus tard, à séparer ce commandement en deux, pour voiler le coupable retranchement qu'ils ont osé faire du deuxième : « Et tu ne te feras point « d'image taillée, ni aucune ressemblance...; tu « ne te prosterneras point devant elles, et ne les « serviras point. » — Nous aimerions à faire re-

(1) Deut., v, 21. — Exod., xx, 17. — Luc, viii, 25.

marquer encore les expressions variées avec lesquelles le Saint-Esprit nous a rapporté l'institution divine de la sainte Cène, et l'a plusieurs fois paraphrasée, dans le but de nous y faire mieux comprendre la pensée de Jésus-Christ, et de condamner à l'avance le sens charnel qu'on devait donner à ces paroles : « CECI EST mon sang ; » — « cette COUPE EST la nouvelle ALLIANCE en mon sang, » a-t-il dit aussi ; — « cette coupe est la COMMUNICATION du sang de la nouvelle alliance. » — Nous voudrions faire observer avec quelle sagesse prophétique, pour confondre ceux qui prétendraient dans la suite que Judas n'a point pris part à la dernière cène (et qu'il sortit avant ou qu'il n'entra qu'après), le Saint-Esprit a eu le soin de nous faire savoir, par Marc et Matthieu [1], que Jésus annonça la trahison de Judas, avant la communion, Judas étant présent ; et par Luc, qu'il l'annonça encore après, Judas étant présent [2]. — Nous aimerions à montrer chez tous les écrivains du Nouveau-Testament la constante sobriété de leurs paroles, lorsqu'il est question des rapports des pasteurs avec les églises ; et cette admirable prudence avec laquelle ils se sont toujours abstenus d'appliquer, même une seule fois, aux ministres de

(1) Matth., XXVI, 21-26. — Marc, XIV, 19-33. — (2) Luc, XXII, 19-23.

l'Église chrétienne, le nom de *sacerdotes* ou de *sacrificateurs;* leur réservant ce titre d'*anciens* (*prêtres*), qu'on donnait aux laïques en Israël, et les distinguant toujours de la race sacerdotale (qui représentait Jésus-Christ, et qui devait cesser quand le seul et vrai Sacerdote aurait paru). — Nous aimerions à signaler aussi cette prudence avec laquelle jamais une âme n'est ramenée à un autre *pasteur*, à un autre *directeur* (καθηγητὴς)[1] que Jésus-Christ, et avec laquelle, en recommandant la déférence envers les guides spirituels, l'Écriture a soin de les nommer toujours au pluriel, afin qu'on ne s'autorise jamais d'elle, pour appuyer cette idée si naturelle aux pasteurs et aux ouailles, que toute âme doit avoir *son pasteur* parmi les hommes. « N'appelez personne, sur la terre, votre « père ; et ne vous faites pas appeler DIRECTEUR, « car Christ seul est votre directeur. » — Quelle précaution, quelle retenue dans les récits, pour ne jamais rien donner de trop à l'homme, et pour raconter les grandes choses que « Dieu avait faites par le moyen des apôtres[2], » de manière à ce que le moi de tous soit abaissé, à ce que toute gloire revienne à Dieu, et à ce que tous les esclaves du Seigneur apprennent à dire, comme le dernier

(1) Matth., XXIII, 8, 10.—(2) Act., XIV, 27. Rom., XV, 8. 1 Cor., III, 6.

prophète de l'Ancien-Testament et le premier prophète du Nouveau : « Il faut qu'il croisse, et moi que je diminue. »

Nous le répétons, il faut se faire violence, pour avoir le livre de la Bible devant ses yeux et pour ne pas en citer davantage.

De tous ces traits réunis, nous devons donc conclure que, si toute l'Ecriture est divinement inspirée, les livres historiques font éclater encore plus que tous les autres cette intervention divine; ils la montrent plus indispensable; ils attestent que, pour de telles pages, il était nécessaire que l'invisible et toute-puissante main du Saint-Esprit se posât sur celle de l'Écrivain sacré, et la conduisît depuis la première ligne jusqu'à la dernière. Il y fallait plus que des savants, plus que des saints, plus que des esprits illuminés, plus que des anges ou des archanges; il y fallait Dieu.

Nous dirons donc, avec Origène, que « les vo-
« lumes sacrés respirent la plénitude de l'Esprit;
« et qu'il n'y a rien, ni dans les Prophètes, ni dans
« la Loi, ni dans l'Évangile, ni dans l'Apôtre, qui
« ne descende de la plénitude de la majesté de
« Dieu [1]; — et avec saint Ambroise [2] : Bois à l'une

(1) *Homilia* II, *in Jerem.*, cap. L. — (2) « Utrumque poculum bibe Veteris et Novi-Testamenti, quia ex utroque Christum bibis. Bibe Christum, ut bibas sanguinem quo re-

« et à l'autre coupe de l'Ancien et du Nouveau-
« Testament ; car, dans l'une et dans l'autre, c'est
« Christ que tu bois. Bois Jésus-Christ, afin de
« boire le sang qui t'a racheté. Bois Jésus-Christ,
« afin de boire toutes ses paroles. On boit la
« sainte Ecriture, on dévore la divine Ecriture,
« lorsque les sucs du Verbe éternel descendent
« dans les veines de notre intelligence, et pénè-
« trent la puissance de notre âme. »

Et avec Augustin[1] : « Admirable profondeur
« que celle de tes oracles ! Voici, la surface en
« charme les petits ; mais admirable profondeur, ô
« mon Dieu, admirable profondeur ! On frémit, on
« tremble à la sonder de ses regards : frémissement
« de révérence et tremblement d'amour !

Mais, quoi donc (a-t-on dit encore quelquefois) ! faudra-t-il croire que la lettre du païen Lysias[2] ou la harangue du juif Gamaliel[3], ou les discours des durs amis de Job, aient été des paroles inspirées ?

demptus es : bibe Christum, ut bibas sermones ejus.—Bibitur Scriptura sacra, et devoratur Scriptura divina, cùm in venas mentis ac vires animi succus verbi descendit æterni. » (*Ambrosius, in Psalm.* I *Enarratio.*

(1) « Mira profunditas eloquiorum tuorum, quorum ecce « ante nos superficies blandiens parvulis ; sed mira profundi- « tas, Deus meus, mira profunditas ! — Horror est intendere « in eam, horror honoris et tremor amoris ! (*Confess.*, lib. XII, cap. 14.)—(2) Act., XXIII, 25.—(3) Act., V, 34.

—Non, sans doute ! — pas plus que celles de Caïn, ou de Lémec, ou de Rabsaké, ou de Satan. — Mais les Ecrivains sacrés furent aussi réellement conduits de Dieu pour nous les transmettre, que pour nous dire[1] ou le cantique de Marie au pays des montagnes, ou celui des Séraphins en l'année de la mort du roi Hozias, ou celui de l'Armée céleste à Bethléhem. — L'esprit-Saint n'est pas constamment l'auteur des paroles qu'il rapporte ; mais il en est toujours l'historien.

Cependant on fait encore une autre évasion, pour excepter de la théopneustie une partie des Ecritures. Si ce n'est pas l'objection la plus grave, elle est peut-être l'une des plus fréquemment avancées.

Section III. — L'insignifiance apparente de certains détails de la Bible autoriserait-elle à les excepter de l'inspiration?

Etait-il de la dignité de l'inspiration d'accompagner la pensée de l'apôtre saint Paul jusque dans ces détails vulgaires où nous le voyons descendre dans plusieurs de ses lettres ? Le Saint-Esprit en serait-il venu jusqu'à lui dicter ces salutations banales qui les terminent ? — ou ces conseils d'hygiène qu'il y donne à Timothée sur son estomac et ses fréquentes indispositions? — ou ces commissions

(1) Luc, I, 46; Esaïe, VI, 3 ; Luc, II, 14.

dont il le charge, à l'égard de ses parchemins et d'un certain manteau qu'il avait laissé chez Carpus, à Troas, lorsqu'il avait quitté l'Asie?

Que le lecteur nous permette de le supplier d'y prendre garde, lorsque, tenant une Bible dans ses mains, il n'arrive pas à reconnaître, dès ses premières lectures, les signes de Dieu sur tel ou tel passage de la Parole. Que ces mains imprudentes n'aillent pas en jeter un seul verset hors du temple des Écritures. Elles tiennent un livre éternel, dont tous les auteurs ont dit, comme saint Paul : « Et je pense que, moi aussi, j'ai l'Esprit du Seigneur! » — Si donc il ne voit encore rien de divin dans tel ou tel verset, la faute en est à lui, et non pas au passage. Qu'il se dise plutôt comme Jacob : « Certainement l'Éternel est dans ce lieu, et je n'en savais rien[1]! »

Examinons de plus près les passages allégués.

Saint Paul, du fond de sa prison, redemande son manteau : il l'a laissé chez Carpus, à Troas; il prie Timothée de se hâter avant l'hiver, et de ne pas oublier de le lui rapporter. — Ce détail domestique, tant de milliers de fois objecté contre l'inspiration des Écritures, depuis les jours des Anoméens dont parle saint Jérôme[2], ce détail vous

(1) Gen., xxviii, 16. — (2) Voyez : *Proemium in epist. ad Philem.*

semble trop trivial pour un livre apostolique, ou du moins trop insignifiant et trop étranger à l'édification, pour la dignité de l'inspiration. — Malheureux, cependant, qui n'en aperçoit pas la pathétique grandeur!

Jésus-Christ aussi, le jour de sa mort, parlait de son manteau et de sa robe de dessous. Voudriez-vous qu'on ôtât ce passage du nombre des paroles inspirées? — C'était après une nuit de fatigues et d'angoisses. On l'avait promené dans les rues de Jérusalem pendant sept heures consécutives, à la clarté des flambeaux, de rue en rue, de tribunal en tribunal, lui donnant des soufflets, le couvrant d'un voile, lui frappant la tête de coups de bâton. Le soleil du lendemain n'était pas levé que déjà on lui attachait les mains, pour l'emmener encore des palais sacerdotaux au prétoire de Pilate. Là, déchiré de verges, arrosé de son sang, puis livré pour le dernier supplice à des soldats féroces, il s'était vu arracher tous ses vêtements, pour être enveloppé d'un manteau d'écarlate, pendant qu'on s'agenouillait devant lui, qu'on plaçait un jonc dans ses mains, et qu'on lui crachait au visage. Ensuite, avant de poser la croix sur ses reins déchirés, on avait rejeté ses vêtements sur ses plaies, pour le mener au Calvaire; mais, quand on dut procéder à son exécution, on les lui ôta pour la troisième fois; et c'est

alors que, dépouillé de tout, d'abord de son manteau, puis de ses habits, puis même de sa tunique, il dut mourir nu sur le gibet des malfaiteurs, à la vue d'un peuple immense. — S'est-il jamais vu sous le ciel un homme qui n'ait trouvé ces détails remuants, sublimes, inimitables ? et s'en est-il jamais vu qui, du récit de cette mort, pensât à retrancher, comme inutile ou trop vulgaire, l'histoire de ces habits qu'on se partage, et de cette robe qu'on tire au sort ? L'incrédulité même n'a-t-elle pas dit, en en parlant, que la majesté des Écritures l'étonnait, que leur simplicité parlait à son cœur, que la mort de Socrate fut d'un sage, mais que celle de Jésus-Christ est d'un Dieu [1] ? — Et si l'inspiration divine était réservée pour une portion seulement des livres saints, ne serait-ce pas pour ces détails mêmes ? Ne serait-ce pas pour l'histoire de cette charité qui, après avoir vécu sur la terre plus pauvre que les oiseaux de l'air et que les renards de la campagne, a voulu mourir plus pauvre encore, dépouillée de tout, jusqu'à ses vêtements et sa robe de dessous, attachée nue au gibet des malfaiteurs, les bras étendus et cloués sur le bois ? — Ah ! tranquillisez-vous pour l'Esprit-Saint ! il n'a point dérogé ; et bien loin qu'il ait cru trop descendre en disant ces faits à la

(1) *Emile* de Rousseau.

terre, il avait hâte de les lui réciter; et c'est mille ans à l'avance, c'est au siècle de la guerre de Troie, qu'il les chantait déjà sur la harpe de David : « Ils m'ont percé les mains et les pieds (disait-« il); ils me contemplent, ils me regardent; ils « partagent entre eux mes vêtements, et ils jettent « le sort sur ma robe [1] ! »

Eh bien, c'est ce même Esprit qui a voulu nous montrer saint Paul écrivant à Timothée, et demandant son manteau. — Écoutez-le. Lui aussi s'est dépouillé de tout. — Bien jeune encore, il était grand parmi les hommes, favorisé des princes, admiré de tous : il a tout quitté pour Jésus-Christ. Il y a trente ans et plus qu'il est pauvre, en travaux plus que les autres, en blessures plus qu'eux, en prison davantage : cinq fois il a reçu des Juifs quarante coups moins un; trois fois il a été battu de verges; une fois il a été lapidé; trois fois il a fait naufrage; souvent en voyage; en péril sur les fleuves, en péril dans les villes, en péril dans les déserts, en péril sur la mer; souvent en veilles, dans la faim et dans la soif, dans le froid et dans la nudité (nous citons ses propres paroles [2]). Écoutez-le maintenant : le voilà avancé en âge; il est dans sa dernière prison; il est à

(1) Ps. xxii, 18, 19. Jean, xix, 23, 24. — (2) 2 Cor., xi, 23-27.

Rome; il attend sa sentence de mort; il a combattu le bon combat; il a achevé sa course; il a gardé la foi : mais il a froid;... on est à l'entrée de l'hiver; et il manque de vêtements!... Enfoncé dans un cachot des Prisons Mamertines, il porte un tel opprobre que tous les chrétiens mêmes de Rome ont eu honte de lui, et que, dans sa première comparution, personne n'a voulu l'assister. Naguère, il y a dix ans, déjà prisonnier dans Rome, et chargé de chaînes, il avait au moins reçu quelque argent des Philippiens, qui, sachant sa misère, s'étaient cotisés dans leur indigence, pour lui faire arriver là quelque aumône; mais aujourd'hui, le voilà délaissé; personne n'est avec lui que saint Luc; tous l'ont abandonné; l'hiver approche. Il aurait besoin d'un manteau; il a laissé le sien à deux cents lieues, chez Carpus, à Troas; il n'y a dans les froids cachots de Rome personne pour lui en prêter un : n'a-t-il pas tout quitté avec joie pour Jésus[1]? n'a-t-il pas estimé toutes les gloires de ce monde comme de la boue, afin de gagner Christ; et ne souffre-t-il pas volontiers toutes choses pour l'amour des élus[2]? — Nous étions nous-même à Rome l'an dernier, en un hôtel, au commencement de Novembre, en un jour de pluie. Avec quelle vivacité, sous les froides

(1) Phil., III, 8. — 2 Tim., II, 10.

impressions du soir, nous nous représentions le saint apôtre Paul dans les cachots souterrains du Capitole, dictant la dernière de ses lettres, regrettant son manteau, et priant Timothée de le lui rapporter avant l'hiver!

Qui est-ce qui voudrait maintenant retrancher des épîtres inspirées un trait si saisissant et si pathétique? Le Saint-Esprit ne vous y fait-il pas entrer dans la prison de Paul, pour y surprendre sur le fait son tendre renoncement et sa sublime pauvreté; de la même manière qu'il nous faisait voir aussi, comme de nos yeux, sa charité, quelque temps auparavant, lorsqu'il lui faisait dire dans sa lettre aux Philippiens : « Je pleure en « vous écrivant, parce qu'il y en a plusieurs parmi « vous qui ne s'attachent qu'aux choses de la terre, « et qui finiront par la perdition! » Ne semble-t-il pas que vous le voyez dans sa prison, chargé de sa chaîne, pendant qu'il écrit et que ses larmes tombent sur son parchemin? Et ne vous semble-t-il pas voir aussi ce pauvre corps, aujourd'hui mal vêtu, souffrant et transi; demain décollé et traîné dans le Tibre, en attendant le jour où la terre rendra ses trépassés, et la mer les morts qui sont en elle, et où « Christ transformera le corps de notre humiliation, pour le rendre conforme au corps de sa gloire? » —Et si ces détails sont beaux, croyez-vous qu'ils ne soient pas utiles? Et s'ils sont utiles déjà pour celui

qui les lit comme une simple vérité historique, que ne deviennent-ils pas pour celui qui croit à leur théopneustie, et qui se dit : « O mon âme, ces paroles sont écrites par Paul ; mais c'est ton Dieu qui te les adresse ! » — Qui pourrait dire la force et la consolation que, par leur familiarité même et leur actualité, elles ont pu porter dans des cachots et dans des chaumières ? Qui pourrait compter les pauvres et les martyrs à qui de tels traits sont venus donner l'encouragement, l'exemple et la joie ? — Nous nous rappelons, en Suisse, à cette heure, le pasteur Juvet, à qui l'on refusait une couverture, il y a vingt ans, dans les prisons du canton de Vaud. On se souvient, dans l'Église universelle, de ce Jérôme de Prague, enfermé trois cent quarante jours dans les cachots de Constance, au fond d'une tour puante et ténébreuse, et n'en sortant que pour paraître devant ses meurtriers. On n'a pas oublié non plus, chez les Anglais, le saint évêque Hooper, tiré de sa fosse humide et dégoûtante, couvert de méchants habits et d'une robe empruntée, s'en allant au bûcher, appuyé sur un bâton, et plié par une sciatique. — Frères vénérés, heureux martyrs, vous vous rappeliez alors sans doute votre frère Paul, enfermé dans les cachots de Rome, souffrant du froid et de la nudité, demandant son manteau ! — Ah ! malheureux qui ne sent pas la sublime humanité, la tendre grandeur, la sympathie pré-

voyante et divine, la profondeur et le charme d'un tel mode d'enseignement ! mais plus malheureux peut-être encore celui qui le déclare humain parce qu'il ne le comprend pas ! — Nous voudrions citer ici les belles paroles du respectable Haldane [1] sur ce verset de saint Paul. — « Ce passage, dit-il, si vous considérez la place qu'il occupe dans cette épître et dans les solennels adieux de saint Paul à ses disciples, présente cet apôtre à nos regards dans la situation la plus propre à nous remuer. Il vient de comparaître devant l'Empereur; il va finir ses jours par le martyre, son délogement est proche, la couronne de justice lui est réservée : le voilà sur la limite des deux mondes. — Dans celui-ci qu'il va quitter, près d'être décapité, comme un malfaiteur, par les ordres de Néron; dans celui-là qu'il va posséder, couronné comme un juste par le Rois des rois et le Seigneur des seigneurs; — dans celui-ci, abandonné des hommes; dans celui-là, accueilli des anges; — dans celui-ci, manquant d'un

(1) *The verbal inspiration of the Old and New-Testament, maintained and established by Robert Haldane, Esq^re, Edinburgh*, 1830. — Nous aimons à recommander à nos lecteurs le livre d'un homme dont le souvenir doit être si cher à nos Églises, et dont le court séjour dans Genève a porté tant de fruits.—Nous indiquerons aussi, sur le même sujet, un traité de M. Alexandre Carson : « *The theories of inspiration, etc., etc., Dublin*, 1830. » L'un et l'autre de ces ouvrages nous ont été très-utiles.

pauvre manteau pour se couvrir; dans celui-là, couvert de la justice des saints, revêtu de son édifice céleste de lumière et de joie, jusqu'à ce que ce qui est mortel soit englouti par la vie. »

Ah! plutôt que d'objecter de tels passages pour dépouiller les Écritures de leur infaillibilité, il y fallait reconnaître cette sagesse de Dieu, qui, si souvent, par un seul trait, a su nous donner des enseignements pour lesquels, sans cela, de longues pages eussent été nécessaires. Il fallait adorer cette tendre condescendance, qui, s'abaissant jusqu'à notre faiblesse, s'est plu, non-seulement à nous révéler les plus hautes pensées du ciel dans les plus simples paroles de la terre, mais encore à nous les offrir sous des formes si vivantes, si dramatiques, si pénétrantes, en les concentrant souvent, pour les rendre plus saisissables, dans l'étroit espace d'un seul verset.

C'est donc ainsi que saint Paul, par ces paroles jetées avec abandon jusque dans les dernières commissions d'une lettre familière, lance pour nous une rapide clarté sur son ministère, et nous découvre d'un mot toute une vie d'apôtre, comme un seul éclair, dans la nuit, illumine en un instant toutes les sommités de nos Alpes, et comme certaines personnes vous disent quelquefois toute leur âme par un regard.

Que d'exemples frappants nous en pourrions citer ! ils se présentent en foule; mais nous sommes obligés de nous restreindre ; et nous devrons plutôt nous en tenir aux passages mêmes qu'on nous objecte.

Il faut cependant que nous le disions avant d'aller plus loin : nous avons presque honte de défendre sous cette forme la parole du Seigneur ; et nous éprouvons, pour ce genre d'apologie , comme un dégoût de la conscience. Est-il entièrement convenable? et peut-on s'y livrer sans quelque irrévérence? — Il faut prendre garde en tous temps à la manière dont nous défendons les choses de Dieu , et ne pas imiter l'imprudence de Huza étendant sa main contre l'Arche de Dieu, et la voulant retenir, parce que les bœufs avaient glissé. « La colère de Dieu, nous est-il dit, s'enflamma sur son indiscrétion[1]. »

S'il est bien reconnu de part et d'autre qu'une parole est dans le canon des oracles de Dieu , pourquoi la défendre... comme digne de lui, par des raisonnements d'homme? Vous le pourriez sans doute devant des incrédules ; mais, avec des hommes qui reconnaissent la divinité des Écritures , n'est-ce pas faire injure à cette parole ; n'est-ce pas prendre une position fausse, et porter sa main sur l'Arche,

(1) 2 Sam., VI, 6, 7.

à la manière de Huza ? Cette parole se présentât-elle à nos yeux comme une racine qui sort d'une terre aride, fût-elle sans aucun charme, et n'y eût-il en elle ni forme ni apparence, ni rien, à la voir, qui la fît désirer, vous devriez encore la vénérer, et tout attendre pour elle de Celui qui l'a donnée. — N'est-ce donc pas lui manquer, quand il parle, que de vouloir prouver le respect qui lui est dû ? N'aurais-je pas eu honte, quand on m'aurait montré mon Sauveur et mon Dieu se levant du souper, prenant un bassin, dépouillant sa robe, se ceignant d'une serviette, et venant laver les pieds de ses disciples, n'aurais-je pas eu honte de me mettre à prouver que, malgré tout cela, il était encore le Christ ! Ah ! j'aurais plutôt voulu l'adorer plus que jamais ! — Eh bien, la majesté des Écritures veut s'abaisser aussi jusques à nous ! La voyez-vous qui se lève de table, qui pose sa robe, qui se revêt de l'habit des serviteurs, et qui s'agenouille devant des pécheurs, pour leur laver les pieds ? « Si je ne te lave, tu n'auras aucune part avec moi ! » N'est-ce pas dans cette humiliation même qu'elle se révèle à nous avec le plus de charme, comme la voix du Verbe humilié ?

Quant à nous, il nous semble qu'il n'est pas d'arrogance comparable à celle d'un homme qui, reconnaissant la Bible pour un livre de Dieu, prétend ensuite y trier de sa main le pur d'avec l'impur,

l'inspiré d'avec l'ininspiré, Dieu d'avec l'homme. C'est renverser tous les fondements de la foi; c'est la mettre, non plus à croire Dieu, mais à se croire soi-même. Il nous doit suffire qu'un chapitre ou qu'une parole fasse partie des Ecritures pour la savoir divinement bonne; car Dieu a prononcé sur elle, comme sur la Création : « J'ai vu tout ce que j'ai fait, et voilà, tout était bon. » — Nous ne dirons donc jamais : Je trouve cette parole admirable, donc elle est de Dieu; et encore moins : Je n'en vois pas l'utilité, donc elle est de l'homme. Dieu nous en garde! Mais nous dirons : Elle est dans les Ecritures, donc elle est de Dieu. Elle est de Dieu, donc elle est utile, donc elle est sage, donc elle est admirable; et si je ne la vois pas telle encore, la faute n'en est qu'à moi. Nous tenons pour un égarement cette protection que la sagesse de l'homme voudrait accorder à celle de Dieu; nous tenons pour un outrage ce timbre grossier dont elle prétend légaliser les saintes Écritures, et cette folle signature dont elle ose en marquer les pages.

Si donc nous allons encore ici nous appliquer à faire ressortir la divine sagesse de quelques passages qu'on ose trouver humains, ce n'est pas pour fonder leur divinité sur les jugements de notre sagesse mieux informée, ni pour les faire respecter après coup par le seul fait de la beauté qui s'y révèle. Notre respect a précédé : il s'était fondé sur ce

que le passage est écrit dans les « oracles de Dieu. » Dès lors, avant d'avoir vu, nous avons cru.—Nous ne pensons donc qu'à réfuter l'objection par quelques exemples de sa témérité. — Ecoutons encore deux ou trois passages, auxquels on a prétendu refuser les honneurs de l'inspiration, parce qu'on a cru d'abord les trouver sans portée spirituelle. — Nous n'en pouvons citer ici qu'un très-petit nombre. On a bientôt dit d'une sentence qu'elle est inutile ou vulgaire : pour montrer que l'objection se trompe, il faut des pages.

L'un des passages que nous avons le plus souvent entendu mettre en avant, quand on voulait justifier une distinction entre ce qui est inspiré dans la Parole de Dieu et ce qui ne l'est pas, c'est la recommandation de Paul à Timothée, sur les maux d'estomac et les maladies dont ce jeune disciple était affligé. « Ne bois plus uniquement de l'eau; « mais use d'un peu de vin, à cause de ton estomac « et de tes fréquentes maladies [1]. »

Cependant, examinez de plus près ce passage : quelle admirable et vivante révélation de la grandeur de la vocation apostolique et de l'amabilité du caractère chrétien ! — Remarquez d'abord que c'est comme dans le temple de Dieu qu'il a été prononcé; car, immédiatement avant,

(1) 1 Tim., v, 23.

vous entendez ces paroles solennelles : « Je te « parle en présence du Dieu et Sauveur Jésus- « Christ et des anges élus, afin que tu gardes ces « choses sans préjugé, ne faisant rien avec partia- « lité. N'impose les mains à personne avec préci- « pitation; conserve-toi pur toi-même; ne bois « plus uniquement de l'eau. » — On voit que c'est en présence de leur commun Maître et de ses saints anges que saint Paul a voulu parler à son disciple : entrons donc dans le même temple pour le comprendre, plaçons-nous aux mêmes hauteurs, « devant le Seigneur Jésus et ses an- « ges élus; » alors nous reconnaîtrons bientôt combien ces paroles révèlent de beautés soit dans le ministère des apôtres, soit dans les voies du Seigneur. — Le célèbre Chrysostôme l'avait bien compris, lorsque, prêchant sur ces paroles mêmes, il faisait remarquer comment les plus uti- les serviteurs de Dieu doivent peu s'étonner s'il arrive que leur Seigneur juge convenable de les éprouver, comme Timothée, par des infirmités dans leur poitrine, ou dans leur cerveau, ou dans leur estomac; s'il leur met quelque écharde en leur chair, et s'il les soufflète ainsi par quelque ange de Satan, afin de les dresser, d'un côté, à la sympathie, aux affections cordiales, aux ten- dres compassions; et, de l'autre, à la patience, à l'abandon d'eux-mêmes, au renoncement, et sur-

tout à la prière. — Relisez avec gravité, et comme à la lumière du dernier jour, ce beau passage de l'Apôtre : bientôt, dans l'espace étroit de ce seul verset, vous admirerez combien d'enseignements précieux le Saint-Esprit a voulu nous y donner, outre celui qu'a signalé le pieux évêque de Constantinople. Que de paroles et presque de chapitres eussent été nécessaires pour nous en dire autant sous une autre forme! — Vous y apprendrez, par exemple, la sobriété de Timothée : il avait voulu, comme saint Paul, réduire son corps en servitude; il s'abstenait entièrement de vin. — Vous y verrez, en troisième lieu, avec quelle tendre et paternelle délicatesse l'Apôtre le reprenait, ou de son imprudence, ou d'une austérité portée trop loin. — Vous y remarquerez avec quelle sagesse le Seigneur autorise, invite même par ces paroles, les hommes de Dieu à prendre de leur santé les soins nécessaires, dans le temps où cependant il juge à propos de la compromettre par des maladies. — Vous y admirerez, en cinquième lieu, avec quelle prévision prophétique cette parole, placée dans la bouche d'un apôtre, vient condamner à l'avance les traditions humaines qui, dans la suite, devaient interdire aux fidèles l'usage du vin comme une impureté. — Vous y verrez, en sixième lieu, avec quelle tendre sollicitude et quelle vigilance paternelle, l'Apôtre, au milieu de ses hautes fonctions, et mal-

gré « les soucis dont l'accablaient toutes les églises (depuis Jérusalem jusqu'en Illyrie, » et depuis l'Illyrie jusqu'en Espagne), reportait ses regards sur les circonstances personnelles de son disciple, sur sa santé, sur ses faiblesses d'estomac, sur ses fréquentes maladies, et sur les habitudes imprudentes de son régime journalier. —Vous y apprendrez encore un fait historique qui jettera pour vous une utile lumière sur la nature des dons miraculeux. Malgré tout l'intérêt de saint Paul pour les maux de son disciple, il ne lui est pas possible de rétablir Timothée, à lui qui cependant avait si souvent guéri des malades, et même ressuscité des morts; car les apôtres (et nous l'apprenons encore par ce verset, comme par la maladie d'Épaphrodite [1]) n'avaient point reçu le don continuel des miracles, non plus que celui de la théopneustie : cette vertu leur était renouvelée pour chaque occasion particulière.

Mais si ces nombreuses leçons de l'Apôtre sont importantes, et si nous les recevons toutes ainsi dans un seul verset, et de la manière la plus propre à nous toucher, oh! qu'elles deviennent pénétrantes, pour une âme chrétienne, dès qu'elle a la certitude que ce n'est pas ici la parole d'un homme de bien seulement; que ce n'est pas même

(1) Philip., II, 27.

celle d'un apôtre seulement; mais que c'est la voix de son Dieu, qui lui veut enseigner, sous une forme si affectueuse, la sobriété, l'affection fraternelle, l'intérêt tendre des uns pour la santé des autres, l'utilité des afflictions et des infirmités pour les plus zélés serviteurs de Dieu, et qui, pour lui donner tant de précieuses leçons, daigne s'adresser à lui par la bouche d'une simple créature!

On nous oppose souvent encore ces salutations qui terminent les épîtres de saint Paul, et qui n'équivalent après tout, nous dit-on, qu'à ces compliments vulgaires dont nous usons tous en finissant une lettre. Il n'y a rien là d'indigne d'un apôtre, sans doute; mais il n'y a rien là non plus d'inspiré. Le Saint-Esprit y a laissé courir la plume de Paul, comme nous laisserions nous-mêmes un secrétaire terminer seul, par les formules d'usage, une lettre dont nous lui aurions dicté les premières pages.— Qu'on voie, par exemple, le dernier chapitre de l'Épître aux Romains. N'est-il pas assez évident que l'Apôtre s'y livre, pendant seize versets, aux réminiscences toutes personnelles de son amitié? L'aride nomenclature de toutes ces personnes avait-elle besoin d'inspiration? L'Apôtre en indique dix-huit par leurs noms, sans compter toutes celles qu'il fait saluer collectivement dans la maison d'Aquilas, dans celle de Narcisse, ou dans celle d'Aristobule.

Ces versets ne demandent point d'inspiration ; et il aura suffi, tout au plus, pour les faire écrire, de cette surveillance que l'Esprit-Saint exerçait encore sur les Écrivains, alors même qu'il les abandonnait à leur personnalité.

Nous ne craindrons pas de l'avouer : nous prenons plaisir à rappeler ici ces seize versets si souvent objectés ; car ils sont au contraire du nombre des passages dont la divine sagesse se recommande par elle-même ; et si vous y regardez de près, vous admirerez bientôt avec nous la fécondité, la condescendance et l'élévation de ce mode d'enseignement ; vous y trouverez, sous la forme la plus pratique et la plus naïve, un vivant tableau d'une église primitive ; et vous y reconnaîtrez à quelle hauteur peuvent s'élever dans son sein les plus ignorés même et les plus faibles d'entre eux.

Ecoutez d'abord avec quel tendre intérêt l'Apôtre recommande à la charité de l'église de Rome cette humble femme qui, de Corinthe, faisait, à ce qu'il paraît, le voyage d'Italie pour ses affaires temporelles. C'était une sœur bien-aimée, qui s'était mise au service des saints, et qui n'avait pas craint d'ouvrir sa maison à un grand nombre de fidèles, et à Paul lui-même, malgré les périls de cette hospitalité. Elle était servante de l'église de Cenchrée. Il fallait donc que les frères établis à Rome l'accueillissent selon le Seigneur, et qu'on l'assistât

dans tous ses besoins.—Voyez ensuite quel exemple l'Apôtre nous donne, en quelques mots, de cette urbanité chrétienne qui devrait caractériser tous les rapports mutuels des enfants de Dieu. Admirez, pendant qu'il passe si rapidement en revue les frères et les sœurs de l'église de Rome, comment il sait répandre, jusque sur cette nomenclature qu'on dit aride, la douce onction de sa charité. Il a quelques mots d'encouragement et de tendre estime pour chacun d'eux : il y rappelle l'hospitalité généreuse de Phœbé, les dangers de mort qu'Aquilas et sa compagne ont affrontés pour lui, l'honneur d'Épainète d'avoir été le premier des Achéens convertis à Jésus-Christ, les grands travaux d'Andronique et de Junias, qui l'ont même précédé dans la foi ; son amour chrétien pour Amplias, les œuvres évangéliques d'Urbain, la fidélité éprouvée d'Apelles, les travaux multipliés de Tryphène et de Tryphose dans le Seigneur, et ceux de la bien-aimée Perside.—Quel appel encore à la conscience de tout lecteur sérieux que ce rapide catalogue! Voilà donc, devra-t-il se dire, ce qu'étaient les fidèles qu'on faisait saluer dans l'église de Rome! Et si le même apôtre écrivait une lettre à l'église où j'occupe moi-même une place pour quelques jours, que dirait-il de moi? mon nom s'y trouverait-il? pourrait-il y ajouter que j'accueille, comme Phœbé, les saints dans ma maison ; que je tiens, comme

Aquilas et Priscilla, des assemblées chrétiennes sous mon heureux toit? que j'ai, comme Marie, pris beaucoup de peine pour les ministres du Seigneur; que j'ai souffert pour Jésus-Christ, comme Andronique et Junias; que je suis un homme éprouvé en Christ, comme Apelles; que je suis élu en notre Seigneur, comme Rufus; que je suis, comme Urbain, son compagnon d'œuvre; que je prends de la peine en notre Seigneur, comme Tryphène et Tryphose; et que j'en prends même beaucoup, comme Perside la bien-aimée?

Mais voyez surtout quelle leçon pour les femmes chrétiennes, dans ces admirables versets! Dans la naïve familiarité des salutations qui terminent cette lettre, comme il révèle la hauteur de leur vocation! Quel rôle important leur est donc assigné dans l'Eglise, et quelle place dans les cieux! Sans avoir encore vu la ville de Rome, Paul y mentionne par leur propre nom, entre ses compagnons d'œuvre, jusqu'à neuf ou dix femmes. C'est d'abord, outre Phœbé, cette admirable Priscilla, qui avait été jusqu'à s'exposer au supplice pour l'Apôtre, et envers qui toutes les églises des gentils sentaient tant de reconnaissance. C'est ensuite une dame nommée Marie, qui avait, dit-il, pris beaucoup de peine pour les apôtres ; c'était Tryphène, c'était Tryphose, qui travaillaient encore dans le Seigneur; c'était Perside, qu

lui était particulièrement chère, et qui avait pris beaucoup de peine en notre Seigneur; c'était Julie; c'était la sœur de Nérée; c'était peut-être Olympie[1]; c'était enfin la vénérable mère de Rufus. Et remarquez, en passant, avec quel respect il a nommé cette dame, et avec quelle délicatesse il va la saluer du tendre nom de mère. N'est-ce pas là cette politesse chrétienne qu'il recommandait à ces mêmes Romains, au chapitre 12e de cette épître : « Saluez Rufus, élu au Seigneur, écrit-il, et sa mère qui EST AUSSI LA MIENNE[2] ! » — Quel touchant modèle encore ces mêmes versets ne proposent-ils pas aux maris et aux femmes, dans la personne d'Aquilas et de Priscilla ! — Vous les voyez ici dans Rome; vous les aviez pu voir, cinq ans auparavant, chassés d'Italie par l'empereur Claude, arrivant à Corinthe, et recevant chez eux l'apôtre saint Paul; puis, dix-huit mois après, partant avec lui pour l'Asie, et demeurant à Éphèse, où ils avaient déjà une église dans leur maison[3], et où ils accueillaient avec tant de succès le jeune et brillant Apollos, qui, malgré ses talents, se trouvait heureux de se mettre à l'école de leur conversation chrétienne et de leur charité. Maintenant que Claude va mourir pour faire place à Né-

(1) Ou Olympias. Ce nom pourrait être celui d'une femme; mais il est plus probablement celui d'un homme. — (2) Rom., XII, 10. — (3) 1 Cor., XVI, 19.

ron, vous les voyez, à peine de retour à Rome, consacrer déjà leur nouvelle demeure à l'église de Dieu. C'est chez eux qu'elle se rassemble; et vous apprenez encore ici, comme en passant, que ces deux époux n'avaient pas hésité d'exposer ensemble leur cou pour la vie de saint Paul.

Mais, outre toutes ces leçons qui, dans ces seize petits versets, sont offertes à nos consciences, vous y pouvez apprendre encore deux faits d'une haute importance pour l'histoire de l'Église.— Et d'abord vous y voyez, avec la plus naïve et la plus pleine évidence, qu'il n'était alors question, dans Rome, ni de saint Pierre, ni de son épiscopat, ni de sa papauté, ni de sa primauté, ni même de sa présence. Ne reconnaîtrez-vous pas une prévision prophétique dans le soin qu'a pris ici le Saint-Esprit de faire, pour cette épître aux Romains, ce qu'il n'a fait pour aucune autre des quatorze lettres de saint Paul, et de la terminer ainsi par un long catalogue des femmes et des hommes les plus estimés alors dans toute l'Église Romaine? Voilà donc l'apôtre des gentils, qui, vingt ans après sa conversion, leur écrit en saluant au milieu d'eux jusqu'à vingt-huit personnes par leur nom propre, et beaucoup d'autres encore par des désignations collectives, et qui ne leur dit pas un mot pour le prince des apôtres, comme on l'appelle, pour le vicaire de Jésus-Christ, pour son supérieur, pour l'évêque de l'Eglise uni-

verselle, pour le fondateur de l'Eglise Romaine!! — Saint Pierre était apôtre de la circoncision, et non pas des gentils [1] : sa place était à Jérusalem; c'est là qu'il le faut chercher, et c'est là que saint Paul l'avait toujours trouvé. — Dans son premier voyage, trois ans après sa conversion, Paul l'y visite, et demeure quinze jours dans sa maison [2]. Dans son second voyage, pour le premier concile, il l'y rencontre encore. Dans son troisième voyage, en l'an 44, à l'époque de la mort d'Hérode Agrippa, c'est encore là qu'habite saint Pierre [3]. Dans son quatrième voyage, dix-sept ans après sa conversion [4], saint Paul l'y retrouve encore, dans la charge d'apôtre, non des gentils, notez-le bien, mais de la circoncision. Et quand enfin il est en chemin pour son cinquième et dernier voyage, il écrit aux Romains et aux Galates; et alors, pour que toute l'église sache bien que Pierre n'est point à Rome et n'y a jamais été, Paul aura soin de saluer par leur nom tout ce qu'il y avait alors de distingué parmi les fidèles de Rome, même parmi les femmes. Quel est l'évêque de nos jours, dans la secte latine, qui osât écrire une lettre en seize chapitres à l'église de Rome, sans lui dire un

(1) Galat., II, 7, 8, 9.—(2) Galat., I, 18.—(3) Act., XII, 1, 3. — (4) Galat., I, 7.

seul mot, ni de son pape, ni de saint Pierre, ni d'un vicaire de Jésus-Christ [1] ?

Mais il est un autre fait historique, plus intéressant encore, à la connaissance duquel ces seize mêmes versets, qu'on disait inutiles, nous conduisent par les traits les plus frappants. — Voyez, dans les détails mêmes de ces courtes salutations, par quels humbles instruments, et cependant avec quelle étendue, l'Évangile s'était établi en si peu de temps dans la puissante Rome. — Aucun apôtre n'y avait mis les pieds [2], et toutefois admirez quels avaient été déjà, par le seul travail des voyageurs, des artisans, des marchands, des femmes, des esclaves et des affranchis qui se trouvaient dans Rome, les progrès de la parole de Dieu! — Jésus-Christ y avait des disciples jusque dans les palais des princes juifs qui résidaient à la Cour impériale, et jusque chez les hommes païens qui servaient de plus près la personne de Néron. — Saint Paul demande qu'entre autres chrétiens on salue de sa part, premièrement, « ceux d'entre les gens d'Aristobule, » et, secondement, « ceux d'entre les gens de Narcisse, qui étaient dans le Seigneur. » — Or, le premier de ces grands personnages était le frère d'Agrippa-le-Grand et d'Hérodias; le

(1) Voyez sur ce sujet l'excellente dissertation du pasteur Bost : « *Du pouvoir de saint Pierre dans l'Eglise.* » Genève, 1833. — (2) Rom., I, 11, 13, 14, 15; XV, 22.

second était le tout-puissant favori de l'empereur Claude. Agrippine ne le fit mourir qu'à la fin de l'an 54.

Ah ! que tout ce qui s'appelle chrétien renonce donc pour toujours à ces téméraires systèmes, où l'on s'élève contre des paroles des Écritures, pour en contester la convenance ; où l'on ôte de la Bible de Dieu tel passage, telle parole, pour en faire (au moins quant à ce passage et à cette parole) une Bible de l'homme ; et où l'on se rend ainsi responsable de toutes les témérités qui seront osées ailleurs, par des docteurs plus hardis, imitant sur un livre ce qu'ils vous auront vu faire sur un verset ! — Quelle idée se fait-on des écrivains sacrés, quand on leur suppose la folle audace de mêler leurs propres oracles aux oracles du Tout-Puissant ? — Nous nous rappelons un homme aliéné, pensionnaire de nos hôpitaux, dont la main cependant, comme copiste, était assez belle pour qu'un ministre de Genève l'employât à transcrire ses sermons. La confusion de celui-ci fut grande, lorsqu'en revoyant ses cahiers il s'assura que ce malheureux avait cru devoir en enrichir toutes les pages de ses propres pensées. — Il y a moins loin cependant d'un insensé à un ministre, fût-il saint comme Daniel et sublime comme Ésaïe, que de Daniel ou d'Ésaïe à la Sagesse éternelle !

Maintenant donc, parvenus jusqu'ici, nous vou-

drions, avant d'aller plus loin, recommander à nos lecteurs, dans l'usage de la Critique Sacrée, trois précautions, dont la doctrine théopneustique devra leur faire sentir l'importance et la nécessité.

CHAPITRE VI.

DE LA CRITIQUE SACRÉE, DANS SES RAPPORTS AVEC LA THÉOPNEUSTIE.

Il faut qu'on nous comprenne. Loin de nous la pensée d'attacher aux travaux de la Critique Sacrée la moindre défaveur! Nous les honorons, au contraire; nous les disons nécessaires; nous les étudions; nous pensons que tous les ministres de l'Evangile sont tenus de les connaître, et que l'Eglise chrétienne leur doit une vive gratitude. — Elle est noble cette science! Elle l'est par son objet : étudier les destinées du texte divin, son canon, ses manuscrits, ses versions, ses témoins et ses innombrables citateurs!... — elle l'est par ses services : que de triomphes remportés sur l'incrédulité, que d'objections réduites au silence, que de mauvais doutes dissipés pour toujours! — elle l'est par son histoire : que d'hommes éminents lui ont consacré ou le dévouement d'une vie pieuse, ou la puissance du plus beau génie! — elle l'est enfin

par ses immenses travaux, dont personne peut-être n'aura jamais la mesure, s'il ne l'a pas étudiée.

Dieu nous garde donc d'opposer ici la foi à la science; la foi, qui vit de la vérité, à la science qui l'étudie! la foi, qui la va saisir dans la main de son Dieu, à la science qui la cherche ailleurs plus indirectement, et qui souvent la trouve! Tout ce qui est vrai dans un lieu est en harmonie préétablie avec ce qui est vrai dans un autre lieu plus élevé. La foi sait donc dès l'abord, et avant d'avoir rien vu, que toute vérité lui rendra témoignage. Toute science vraie, quelle qu'elle soit, est son amie; mais la Critique Sacrée est plus que son amie : elle est presque de sa parenté. — Cependant elle n'est tout cela qu'aussi longtemps qu'elle demeure vraie et qu'elle reste à sa place. Dès qu'elle en sort, il faut la réprimer : ce n'est plus alors une science; c'est une folle divination. — Or, comme elle a trois tentations d'en sortir, nous désirons recommander ici trois précautions aux jeunes hommes qui l'étudient.

Section Ire. — La Critique Sacrée est une savante, et non pas un juge.

D'abord la science critique ne demeure plus en sa place, quand, au lieu d'être une savante, elle

veut être un juge ; quand, non contente de recueillir les oracles de Dieu, elle les compose, les décompose, les canonise, les décanonise ; et quand elle rend elle-même des oracles ! — Alors elle ne tend à rien moins qu'à renverser la foi par sa base. Nous l'allons montrer.

Employez votre raison, votre temps, toutes les ressources du génie, à vous assurer si le livre qu'on a mis dans vos mains, sous le nom de Bible, renferme en effet les mêmes oracles dont le premier dépôt fut confié, sous la Providence divine, au peuple des Juifs [1], et dont le second dépôt, sous la même garantie, fut remis à l'Eglise universelle dès les temps apostoliques. — Assurez-vous ensuite si ce livre est authentique, et si les copistes ne l'ont point altéré. — Tout ce labeur est légitime, rationnel, honorable ; il a été fait avant vous avec abondance ; et si les investigations d'autrui ne vous ont pas satisfait, reprenez-les, poursuivez-les, instruisez-nous : toutes les églises de Dieu vous en rendront grâces. Mais quand ce travail est accompli, quand vous avez constaté que la Bible est un livre authentique, et que les sceaux irrécusables du Dieu tout-puissant y sont suspendus, alors écoutez ce que vous crient et la science et la raison ; alors, écoutez Dieu ; alors,

(1) Rom., III, 1, 2.

sursùm oculi, *flexi poplites*, *sursùm corda!* alors, à genoux! les cœurs en haut, dans la révérence, dans l'humiliation! alors la science et la raison n'ont plus à juger, mais à recevoir; plus à prononcer, mais à comprendre. — C'est une tâche encore, et c'est une science, si vous le voulez; mais ce n'est plus la même : c'est celle de l'intelligence et de la soumission.

Que si votre sagesse, au contraire, après qu'elle a reçu la Bible comme un livre authentique, prétend se constituer le juge de ce qui s'y trouve contenu; si, de cette Écriture, qui se dit inspirée, et qui déclare vous devoir juger vous-même au dernier jour, elle ose retrancher quelque chose; si, s'asseyant, comme les anges du jugement dernier [1], pour tirer le livre de Dieu sur les rivages de la science, pour recueillir dans ses vases ce qu'elle y voit de bon, et pour jeter dehors ce qu'elle y trouve de mauvais, elle prétend y trier la pensée de Dieu d'avec celle de l'homme; si, par exemple (pour n'en citer qu'un seul trait entre mille), elle ose nier, comme Michaëlis, que les deux premiers chapitres de saint Matthieu soient de Dieu, parce qu'elle n'en approuve pas les citations scripturaires; puis, nier l'inspiration de Marc et celle de

(1) Matth., XIII, 48, 49.

Luc, parce qu'elle les a trouvés, dit-elle, en contradiction avec saint Matthieu[1]; en un mot, si elle pense pouvoir soumettre le livre, reconnu pour authentique, au contrôle outrageux de son ignorance et de son sens charnel; alors, il faut qu'on la réprouve : elle est en révolte, elle juge Dieu; ce n'est plus là de la science, c'est de la fascination; ce n'est plus du progrès, c'est de l'obscurantisme.

On en pourra juger si l'on compare à ce mauvais travail des théologiens sur la parole de Dieu la marche plus raisonnable que suivent les physiciens et les naturalistes dans leurs études sur ses œuvres. Ici, du moins, on tient d'avance pour axiome que tous les objets de la Création répondent à des fins pleines de sagesse et d'harmonie. Ici, la science s'applique, non pas à contester ces fins, mais à les découvrir. Ici, ce qu'on appelle progrès, ce n'est pas la témérité de contrôler les œuvres de son Dieu; c'est le bonheur de les avoir sondées, d'en avoir mieux reconnu les merveilles, et d'avoir pu les proposer sous quelques aspects nouveaux à l'admiration des hommes.

Pourquoi donc les chrétiens ne feraient-ils pas des œuvres de Dieu dans la Rédemption ce que les

(1) Introduction au Nouv.-Test., par Michaëlis, t. II, p. 17; t. I, p. 206, 214. (Traduction anglaise.)

naturalistes font des œuvres de Dieu dans la Création? Pourquoi, si, parmi les païens mêmes, un médecin, le grand Galien, a su dire « qu'en décrivant les diverses parties du corps humain il composait un hymne en l'honneur de Celui qui nous a faits, » le chrétien ne comprendrait-il pas que, décrire avec vérité les diverses parties de la Parole de Dieu, ce serait toujours « composer un hymne en l'honneur de Celui qui l'a faite? » — Ainsi pensaient les Pères apostoliques; ainsi, le pieux Irénée, le disciple de Polycarpe, l'élève de saint Jean : « Les Ecritures sont parfaites, disait-il. — Que, « dans les Ecritures, Dieu enseigne toujours; et « que l'homme apprenne toujours! C'est par là que, « du sein de la *polyphonie* confuse de leurs ensei- « gnements, une seule et admirable *symphonie* se « fera entendre en nous, louant par ses hymnes le « Dieu qui a fait toutes choses [1]. »

Quand on viendrait nous dire qu'il existe une nation très-studieuse, chez qui la science de la Nature, prenant une direction nouvelle, a commencé d'immenses travaux dans le but d'établir qu'il y a des méprises dans la Création, des plantes mal

(1) « Sic, per dictionum multas voces, una consonans melodia in nobis sentietur, laudans hymnis Deum qui fecit omnia. » D'après le grec conservé par Jean Damascène : Διὰ τῆς τῶν λεξεῶν πολυφωνίας, ἓν σύμφωνον μέλος ἐν ἡμῖν αἰσθήσεται. (*Adv. Hæreses*, lib. II, c. 47.

construites, des animaux mal conçus, des organes mal adaptés;... que penseriez-vous de ce peuple et de son grand labeur? Diriez-vous qu'on y fait progresser la science? Ne croiriez-vous pas plutôt qu'on l'obscurcit, qu'on la dégrade, et qu'on s'y fatigue doctement à trouver l'art d'ignorer? — Tant que les anatomistes n'ont pu s'expliquer l'usage du foie dans le corps de l'homme ou des antennes dans celui des insectes, ils ne s'en sont pas pris à la Nature : ils n'en ont accusé que leur propre ignorance; et ils ont attendu. Pourquoi donc, quand vous ne découvrez pas encore l'usage d'une parole dans les Écritures, vous en prendriez-vous à d'autres qu'à vous-même, et n'attendriez-vous pas?

Cette pensée n'est pas nouvelle; il y a seize cents ans qu'un homme pieux l'exprimait mieux que nous, et la prêchait avec onction aux hommes de son temps. « Si jamais, en lisant l'Écriture, dit « Origène (en la trente-neuvième de ses homélies[1]), « tu viens à heurter contre quelque pensée qui de- « vienne pour toi comme une pierre d'achoppement « et un rocher de scandale, n'en accuse que toi « seul (αἰτιῶ σαυτόν); ne doute pas que cette pierre « d'achoppement et ce rocher de scandale n'ait un « grand sens (ἔχειν νοήματα), et ne doive accomplir « cette promesse : « Celui qui croira ne sera point

(1) Origenes adamantius, Hom. XXXIX. In Jerem., XLIV, 22.

« confus (Rom., IX, 33). » Commence donc par « croire, et bientôt tu trouveras, sous ce scandale « imaginaire, *une abondante et sainte utilité* [1]. Si « nous avons reçu le commandement de ne pas pro- « noncer des paroles oiseuses, parce que nous en « rendrons compte au dernier jugement, combien « plus devons-nous penser, à l'égard des prophètes « de Dieu, que toute parole sortant de leur bouche « avait son œuvre à faire et son utilité [2]? — Je « crois donc que, pour ceux qui savent user de la « vertu des Écritures, chacune des lettres écrites « dans les oracles de Dieu a son but et son œu- « vre (ἐργάζεται), jusqu'à un iota et un seul trait de « lettre... Et de la même manière que, parmi les « plantes, il n'en est pas une qui n'ait sa vertu, et « que cependant il n'appartient qu'à ceux qui ont « acquis la science botanique de nous savoir dire « comment chacune doit être appliquée et préparée « pour devenir utile; de même aussi, quiconque est « un *botaniste saint et spirituel de la parole de Dieu* « (τὶς βοτανικὸς ἔστιν ὁ ἅγιος καὶ πνευματικός), celui-là, re- « cueillant chaque iota et chaque élément, trou- « vera la vertu de cette parole, et reconnaîtra que « rien, dans ce qui est écrit, n'est superflu « (ὅτι οὐδὲν παρέλκει). — Voulez-vous une autre com- « paraison? — Chaque membre de notre corps a

(1) Πολλὴν ὠφελείαν ἁγιάν. — (2) Ἐργατικὸν ἦν.

« sa fonction, pour laquelle il y a été placé par le « grand Architecte. Cependant il n'appartient pas « à tous d'en connaître l'usage et la vertu, mais « seulement à ceux des médecins qui se sont oc- « cupés d'anatomie.... Eh bien! je considère les « Écritures comme *l'ensemble des plantes de la « parole*, ou comme *le corps parfait de la parole*. « Que si tu n'es ni botaniste des Écritures, ni ana- « tomiste des paroles prophétiques, ne va pas t'i- « maginer qu'il y ait quelque chose de superflu; « et quand tu n'as pu trouver la raison de ce qui « est écrit, ne t'en prends pas aux saintes lettres; « n'en accuse que toi-même[1].» — Ainsi parlait Origène; mais nous aurions pu trouver des pensées toutes semblables dans d'autres Pères, et particulièrement dans l'évêque Irénée[2], plus proche encore des temps apostoliques.

Cependant, il faut bien le faire remarquer encore, cette prétention de juger la parole de Dieu renverse tous les fondements de la foi. Elle la rendrait même impossible dans le cœur de tous les hommes un peu conséquents. Il n'est que trop facile de le démontrer.

(1) Et il ajoute : Τοῦτο μοὶ τὸ προοίμιον εἴρηται καθολικῶς, χρήσιμον εἶναι δυνάμενον ἐις ὁλὴν τὴν γράφην, ἱνὰ προτράπωσιν οἱ θέλοντες προσέχειν τῇ ἀνάγνωσει, μηδὲν παραπέμπεσθαι ἀναξέταστον καὶ ἀνεξερεύνητον γράμμα. — (2) Irenée, Adv. Hæres., lib. II, cap. 47.

Pour qu'une âme reçoive la vie, il faut qu'elle reçoive la foi; pour qu'elle ait la foi, il faut qu'elle croie Dieu; pour qu'elle croie Dieu, il faut qu'elle commence par renoncer aux préjugés de sa propre sagesse sur le péché, sur l'avenir, sur le jugement, sur la grâce, sur elle-même, sur le monde, sur Dieu, sur toutes choses... N'est-il pas écrit que « l'homme naturel ne reçoit pas les choses de « l'Esprit de Dieu, qu'il ne peut même les rece- « voir, et qu'elles lui semblent une folie[1]?» L'Évangile choquera donc sa raison ou sa conscience, ou l'une et l'autre tout ensemble. Et cependant il faut qu'il s'y soumette sur le seul témoignage de Dieu; et ce n'est qu'après s'y être ainsi rangé qu'il le reconnaîtra comme étant « la sagesse de Dieu « et la puissance de Dieu, à salut pour tout croyant.» — Il faut donc qu'il croie sans avoir vu; c'est-à-dire que l'Évangile, avant qu'il l'ait compris, doit confondre sa propre sagesse, soulever son cœur naturel, souffleter son orgueil, damner sa propre justice! — Comment donc le feriez-vous jamais accepter à des hommes qui voudraient, comme vous, attendre d'avoir tout approuvé, pour tout recevoir? Imbus de vos principes, ils imputeront à l'homme, dans les Écritures, tout ce qui choque leur sens charnel. Ils croiront en devoir

(1) 1 Cor., II, 14. — I, 23.

retrancher les *préjugés* des apôtres sur les conséquences du péché d'Adam, sur la Trinité, sur l'expiation, sur les peines éternelles, sur la géhenne, sur la résurrection des corps, sur la doctrine des démons, sur l'élection, sur la justification gratuite du pécheur par la foi, peut-être aussi sur les miracles. — Comment un homme, s'il a le malheur de vous imiter, trouvera-t-il jamais la vie, la paix et la joie, par le moyen de la foi? Comment espérera-t-il contre espérance! Comment se croira-t-il jamais sauvé, lui misérable? — Il faudra donc qu'il passe ses jours dans des doctrines vagues, vaporeuses, incertaines; et que sa vie, sa paix, son amour, son obéissance demeurent, jusqu'à sa mort, telles que ses doctrines! — Nous concluons donc par ce premier conseil : Faites de la science critique une savante; n'en faites pas un juge.

Section II. — Que la Critique Sacrée soit une historienne, et non pas une devineresse.

Il est, relativement à l'inspiration des Écritures, une autre précaution non moins importante, qu'il nous faut signaler dans l'emploi de la science.

L'œuvre de la Critique Sacrée est de recueillir des faits sur les Ecritures : ne lui permettez pas de vous engager dans de vaines hypothèses; elle vous

y ferait beaucoup de mal. Ce doit être une historienne; n'en faites pas une prophétesse. Quand elle devine, ne l'écoutez plus, tournez-lui le dos; car elle dissiperait votre temps et plus que votre temps. — Or, la sauvegarde du fidèle, ici, c'est encore la doctrine de l'inspiration, telle que nous l'avons signalée; je veux dire de l'inspiration, non des hommes, mais du livre.

Toute l'Écriture est divinement inspirée : voilà ce que nous déclare le livre authentique des Écritures. Mais que s'est-il passé dans l'entendement et dans la conscience de l'écrivain sacré ! Voilà ce qui ne nous est presque jamais révélé, et ce dont la connaissance ne nous est point demandée. On a fait de longues pertes de temps et de paroles pour avoir méconnu ce grand principe. L'Ecriture est inspirée, soit que l'auteur ait eu connaissance préalable de ce que Dieu lui faisait écrire, soit qu'il ne l'ait point eue. — Qu'on ait donc étudié, dans chaque livre de la Bible, les particularités de son style, de son langage, de son raisonnement, et toutes les circonstances de son écrivain sacré, nous ne saurions voir que du bien dans ces recherches : elles sont utiles, légitimes, respectueuses; et c'est bien là de la science. — Qu'on ait ensuite cherché, par ces caractères mêmes, à en fixer la date et l'occasion; nous ne saurions encore voir rien que d'instructif et de convenable dans une telle étude.

Il peut être bon, par exemple, de savoir que c'était sous un Néron que saint Paul écrivait aux Juifs [1] : « Soyez soumis aux puissances qui subsistent. » Il peut être utile de connaître que saint Pierre était marié depuis plus de vingt-trois ans lorsque saint Paul rappelait aux Corinthiens [2] que cet apôtre (le premier des papes, comme on l'appelle) menait encore sa femme avec lui dans tous ses voyages apostoliques, et que les autres apôtres, et que saint Jacques même (réputé la première des colonnes de l'Eglise [3]) en faisaient autant. C'est encore là de la science. — Nous estimons à haut prix, pour l'église de Dieu, tout travail qui lui fait mieux comprendre un passage, oui, ne fût-ce qu'un seul mot de la sainte Ecriture. — Mais qu'on en vienne ensuite à de creuses hypothèses sur les écrivains sacrés, pour faire dépendre leur parole du hasard de leurs circonstances présumées, au lieu de considérer leurs circonstances comme préparées et voulues de Dieu pour leurs enseignements; qu'on subordonne la nature, l'abondance ou la concision de ces enseignements au concours plus ou moins fortuit de leurs ignorances ou de leurs souvenirs : c'est dégrader l'inspiration; c'est poser les fondements de l'incrédulité; c'est oublier que « les hommes de Dieu parlèrent, par le mou-

(1) Rom., XIII, 1.—(2) 1 Cor., IX, 5.—(3) Gal., II, 9.

« vement du Saint-Esprit (φερόμενοι), non avec des « paroles que dictât la sagesse humaine, mais avec « celles que dicte le Saint-Esprit [1]. »

Les évangélistes, a-t-on demandé, se sont-ils lus l'un l'autre? -- Et que m'importe, pourvu qu'ils aient « été mus par l'Esprit; » et si, à l'exemple des Thessaloniciens, je « reçois leur livre, non comme la parole « des hommes, mais, ainsi qu'elle est véritablement, « comme la parole de Dieu [2]? » — Qu'on ait fait, en passant, cette question, elle peut être très-innocente; mais elle ne l'est plus, à la manière dont on la traite, et avec l'importance qu'on lui donne.

Qu'on demande si saint Jean a lu les Evangiles des trois autres; si saint Marc et saint Luc ont lu l'Évangile de saint Matthieu, avant d'écrire le leur (comme le veulent le docteur Mill [3] et le professeur Hug [4], et comme ne le veulent pas le docteur Lardner [5] et le professeur Michaëlis [6]); qu'on demande si les évangélistes ne firent que transcrire avec discernement les portions les plus importantes de la tradition orale (comme l'a voulu le docteur Gieseler [7]); qu'on fasse là-dessus de gros volumes, pour attaquer ou défendre ces systèmes, comme

(1) 1 Cor., II, 12. — 2 Pier., I, 21. — (2) 1 Thes., II, 13. — (3) Millii Proleg., § 108. — (4) Einleitung in die Schriften des Neuen-Testaments. Stuttgart, 1821.—(5) Vol. VI, p. 220-250.—(6) Introduction, etc., tom. I, pag. 112-129.—(7) Historisch-kritischer Versuch, etc. Minden, 1818.

si la foi et même la science y étaient véritablement intéressées, et comme s'il en devait résulter de grandes choses pour l'Eglise chrétienne; qu'on affirme que les trois premiers Evangélistes avaient consulté quelque document original maintenant perdu, grec selon les uns, hébreu selon les autres (comme le songeait d'abord Jean Le Clerc, et comme l'ont imaginé, soixante ans après lui, MM. Kopp, Michaëlis, Lessing, Niemeyer, Eichhorn, et d'autres[1]); qu'on s'enfonce encore plus loin dans ce champ romantique; qu'on arrive jusqu'au drame si compliqué de l'évêque de Landaff[2], avec son premier document historique hébreu, son second document hébreu dogmatique, son troisième document grec, son quatrième document (traduction du premier), puis ses documents de deuxième classe, formés par la traduction de Luc et de Marc et de Matthieu, ce qui réduit enfin les sources au nombre de sept, sans en compter trois autres particulières à saint Luc et à saint Marc; ou bien encore, qu'avec M. Veysie[3], en Angleterre, et le docteur Gieseler, en Allemagne, on fasse dériver ou les trois premiers Evangiles, ou les quatre Evangiles, des narrations apocryphes répandues antérieurement dans les églises chrétiennes; qu'on veuille, avec le pre-

(1) Horne's, Introduction, vol. II, p. 443, édit. 1818. — (2) Bishop Marsh's *Michaëlis*, vol. III, part. II, p. 361.— (3) Veysie's Examination, p. 56.

mier de ces docteurs, que Marc les ait copiées avec une exactitude plus littérale que Luc, en raison, dit-on, de son ignorance du grec, tandis que Matthieu, d'abord écrit en hébreu, aura sans doute plus tard été traduit en grec, par une personne qui l'aura modifié sur saint Marc et saint Luc, et nous l'aura transmis enfin tel que nous le possédons; — qu'on n'ait pas essayé ces systèmes dans quelques phrases, comme une industrie de curiosité passagère, mais qu'on ait écrit là-dessus tant et de si gros volumes, comme si les intérêts du règne de Dieu s'y trouvaient engagés, oh! nous devons le dire, nous éprouvons, à la vue de toute cette science, un sentiment très-douloureux. — Mais, après tout, est-ce là de la science?—L'Astrologie Judiciaire est-elle une science? — Non! ce ne sont plus là des savants : ils ont abandonné les faits; ils prophétisent l'histoire du passé; ce sont les astrologues de la théologie. — On pense, en astronomie, qu'un livre d'observations sur le plus faible satellite découvert près d'Uranus, ou sur une seconde de parallaxe trouvée à quelque étoile, ou sur une simple tache mesurée dans la lune, est une acquisition précieuse pour la science, tandis que tous les écrits du comte de Boulainvilliers, et que trois cents volumes sur la Sphère Barbarique, sur les influences, les aspects ou les horoscopes des sept corps planétaires, ne peuvent être pour elle qu'une folie et qu'un vain

encombrement. Ainsi nous estimerons très-haut, dans les études de Critique Sacrée, tout ce qui pourra jeter quelque lumière de plus sur le moindre passage des Ecritures; mais à quoi pourront jamais servir toutes ces creuses hypothèses? On y quitte les routes lumineuses de la science, aussi bien que celles de la foi; on s'y fatigue dans la recherche du vide! Vain et bruyant travail de conjectures vaporeuses portées sur les nuages! Il n'en peut descendre rien de bon! Malheureuses études qui enseignent à douter, là où Dieu enseigne à croire! « Quel est celui-ci, dit l'Eternel, qui vient obscurcir, par des discours sans science, les conseils du Très-Haut? »

En effet, plût à Dieu qu'il n'y eût encore là que de vaines fantaisies et qu'une énorme perte de temps! Mais on fait bien pis que d'y dissiper ses heures : on y perd sa foi; on y fascine les yeux de son esprit; on y distrait la jeunesse studieuse du grand et premier auteur des Ecritures. Il est évident que ces recherches oiseuses ne peuvent procéder que d'un manque de foi dans l'inspiration des Ecritures. Croyez un moment que Jésus-Christ a donné à ses apôtres (le πῶς καὶ τί, Matth., x, 19, 20) le *quoi* et le *comment* de ce qu'ils devaient dire; admettez que le Saint-Esprit leur a fait raconter la vie de Jésus-Christ, comme il leur a fait réciter sa séance à la droite de Dieu; et aussitôt

vous sentez toutes ces hypothèses s'en aller à néant. Non-seulement elles ne vous apprennent rien, et ne peuvent rien vous apprendre; mais elles donnent le change à vos pensées de foi; elles sapent à petits coups la doctrine de l'inspiration; elles infirment indirectement le témoignage de Dieu, sa certitude, sa perfection; elles détournent de leur vraie direction les pensées de votre piété; elles égarent la jeunesse qui cherchait les eaux vives au bord du puits des Ecritures, et qu'on amène s'échauffer dans les sables, loin des sources jaillissantes en vie éternelle. Qu'y trouvera-t-elle après tout? des citernes crevassées, des nuées sans eau; et tout au plus, peut-être, ces ruisreaux fantastiques que le soleil de la vaine gloire lui dessinera pour quelques jours, comme un mirage trompeur, au-dessus des déserts de la pensée humaine.

Que diriez-vous d'un docteur qui prétendrait aller chercher, dans les enseignements de Joseph le charpentier, ou dans les leçons des écoles de Nazareth, la raison des discours et des doctrines de Jésus-Christ? Oiseux et pernicieux! vous écrieriez-vous. — Eh bien! il en faut dire autant de tous ces systèmes divinatoires qui veulent nous rendre humainement raison de la confection des Ecritures. Oiseux et pernicieux! disons-nous. — Admettez l'inspiration, et tout ce travail s'évanouit

comme une folle fantaisie. — Les Ecritures sont la parole de Dieu ; elles sont données de lui ; et nous savons que « jamais prophétie ne fut apportée « par une volonté d'homme, mais que c'est pous- « sés par l'Esprit-Saint que les saints hommes de « Dieu parlèrent [1]. » L'histoire du neveu de saint Paul, avertissant son oncle dans la prison de l'Antonia, est inspirée de Dieu, quoique Luc ait pu l'entendre vingt fois de la bouche de l'Apôtre, avant de l'avoir reçue de celle du Saint-Esprit ; cette histoire est inspirée, comme celle de cet ange invisible qui vint frapper, de la part de Dieu, le roi des Juifs sur son trône, dans la ville de Césarée. L'histoire des brebis marquetées et tachetées de Jacob est donnée de Dieu, comme celle de la création des cieux et de la terre. L'histoire de la chute d'Ananias et de Saphira est théopneustique, comme celle de la chute de Satan et de ses anges.

Ah ! sans doute les évangélistes eurent un document commun, d'après lequel ces saints hommes de Dieu parlèrent ; mais, comme l'a si bien dit l'évêque Gleig [2], ce document n'est autre chose que la prédication même et que la vie de notre divin Sauveur. Voilà leur prototype.

Quand donc vous entendrez demander de quels

(1) 2 Pier., I, 21. — (2) *Remarks on Michaëlis Introd. to the N.-T.*, p. 32 et suivantes. — *Horne's Introd.*, II, p. 458. Ed. 1818.

documents Matthieu a pu tirer ses récits de la naissance de Jésus-Christ ; Luc, ceux de ses premières années ; Paul, l'apparition du Sauveur à saint Jacques, ou les paroles du Sauveur sur le bonheur de donner ; Osée, les larmes de Jacob, et Jude, la prophétie d'Enoch et la contention de Michaël sur le corps de Moïse, répondez : Ils les ont puisés à la même source où Moïse avait appris la création du ciel et de la terre.

Nous venons de dire comment une doctrine saine sur l'inspiration des Écritures mettra la jeunesse studieuse à l'abri des deux grands écarts de la Critique moderne, en même temps qu'elle lui fera tirer de cette noble science tout le bien qu'elle sait donner. Le premier de ces égarements, avons-nous dit, c'est de prétendre juger les Écritures, après en avoir reçu le recueil comme authentique ; le second, c'est de se livrer, sur les livres saints, à de dangereuses divinations. Mais il nous reste encore à faire une importante réflexion sur les rapports de la science avec la grande question qui nous occupe.

Section III. — La Critique Sacrée est la portière du temple ; elle n'en est pas le Dieu.

Cette réflexion se présentera, tout à la fois, sous la forme d'un conseil et d'un argument. Mais qu'on

ne s'en alarme pas : nous ne nous permettons le conseil que parce qu'il amène à l'argument ; car nous n'oublions pas que notre tâche, dans ce livre, est d'établir l'inspiration divine, et non de la prêcher. — Voici d'abord le conseil.

La science est une portière qui vous conduit au temple des Écritures : n'oubliez donc jamais qu'elle n'en est pas le Dieu, et que sa maison n'est pas le temple. En d'autres termes, prenez garde, quand vous étudiez la Critique Sacrée, d'en rester là, même sous le rapport de la science : elle vous laisse dans la rue ; il faut entrer. — Et voici l'argument.

Si vous pénétrez en effet dans le sanctuaire des Ecritures, alors, non-seulement vous trouverez écrit de la main de Dieu, sur tous ses murs, que Dieu le remplit, et qu'il y est partout ; mais encore vous en recevrez la preuve par votre expérience : vous l'y verrez partout ; vous l'y sentirez partout. En d'autres termes : quand on lit avec soin les oracles de Dieu, on n'y rencontre pas seulement la fréquente déclaration de leur entière théopneustie ; mais encore on y reçoit, par des éclats inattendus, et souvent par un seul verset, ou par la puissance d'un seul mot, une conviction profonde de la divinité qui s'y trouve partout empreinte.

Quant au conseil, il ne faudrait pas imaginer que nous l'ayons donné pour discréditer les investigations de la science : nous le proposons au

contraire dans leur intérêt même, et pour les compléter. — En effet, il arrive trop souvent qu'une étude prolongée des dehors du saint Livre (de son histoire, de ses manuscrits, de ses versions, de son langage), absorbant entièrement l'attention des hommes qui s'y livrent, les laisse inattentifs à ses caractères plus intimes, à son sens, à son but, à la puissance morale qui s'y déploie, aux beautés qui s'y révèlent, à la vie qui s'y répand. Et comme il existe cependant des rapports nécessaires entre ces caractères et les formes extérieures, il résulte de cette préoccupation deux grands maux. Comme homme, on y étouffe sa vie spirituelle, on y compromet sa vie éternelle (mais ce n'est pas de ce malheur que nous parlons dans ces pages); comme savant, on y compromet sa science, et l'on se rend incapable d'une saine appréciation des objets mêmes qu'elle étudie. Elle demeure incohérente, boiteuse, et par là même rétrécie et rampante. Peut-on connaître le temple? on n'en a vu que les pierres; on ne sait rien du Shekinah! Peut-on comprendre les types? on n'en soupçonne pas même l'antitype : on n'a vu que des autels, des brebis, des couteaux, des ustensiles, du sang, du feu, de l'encens, des costumes et des cérémonies; on n'a pas vu la rédemption du monde, l'avenir, le ciel, la gloire de Jésus-Christ! Et, dans cette condition, on n'a pas même pu saisir les rapports que

ces objets extérieurs ont entre eux ; parce qu'on n'a point compris leur harmonie avec l'ensemble.

Un savant sans foi, qui, dans les jours de Noé, aurait étudié la structure de l'arche, y aurait perdu son âme sans doute, mais encore il serait demeuré dans l'ignorance d'une grande partie des objets mêmes qu'il prétendait apprécier.

Qu'un voyageur romain, aux jours du grand Pompée, ait voulu décrire Jérusalem et son temple. — Arrivé dans la ville en un jour de sabbat, il se rend au lieu saint avec son guide ; il en fait le tour ; il en admire les pierres énormes ; il en mesure les portiques ; il s'en fait dire l'antiquité, et nommer les architectes ; il en passe les portes gigantesques, que deux cents hommes ouvrent chaque jour au lever du soleil et referment à midi ; il y voit arriver avec ordre, par milliers, les lévites et les chantres, dans leurs habits de lin ; et tandis que, dans l'intérieur, les enfants d'Aaron accomplissent leurs rites ; pendant que les psaumes du roi-prophète retentissent sous les voûtes sacrées, et que des milliers de chantres, les accompagnant de leurs instruments, s'entre-répondent dans leurs sublimes antiphonies ; tandis que la loi se lit, que la parole se prêche, et que les âmes qui attendent la consolation d'Israël s'élèvent avec délices aux grandeurs invisibles, et s'émeuvent à la pensée de ce Dieu « auprès duquel la rédemption se trouve en

abondance ; » pendant que les vieillards Siméon élèvent leurs pensées « à ce salut glorieux attendu sans cesse ; » que des pécheurs se convertissent ; que plus d'un pauvre publicain se frappe la poitrine ; que plus d'une pauvre veuve, délicieusement émue, prépare ses deux pites pour le trésor de Dieu, et que tant de prières invisibles, mais ardentes, montent vers le ciel,... que fait le voyageur ? — Il compte les colonnes, admire les pavés, mesure les parvis, examine l'assemblée, dessine l'autel des parfums, le chandelier, la table des pains, l'encensoir d'or ; puis sort, monte aux créneaux de la forteresse, descend au Xyste ou au Cédron, fait le tour des murailles en nombrant ses pas, et retourne à son hôtel, pour y rédiger ses observations et préparer son livre. — Il pourra se vanter sans doute d'avoir vu le peuple, le culte et le temple des Hébreux : il publiera son voyage, et de nombreux lecteurs y chercheront instruction ; mais, même sous le rapport de la science qu'il y voulait répandre, combien de jugements faux s'y seront inscrits ! et combien ceux qui adorent dans le temple n'auraient-ils pas à y relever d'erreurs !

Voici donc notre conseil, dans les seuls intérêts de votre science. — Il faut, à cause des rapports nécessaires qui existent entre les fins éternelles de la Parole de Dieu et ses formes extérieures, que,

pour bien juger même de celles-ci, vous ayez pris connaissance des autres.

Si vous vouliez juger de ce qu'est un médecin, vous vous informeriez sans doute de son pays, de ses études, des universités qu'il a suivies et des attestations qui le recommandent; mais quand il viendrait le premier à vous dire vos maux les plus cachés; quand il vous révélerait en vous des impressions jusque-là vaguement ressenties, et dont vous reconnaîtriez la réalité secrète aussitôt qu'il vous les aurait définies; quand surtout il vous ferait boire le seul remède qui jamais ait pu vous soulager; oh! alors, une telle expérience ne vous en dirait-elle pas bien plus que ses diplômes?

Eh bien, voilà le conseil que nous osons donner à tous ceux de nos lecteurs qui ont pris quelque connaissance de la Critique Sacrée. — Lisez la Bible, étudiez la Bible en elle-même et pour elle-même; demandez-lui, si vous le voulez, où elle a pris ses grades, et dans quelle école ses écrivains ont étudié; mais venez à ses consultations comme un malade passionné de guérir; mettez autant de soin à faire l'expérience de ses paroles que vous en avez pu mettre à l'étude de son langage et de son histoire; et alors, non-seulement vous serez guéri (ce qui n'est pas ici la question), mais vous serez éclairé. — « Celui qui m'a guéri

m'a dit : Emporte ton brancard, et marche ! S'il est un pécheur, je ne sais ; je sais seulement une chose : c'est qu'ayant été aveugle, maintenant je vois[1] ! »

L'auteur ici voudrait dire comment il avait soif de livres apologétiques pendant les études de sa jeunesse ; comment Abbadie, Leslie, Huet, Turrettin, Grotius, Littleton, Jennings, Reinhardt, Chalmers étaient ses lectures habituelles ; et comment, travaillé de mille doutes, il ne put être enfin convaincu et satisfait que par la parole même des Écritures. — Elle se rend témoignage, non-seulement par ses assertions, mais par ses effets, comme la lumière, comme la chaleur, comme la vie, comme la santé ; car elle porte dans ses rayons la santé, la vie, la chaleur, la lumière. — On pourrait me prouver, par de bons calculs, qu'en ce moment le soleil doit être sur l'horizon ; mais en aurai-je besoin, si mon œil le voit, si ses rayons m'inondent et me raniment?

Lisez donc la Bible, complétez votre science, assortissez-la. C'est la Bible qui vous convaincra. Elle vous dira si elle vient de Dieu. Et quand vous y aurez entendu une voix tantôt plus puissante que le bruit des grandes eaux, tantôt douce et subtile comme ce son que perçut Élie :

(1) Jean, IX, 25.

« L'éternel, le miséricordieux, le compatissant, le « Dieu qui a pitié, tardif à colère, l'abondant en « grâce, le Dieu qui console, le Dieu qui pardonne « tant et plus!!..... » oh! alors, nous osons vous le prédire, il arrivera que la seule lecture d'un psaume, d'un récit, d'un précepte, d'un verset, d'un mot dans un verset, viendra vous attester plus puissamment la divine inspiration de toutes les Écritures que ne l'avaient pu faire tous les raisonnements les plus solides des docteurs ou des livres. — Alors vous verrez, vous éprouverez que Dieu y est partout. Alors vous ne leur demanderez plus si elles sont inspirées; car vous les sentirez puissantes et efficaces, scrutatrices des pensées et des affections du cœur, plus pénétrantes qu'une épée à deux tranchants, s'enfonçant jusqu'à la division de votre âme et de votre esprit, jusque dans vos jointures et dans vos moelles, faisant couler vos larmes d'une source profonde et inconnue, vous renversant avec une puissance irrésistible, et vous relevant avec une tendresse et des sympathies qu'on ne trouve qu'en Dieu.

Ce que nous venons de dire n'est encore qu'un conseil; mais nous allons montrer à quel égard cependant ces considérations peuvent être présentées, sinon comme une preuve, au moins comme une puissante présomption en faveur de l'inspiration des mots mêmes de l'Écriture. Nous y signale-

rons en effet à nos lecteurs une triple expérience, qui de tous temps a porté, chez d'autres chrétiens, de profondes convictions, et dont le témoignage doit au moins leur sembler digne de la plus sérieuse considération.

Sans doute l'une des plus fortes preuves de la divinité des Écritures, c'est cette majesté qui nous y pénètre d'étonnement et de respect; c'est l'imposante unité de ce livre composé, pendant quinze cents années, par tant d'auteurs dont les uns écrivaient déjà deux siècles avant les temps fabuleux d'Hercule, de Jason et des Argonautes, d'autres aux jours héroïques de Priam, d'Achille et d'Agamemnon, d'autres aux temps de Thalès et de Pythagore, d'autres au siècle de Sénèque, de Tacite, de Plutarque, de Tibère et de Domitien, et qui tous cependant poursuivent un même plan, s'avançant constamment, comme s'ils se fussent entendus, vers une seule et grande fin, l'histoire de la rédemption du monde par le Fils de Dieu; c'est cette vaste harmonie de toutes les Ecritures; cet Ancien-Testament rempli de Jésus-Christ comme le Nouveau; cette histoire universelle que rien n'arrête, qui raconte les révolutions des empires jusqu'à la fin des temps, et qui, lorsque ses tableaux du passé sont à leur terme, les continue encore par ceux de l'avenir, jusqu'au moment où

tous les empires du monde seront devenus la possession de Jésus-Christ et de ses saints : — à la première page, la terre créée, pour recevoir l'homme qui ne pèche point ; aux pages suivantes, la terre maudite, pour recevoir l'homme qui pèche toujours ; à la page dernière, une nouvelle terre, pour recevoir l'homme qui ne pèchera plus ! — à la première page, l'arbre de vie interdit, le paradis perdu, le péché entrant dans le monde par le premier Adam, et par le péché la mort ; à la dernière page, le paradis retrouvé, la vie rentrée dans le monde par le second Adam, la mort vaincue, tout deuil disparu, l'image de Dieu rétablie en l'homme, et l'arbre de vie au milieu du paradis de Dieu. — Certes, il y a dans cet ensemble majestueux, qui commence avant qu'il y ait des hommes et qui se continue jusqu'à la fin des temps, une unité puissante et toute céleste, une convergence séculaire, universelle, immense, dont la grandeur saisit la pensée, dépasse toutes nos conceptions humaines, et proclame la divinité de son auteur aussi irrésistiblement que peut le faire, en une nuit d'été, la vue d'un ciel étincelant d'étoiles, et la pensée de tous ces mondes lumineux qui circulent nuit et jour dans les immensités de l'étendue. « Des myriades de choses dans une inti-« mité et une symphonie parfaites, » dit un des

premiers Pères de l'Église[1].—Cependant, outre les beautés de cet ensemble que présentent les Écritures, nous avons à contempler encore quelque chose de non moins glorieux, qui nous révèle aussi l'action de Dieu dans leurs moindres parties, et qui nous atteste leur inspiration verbale.

Trois ordres de personnes, ou plutôt trois ordres d'expériences, nous en rendent témoignage.

1° Et d'abord, si vous consultez les ministres qui ont employé toute leur vie à méditer les Écritures pour en nourrir journellement les troupeaux du Seigneur, ils vous diront que, plus ils se sont livrés à cette étude bienheureuse, et se sont appliqués à regarder de près aux oracles de Dieu, plus aussi leur admiration pour la lettre de cette Parole s'est accrue. Surpris graduellement par des beautés inattendues, ils y ont reconnu, jusque dans les moindres expressions, des prévisions divines, des rapports profonds, des grandeurs spirituelles, qui s'y révélaient par le seul fait d'une traduction plus exacte, ou d'une attention plus longtemps arrêtée sur le détail d'un seul verset. Ils vous diront que l'homme de Dieu qui tient quelque temps près des yeux de son âme quelque texte de ce saint livre se sent bientôt appelé au même langage que le naturaliste étudiant au microscope une

(1) « Μυρία φίλα καί σύμφωνα. » Theophilus ad Autolyc., lib. I, cap. 36.—Voyez aussi Justin-Martyr, *ad Græcos cohort.*, c, 8.

feuille de la forêt, ses téguments, ses nervures, ses mille pores et ses mille vaisseaux. Celui qui a fait la forêt a fait la feuille ! s'écrie celui-ci ; oui, dit l'autre ; et celui qui a fait la Bible en a fait aussi les versets !

2° Un second ordre d'expériences dont nous invoquons aussi le témoignage, c'est celui des interprètes des prophéties. — Tous ils vous diront avec quelle évidence, dès qu'on a donné quelque temps à cette étude, on reconnaît que, dans ces pages miraculeuses, il faut que chaque verset, chaque mot, sans aucune exception, et jusqu'à la particule en apparence la plus indifférente, aient été garantis de Dieu. La plus faible altération dans un verbe, dans un adverbe, ou dans la plus simple conjonction, pourrait entraîner l'interprète dans l'erreur la plus grave. Et l'on a souvent remarqué que, si les prophéties qui sont maintenant accomplies furent mal entendues avant l'événement, cela vint en grande partie de ce qu'on n'avait pas fait un examen assez attentif de tous les détails de leur texte. — Nous en pourrions citer beaucoup d'exemples.

3° Mais il est encore un ordre de personnes qui nous attestent plus hautement, s'il est possible, la pleine inspiration des Ecritures jusque dans leurs moindres parties : ce sont les chrétiens qui en ont éprouvé la puissance, d'abord dans la conversion

de leur âme, et puis dans les combats qui l'ont suivie. — Allez chercher, dans les biographies de ces hommes qui furent grands au royaume de Dieu, le moment où ils passèrent de la mort à la vie ; interrogez, autour de vous, sur le même fait, les chrétiens qui ont à leur tour éprouvé cette vertu de la Parole de Dieu : ils vous rendront tous un témoignage unanime. — Lorsque la sainte Écriture, s'emparant de leur conscience, vint les abattre au pied de la croix, et leur y révéler l'amour divin, ce qui les saisit, ce ne fut pas l'ensemble de la Bible, ce ne fut pas un chapitre; ce fut un verset; ce fut même presque toujours une parole de ce verset; oui, une parole, qui fut pour eux comme l'humble et puissant bouton d'une pile électrique dont les disques monteraient au ciel, ou comme la pointe d'une épée que manierait la main même de Dieu. Ils la sentirent vivante et efficace. C'était une vertu d'en haut qui se concentrait dans une seule parole, et qui la faisait devenir pour eux « comme un feu, dit l'Éternel, et comme un marteau qui brise la pierre[1]. » —Ils avaient lu, dans le moment du besoin, un psaume, ou quelques paroles des prophètes, ou quelques sentences des Épîtres, ou quelques récits de l'histoire sacrée; et pendant qu'ils lisaient, voici, une parole était venue saisir

(1) Jérém., XXIII, 29.

leur conscience avec une force inconnue, entraînante, irrésistible. — Ce n'était qu'un mot, mais ce mot restait sur leur âme; il y parlait, il y prêchait, il y retentissait, comme si toutes les cloches de la cité de Dieu se fussent ébranlées pour les appeler au jeûne, à la génuflexion, à la prière, à la rencontre de Jésus-Christ! — Ce n'était qu'un mot; mais ce mot était de Dieu. — Ce n'était qu'une des cordes les plus chétives en apparence de la harpe descendue du ciel; mais cette corde était tendue à l'unisson du cœur de l'homme; il en sortait des tons inattendus, des accords tout-puissants, qui remuaient tout leur être; et ils sentaient alors que ces tons sont miraculeux, que ces accords viennent du ciel. Ils y avaient reconnu l'appel de Jésus-Christ.

Telle est donc la voix de l'Église; telle a été de tout temps le témoignage unanime des saints. Cette inspiration que la Bible s'attribue, ont-ils dit, nous l'avons éprouvée. Nous la croyons, sans doute, parce qu'elle l'atteste; mais nous la croyons aussi parce que nous l'avons vue, et que nous en pouvons nous-mêmes rendre le témoignage d'une bienheureuse expérience et d'un sentiment irrésistible.

On pourrait citer par milliers de tels exemples. Contentons-nous de nommer ici deux des plus nobles intelligences qui aient servi de guide à l'hu-

manité. Qu'on se rappelle comment furent allumées les deux plus grandes lumières des temps anciens et modernes : ce fut une parole, une seule parole des Ecritures, qui vint, dans le moment préparé de Dieu, mettre en leur âme les clartés du Saint-Esprit.

Luther, moine encore, s'en allait à Rome. Il était malade dans son lit, à Bologne, dans une terre étrangère, abattu sous le poids de son péché, et se croyant aux portes de la mort. Ce fut alors que ce verset 17^e^ du chapitre I^er^ de l'Epître aux Romains, « *Justus ex fide vivet*, — le juste par la foi vivra, » — vint éclairer tout son être comme un rayon du ciel. Cette seule parole le saisit par deux fois avec une puissance surhumaine : d'abord à Bologne, pour le remplir de force et d'une paix inexprimable ; puis ensuite dans Rome même, pour l'arrêter et le relever, pendant qu'avec une foule idolâtre il traînait son corps à deux genoux sur l'escalier fabuleux de Pilate. Ce fut par ce mot que la réformation de l'Occident fut commencée. « Parole créatrice pour le réformateur et la réformation » (s'écrie à ce sujet mon précieux ami Merle d'Aubigné); ce fut par elle que Dieu dit alors : « Que la lumière soit ; et la lumière fut [1] ! » En vérité, dit le réformateur lui-

(1) Préface de l'Histoire de la Réformation, tom. I, p. 218.

même, je me sentis comme entièrement renaître ; et cette parole fut pour moi la vraie porte du paradis. *Hìc me prorsùs renatum esse sensi, et apertis portis in ipsum paradisum intrâsse* [1].

Ne se rappellera-t-on pas encore ici le plus grand des docteurs de l'antiquité chrétienne (l'admirable Augustin), quand, dans son jardin près de Milan, malheureux, sans paix, sentant aussi, comme Martin Luther, un orage dans son âme, couché sous un figuier, « *jactans voces miserabiles, et dimittens habenas lacrymis,* » gémissant et versant d'abondantes larmes, il eut entendu d'une maison voisine cette jeune voix qui chantait et répétait en rapide refrain : « *Tolle, lege! tolle, lege!* » « Prends, et lis; prends, et lis! » — Il alla prendre près d'Alypius le rouleau des Épîtres de Paul qu'il y avait laissé (*adripui, aperui et legi in silentio*); il le saisit, il l'ouvrit, et il y lut en silence le chapitre où se portèrent d'abord ses yeux. Et quand il en fut venu au verset 13 du chapitre XIII de l'Epître aux Romains, alors tout fut décidé d'un mot. — Jésus avait vaincu : la grande carrière du plus saint des docteurs venait de commencer. — Un mot, mais un mot de Dieu, avait allumé ce fanal puissant dont les flammes devaient illuminer dix siècles de l'Église, et dont les clartés la réjouissent en-

(1) L. Opp. lat. in præf.

core. — Après trente et un ans de révolte, de combats, de rechutes, de misère, la foi, la vie, la paix étaient descendues dans cette âme aimante; un jour nouveau, mais un jour éternel, s'était levé pour elle. — Après ces paroles, il n'en voulut pas davantage; il ferma le livre, nous dit-il; il n'avait plus de doute. « *Nec ultrà volui legere, nec opus erat;* » car, « avec la fin de cette sentence, un ruisseau de lumière et de sécurité s'était versé dans son âme; et toute la nuit de ses doutes s'était évanouie. » — *Statim quippè cum fine hujusce sententiæ, quasi luce securitatis infusâ cordi meo, omnes dubitationis tenebræ diffugerunt*[1].

Il est encore une expérience du même genre dont nous avons été trop profondément frappés pour ne la pas signaler dans ces feuilles, bien que le témoignage n'en puisse probablement être admis que par des hommes déjà pieux. — Plus une personne avance dans la vie chrétienne et reçoit une mesure abondante de l'Esprit de Dieu, plus aussi vous aurez à remarquer ce que deviennent pour elle, en deux sens contraires, d'un côté nos livres saints, et de l'autre les meilleurs écrits des hommes. Tandis que vous la verrez toujours plus indépendante de ceux-ci, parce qu'elle en sait davantage, qu'ils n'ont presque plus rien à lui ap-

(1) Confessions, liv. VIII, ch. XII.

prendre, ou du moins, parce qu'après les avoir lus une fois, elle a reçu tout ce qu'ils avaient à lui donner, admirez comme il en est tout autrement pour elle des paroles divines, et par quel merveilleux contraste on la voit toujours plus attachée à la lettre des Ecritures, toujours plus convaincue de la sagesse qui s'y révèle et de la puissance divine qui s'y exerce, toujours plus altérée de leurs moindres paroles, toujours plus capable d'être délicieusement nourrie, pendant des jours et des nuits, par un seul passage et par un seul verset! — Il y a certainement dans ce fait, pour qui l'a vu, quelque chose de saisissant. Nous l'avons vu.

Tel est donc le triple témoignage que nous voulions invoquer, et par lequel l'Église nous atteste une vertu de Dieu répandue dans les moindres parties de la Parole sainte, tellement que « toute l'Écriture est divinement inspirée. »

Cependant il faut qu'on nous ait bien compris. Nous n'avons point ici prétendu imposer aux uns les expériences des autres. Des preuves de sentiment ne sont des preuves que pour ceux qui ont senti. Elles ont, sans doute, une force irrésistible pour les hommes qui, les ayant éprouvées, ont vu se confirmer en eux avec évidence les témoignages de la Parole; mais rien ne serait moins logique que de les proposer comme des démon-

strations aux âmes qui leur sont étrangères. — Si vous les aviez faites, ces expériences, vous seriez plus que convaincus, et nous n'aurions plus rien à vous dire. Nous ne les avons donc présentées que comme de fortes présomptions historiques, pour vous disposer par cet endroit à recevoir avec une plus prompte soumission les preuves scripturaires déjà mises sous vos yeux. — Tout un peuple de gens instruits et pieux, disons-nous, vous atteste depuis des siècles, et par une triple expérienee, qu'en étudiant de près la Parole de Dieu, on est conduit à reconnaître avec évidence son inspiration jusque dans ses mots. Que ce vous soit au moins une puissante recommandation pour écouter avec respect et sans préjugés contraires les témoignages où la Bible elle-même vous a dit ce qu'elle est. Qu'au moins cette voix de l'Eglise vous crie comme d'une maison voisine : *Prends, et lis; prends, et lis! — adripe, aperi, lege in silentio!* —Lisez-la dans le silence; et vous sentirez vous-même jusqu'où va son inspiration. Plus de doute! direz-vous comme Augustin; car l'étoile du matin s'est levée dans mon cœur! — et vous n'aurez pas besoin d'en lire davantage. « Nec ultrà voles legere, nec opus erit; statim quippe cum fine unius sententiæ, quasi luce securitatis infusâ cordi tuo, omnes dubitationis tenebræ diffugient! »

CHAPITRE VII.

CONCLUSION.

On a demandé si la Bible est inspirée jusque dans son langage. Nous l'avons affirmé. — En d'autres termes (car nous avons consenti volontiers à réduire toute notre thèse à cette seconde expression, équivalente à la première), on a demandé si les hommes de Dieu nous ont donné les Écritures exemptes de toute erreur, soit grande, soit petite, soit positive, soit négative. — Nous l'avons affirmé.

Les Écritures se composent de livres, de phrases et de mots. Sans faire aucune hypothèse sur la manière dont Dieu les a dictées, nous soutenons, avec les Écritures, que cette parole est divine sans aucune exception. — Et si quelqu'un nous demandait comment Dieu s'y est pris pour en garantir tous les mots, nous attendrions, pour lui répondre, qu'on nous ait fait savoir comment Dieu s'y sera pris pour en garantir toutes les pensées; et nous rappellerions cet enfant qui disait à son père : « Mon père, où Dieu prend-il ses couleurs pour vernir toutes

les cerises d'un si beau rouge ? — Mon enfant, je vous l'apprendrai dès qu'on m'aura fait savoir comment il en a teint toutes les feuilles d'un si beau vert. »

Section Ire. — Regard en arrière.

La théopneustie, avons-nous dit, n'est pas un système : elle est un fait; et ce fait, attesté de Dieu, nous est un dogme. Mais c'est le livre qui est inspiré; c'est du livre qu'il s'agit avant tout, et non des écrivains. On pourrait presque se passer de croire à l'inspiration des pensées, tandis qu'on ne peut se passer de croire à celle du langage. Si les paroles du livre sont de Dieu, que m'importent, après tout, les pensées de l'écrivain ? Il pourrait être stupide, que ce qui sortirait de ses mains serait toujours la Bible ; tandis que, si les pensées lui sont données et que les paroles ne le soient pas, ce n'est pas une Bible qu'il me donne ; c'est un peu plus qu'un sermon.

Cependant nous avons eu grand soin de prendre nos réserves.

L'Écriture est entièrement la parole de l'homme, et l'Écriture est entièrement la parole de Dieu. O homme, avons-nous dit, c'est ici surtout que tu dois l'admirer ! Elle a parlé pour toi et comme toi ; elle est venue au-devant de toi, toute revêtue d'hu-

manité ; l'Esprit éternel (à cet égard, du moins, et dans une certaine mesure) s'est fait homme pour te parler, comme le Fils éternel s'est fait homme pour te racheter. C'est dans ce but qu'il a choisi, avant tous les siècles, des hommes soumis aux mêmes affections que toi [1]. Il a prévu pour cela et il a préparé leur caractère, leurs circonstances, leur style, leur manière, leur temps, leur chemin. Et c'est par là que l'Evangile est la tendresse de Dieu et la sympathie de Dieu, comme il est « la sagesse et la puissance de Dieu, » pour parler avec saint Paul.

Qu'on n'imagine donc pas que l'empreinte du caractère individuel des écrivains sacrés dans les divers livres de la Bible nous autorise à regarder leur inspiration comme intermittente ou comme incomplète. Peu importe au fait de la théopneustie l'absence ou le concours des émotions de l'écrivain sacré. Dieu peut les employer ou s'en passer. S'il use de causes secondes dans toutes ses autres œuvres, pourquoi s'en abstiendrait-il dans la théopneustie? —D'ailleurs, avons-nous dit, cette individualité qu'on objecte se montre également dans les parties de l'Ecriture les plus incontestablement dictées de Dieu. — Ce système d'une inspiration graduelle et intermittente présente à la fois des

(1) Jacq., v, 17.

caractères de complication, de témérité et de puérilité ; mais ce qui le condamne surtout, c'est qu'il est directement contraire au témoignage que l'Écriture a rendu de ce qu'elle est. — Après tout, ne pensez pas qu'en employant notre personnalité, elle l'ait fait au hasard. Non ; tous ses divers écrivains ont été choisis avant la fondation du monde pour l'œuvre à laquelle ils étaient destinés, et Dieu les lui a préparés, comme saint Paul, « dès le ventre de leur mère. » — Oh ! que les livres saints sont admirables par cet endroit ; qu'ils se montrent incomparables, et qu'on y reconnaît bientôt avec abondance la puissance divine qui les a fait écrire !

L'Écriture est donc de Dieu ; elle est partout de Dieu, et partout elle est entièrement de Dieu. — C'est là notre thèse ; et voici ce que nous avons fait pour l'établir : nous ne le pouvions que par l'Écriture.

Si Dieu se révèle, c'est à lui de nous dire, dans cette révélation même, en quelle mesure il l'a voulu faire. Loin de nous les vaines hypothèses ! Nous n'y rencontrerions que nos propres fantaisies, et nous y fascinerions l'œil de notre foi. Que disent donc les Écritures ? c'était là toute la question.

Elles nous déclarent d'abord, avons-nous dit, que toutes les paroles des prophètes sont entièrement données et garanties de Dieu. En second lieu,

elles nous attestent que toutes les Écritures de l'Ancien-Testament sont des paroles de prophètes. Enfin, elles nous démontrent que les Écritures du Nouveau-Testament ne le sont pas moins. — Donc toutes les paroles des deux Testaments sont également garanties de Dieu.

Aussi était-ce là la persuasion des apôtres de Jésus-Christ. Voyez l'usage qu'ils ont fait de la Bible. Qu'était-elle pour eux? Ne croyaient-ils pas à son entière théopneustie? Est-il possible de ne pas conclure de toute leur conduite que, pour eux, les Écritures étaient inspirées de Dieu jusque dans leurs moindres expressions?

Mais il est pour nous une preuve plus décisive encore que tout le reste. Consultons l'exemple du Fils de Dieu lui-même. Qu'on l'écoute quand il parle des Écritures. Qu'on l'écoute surtout lorsqu'il les cite. — Certes (il ne faut pas craindre de le dire), parmi les défenseurs les plus ardents de leur inspiration verbale, on ne saurait trouver aucun homme qui se soit jamais exprimé avec plus de respect pour l'autorité toute divine et la pérennité de leurs moindres expressions que ne l'a fait l'homme Jésus. Et quand un écrivain moderne viendrait à citer la Bible à la manière de Jésus-Christ, pour en déduire quelque dogme, vous le verriez aussitôt mis au rang des partisans les plus exaltés de notre doctrine théopneustique.

Cependant nous avons dû considérer les objections.

Quelques-uns nous opposaient la nécessité des traductions et leur inévitable imperfection ; quelques autres, les nombreuses variantes présentées par les anciens manuscrits dont on s'est dû servir pour imprimer nos Écritures. — Nous avons répondu que ces deux faits ne sauraient affecter en rien la question. Il s'agit du texte primitif. — Les apôtres et les prophètes ont-ils été chargés de nous donner une Bible entièrement inspirée et sans mélange d'aucune erreur? Voilà la question. — Mais, en même temps, nous avons pu triompher avec l'Eglise de l'état où se trouvent nos manuscrits sacrés, et de l'étonnante insignifiance des variantes. La providence du Seigneur a veillé sur cet inestimable dépôt.

On objectait encore, contre l'inspiration des mots, l'usage que les apôtres ont fait, dans le Nouveau-Testament, de la version des Septante; mais nous avons au contraire rappelé que, dans la manière indépendante et souveraine dont ils l'ont employée, vous avez une preuve nouvelle de l'Esprit qui les a fait parler.

Enfin, l'on est allé jusqu'à nous objecter qu'après tout il y a des erreurs dans les Écritures; et ces erreurs, on nous les a citées. — Nous avons nié le fait. Parce qu'on n'a pas compris d'abord

quelque récit ou quelque sentence, on se hâte de s'en prendre à la Parole de Dieu! — Nous avons désiré donner quelques exemples de l'imprudence et de l'erreur de ces reproches; mais en même temps nous nous sommes hâté de prendre acte de cette objection, pour montrer à ses auteurs qu'ils ne peuvent attaquer l'inspiration du langage qu'en imputant de l'erreur aux pensées du Saint-Esprit. — Imprudents qu'ils sont! Tout en disant de la Bible, comme Pilate de Jésus-Christ, « Quel mal a-t-elle donc fait? » ils la font descendre à la barre de leur tribunal! Que ferez-vous alors à ceux qui lui donnent des soufflets, qui lui crachent au visage, et qui lui disent : Prophétise quel est celui qui t'a frappée! — Ah! descendez de votre tribunal, descendez!

On reprochait au langage des Écritures des expressions erronées qui trahissent chez les auteurs sacrés une ignorance (d'ailleurs bien pardonnable, disait-on,) sur la constitution des cieux, et sur les phénomènes de la Nature. — Mais ici, comme ailleurs, les objections, vues de plus près, se changent en sujets d'admiration; car, en nous faisant, par un examen plus attentif, égriser les diamants de la sainte Ecriture, elles y produisent des éclats inattendus, et ne servent qu'à faire jaillir à nos yeux de plus brillants reflets de sa divinité. — En même temps que vous ne sauriez trouver dans

la Bible aucune de ces erreurs qui abondent dans les livres sacrés de tous les peuples païens et dans toutes les philosophies de l'Antiquité, elle décèle par mille endroits, dans son langage, la science de « l'Ancien des jours ; » et vous vous assurerez bientôt que, soit par les expressions employées, soit par celles qu'elle évite, ce langage était, depuis trente siècles, en une savante et profonde harmonie avec l'éternelle vérité des faits. — Ce que tu sais depuis trois jours, je ne t'en parlais pas, vous dit-elle ; mais je le savais d'éternité.

On nous objectait aussi les paroles de saint Paul où cet apôtre distingue ce que dit le Seigneur d'avec ce qu'il dit lui-même. Nous croyons avoir montré qu'au contraire il ne pouvait pas donner une preuve plus convaincante de son inspiration que la hardiesse d'une telle distinction ; puisque, avec une autorité toute divine, il y vient révoquer des lois de l'Ancien-Testament.

Mais ce n'était pas tout encore ; et nous avons dû répondre à d'autres objections qui se présentent plutôt sous forme de systèmes, et qui prétendraient exclure de l'inspiration une partie du livre de Dieu.

On a voulu quelquefois admettre l'inspiration des pensées de la Bible, et contester seulement celle de son langage ; mais nous avons rappelé d'abord qu'il exite une dépendance si nécessaire

entre les pensées et les mots, qu'on ne saurait concevoir une inspiration complète des premières sans une pleine inspiration des autres.

Nous avons reproché d'ailleurs à ce fatal système de n'être qu'une hypothèse tout humaine, fantastiquement assumée, sans que rien l'autorise dans les Écritures. — Aussi mène-t-il inévitablement, avons-nous dit, aux suppositions les plus attentatoires à la Parole de Dieu, tandis qu'en même temps il ne lève pour notre esprit aucune difficulté, puisqu'après tout il ne fait que remplacer une opération inexplicable de Dieu, par une autre opération qui ne l'est pas moins.

Mais encore, avons-nous ajouté, à quoi bon ce système, puisqu'il est incomplet, et que, de l'aveu même de ceux qui le soutiennent, il ne regarde qu'une portion des Écritures?

D'autres encore ont voulu quelquefois nous concéder la pleine inspiration de certains livres, mais en en excluant les écrits historiques. — Outre que toute distinction de ce genre est gratuite, téméraire, opposée aux termes des Écritures, nous avons désiré montrer que ces livres sont peut-être, de toute la Bible, ceux dont l'inspiration est la plus attestée, la plus nécessaire, la plus évidente; ceux que Jésus-Christ a cités avec le plus de respect; ceux qui sondent les cœurs et qui disent les secrets des consciences. Ils prophétisent l'avenir

le plus important dans leurs moindres détails ; ils annoncent constamment Jésus-Christ ; ils décrivent le caractère de Dieu ; ils dogmatisent ; ils législatent, ils révèlent. En un mot, ils brillent d'une sagesse divine, et dans ce qu'ils disent, et dans ce qu'ils taisent. — Pour les écrire, il fallait plus que des hommes, et plus que des anges.

On nous demandait enfin si nous pouvions découvrir quelque divinité dans certains passages des Écritures, trop vulgaires, disait-on, pour être inspirés. — Nous croyons avoir montré combien de sagesse, au contraire, reluit dans ces passages, dès que, au lieu de les juger à la hâte, on y veut chercher l'enseignement du Saint-Esprit.

Enfin nous avons supplié le lecteur d'aller directement aux Écritures, pour consacrer à les étudier par elles-mêmes, avec prière, le temps qu'il a pu mettre naguère à les juger ; et nous lui avons garanti, sur le témoignage de toute l'Église, et d'après une triple expérience, que l'inspiration divine des moindres parties de la Parole sainte se révèlera bientôt à lui, s'il la sait étudier avec respect.

Il faut enfin conclure.

Section II.

De tout ce que nous venons de lire, il résulte qu'il n'y a dans le monde chrétien que deux écoles, ou que deux religions : celle qui met la Bible au-dessus de tout; et celle qui met quelque chose au-dessus de la Bible. — La première fut évidemment celle de Jésus-Christ; la seconde fut celle des rationalistes de toutes les dénominations et de tous les temps.

La devise de la première est celle-ci : « Toute la Parole écrite est inspirée de Dieu, jusqu'à un seul iota et à un seul trait de lettre : l'Écriture ne peut être anéantie. »

La devise de la seconde est celle-ci : « Il y a des juges humains de la Parole de Dieu. »

Au lieu de mettre la Bible au-dessus de tout, c'est au contraire ou la science, ou la raison, ou la tradition des hommes, ou quelque inspiration nouvelle, qu'elle place au-dessus de ce livre. De là tous les rationalismes; de là toutes les fausses religions.

Ils corrigent la parole de Dieu, ou la complètent; ils la contredisent, ou l'interdisent; ils la font lire avec irrévérence à leurs élèves, ou ils leur en défendent la lecture.

Les rationalistes, par exemple, qui professent aujourd'hui le *Judaïsme*, mettent au-dessus de la

Bible, sinon leur propre raison, au moins celle des II^e^, III^e^, IV^e^, V^e^ et VI^e^ siècles ; c'est-à-dire les traditions humaines de leurs Targums, la Mischna et la Gemara de leurs deux énormes Talmuds. C'est là leur Alcoran : ils ont étouffé sous son poids la loi et les prophètes.

Les rationalistes qui professent la *Religion romaine* mettront à leur tour au-dessus de la Bible, non pas leur propre raison, mais, d'abord, la raison des VII^e^, VIII^e^, IX^e^, X^e^, XI^e^, XII^e^ et XIII^e^ siècles, qu'ils appellent *tradition* (c'est-à-dire la raison de Denys-le-Petit, de Hincmar, de Radbert, de Lanfranc, de Damascène, d'Anastase-le-Bibliothécaire, de Burkardt, d'Ives de Chartres, de Gratien, d'Isidore-le-Marchand);—et ensuite, celle d'un prêtre, ordinairement italien, qu'ils appellent *Pape*, et qu'ils déclarent *infaillible dans la définition des choses de la foi*[1]. — La Bible demandait-elle qu'on adorât la Vierge, qu'on servît les anges, qu'on payât les pardons, qu'on rendît un culte aux images, qu'on se confessât à l'oreille d'un prêtre, qu'on empêchât de se marier, qu'on défendît l'usage des viandes,

(1) C'est la doctrine des ultramontains, soutenue et par des papes (Pascal, Pie, Léon, Pélage, Boniface, Grégoire), et par des conciles.—Bellarmin, Duval et Arsdekin assurent que c'est le sentiment de tous les théologiens de quelque distinction. « Hæc doctrina communis est inter omnes notæ theologos. » (Arsdekin, Theol., vol. I, p. 118. Anvers, 1682.)

qu'on priât en langue étrangère, qu'on interdît au peuple les Écritures[1]; qu'on eût un souverain pontife? Et quand elle parle d'une Rome future[2], est-ce autrement (tous les premiers Pères de l'Église en conviennent[3]) qu'en la désignant comme le séjour de l'Homme de péché; comme le centre d'une immense apostasie; comme une Babylone, ivre du sang des saints et des témoins de Jésus-Christ, qui a fait boire à toutes les nations du vin de la fureur de sa fornication; comme la mère des fornicateurs et des abominations de la terre?

Les rationalistes qui professent un *Protestantisme*

(1) Prohibemus etiam, ne libros Veteris Testamenti aut Novi laïci permittantur habere, nisi forte psalterium, vel breviarium pro divinis officiis, aut horas beatæ Mariæ, aliquis ex devotione habere velit. Sed ne præmissos libros habeant in vulgari translatos, arctissimè inhibemus. (*Le* XIV *canon du concile de Toulouse, sous le pape Grégoire IX* (*l'an* 1229.) Concilia Labbæi., tom. II, pars. 1. Paris, 1771.) — (2) 2 Thess., II, 1 à 12. — Apoc., XIII, 1 à 8; XVIII, 1 à 24. — (3) S. Jérôme, *Exhortat. à Marcella, pour la faire émigrer de Rome à Bethléem :* « Lege Apocalypsim Johannis; et quid de muliere purpuratâ, etc..., septem montibus, et Babylonis cantetur exitu, contuere, etc. » — Tertullien : « Sic et Babylon apud Johannem nostrum romanæ urbis figura est, etc. » (*Adv. Judæos, Parisiis*, 1675). —Saint Chrysostôme (*Hom.*, 4 : *in 2 epist. ad Thessal.*, *c.* 2) : « Ce qui empêchait, dit-il (de son temps), la manifestation de l'Homme de péché, c'était l'empire romain : » Τουτέστιν ἡ ἀρχὴ ἡ Ῥωμαϊκή. Οταν ἄρθη ἐκ μέσου, τότε ἐκεῖνος ἥξει.

impur, et qui rejettent les doctrines de la Réformation, mettront au-dessus de la Bible, sinon la raison de Socin et de Priestley, ou de Eichhorn et de Paulus, ou de Strauss et de Hegel, au moins la leur propre. Il y a du mélange, diront-ils, dans la parole de Dieu. Ils la trient, ils la corrigent; et c'est la Bible à la main qu'ils viennent vous dire : Point de divinité en Christ, point de résurrection des corps, point de Saint-Esprit, point de Diable, point de démons, point d'enfer, point d'expiation dans la mort de Jésus-Christ, point de corruption native dans l'homme, point d'éternité dans les peines, point de miracles dans les faits (que dis-je même?), point de réalité en Jésus-Christ!

Les rationalistes enfin qui professent *le Mysticisme* (les Illuminés, les Trembleurs, les Paracelcistes, les Bourignonistes, les Labadistes, les Bœhmistes), mettront au-dessus du texte sacré leurs hallucinations, leur verbe intérieur, leurs révélations, et le Christ qui (disent-ils) est au-dedans d'eux. Ils parleront avec dédain de la lettre, du sens littéral, des faits évangéliques, de l'homme Jésus, ou du Christ extérieur (comme ils l'appellent), de la croix de Golgotha, de la prédication, du culte, des sacrements. Ils sont au-dessus de ces aides charnelles! De là leur aversion pour les doctrines de la justice judiciaire de Dieu, de la réalité du péché, de la colère divine contre le mal, de la

grâce, de l'élection, de la satisfaction, de la justice imputée de Christ, des peines à venir.

Disciples du Sauveur, écoutons-le dans sa parole : c'est là qu'il nous parle ; c'est là notre raison, là notre inspiration, là notre sûre tradition. Elle est la lampe de nos pieds. — « Sanctifie-moi par ta vérité, ô Éternel : ta parole est la vérité ! »

Que notre raison emploie donc toutes ses forces, sous le regard de Dieu, d'abord pour reconnaître que les Écritures sont de lui, et ensuite pour les étudier. Qu'elle se penche de plus près chaque jour sur ses divins oracles, pour se corriger par eux, non pour les corriger par elle ; pour y chercher le sens de Dieu, non pour y mettre le sien ; pour se présenter devant leur parole sainte comme une servante tendre et docile, et non comme une sybille bruyante et vaniteuse. Que sa prière de tous les jours, pendant la nuit qui l'environne, soit celle de l'enfant du tabernacle : « Parle, Seigneur : ta servante écoute ! » — « La loi de l'Éternel est parfaite ; les paroles de l'Éternel sont des paroles pures ; c'est un argent affiné au fourneau de terre, et purifié par sept fois au creuset [1]. »

Et d'un autre côté, cherchons le Saint-Esprit ; « soyons-en oints de par le Saint, » soyons-y bap-

(1) Ps. xii, 7.

tisés. C'est l'Esprit seul qui nous conduira dans toute la vérité des Écritures ; qui répandra par elles l'amour de Dieu dans nos cœurs, et qui nous rendra témoignage, avec notre esprit, que nous sommes enfants de Dieu, en nous en appliquant les promesses, en nous y donnant les arrhes de notre héritage et les gages de son adoption. En vain porterions-nous en nos mains, pendant dix-huit cents ans, la sainte Écriture, comme font encore les Juifs : sans cet Esprit nous n'y comprendrions point les choses qui sont de l'Esprit de Dieu : « elles nous paraîtraient une folie ; parce que l'homme naturel ne les reçoit point, que même il ne le peut, et que c'est par le Saint-Esprit qu'on en juge [1]. » — Mais en même temps, en distinguant toujours l'Esprit d'avec la lettre, gardons-nous de les séparer jamais. Que ce soit toujours devant la Parole, dans la Parole, et par la Parole, que nous cherchions cet Esprit divin. C'est par elle qu'il agit ; par elle qu'il éclaire et qu'il touche ; par elle qu'il renverse ou qu'il relève. Son œuvre constante est de la faire comprendre à notre âme, de la lui appliquer, de la lui faire aimer.

La Bible est donc de Dieu dans toutes ses parties.

(1) 1 Cor., II, 14.

Il devra sans doute encore s'y rencontrer pour nous bien des passages dont nous n'apercevrons ni l'usage ni la beauté ; mais la lumière du dernier jour en fera bientôt éclater les splendeurs. Et, comme il arrive dans les profondeurs longtemps obscures de ces cavernes cristallines où l'on a fait apporter des flambeaux, le lever du jour de Jésus-Christ, inondant toutes choses de ses clartés, en pénétrera toutes les Ecritures, et, nous y révélant de toutes parts des diamants encore inaperçus, les fera resplendir de mille feux. Alors la beauté, la sagesse, les proportions, l'harmonie de toutes leurs révélations seront manifestées ; et cette vue remplira les élus d'une admiration ravissante, d'un attendrissement sans cesse renaissant, d'une joie inénarrable.

L'histoire du passé doit nous faire à cet égard anticiper déjà celle de l'avenir ; et nous pouvons juger, par des faits accomplis, de l'éclat de lumière qui doit être versé pour nous sur les Ecritures, à la seconde venue de Jésus-Christ.

Voyez déjà quelles vives clartés furent répandues sur toutes les parties de l'Ancien-Testament, à la première apparition du Fils de Dieu ; et comprenez, par ce seul fait, ce que deviendra la splendeur des deux Testaments, à son second avénement. Alors le plan de Dieu sera consommé ; alors notre seigneur et notre roi, « plus beau qu'aucun des fils

« des hommes, sera révélé du ciel, porté sur la « parole de vérité, de débonnaireté et de justice; » alors sa lumière remplira les cœurs de ses rachetés; et l'imposante grandeur de l'œuvre de la rédemption se produira dans toute sa gloire aux regards des enfants de Dieu.

Voyez déjà combien de chapitres de l'Écriture, au siècle de Jérémie, ou plus tard, dans le long règne des Machabées, et pendant toute la durée du second temple, depuis Malachie jusqu'à Jean-Baptiste, voyez, disons-nous, combien de chapitres de l'Écriture, qui resplendissent aujourd'hui pour nous du plus divin éclat, devaient paraître alors insignifiants et ternes aux yeux des hommes rationalistes de l'ancienne synagogue. Comme on devait trouver puérils, vulgaires, sans portée, sans utilité, tant de versets et tant de chapitres qui nourrissent aujourd'hui notre foi, qui nous pénètrent d'admiration pour la majestueuse unité des Écritures, qui font couler nos larmes, et qui ont amené déjà tant d'âmes travaillées et chargées aux pieds de Jésus-Christ! — Que disait-on du LIII^e^ chapitre d'Esaïe? — sans doute avec l'Ethiopien de la reine Candace : « Comment le comprendrais-je, si quelqu'un ne me guide? de qui « parle Esaïe? est-ce de lui-même ou de quelque « autre? » — A quoi devait sembler servir cette histoire mystérieuse de Melchisédech? — Pourquoi

ces longs détails sur le tabernacle, sur les vêtements d'Aaron, sur les choses pures et impures, sur le culte, sur les sacrifices? — Que voulaient dire ces paroles : « Vous ne lui romprez pas les jambes? » — Quel sens devaient présenter les psaumes XXII, LXIX, et tant d'autres : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné? ils m'ont percé les mains et les pieds! » — Pourquoi (devait-on penser) David nous occupe-t-il si longuement, dans ses cantiques, des vulgaires détails de sa vie aventureuse? Quand est-ce, d'ailleurs, qu'on a partagé ses vêtements, et jeté le sort sur sa robe? Que veulent ces paroles : « Tous ceux qui me voient hochent la tête; il se remet, disent-ils, à l'Éternel; qu'il le délivre, puisqu'il prend son plaisir en lui? » — Qu'est-ce donc que ce vinaigre, et que signifie ce fiel : « Dans ma soif, ils m'ont abreuvé de vinaigre; ils m'ont donné du fiel pour mon repas? » — Et ces paroles exagérées et inexplicables : « Je n'ai point caché mon visage arrière des opprobres et des crachats; ils me donnent des soufflets sur la joue; ils ont labouré mon dos? » — Et que voulait le prophète : « Voici, une vierge sera enceinte? » — Qu'est-ce encore que ce roi abject et monté sur un âne : « Sion, voici ton Dieu : il viendra lui-même, et vous délivrera. Voici ton roi, abject et monté sur un âne, et sur un ânon, poulain d'une ânesse? » — Qu'est-ce donc que cette

sépulture : « On avait ordonné son sépulcre avec les méchants, mais il a été avec le riche en sa mort? »

Que toutes ces paroles, et tant d'autres semblables, devaient sembler étranges et peu dignes du Seigneur aux scribes présomptueux de ces jours reculés! Que d'humanité, devaient-ils dire, que d'individualité, que d'occasionnalité (pour prêter à ces anciens hommes le langage d'aujourd'hui)! On professait alors, sans doute, dans leurs académies, de savants systèmes et de longues divinations sur les conjonctures des prophètes écrivant de tels détails; et l'on ne savait trouver dans leurs paroles que l'empreinte vulgaire des circonstances toutes personnelles qui les avaient émus.

Mais que faisaient alors les vrais disciples de la parole de vie? Que faisiez-vous, Ezéchias, Daniel, Josias, Néhémie, Esdras, nos frères dans la même espérance et dans la même foi, et vous aussi, saintes femmes qui espériez en Dieu, et qui attendiez la consolation d'Israël? — Ah! vous vous penchiez avec respect sur toutes ces profondeurs, comme font encore les anges de lumière, et désirant y voir jusqu'au fond, vous attendiez! — Oui, ils attendaient! — ils savaient que, dans le passage le plus insignifiant à leurs yeux, il peut y avoir, comme l'a dit un Père de l'Église, « des montagnes de doctrine. » C'est pourquoi, « cherchant à

« découvrir (comme l'a dit saint Pierre) ce que « l'Esprit de Christ, qui était dans les prophètes, « avait fait écrire touchant le temps et les con- « jonctures des souffrances du Messie, ou touchant « la gloire dont elles seraient suivies, » ils ne doutaient pas que, plus tard, quand le temps et les événements seraient venus passer leur main sur cette encre sympathique, il n'en ressortît des pages étonnantes, tout empreintes de divinité, et toutes pleines d'évangile! —Le jour devait venir, après la première apparition du Messie, où le plus petit dans le royaume de Dieu serait plus grand que le plus grand des prophètes; et ce jour est arrivé. — Mais nous savons aussi nous-mêmes que le jour doit encore venir, après sa seconde apparition, où le plus petit des rachetés sera plus grand en connaissance que ne l'ont été les Augustin, les Calvin, les Jonathan Edwards, les Pascal, les Leighton;—car alors les oreilles des enfants entendront, et leurs yeux verront « des choses que les apôtres mêmes ont désiré de voir, et n'ont point vues; d'entendre, et n'ont point entendues. »

Eh bien! ce que les docteurs, les prophètes et les saints faisaient des passages encore obscurs pour eux, et maintenant lumineux pour nous, nous le ferons pour les passages encore obscurs pour nous, mais bientôt lumineux pour les héritiers de la vie, alors que toutes les prophéties s'accompli-

ront, et que Jésus-Christ apparaîtra sur les nuées, dans la dernière épiphanie de son glorieux avénement.

De quel éclat, dès qu'on l'a connu, n'a-t-on pas vu briller tant de passages, tant de psaumes, tant de prophéties, tant de types, tant de descriptions dont on n'avait point encore aperçu la profonde beauté! — Quel évangile en est sorti! quels appels aux consciences! quel déploiement de l'amour de rédemption! — Attendons-nous donc à des révélations analogues, mais bien plus glorieuses encore, pour le jour où notre Maître redescendra des cieux; « car il y a dans les Écritures, » dit saint Irénée, des « difficultés que nous pouvons résoudre « dès à présent par la grâce de Dieu; mais il en est « d'autres que nous lui abandonnons, non-seule- « ment pour ce siècle, mais pour le siècle qui est à « venir, afin que perpétuellement Dieu enseigne, « et que perpétuellement aussi l'homme apprenne « de Dieu les choses qui sont de Dieu[1]. »

Si les lumières de la grâce ont fait pâlir celles de la nature, que sera-ce des lumières de la gloire, faisant à leur tour pâlir celles de la grâce? — Que d'étoiles de première grandeur, invisibles encore pour nous, s'allumeront à l'approche de ce grand

(1) Irenæus, adv. hæres., lib. II, cap. 47. Ἵνα ὁ Θεὸς διδάσκῃ, ἄνθρωπος δὲ διὰ παντὸς μανθάνῃ παρὰ Θεοῦ.

jour, dans le firmament des Écritures? et quand enfin il se sera levé sans voile sur le monde racheté, quelles harmonies, quelles teintes célestes, quelles gloires nouvelles, quelles splendeurs inattendues, manifestées aux héritiers de la vie éternelle !

Alors, on verra le sens de tant de prophéties, de tant de faits, et de tant d'instructions, dont la divinité ne se révèle encore que par des traits détachés; mais dont les beautés évangéliques resplendiront de toutes parts. Alors on connaîtra toute la portée de ces paraboles, déjà si imposantes, du Figuier, du Maître revenant d'un pays éloigné, de l'Époux et de l'Épouse, du Filet retiré sur le rivage d'éternité, de Lazare, des Conviés, des Talents, des Vignerons, des Vierges, des Noces. — Alors on saura toute la gloire des paroles telles que celles-ci : « Le Seigneur a dit à mon Seigneur : « Sieds-toi à ma droite, jusqu'à ce que j'aie mis « tes ennemis pour le marchepied de tes pieds. » — « Ton peuple, Seigneur, sera un peuple de franc- « vouloir, au jour que tu assembleras ton armée « en sainte pompe. » — « La rosée de ta jeunesse te « sera du sein de l'aube du jour. » — « Il froissera « les rois au jour de sa colère. » — « Il froissera le « Chef qui domine sur un grand pays. » — « Il boira « du torrent par le chemin : c'est pourquoi il lèvera « haut la tête ! »

Alors aussi se montrera dans toute sa gloire à nos regards Jésus-Christ, le sauveur, le consolateur, l'ami du misérable, notre Seigneur et notre Dieu! lui qu'on a vu mort, mais qui est Celui qui vit aux siècles des siècles!—Alors toute la science du ciel, ce sera lui! — Ce fut toujours toute la science du Saint-Esprit qui descend du ciel; — ce fut toute celle des Écritures;—car « le témoignage de Jésus « est l'Esprit de la prophétie[1]. » C'est déjà toute la vie des saints; « leur vie éternelle, c'est de le connaître! »

Le voyageur célèbre qui, le premier, nous apporta de Constantinople le seul marron d'Inde qu'eût encore vu notre Occident, et qui le planta, dit-on, dans la cour de son hôtel, eût-il su dire tout ce qu'il tenait dans le creux de sa main, et tout ce qui devait en sortir? L'infini dans le fini! d'innombrables forêts dans un humble fruit et sous son insignifiante écorce; des arbres par milliers, décorant de leurs feuillages majestueux et de leurs grappes fleuries nos jardins et nos campagnes, couvrant de leur ombre les places, les terrasses et les avenues de nos cités; nos peuples célébrant sous leurs larges berceaux leurs fêtes nationales; nos enfants se jouant à leurs pieds, et le passereau de nos maisons cherchant sa com-

(1) Apoc., xix, 10.

pagne dans leurs branches; tandis que chacun de ces arbres produira lui-même, d'année en année, des millions de fruits semblables à celui qui lui a donné le jour, et portant tous aussi, chacun dans son sein, les germes emboîtés de mille millions de forêts, dans mille et mille générations!

Ainsi le voyageur chrétien, arrivant de l'église militante dans sa patrie céleste, en la cité de son Dieu, à la maison de son père, avec un des mille passages de la sainte Bible entre ses mains, sait qu'il y apporte l'infini dans le fini; un germe de Dieu, dont il peut entrevoir déjà, sans doute, les développements et la gloire, mais dont il ne saurait dire encore toutes les grandeurs. — Ce peut n'être que la plus petite des semences; mais il sait qu'il en doit sortir un grand arbre, un arbre éternel, sous les branches duquel les habitants des cieux viendront prendre leur abri. Pour beaucoup de ces passages, il n'a pu voir peut-être jusqu'ici que leur germe, sous une grossière écorce; mais il sait aussi qu'une fois admis dans la Jérusalem d'en haut, sous les clartés du soleil de la justice, il verra rayonner, dans ces paroles de la Sagesse, à la lumière dont l'Agneau est l'éternel flambeau, des splendeurs aujourd'hui latentes et couvertes encore de leur première enveloppe. — C'est alors que, dans un ineffable attendrissement de reconnaissance et de bonheur, il découvrira des ac-

cords, des harmonies, des gloires, dont il n'avait ici-bas que le soupçon ou qu'une attente respectueuse. Préparées avant la fondation du monde dans les conseils éternels de Dieu, et déposées en germe dans sa parole de vie, elles éclateront sous ce nouveau ciel et pour cette nouvelle terre où la justice habitera.

Toute la parole écrite est donc inspirée de Dieu.

Dessille mes yeux, ô Éternel, afin que je voie les merveilles de ta loi !

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

CHAPITRE Ier.

DÉFINITION DE LA THÉOPNEUSTIE. 27
SECTION Ire. — Première définition. . . . . *Ibid.*
SECTION II. — L'inspiration se doit voir dans l'Écriture et non dans l'Écrivain. 29
SECTION III. — Divers systèmes. 31
SECTION IV. — Définition plus précise 41
SECTION V.—Rôle de l'individualité des écrivains sacrés. 49

CHAPITRE II.

PREUVE SCRIPTURAIRE DE LA THÉOPNEUSTIE. 79
SECTION Ire. — Toute l'Écriture est théopneustique. . . *Ibid.*
SECTION II. — Toutes les paroles prophétiques sont théopneustiques. 81
SECTION III. — Toutes les Écritures de l'Ancien-Testament sont des paroles prophétiques. 93
SECTION IV. — Toutes les Écritures du Nouveau-Testament sont des paroles prophétiques. 101
SECTION V. — Les exemples des Apôtres et ceux de leur Maître attestent que, pour eux, toutes les paroles des Livres Saints furent théopneustiques. 127

CHAPITRE III.

PRÉCIS DIDACTIQUE DE LA DOCTRINE THÉOPNEUSTIQUE. 153
SECTION Ire. — Court essai catéchistique sur les points principaux de la doctrine. 154
SECTION II. — Les adversaires et les défenseurs de la doctrine. 204

CHAPITRE IV.

EXAMEN DES OBJECTIONS. 224
SECTION Ire. — Les Traductions. . . . . *Ibid.*
SECTION II. — L'emploi de la version des Septante. . 236
SECTION III. — Les Variantes 241
SECTION IV. — Erreurs de raisonnement ou de doctrine. 289
SECTION V. — Erreurs dans les récits 302
SECTION VI. — Erreurs contraires à la philosophie de la Nature 357
SECTION VII. — Les aveux mêmes de saint Paul. . . . 397

CHAPITRE V.

EXAMEN DES ÉVASIONS. 404
SECTION Ire. — L'inspiration ne concernerait-elle que les pensées, sans s'étendre jusqu'aux mots? . . . . *Ibid.*
SECTION II. — Excepterait-on de la théopneustie les livres historiques? 421
SECTION III. — L'insignifiance apparente de certains détails de la Bible autoriserait-elle à les exclure de l'inspiration? 450

CHAPITRE VI.

DE L'USAGE DE LA CRITIQUE SACRÉE, DANS SES RAPPORTS AVEC LA THÉOPNEUSTIE. 477
SECTION Ire. — La Critique Sacrée est une savante, et non pas un juge 478
SECTION II. — Que la Critique Sacrée soit historienne, et non devineresse. 487
SECTION III. — La Critique Sacrée est la portière du temple ; elle n'en est pas le dieu 496

CHAPITRE VII.

SECTION Ire. — Regard en arrière. 516
SECTION II. — Conclusion. 525

ERRATA.

La difficulté d'envoyer par la poste les corrections des mots étrangers a laissé plusieurs fautes dans les citations du grec, et surtout de l'hébreu.

Page 10, ligne 17, *lisez :* état d'une âme.

Page 15, ligne 2, *lisez :* la saine doctrine.

Page 27, lignes 2 et 3, *lisez :* d'établir et de défendre.

Page 28, ligne 19, *lisez : théochrestes.*

ligne 20, *lisez* : sous l'action et la dictée de Dieu.

ligne 28, *lisez* : Κατὰ.

ligne 29, *lisez ;* Θεόχρηστα (ἐν χρήσμῳ Θεοῦ).

Page 40, ligne 14, *lisez :* Arminiens.

Page 56, ligne 10, *lisez :* mourir.

Page 99, lignes 7, 8, *lisez :* il l'écrivait.

Page 107, ligne 21, *lisez :* λαλήσωσι.

Page 141, ligne 11, *lisez :* אברהם.

Page 165, lignes 1 et 4, *placez une parenthèse depuis* tellement *jusqu'à* s'opérassent.

Page 173, ligne 7, *lisez :* משנה.

ligne 15, *lisez* : משנות.

Page 207, ligne 26, *lisez :* Ἀνόμοιος.

Page 210, ligne 9, *lisez :* נביאים.

ligne 11, *lisez :* נבואה.

Page 278, ligne 19, *lisez :* Θεὸς.

Page 279, ligne 18, *lisez ;* (le *η* d'Étienne, du VIII^e^ au IX^e^ siècle).

Page 327, ligne 22, *lisez* : ἡσύχασαν.

Page 328, ligne 15, *lisez :* la Magdelaine.

Page 330, ligne 23, *lisez :* de leurs frères.

Page 331, ligne 3, *lisez :* Josèphe.

ligne 12, *lisez* : leur assura.

Page 341, ligne 27, *lisez :* Horne's.

Page 349, ligne 19, *lisez :* ἐν τῷ ἱερῷ.

Page 352, ligne 26, *lisez :* Μισοπόνηρον.

Page 356, ligne 19, *lisez* : et ne leur sont pas comptées, étant imputées à leur successeur immédiat (ainsi, les vingt dernières années de Joram, à son fils Achazias. 2 Rois, VIII, 26, — 2 Chron., XXII, 2).

Page 363, *la note se rapporte à la* dernière ligne de la page 365.

Page 384, ligne 2, *lisez :* בליכה.

Page 386, ligne 25, *lisez :* Boyle.

Page 389, ligne 26, *lisez :* תהום.

Page 393, ligne 27, *lisez :* תהמת.

Page 396, ligne 4,
Page 408, ligne 24,
Page 410, ligne 3,
Page 431, ligne 25,
} *lisez :* mêmes.

Page 410, ligne 9, *lisez :* tamul.

Page 412, ligne 14, *lisez :* nous pourrait entraîner.

DATE DUE

NOV [redacted]			
[redacted]			
JA[redacted]			
GAYLORD			PRINTED IN U.S.A.

BS480 .G272
Theopneustie; ou, Inspiration pleniere
Princeton Theological Seminary-Speer Library
1 1012 00051 9100